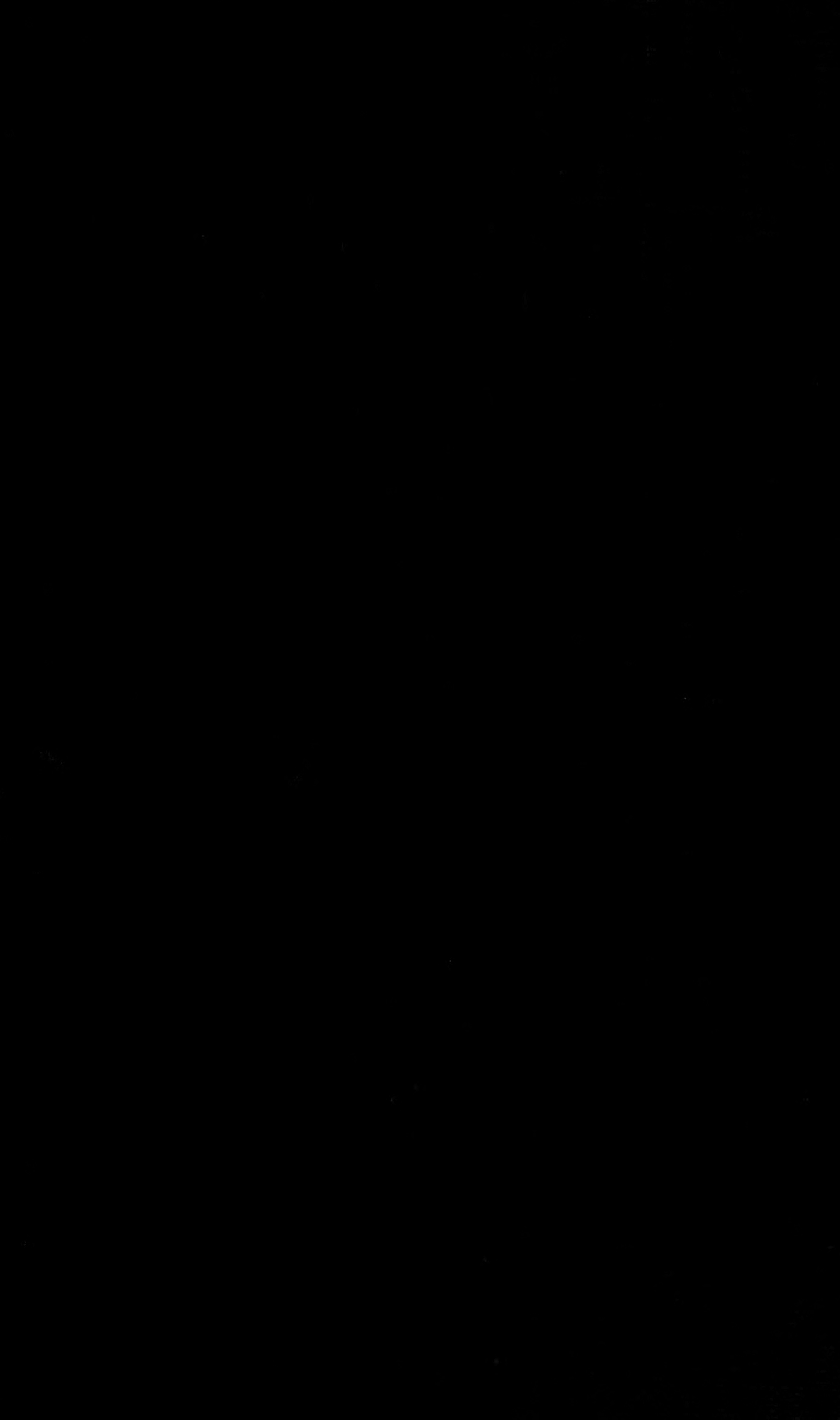
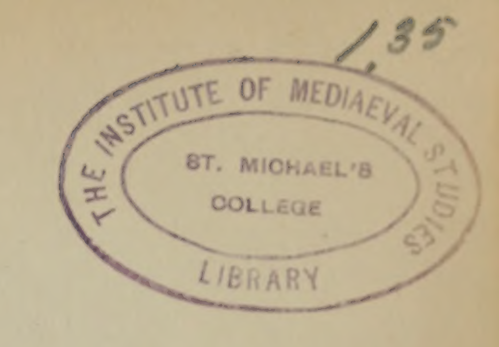
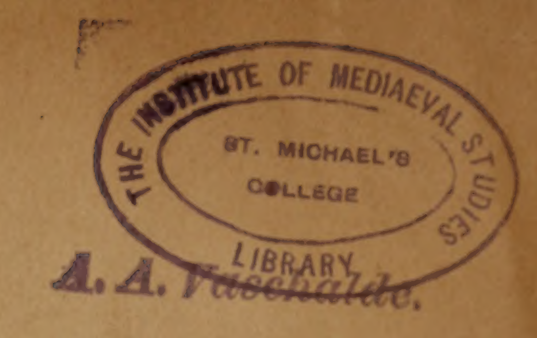



1,35
THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY



HISTOIRE DE

RABBAN YOUSSEF BOUSNAYA

PAR

JEAN BAR-KALDOUN

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE DU MOINE

RABBAN YOUSSEF BOUSNAYA

PAR SON DISCIPLE

JEAN BAR-KALDOUN

TRADUITE DU SYRIAQUE

PAR

J.-B. CHABOT

Extrait de la

REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN

PARIS

A. PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, rue Bonaparte, 82

—

1900


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

PRÉFACE

I. — Assémani, dans sa *Bibliotheca Orientalis* (1), reproduit ainsi le passage (2) du *Catalogue des Écrivains syriens* de Ebed-Jésus consacré à Jean Bar-Kaldoun :

ܝܘܚܢܢ ܒܪ ܟܠܕܘܢ ܣܡ
ܟܬܒܐ ܪܒܐ ܕܒܘܢܝܐ :
ܘܗܘ ܐܦ ܕܫܘܦܪܐ ܫܘܦܪܐ :
ܘܬܐܓܘܪܬܐ ܕܝܚܝܕܝܘܬܐ ܀

Il traduit : « Johannes Bar Caldon composuit — magnum librum *Quæstionum,* — item, alterum Pulchritudinis pulchritudinum — et Mercaturæ monachatus. »

En note, à propos du deuxième vers, il ajoute : « *Magnum librum Quæstionum,* id est theologico-polemicum, in quo controversias fidei examinat... Echellensis et Hottingerus ex vitioso codice legunt : ܟܬܒܐ ܪܒܐ ܕܒܘܣܢܝܐ, *ingens volumen inscriptum Busnaia,* nullo sensu. »

Nous savons aujourd'hui que les premiers éditeurs avaient raison et que la critique d'Assémani est en défaut ici, comme en beaucoup d'autres endroits. Le Livre de *Bousnaya* n'est autre chose que l'intéressant ouvrage ascétique dont nous publions maintenant la traduction (3).

II. *Manuscrit.* — La copie dont je me suis servi pour cette traduction a été exécutée à Rome, au mois de juin de l'année 1897, par le R. P. Samuel Giamil, procureur général du patriar-

(1) T. III, part. I, p. 365.
(2) Ch. CLXXXII.
(3) Cf. J.-B. Chabot, *Notes sur quelques points de l'Histoire de la littérature syriaque* (Revue Sémitique, 1896, p. 252).

che de Babylone pour les Chaldéens; elle a été faite sur le manuscrit syriaque n° 467 de la Bibliothèque Vaticane. Voici ce que le copiste m'écrit au sujet de ce dernier : « Ce manuscrit vient de Mossoul; il a été acheté à la famille des patriarches nestoriens portant le surnom de Beit Mamma, qui habite actuellement à Alqosh, près du monastère de Rabban Hormizd. ...... Le manuscrit a été complété dans quelques parties d'après un autre codex que possède notre couvent de Mar Hormizd, et qui a dû être lui-même copié sur le présent manuscrit alors qu'il était encore complet. Le présent manuscrit, d'après la note finale, a été écrit dans le couvent de Mar Élias, en l'an 1055 de Jésus-Christ (1)... Je n'en connais aucun autre exemplaire dans toute la Chaldée... »

III. *Objet.* — Ce manuscrit contient, comme nous le verrons, l'histoire d'un moine, honoré comme un saint parmi les nestoriens, appelé Joseph, et surnommé Bousnaya, du nom de la région dans laquelle il vit le jour. Ce personnage naquit vers 869, au village de Beit-ʿEdrai, non loin de Mossoul. Après avoir aidé sa mère, restée veuve, à élever ses trois frères et sa sœur, il partit au célèbre couvent de Rabban Hormizd, où il devint le disciple de R. Maranzeka. Il avait alors trente ans. Ayant mené la vie commune pendant quatre ans, il se retira ensuite dans une cellule pour y vivre en solitaire. Puis, sur le conseil de son directeur, il se mit à étudier l'Écriture. Il refusa constamment les évêchés auxquels on voulait l'élever, et s'enfuit dans la montagne. Plus tard il se mit sous la direction de R. Shoubhalishoʿ qui habitait le couvent de Ishoʿyahb, dans le Beit-Nouhadra. Ses trois frères embrassèrent la vie monastique. Le cadet, Gabriel, mourut supérieur du couvent de Mar Abraham de Beit-Çayarê.

Rabban Youssef fut alors attiré dans ce couvent par Rabban Mousha. Il pratiquait la vie monastique depuis une trentaine d'années. R. Mousha le contraignit de s'adonner à la direction des moines. Il accepta cette charge avec une grande répugnance, à cause de son amour pour le silence; mais il s'acquitta de ce devoir avec beaucoup de zèle.

Les enseignements de ce pieux personnage, recueillis par l'auteur, son disciple, forment la plus grande et la plus intéressante

(1) Cette date est erronée; il faut lire 1186. (Cf. p. 244, n. 5.)

partie de l'ouvrage. C'est l'exposé méthodique des doctrines ascétiques qui avaient cours à cette époque. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Les visions de R. Joseph, les miracles qu'il aurait opérés, l'éloge de ses vertus, occupent aussi une large place dans le récit.

Chemin faisant, l'auteur fournit quelques renseignements sur divers moines avec lesquels Joseph Bousnaya fut en rapport, sur quelques couvents de la région de Mossoul et notamment sur celui de Beit-Çayarê dans lequel il termina sa vie, à l'âge de 110 ans, le 4 septembre 979.

IV. *L'auteur*. — Nous ne savions rien de Jean Bar-Kaldoun, auteur du récit. L'ouvrage que nous avons traduit nous permet de fixer d'une manière certaine l'époque à laquelle il vivait, puisqu'il se présente à nous comme le disciple de R. Joseph et qu'il assista à sa mort. Il ne nous donne aucun détail sur lui-même ou sur sa famille. Incidemment nous apprenons qu'il avait un frère au service du roi de Perse, c'est-à-dire du Dailam, ce qui donnerait à croire qu'il était originaire de cette région. Jean Bar-Kaldoun possédait la langue arabe et la langue syriaque; mais la première lui était plus familière, comme il nous le dit lui-même.

Il a écrit son livre à la demande des moines du couvent de Beit-Çayarê, qui désiraient conserver le souvenir des vertus et des enseignements de R. Joseph, et il l'a dédié à son ami Rabban Élias, sans doute le supérieur du monastère.

Le style en est assez médiocre, parfois un peu obscur. Il ne saurait prendre rang parmi les bonnes productions littéraires des Syriens; mais il a d'autres mérites.

Nous nous sommes efforcé de donner de cet ouvrage une traduction fidèle et complète, sans rien retrancher ni rien ajouter, et en conservant autant que possible le tour de phrase et la couleur orientale de l'original. Cependant, en certains passages où l'auteur accumule les antithèses et se livre à des jeux de mots que notre langue ne pouvait reproduire, et particulièrement dans les introductions philosophiques et quelque peu métaphysiques qu'il place en tête de chaque chapitre, nous avons dû, pour plus de clarté, nous écarter, parfois, d'une traduction rigoureusement littérale qu'on serait en droit d'exiger dans un travail phi-

lologique, mais qui était inutile pour l'intelligence des idées de l'auteur, que nous croyons avoir toujours fidèlement rendues quant au sens sinon quant aux expressions.

V. *Doctrine ascétique.* — Nous ne connaissons aucun autre ouvrage, d'origine orientale, qui montre plus clairement que celui-ci l'idée que les moines orientaux se faisaient de la vie spirituelle, ou qui en expose les principes avec autant de précision et de méthode.

Le chapitre VIII constitue un traité d'ascétisme unique en son genre et très remarquable pour le temps et le lieu dans lesquels il a été rédigé. Il peut servir à mieux comprendre les œuvres des écrivains ascétiques tels que : Isaac de Ninive, Jean d'Apamée, Jean Saba. Ceux-ci professent à peu près les mêmes doctrines, mais ils les exposent dans des chapitres séparés dont le sens est souvent difficile à saisir si on ne les rattache à un système complet.

Selon notre auteur, la perfection de l'homme consiste dans la contemplation (θεωρία) des choses divines. C'est le principe fondamental de tout le système. Dès lors, tous les efforts de ceux qui veulent acquérir la perfection doivent tendre à se rendre capables de la contemplation. C'est là ce qui constitue le labeur ardu de l'ascétisme.

Or, l'homme est composé de trois éléments : le corps, l'âme et l'esprit. De là, la triple opération par laquelle l'homme s'élève successivement à la perfection. A chaque opération correspond un degré différent de la science (γνῶσις) et un mode différent de contemplation : celle des êtres corporels d'abord, puis celle des anges, enfin celle de la Divinité.

Chaque opération comporte plusieurs états ou degrés; elle a ses vertus spéciales et ses exercices particuliers. L'auteur en parle à diverses reprises et résume ses enseignements dans le *Discours général* qui termine le chapitre VIII. Nous ne pouvons les synthétiser ici, sans nous exposer à dépasser les limites d'une Préface; mais nous devons dire un mot du fondement même du système.

La division de l'homme en trois parties : *corps*, *âme* et *esprit*, n'est point propre à notre auteur. On la trouve chez beaucoup de Pères de l'Église. Quelques écrivains ont cru qu'elle était le résultat d'une interprétation mal fondée des passages de l'Écri-

ture où il est question de l'âme et de l'esprit (1). Mais il n'est pas douteux qu'il faille l'attribuer à l'influence des doctrines platoniciennes. Quoi qu'il en soit de l'opinion personnelle de Platon, il est certain que ses disciples distinguaient trois éléments dans la nature humaine : le *corps* (σῶμα), l'*âme* (ψυχή, principe sensitif) et l'*esprit* (πνεῦμα, νοῦς, principe intellectuel). Ces deux derniers termes répondent à peu près à ce que les Scolastiques, à la suite d'Aristote, appellent la partie inférieure et la partie supérieure de l'âme (2).

De fait, le système ascétique des Orientaux, fondé sur ce principe, ne diffère pas sensiblement du système généralement admis en Occident depuis le moyen âge. Les Scolastiques ont établi la distinction des trois voies : purgative, illuminative et unitive (3), déjà clairement indiquée dans les écrits du pseudo-Aréopagite (4), et tous les théologiens postérieurs l'ont adoptée. Cette dénomination est objective, basée sur la fin. Notre auteur au contraire propose une division purement subjective, fondée sur la nature du principe; mais il est facile de voir que sous des noms différents les deux systèmes sont d'accord dans leurs lignes principales.

VII. — On a publié en ces derniers temps plusieurs ouvrages relatifs aux moines orientaux (5), et le moment n'est pas éloigné

(1) Par exemple, dans le Nouveau Testament, Hebr., IV, 12 : διϊκνούμενος ἄχρι μερισμοῦ ψυχῆς καὶ πνεύματος. Cf. I Cor., XV, 44; I Thess., V, 23, etc.

(2) Voir de plus amples détails sur ce sujet, dans notre dissertation : *De S. Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina* (part. II, p. 73 et suiv.).

(3) Cf. SUAREZ, *De statu perfect.*, lib. I, cap. XIII, § 7.

(4) Notamment : *De Cœlesti hierarchia*, cap. III, § 2; et cap. VII, § 3.

(5) Nous citerons, parmi les plus récents, les ouvrages suivants ayant trait au monachisme syrien :

J.-B. CHABOT, *De S. Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina*; Paris, 1892.

E.-A. WALLIS BUDGE, *The Book of Governors;* The Historia monastica of Thomas, bishop of Marga; Londres, 1893.

E.-A. WALLIS BUDGE, *The life of Rabban Hormizd;* Berlin, 1894.

J.-B. CHABOT, *Le Livre de la Chasteté de Jésus-denah, év. de Bassorah,* Rome, 1896.

J.-B. CHABOT, *Vie de Jésus-Sabran écrite par Jésus-yahb d'Adiabène;* Paris, 1897.

P. BEDJAN, *Paradisus Patrum* (Acta Mart. et Sanct., t. VII); Paris, 1897.

D. CUTHBERT BUTLER, *The Lausiac History of Palladius,* t. I; Londres, 1898.

J.-B. CHABOT, *Regulæ monasticæ, sæculo sexto, ab Abraham et Dadjesu conditæ;* Rome, 1898.

Pour une bibliographie plus complète, et spécialement pour le monachisme égyptien, voir LADEUZE. *Étude sur le cénobitisme pakômien;* Louvain, 1898, p. 379-386.

où l'on aura enfin sous la main tous les documents qui permettront d'écrire une étude consciencieuse sur les origines et le développement du monachisme en Orient.

Le récit de Jean Bar-Kaldoun fut composé à l'époque où ce développement était arrivé à son terme, alors que les monastères qui devaient être bientôt ruinés par les invasions mongole et turque, étaient encore florissants. Il mérite d'obtenir une place à côté de ces ouvrages, tant à cause de son caractère original qu'à cause des nombreux détails qu'il nous fournit sur les pratiques de la vie monastique chez les nestoriens à la fin du xe siècle.

J.-B. Chabot.

TABLE DES MATIÈRES

VIE DU MOINE

RABBAN YOUSSEF BOUSNAYA

Avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous commençons à écrire le récit des œuvres divines et admirables du thaumaturge Rabban Youssef, surnommé Bousnaya, du nom de Babousa son village, — rédigé dans un style simple par Jean de Kaldoun, son disciple. — Que Notre-Seigneur nous aide dans ses miséricordes.

INTRODUCTION

Un théologien versé dans la connaissance des mystères divins a défini, affirmé et établi dans son discours que quand le Seigneur veut une chose, toute la création concourt à son accomplissement, et quand le Seigneur ne veut pas une chose, toute la création concourt à l'empêcher. Si cela est vrai, — et cela est vrai, comme le Seigneur tout-puissant l'a défini par sa parole en disant (1) : « Sans moi personne ne peut rien faire », — il n'y a donc personne qui puisse aller à l'encontre, c'est-à-dire empêcher ce que veut le Seigneur, même en y mettant beaucoup d'habileté, ou faire ce qu'il ne veut pas, même en y appliquant tous ses soins.

Moi-même, misérable, j'ai éprouvé cela plusieurs fois, ô Rabban Elias, mon véritable ami, plein de vertus, façonné aux choses divines, et avancé dans les choses spirituelles, prêtre et moine fervent, ayant une intelligence expérimentée, qui jouis spirituellement et insatiablement des sublimes contemplations!

J'avais beaucoup agi et travaillé pour ne pas imposer à ma

(1) Cf. Johan., xv, 5.

misérable personne le laborieux fardeau de cette affaire que tu demandes de moi. Il y a déjà longtemps, le bienheureux Rabban Ishoʿ, prêtre et moine diligent, surnommé le Nisibien, m'avait adressé de pressantes instances pour que j'entreprisse ce que tu me demandes d'accomplir par obéissance. Je n'avais point consenti, à sa demande, à m'imposer ce fardeau; non pas par arrogance ou dans un esprit de désobéissance, à Dieu ne plaise! — mais à cause de la sublimité et de l'élévation du sujet, qui surpasse mes moyens, à moi misérable qui en suis tout à l'opposé, et aussi pour qu'une si belle histoire ne soit pas souillée, profanée et dénigrée par la vile parole d'un homme inculte et ignare comme moi.

Ce bienheureux, qui habite maintenant parmi les justes, me pressait ardemment, dans la ferveur de sa charité, de me mettre à cette œuvre. Mais considérant sa grandeur et sa gloire, je pensais que je n'avais les talents nécessaires pour ce travail artistique, ni par la nature ni par l'éducation; je songeais que je n'étais pas digne du don de la grâce qui a coutume d'accomplir de telles choses par le moyen des hommes purs. Je lui répondais en le suppliant [et en disant] : « Délivre-moi du fardeau de cette affaire importante qui ne me convient point. » Et le temps s'écoula sans que j'obéisse à sa demande pleine d'affection pour moi. Souvent, il m'adressait des reproches et me disait dans la liberté de son affection : « O serviteur négligent, disciple dont l'affection est corrompue, qui ignore ce qu'exige l'amour de son maître! n'as-tu pas honte de cette désobéissance et de cette rébellion? As-tu oublié la dette de l'éducation que tu dois à ce père béni? Car tu fais en sorte que le souvenir de la vie de ton maître, de ton père, de ton instituteur dans les choses divines, soit livré à l'oubli! » Et moi, à cause de mon insuffisance et de mon inhabileté, je ne me laissai pas persuader de la sorte, et je m'abstins jusqu'à présent de faire cela.

Mais toi, mon véritable ami, que j'honore, m'ayant entendu raconter souvent, quand nous étions réunis ensemble ou avec nos frères, les actions glorieuses de ce père spirituel que notre discours fera connaître s'il est possible, tu as insisté avec les bienheureux frères, en me disant : « Le bienheureux parmi les saints, dont la mémoire doit être conservée, Rabban Ishoʿ, avait néanmoins quelque consolation, bien que tu n'eusses pas consenti

à la demande qu'il te faisait de mettre par écrit le récit de la vie de son maître; car bien des fois il s'était trouvé avec Rabban Youssef, il avait joui de sa conversation, et avait eu le plaisir de sa vue glorieuse; il connaissait parfaitement et sa grandeur et la sublimité de ses œuvres divines. Mais nous qui n'avons point été jugés dignes de le voir, quelle consolation aurons-nous et comment connaîtrons-nous sa vie, sinon dans le tableau de ses louanges divines que tu nous peindras en quelque livre? Il est vrai, nous nous réjouissons maintenant de ce que tu nous racontes de vive voix; mais bientôt, avec le temps, cela sera oublié et le souvenir même en sera perdu pour ceux qui viendront après nous; de sorte que nous et ceux qui viendront après nous, serons privés de l'avantage de connaître les actions de ce Père. Il ne convient pas à des enfants de laisser ainsi tomber dans l'oubli le souvenir de leurs parents. »

Pour moi, ayant conscience que j'étais incapable de cette affaire, et que je n'étais point tel que les frères me supposaient, je ne me laissai pas convaincre par ces paroles. Mais le Seigneur qui fait tout ce qu'il veut, bien plus, que tout ce qu'il veut existe par cela seul qu'il le veut, ne permit pas que tu cessasses de me solliciter. Pour qu'il ne restât aucune excuse à ma résistance, tu me dis : « Nous ne te demandons point un discours élevé, mais de nous écrire dans un style simple, selon la naïveté de ta science, les actions illustres de ce Père spirituel. »

En voyant l'instance de tes demandes, je me suis rappelé ce que j'ai dit plus haut : que le Seigneur suscite ainsi des agents pour procurer l'accomplissement de ce qu'il veut amener à l'existence; j'ai éprouvé et parfaitement reconnu dans mon esprit que personne ne peut résister à la volonté de Dieu; en moi se sont élevés et m'ont frappé ces fouets et ces aiguillons irrésistibles que ceux-là seuls qui les ont expérimentés en eux-mêmes connaissent bien, et ils m'ont contraint d'accomplir cette œuvre conformément au dessein providentiel. J'ai aussi été encouragé par ce que tu m'as dit : « Nous connaissons ton insuffisance, ton ignorance des Écritures; mais parle-nous dans cette histoire sur le ton simple de la narration. » Je me laissai persuader et je résolus de me plonger dans cet océan insondable placé devant moi. Et si je n'en puis sortir en nageant habilement, je considère qu'il vaut mieux pour moi être blâmé des

savants par ignorance, que de résister à la volonté de Dieu par la désobéissance. Cependant, les sages, familiers de Dieu, qui connaissent bien les secrets mystères de sa providence, ne jettent pas un blâme ou une accusation inconvenante sur celui par lequel Dieu veut faire accomplir une chose, alors même qu'il est à moitié idiot et insensé. Ils savent et comprennent que cela ne dépend pas de la volonté d'un homme, mais que le Seigneur lui-même veut qu'il en soit ainsi, et que l'homme n'a point à lui demander pourquoi il accomplit des choses sublimes et glorieuses par les ignorants. Ils savent également qu'il est inconvenant, indécent et injuste pour une créature dont la science est limitée, de juger le Créateur qui agit selon les dispositions de sa sagesse et de dire : « Pourquoi cela? Pourquoi ainsi? Pourquoi pas comme cela? » Si les savants instruits dans les doctrines profanes, qui n'ont que la sagesse et la science des choses extérieures, en arrivent parfois à blâmer et à reprendre les intermédiaires ignorants et privés de l'autorité de la parole, c'est qu'ils ignorent les mystères de la Providence, que connaissent les premiers, ceux qui évitent le blâme.

Donc, la violence cachée de ces aiguillons dont j'ai parlé s'est fait sentir en moi et m'a entraîné de force, alors que je ne voulais pas, à mettre et consigner par écrit le récit des actions glorieuses de ce Père illustre parmi les saints, Rabban Youssef. Je ne ferai point attention au blâme inconsidéré qui me viendra des savants, mais j'obéirai en cela à la volonté de Dieu, et je l'accomplirai réellement avec l'aide du Christ qui me fortifie.

Je suis persuadé et je sais que trois desseins secrets seront ainsi réalisés et manifestés. — Premièrement, le souvenir du saint ne sera point oublié, et beaucoup qui méditeront son histoire admirable, dans la charité et la ferveur divine, ne seront point privés du secours qui y est caché. — Deuxièmement, je serai peut-être agréable au Seigneur qui veut manifester et révéler à tous mon ignorance et ma simplicité, pour ainsi dire signées de moi, non pas en vue du mépris ou de la confusion qui me conviennent, mais pour l'utilité de ma misérable personne, de peur que je ne m'enorgueillisse de la bonne opinion que les hommes ont de moi, ou que je pense que je suis réellement quelque chose, comme il arrive aux jeunes gens insensés qui s'enorgueillissent dans leur ignorance dès qu'on les loue en

quelque chose qu'ils n'ont point ou qui ne leur convient point; c'est, en effet, par ignorance que beaucoup de gens s'enorgueillissent dès que les hommes leur attribuent quelque chose qu'eux-mêmes ignorent être en eux, parce qu'ils croient qu'il en est ainsi. C'est pourquoi le Seigneur, qui veut et désire le bien de chacun, révèle et manifeste de temps en temps les défauts cachés d'un homme, afin de lui procurer un grand avantage par l'humilité qu'il en acquiert. Parfaitement convaincu de tout cela, j'accepterai joyeusement les avertissements du Seigneur, je proclamerai à haute voix et je montrerai à tous ma stupidité. Car je suis assuré et je sais que telle est la volonté du Seigneur : pour l'utilité toutefois et non pour le mépris ou comme par vengeance, loin de là! — Le troisième résultat de cette œuvre sera que le Seigneur manifestera, en soutenant celui qui l'accomplit, la puissance de son secours, qu'il a coutume de faire paraître dans les hommes faibles, dans ceux qui n'en sont pas dignes, et même dans les animaux sans raison ou dans les êtres tout à fait dépourvus de vie, comme dans Balaam et son ânesse (1) ou dans l'arbre desséché qui produisit des fruits, et dans beaucoup d'autres exemples analogues. Il veut le manifester encore maintenant en faisant prononcer les louanges des saints par une bouche inaccoutumée aux choses spirituelles, bien plus, habituée aux choses vaines et grossières.

Donc, confiant dans le secours divin, avec la foi qui affermit l'espérance et procure le soutien, je vais me mettre à cette œuvre grande, sublime, glorieuse de toute façon. Je demande, avec cette même foi, au Seigneur Christ, qui remplit de sagesse les ignorants, de me donner une langue nouvelle, un cœur qui se meuve selon sa volonté, pour célébrer les triomphes de cet athlète et les actions des saints que je dois placer dans cette histoire, selon que le Seigneur m'inspirera d'après le dessein impénétrable de sa volonté.

Je placerai comme fondement de mon discours, ainsi que je l'ai dit, cette foi d'une nature spéciale, qui n'est pas la foi commune, mais la foi par laquelle le fidèle peut faire tout ce qu'il croit et même transporter les montagnes, selon la sentence du

(1) Cf. Num., XXII-XXIII.

Seigneur (1). Je bâtirai sur ce fondement, avec cette espérance par laquelle l'homme peut faire que les choses impossibles deviennent possibles, des murs semblables aux fondements, car j'apporterai dans la construction de ce palais admirable ce secours puissant qui m'aura aidé dans la construction des premiers (2), secouru dans celle des seconds (3); et, avec son concours, je couronnerai l'édifice par la charité supérieure à tout, c'est-à-dire Dieu qui est le véritable auteur de tout.

Il convient encore de faire savoir, dans cette introduction, que je ne me propose pas seulement d'écrire la vie et les triomphes de Rabban Youssef, mais aussi les actions glorieuses de quelques saints contemporains, ou un peu antérieurs, dont je lui ai entendu parler, ainsi que tu m'as engagé à le faire, ô bienheureux frère! De sorte que cette histoire sera comme un paradis de délices (4), plein de fruits spirituels. Je fais connaître cela ici, afin que personne ne me blâme d'avoir fait entrer dans cette histoire la vie d'autres Pères, sachant que je ne l'ai fait que pour obéir à ceux dont je reçois les conseils. Je me suis préparé à cela et j'y ai songé d'avance, selon la volonté de Celui qui opère toute chose d'après le dessein de son intelligence. Ce ne sera point un défaut, mais plutôt un grand profit, et un secours pour ceux qui rencontreront ce traité spirituel. La gloire de ce jardin délectable sera d'autant mieux connue que les arbres fruitiers et odoriférants, donnant des fruits variés et exhalant des parfums délicieux, y seront plus nombreux; et les hommes jouiront davantage de ses bienfaits et profiteront plus de ses avantages. Si un jardin matériel mérite d'être loué pour le grand nombre de ses arbres, à combien plus forte raison doit-on célébrer les louanges du jardin intellectuel, ren-

(1) Cf. Matth., XXI, 22; Marc., XI, 23.

(2) C.-à-d. fondements.

(3) C.-à-d. des murs.

(4) Pour bien comprendre l'allusion de l'auteur, il faut se rappeler qu'il existe dans la littérature syriaque un ouvrage intitulé le *Paradis des Pères*, composé au VII[e] siècle par 'Anan-isho', et renfermant un grand nombre d'histoires de saints et de solitaires, à l'imitation des ouvrages analogues de Palladius et de saint Jérôme qu'il a d'ailleurs fondus dans le sien. Cet ouvrage vient d'être publié par M. Bedjan. Cfr. la note de M. Budge dans l'*Histoire monastique* de Thomas de Marga (*The Book of Governors*, Londres, 1893, t. II, p. 192). — David de Beit Rabban, autre écrivain nestorien du VIII[e] siècle, composa aussi un traité semblable intitulé : *Le petit Paradis* (Cf. ASSÉMANI, *Bibl., or.*, III, 217).

fermant le souvenir des saints, d'après la multitude de ses arbres spirituels, et en même temps de ses fruits et de ses parfums? L'un donne un goût délicieux, selon son espèce, et l'autre procure une saveur différente selon la sienne, l'un produit un parfum agréable, l'autre en diffère par la suavité du sien. — Cette histoire est donc comparable à un beau et délicieux jardin : soit à un jardin matériel, varié dans le goût des fruits de ses arbres, soit au jardin intellectuel des anciens Pères. Je l'appelle intellectuel parce que ses arbres nous parlent par le moyen de l'encre, comme on parle par la langue, organe de la parole.

Et s'il convient de le dire, disons qu'on retirera beaucoup plus d'avantages de notre Paradis que de celui des anciens Pères : car [ceux dont nous parlons] sont apparus dans un temps où règnent totalement le relâchement et la négligence, où on voit les signes précurseurs de la fin du monde, où la foi a disparu et où la charité s'est refroidie (1), comme des astres au milieu des ténèbres très profondes, véritables luminaires qui ont éclairé l'obscurité de notre époque ténébreuse.

Tu dois aussi savoir, ô bienheureux frère, que je ne retrace pas toutes les actions glorieuses du saint, mais seulement une petite partie, et que je ne décris pour ainsi dire qu'une goutte de l'océan de ses vertus et de ses perfections qui surpassent la parole et surtout ma faible science.

Je ne dois pas non plus oublier, mes frères, que celui qui écrit l'histoire des saints a besoin d'une vision spirituelle pour voir d'abord leurs actions, puis les méditer dans son esprit et enfin les consigner par écrit autant qu'il peut. Mais moi, misérable, qui suis privé de cette intuition spirituelle, comment connaîtrai-je, pour les écrire, les secrets de cet homme initié aux mystères du Christ? Cependant, j'écrirai et je ferai connaître à votre charité ce que j'ai appris de temps en temps de Rabban Youssef lui-même et ce que j'ai vu de mes propres yeux pendant le temps que je fus avec lui. Les choses qui se passèrent en secret, lorsqu'il vivait dans la solitude la plus profonde, celles dont il ne m'a point parlé, je les abandonne à la science du Christ Notre-Seigneur, dont j'implore et je demande la grâce.

(1) Matth., xxiv, 12.

O toi dont la bonté est infinie, absorbé en toi, mon esprit totalement hébété s'est agité en lui-même et a été rempli de confusion à cause de toi, le bienfaiteur universel; et alors je me suis détourné de tout pour aller vers toi, le rénovateur de tout, dont l'amour s'étend à tout. Tu es le témoin qui connaît toute chose comme elle est; sois témoin que ce n'est aucunement par ma volonté que j'ai parlé de toi, admirable en tout, ô vérité suprême, ô vivificateur universel, au point qu'il n'y a absolument rien qui vive ou se réjouisse, si ce n'est en toi, qui es toujours le même, tout en tous et en chacun, selon le témoignage souverainement vrai de ton Evangéliste (1). Gloire soit à toi, de toute part, maintenant que tu sauves tout, et quand sera renouvelé totalement l'Univers : toujours et toujours de la part de tous et de la part de chacun (2). Amen! Oui, notre Seigneur et notre Dieu, je te supplie et je te demande de te faire mon compagnon dans la route que j'entreprends pour ce négoce (3); donne-moi, Seigneur, d'éviter tous les adversaires qui s'y rencontrent, qui y tendent des embûches, qui s'y couchent à l'affût, cherchant à faire périr de toute façon. Ne permets pas, Seigneur, que leur désir se réalise. Aide-moi, Seigneur! Et après être parvenu au but de mon discours, j'en reviendrai la bouche pleine de louange, ayant sur la langue une action de grâce pour le double bienfait que tu m'auras procuré : et d'échapper de cette route périlleuse et d'accomplir mon négoce selon le dessein de tes miséricordes. Seigneur, tu connais ma double faiblesse : secours-moi doublement. Amen! Mon Seigneur et mon Dieu! attendris mon cœur endurci par les eaux de ta science qui connaît tout, afin qu'il fasse jaillir les paroles de ta volonté, avec tes saints. Amen! Seigneur Dieu, qui as coutume de faire paraître les merveilles de ta sagesse d'une manière invraisemblable, par ta miséricorde, montre la grandeur de ta science dans mon ignorance, à laquelle rien en moi ne peut être comparé. Amen! J'ai commencé, Seigneur, avec ton espérance, pour accomplir par toi ta volonté. Amen! Accorde-

(1) Cf. Johan, I, XV, *passim*.

(2) Traduction un peu libre de ce passage dans lequel le même mot revient vingt-cinq fois!

(3) C'est un usage fréquent chez les auteurs syriens de comparer un travail difficile au voyage lointain d'un négociant.

moi, mon Seigneur et mon Dieu, de prendre quelque chose de toi dans les saints, ne fût-ce qu'une petite goutte, car elle suffit, venant de toi, pour calmer la soif d'un grand nombre, pour faire tressaillir de joie et enivrer les âmes. Donne-moi, Seigneur, la permission de prendre chez toi une petite miette de la table de tes saints, pour rassasier les affamés avec toi, le pain de vie. Amen! Je suis persuadé, Seigneur, que tout ce que tu fais vient de toi sans cause et que tu n'as pas besoin de la prière que tu mets dans la bouche des demandeurs; mais ton amour le veut ainsi et commande qu'on t'offre d'abord ce qui t'appartient, pour donner ensuite de toi-même ce qui est à toi; et cela est de nouveau un signe manifestant ton amour infini. Permets-moi donc de t'offrir quelque chose qui est à toi et de prendre en toi quelque chose qui t'appartient. Amen! Je sais aussi, mon Seigneur et mon Dieu, que sans toi personne ne peut rien faire; cependant, Seigneur, tu fais toute chose comme tu veux et comme tu sais d'avance. Oui, Seigneur, comme tu sais et comme tu veux! et bien plus, comme tu as su et comme tu as voulu, selon l'immensité de ta science et de ta volonté. Accomplis ce que tu désires; car je ne sais ni quoi ni comment demander. Sois indulgent pour ton serviteur et pardonne-lui d'oser parler devant toi de choses qui le surpassent; dans tes miséricordes, rends-le digne de tes bienfaits. Qu'avec le narrateur (1) et par ses prières, Notre-Seigneur rende l'écrivain et le lecteur dignes d'être avec lui dans son royaume. Amen!

(1) Avec Rabban Youssef qui est censé avoir raconté à l'auteur tout ce que celui-ci a inséré dans son livre.

FIN DE LA PRIÈRE.

CHAPITRE PREMIER

DU PAYS DE RABBAN YOUSSEF; — DE QUEL VILLAGE IL ÉTAIT; — DES PARENTS FIDÈLES QUI LUI DONNÈRENT LE JOUR ET L'ÉLEVÈRENT; — DE SA CONDUITE DANS LE MONDE ET DE SA SORTIE DU MONDE POUR EMBRASSER LE MONACHISME. — SEIGNEUR, AIDE-NOUS DANS TES MISÉRICORDES!

Celui qui marche dans un chemin impraticable rencontre beaucoup d'obstacles, et parfois même il n'arrive pas au but qu'il voulait atteindre; celui qui marche dans la voie aplanie dont les différents sentiers ont été foulés aux pieds par le passage fréquent de ceux qui ont une grande expérience, trouve des points de repère placés devant lui, dans les traces de ceux qui ont marché précédemment dans la même voie; et pour ainsi dire avec eux et, en leur compagnie, il atteint sans grande peine le but qu'il s'était fixé et pour lequel il supportait les fatigues de la route.

Or, il a paru utile à tous ceux qui ont entrepris d'écrire des histoires de faire connaître d'abord le pays, le village, les parents d'un homme, comme ils l'ont appris eux-mêmes des Livres saints. Il nous convient donc aussi de faire connaître le pays et le village de Rabban Youssef, les parents qui lui ont donné le jour et par lesquels il fut élevé, afin de ne pas retrancher de cette histoire les actions illustres de ses parents, véritables fidèles.

Ce n'est pas que notre pays ou notre village nous ajoute quelque chose à l'égard de Dieu, qu'il nous rapproche ou nous éloigne de sa familiarité; mais il a plu ainsi à notre guide souverainement sage. En réalité, il n'y a qu'un seul lieu pour tous, duquel nous sortons, dans lequel nous nous mouvons et nous sommes, dans lequel nous habitons, dans lequel nous

vivons et nous nous agitons, et nous retournons habiter dans celui d'où j'ai dit que nous sortions; non pas de la nature comme le proclament les disciples impies du Grec Pythagore, — à Dieu ne plaise! — mais bien du lieu glorieux de Dieu où tout retourne, d'où tout provient et dans lequel tout habite. Que celui qui lit comprenne (1)!

Mais il convient de parler du pays et du village de Rabban Youssef, comme nous avons promis.

Il était du pays fameux de Beit-ʿEdrai. Ba-ʿAdra (2) est le nom d'un village connu et célèbre du pays qui s'appelle, dans son ensemble, Ba-Bousna. Ce pays était habité par des hommes fidèles et craignant Dieu; il était orné des beautés divines de la foi orthodoxe (3) et même des beautés profanes et sensibles, et on n'y trouvait aucun mélange des ténèbres de l'erreur qui produit le mensonge au sujet de Dieu (4).

Par la prescience de Dieu qui connaît toute chose avant qu'elle existe, et qui savait quels fruits il devait produire, et combien il serait honorable devant Dieu par sa fidélité, son père reçut un nom qui lui convenait et lui était parfaitement adapté. Il s'appelait Yaqîra (5). Précieux en vérité; en vérité honoré! A qui convenait ce nom de « précieux » mieux qu'à cet homme honoré, orné de toutes les œuvres de vertu, qui laissa après lui dans le monde des fruits précieux aux yeux de Dieu, des trésors raisonnables et de grand prix, par lesquels il fut honoré en ce monde et dans celui à venir?

Sa mère s'appelait ʿAmrounah (6). Elle aussi avait reçu ce nom par la providence de cette science universelle. En vérité, elle fut doublement un cénacle; un cénacle de la foi véri-

(1) La théorie obscure de l'auteur sent fortement le panthéisme, et exigerait pour être bien comprise des explications qu'il s'est dispensé de nous donner.

(2) *Beit-ʿEdrai* et *Ba-ʿAdra* sont les deux formes, la première syriaque et la seconde arabe, du même nom propre. Ce village existe encore actuellement. Il est situé à l'Est de Mossoul. — Cf. Hoffmann, *Auszüge aus syr. Akten persischer Märtyrer*, p. 208.

(3) C'est-à-dire nestorienne. — L'auteur, en effet, appartenait à cette secte.

(4) Allusions aux Syriens jacobites, c'est-à-dire monophysites, qui étaient alors nombreux dans les environs.

(5) L'auteur joue ici sur les mots; *Yaqîra*, signifie en effet : *honoré, précieux*.

(6) L'auteur fait un nouveau jeu de mots en rattachant ce nom à la racine syriaque *ʿemar* qui signifie *habiter, demeurer;* mais en réalité il paraît de forme arabe.

table, et le cénacle des illustres enfants (1) qui sortirent d'elle et apparurent dans le monde, et, par la lumière de leurs lampes, illuminèrent la sainte Église. Tu es bienheureuse, ʻAmrounah! bienheureuse en vérité! car tu as été le cénacle des justes qui sont sortis de toi par l'union avec ton mari Yaqîra : couple heureux et précieux devant Dieu, dont la prescience et la sagesse qui connaît tout a procuré l'union et l'association! Ce couple béni était juste aux yeux de Dieu et tous les deux marchaient devant lui dans la sainteté, sans reproche. L'amour du monde ne les empêchait pas de pratiquer la vertu. Ils n'étaient dans le monde que par leur existence passagère, et par leurs œuvres, ils imitaient les Pères justes et saints; ils s'élevaient au-dessus du monde par leur esprit qui était fixé en Dieu; ils aimaient les pauvres et soulageaient les affligés, dans la crainte parfaite de Dieu. Quel est le pauvre dont la faim n'a pas été rassasiée par eux? Quel est l'opprimé ou l'affligé qui n'a pas trouvé dans leur maison un soulagement à sa peine ou à son affliction?

Rabban Youssef me racontait lui-même beaucoup de choses admirables à leur sujet. Il me disait qu'aucun indigent n'entrait dans leur village sans qu'ils subvinssent à sa nécessité. Ils distribuaient de la nourriture à tous les pauvres de leur village. Ce couple béni accomplissait ces choses dans un amour parfait et d'un commun accord; bien qu'eux-mêmes, comme les pauvres, vécussent de leur travail. Ils procuraient à l'église de leur village tout ce dont elle avait besoin, comme la farine (2), l'huile des lampes et le reste; et même le prêtre et le maître d'école attachés à cette église demeuraient près d'eux, dans leur maison. Pendant l'été, au moment où on rentrait la récolte dans le grenier, son père Yaqîra examinait lui-même et mettait de côté des épis qu'il choisissait, pour autant qu'il était besoin de farine à l'église dans toute l'année. Ils avaient, disait R. Youssef, une grande chambre dans laquelle ils mettaient ces épis que son père broyait de ses propres mains pour en faire la farine de toute l'année; et il accomplissait cela avec grand

(1) Le ms. porte : *ʻamoudê*, « colonnes »? peut-être l'auteur, poursuivant son jeu de mots, avait-il écrit : *ʻoumarié* « cénobites »? Le mot « enfants » par lequel nous traduisons ne rend donc que la pensée et non l'expression de l'auteur.

(2) Le mot *neshipha* signifie en général « fleur de farine »; mais il semble par le contexte que l'auteur l'emploie spécialement pour désigner la farine destinée à la confection du pain eucharistique.

soin, de peur que la farine ne fût faite avec des épis foulés aux pieds par les animaux.

Et le saint m'ajoutait : « Quand mon père voulait moudre ce froment pour en faire la farine, il le conduisait lui-même au moulin, et dès qu'il sortait de la porte de sa maison, il ordonnait de commencer les psaumes de l'office; pendant toute la route, on ne cessait de réciter les psaumes. » Dès qu'on entrait au moulin, il faisait rester R. Youssef debout pour qu'il récitât les psaumes et ne lui permettait ni de s'asseoir ni de se reposer un peu. Et lui-même nettoyait la meule, versait le froment et ramassait la mouture, sans permettre à qui que ce fût de s'en approcher; puis, quand il avait remis cette farine dans son sac, ils se remettaient en route en récitant l'office jusqu'à la maison. Telle était la vigilance de cet homme juste et droit, et son souci de l'honneur des saints mystères.

Rabban Youssef me racontait que quand Yaqîra assistait à l'office du soir ou de la nuit, ou aux saints mystères, il se tenait régulièrement au milieu du temple, sans s'approcher des murs; il plaçait le pouce de son pied droit contre celui du pied gauche depuis le commencement de l'office, soit du soir soit de la nuit, soit pendant les saints mystères, soit même pendant le long office des jours de fêtes et des commémoraisons, et il ne disjoignait pas les pieds jusqu'à ce que l'office fût terminé. Il se tenait de cette manière vertueuse devant le Seigneur et lui offrait sur ses lèvres un sacrifice précieux qui partait d'un cœur pur. Telle était l'application de cet homme juste, si grand, si attentif, si vigilant dans le temps où il conversait avec Dieu par la prière, que beaucoup de moines zélés étaient vivement excités par cette vigilance et ce labeur. Qui douterait que toute la pensée d'un frère qui apporterait une telle application dans la prière ne fût attachée à Dieu et à sa contemplation sans distraction?

Rabban Youssef racontait aussi un prodige admirable que Dieu avait accompli par ce couple béni, que le Seigneur bénissait vraiment. Une certaine année il y avait dans le pays disette de blé, de sorte que beaucoup de gens mouraient de faim. Le père de Rabban Youssef était très tourmenté au sujet des pauvres : il avait fait manger tout ce qu'il avait, absolument tout le blé qu'ils possédaient. Mais quand il ne leur resta plus rien, leur charité

ne s'amoindrit pas : ils prirent et firent manger aux affamés du froment réservé pour la farine de l'église. Un jour, il appela sa compagne bénie et lui dit : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat (1); les oblations et les sacrifices sont offerts pour les hommes; tes yeux voient les afflictions auxquelles la famine a réduit les gens; va, ma sœur, apporte cinq mesures (2) du froment réservé pour la farine de l'église qui est dans la chambre, et faisons-les moudre pour les pauvres. »

Cette femme fidèle et possédant la véritable espérance alla prendre cinq mesures de froment de la chambre et les donna à son saint mari. Il lui demanda une seconde fois cinq autres mesures et elle les lui donna; ils firent la même chose une troisième fois et ensuite bien des fois encore. Cette femme fidèle, qui possédait la foi qui transporte les montagnes, faisait d'abord le signe de la croix sur la chambre, chaque fois qu'elle allait y chercher du froment; puis elle prenait ce qu'elle avait à prendre. Or, lorsqu'elle retournait derechef pour prendre du froment, elle trouvait la chambre pleine et sans aucune diminution. Cela se passa bien des fois. Son mari, voyant que le nombre de mesures du froment était dépassé de beaucoup, fut très surpris; car elle ne lui avait rien dit et elle lui donnait du blé autant qu'il en demandait. Il reconnut que cela tenait du prodige et que la main de Dieu multipliait le froment, afin de procurer ainsi quelque soulagement aux pauvres et aux affamés par la main du juste. Il appela sa femme et lui dit : « Quel est donc ce fait merveilleux que je vois au sujet du froment? La chambre contient tant; et tu en as rapporté beaucoup plus du double. Qu'est-ce que cela? dis-le moi. » — Sa femme lui répondit : « Ne demande rien et ne me force pas à faire connaître cette chose. Demande-moi autant de froment que tu en désires et je te l'apporterai. » — Son mari reprit : « N'éprouve pas de crainte à me dire la vérité, car le mari et la femme ne font qu'un corps, selon la parole du Sauveur (3); fais-moi donc connaître la réalité de cette affaire, afin que nous la réglions comme il convient ». Alors elle lui apprit que Dieu avait répandu sa bénédiction sur

(1) Marc., II, 27.
(2) Le nom de mesure est : *qaba*, gr. : κάβος.
(3) Cf. Matth., XIX, 5.

ce froment et que, quelle que fût la quantité qu'elle en retirât de la chambre, quand elle y retournait de nouveau elle la trouvait pleine. Il admira ce prodige et glorifia Dieu, dont les miséricordes sont immenses, pour son bienfait à leur égard. Il dit à sa femme : « Admire ce mystère et loue Dieu pour sa bonté envers nous. » Pendant tout l'hiver que régna la disette, ils distribuèrent aux pauvres de ce froment de bénédiction, de sorte que les habitants du village s'étonnaient et disaient : « Où donc Yaqîra prend-il tant de froment pour le distribuer et le faire manger aux pauvres? »

Rabban Youssef apprit cela de sa mère après le décès de son père. Après la mort de son père, il bâtit à ses frères une maison grande et spacieuse : quand ils y eurent transporté leur mobilier, il entra dans la maison où se trouvait la chambre au froment; il démolit cette chambre et la jeta par terre. Sa mère, en le voyant la détruire, poussa des cris et lui dit : « Hélas, mon fils! qu'as-tu fait? tu as commis aujourd'hui comme un crime. » — Rabban Youssef lui demanda pourquoi. « Fais-moi connaître la vérité, dit-il, sinon je la démolis tout entière. » — Alors sa mère, par contrainte, lui fit connaître le miracle qui s'était accompli dans cette chambre.

Et moi, misérable écrivain, je prends le Seigneur à témoin que je rapporte, tel que je l'ai entendu de la bouche de R. Youssef, le prodige que le Seigneur a accompli par ces fidèles. Mais en quoi, mes frères, ce prodige diffère-t-il de celui qu'opéra le Seigneur au temps du prophète Élie (1), quand il fit en sorte que la farine ne diminuât pas dans l'outre de la veuve qui avait rassasié le prophète? Et s'il convient de le dire, nous dirons que celui-là est plus grand que celui-ci; car celui-ci a été opéré par un prophète de l'Esprit [Saint] et dans un temps où l'on voyait des prodiges; celui-là par des personnes plongées dans les labeurs séculiers, attachées au monde, appliquées à l'éducation de leurs enfants, et dans un temps où les prodiges sont rares.

Je ne dois pas non plus oublier que l'ordre du discours demanderait autant que possible qu'après avoir consigné un fait dans l'histoire, on écrivît à la suite son éloge et qu'on y ajoutât des comparaisons tirées des Livres saints, ainsi que l'ont fait la

(1) Cf. III Reg., XVII.

plupart des biographes des saints; car, à chaque fait qu'ils écrivirent, ils ajoutèrent sa louange et des comparaisons opportunes tirées des saints Livres. Pour moi, je m'abstiendrai de cela pour deux raisons : la première, parce qu'en vérité je n'ai point la facilité de langage ni la science suffisante; la seconde, de peur que cette histoire ne devienne fastidieuse, et ne sorte de la limite que je me suis proposée en voulant la faire courte. D'ailleurs, quiconque le désire trouvera cela dans les histoires antérieures rédigées par des hommes savants et illustres. Il n'est point nécessaire que nous écrivions ce qu'ont déjà écrit les autres. Je veux écrire la vie d'un saint et les actions glorieuses de quelques saints ses contemporains, et non pas le faire paraître ou le glorifier par le moyen des autres. Nous parlons simplement pour les gens simples comme nous; que celui à qui plaira notre récit le lise; que celui dont la science lui est bien supérieure le laisse pour les gens simples comme nous et qu'il prie charitablement pour moi.

Revenons donc au fil du discours, et rentrons dans le chemin d'où nous sommes sortis.

Ce rejeton béni dont nous parlons prit donc racine de parents aussi saints. Yaqîra avait quatre fils et une fille; Rabban Youssef était son aîné. Son père s'occupait de lui avec tout le soin que doivent les parents à l'éducation de leurs enfants. Il lui donna un maître célèbre, qui restait avec lui dans la maison pour l'instruire soigneusement. Le maître s'occupa de lui jusqu'à ce qu'il fût instruit, capable et brillant dans la doctrine divine.

Dieu, selon son dessein miséricordieux, transporta le père de R. Youssef, du lieu qui n'était point le sien dans la patrie véritable et laissa ses frères encore jeunes ayant besoin d'un éducateur qui prît soin d'eux. Rabban Youssef étant l'aîné de ses frères prit sur lui le soin et le souci de leur éducation; il s'adonna à un labeur et à un travail assidus et les éleva dans la crainte de Dieu jusqu'à ce qu'ils fussent devenus des jeunes gens, ayant la force de travailler pour se suffire à eux-mêmes.

Leur sœur était plus jeune que ses frères; elle était remplie de la crainte de Dieu et très chaste. Rabban Youssef l'aimait beaucoup à cause de son affection pour les pauvres. Il racontait d'elle que, dès son enfance, elle était remplie d'affection

pour les pauvres, et que du vivant même de leur père, elle n'était pas satisfaite de ce que celui-ci faisait à leur égard, mais elle prenait en cachette ce qu'elle pouvait trouver et le donnait à Rabban Youssef pour qu'il en fît l'aumône aux pauvres.

Quand R. Youssef eut élevé ses frères et sa sœur, comme j'ai dit, il ressentit en lui les bons mouvements que Dieu notre Créateur a placés dans notre nature et qui font que nous aimons ce qui est bien et détestons ce qui est méprisable; ces mouvements le pressèrent jusqu'à ce qu'il fût arrivé à détester le monde et tout ce qu'il renferme; il éloigna de ses pensées même ses frères et sa mère. Il alla trouver celle-ci et lui dit : « Ma mère, voici que, par le secours de Notre-Seigneur, tes enfants sont devenus des hommes; pour moi, je veux monter au couvent des moines et prendre l'habit monacal. » — Sa mère se mit à pleurer et lui dit avec douleur : « Mon fils, tant que je vivrai, je ne te laisserai point faire cela. » — Rabban Youssef se tint tranquille jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de faire ce qu'il désirait. Comme il méditait la loi spirituelle des préceptes de Notre-Seigneur et considérait en lui-même la parole dite par Notre-Seigneur (1) : « Celui qui ne quitte pas ses parents, ses frères, etc. », le feu divin que Jésus Notre-Seigneur a jeté dans le cœur des siens s'allumait et s'enflammait en lui de plus en plus. Il ne put y résister; il sortit pendant la nuit sans que personne y fît attention et monta au saint couvent de Rabban Hormizd (2). Son frère cadet, nommé Gabriel, qui était aussi possédé du feu de Jésus, comprenant ce qu'il avait fait, courut à sa suite au couvent; il entra même dans la congrégation avant lui.

La mère, veuve et affligée, courut au couvent, pleurant, se lamentant, arrachant ses cheveux blancs, à cause de ces deux aigles vigoureux qui s'étaient envolés de ses mains. Devant toute la congrégation, elle saisit Rabban Youssef de ses deux mains et, poussant des cris de douleur en présence de toute cette sainte

(1) Cf. Luc., XIV, 26.

(2) Le couvent de Rabban Hormizd existe encore aujourd'hui, il est situé dans la montagne entre Alqosh et Mossoul. (Cf. HOFFMANN, *op., cit.*, p. 179.) — C'est le principal centre de la vie monastique chez les Chaldéens catholiques. Il y a une quarantaine de religieux et la congrégation porte le nom de S. Hormizd. La vie de S. Hormizd, par un moine nommé Sergius, a été publiée en syriaque par M. Budge (Berlin, 1894). Cf. *The Book of Governors*, t. I, p. CLVII et suiv.

congrégation, elle demandait aux bienheureux d'avoir pitié d'elle. Les moines prièrent Rabban Youssef de retourner avec sa mère abandonnée.

Dans sa science éclairée, il ne crut pas devoir laisser sa mère dans l'affliction et la grande douleur qu'elle éprouvait, et il suivit le conseil que lui donnait la congrégation. Il revint avec sa mère au village. Son frère Gabriel ne se laissa pas fléchir par la supplication de sa mère; il resta au milieu de ceux qui menaient la vie commune et prit le saint habit du monachisme. Sa mère s'en consola en pensant qu'elle possédait un soutien dans son fils aîné qui revenait avec elle. Rabban Youssef ne cessait de demander continuellement à Dieu par la prière de mettre dans le cœur de sa mère la pensée de consentir à son départ pour le couvent. Notre-Seigneur, qui savait ce qui devait lui advenir, et qu'il était un vase d'élection pour l'honneur de son saint nom (1), inspira à sa mère une vive terreur contre laquelle elle ne put tenir; elle craignit le Seigneur, redouta son jugement, et ne put résister à la volonté de Dieu. Quelques jours après leur retour du couvent, une nuit, elle se leva agitée et remplie de la crainte que Notre-Seigneur avait excitée en elle; elle se rendit près de R. Youssef, dans le lieu où celui-ci était couché, elle l'éveilla en toute hâte et lui dit avec effroi : « Lève-toi, mon fils, et va en paix au couvent. Que le Seigneur Dieu soit avec toi; qu'il trace la route devant toi et te conduise au but béni que tu veux atteindre; qu'il t'aide, te fortifie et prenne soin de toi, tous les jours de ta vie; qu'il console mon affliction par son espérance et me donne la patience au milieu de la grande douleur de votre séparation. »

Rabban Youssef se leva, l'embrassa avec grande joie, et s'empressa de partir pour le couvent, admirant et glorifiant Dieu pour ce qui s'était passé. Il entra dans le saint couvent de saint Rabban Hormizd et y fut reçu avec joie par cette congrégation bénie. Il s'adonna à la vie commune selon la règle, et commença à accomplir avec ardeur, courage et application, tout ce qui lui était prescrit ou ordonné selon la crainte de Dieu.

Il y avait dans ce couvent un vieillard grand par ses œuvres et sublime par ses qualités louables et divines. Il était renommé

(1) Cf. Act. Apost., IX, 15.

et fameux pour ses manières de combattre les ennemis qui se rencontrent dans la voie du monachisme. Il s'appelait Rabban Maranzeka (1). — Rabban Youssef se rendit près de ce bienheureux vieillard et lui confia la barque de son âme pure pour qu'il la conduisît selon l'inspiration de la grâce, leur directrice à tous les deux. Il se fit son disciple et se dirigea selon son conseil. Rabban Maranzeka l'accueillit avec joie et en fit son familier. Il lui apprit comment il faut se conduire dans la pratique de la vie commune; et lui fit voir quel fondement il convenait d'établir pour la construction de sa citadelle, c'est-à-dire l'obéissance simple qui engendre l'humilité, ornement de toutes les vertus, sans laquelle il n'y a point de vertu possible. Il le munit du viatique de ses prières et le renvoya à la communauté.

R. Youssef ne s'écartait en rien des préceptes de ce vieillard, pas même dans les choses qui paraissaient de peu d'importance. Il pratiqua la vie commune entièrement, dans tous ses offices et ses règles vertueuses. Il acquit une obéissance parfaite qui se soumettait non seulement aux préceptes et aux statuts, mais encore aux plus petites choses même étrangères aux pratiques de la vie commune. Il accomplissait avec empressement tout ce qu'on lui prescrivait, et allait même au-devant des avis, avec la plus grande mansuétude, humilité, paix et régularité. Il s'exerçait à parler humblement avec tout le monde; il ne laissait point son regard errer çà et là; sa démarche était parfaitement réglée; il ne se couchait jamais à terre, mais, quand il prenait un peu de sommeil, c'était appuyé contre le mur. On ne le vit jamais joyeux outre mesure, ni non plus profondément triste. Il s'exerçait assidûment au jeûne; il jeûnait jusqu'au soir avec une misérable nourriture dont il prenait trop peu. Jamais il ne rompit son abstinence depuis son entrée dans la vie commune; il se privait non seulement des mets agréables, mais même d'un simple plat cuit et de légumes. Il ne cessait de réciter l'office ni jour ni nuit. Pendant la nuit, il se tenait seul à part, priait et veillait jusqu'au moment de l'office commun des cénobites.

Rabban Youssef me racontait que bien des fois, pendant la

(1) Ce nom signifie : *Dominus noster vicit.*

nuit, voulant se recueillir en lui-même pour prier, il cherchait à s'isoler; mais, partout où il allait, il trouvait des cénobites se tenant là en prière; même en allant au milieu de la montagne il y trouvait quelque cénobite qui récitait l'office. Cela le contraignait à sortir momentanément hors du couvent pour accomplir son office et sa veille. R. Youssef fait ainsi connaître par son récit la ferveur des cénobites qui vivaient en ce temps-là et leurs labeurs.

Tous les cénobites s'attachaient à lui, et il leur apprenait les psaumes et les cantiques. Chaque fois qu'il donnait une leçon à quelqu'un, il commençait par lui dire humblement : « Pardonne-moi, mon frère »; puis il l'instruisait avec tout le zèle de son ardente charité.

Il accomplit avec cette ardeur tout le cycle de la vie commune. Aux trois années fixées et régulières, il en ajouta une autre, sur le conseil du vieillard son maître. Tous les moines se réjouissaient en lui et le bénissaient. En le contemplant et l'admirant ils disaient : « Que deviendra donc cet homme de Dieu ? »

Il embrassa la vie commune à l'âge d'environ trente ans.

Après qu'il eut mené la vie cénobitique pendant quatre ans, son maître lui conseilla de se retirer dans une cellule; et il se mit en devoir de le faire selon le conseil du vieillard.

FIN DU CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II

RABBAN YOUSSEF QUITTE LA VIE COMMUNE POUR ENTRER DANS UNE CELLULE ; — SON DÉPART POUR ALLER TROUVER RABBAN ISHOʿ DE KOUMATEH ; — SON APPLICATION AUX SCIENCES DIVINES ; — COMMENT AYANT ÉTÉ CHOISI PLUSIEURS FOIS POUR L'ÉPISCOPAT, IL S'Y REFUSA TOUJOURS. — SEIGNEUR, PAR LEURS PRIÈRES, AIE PITIÉ DU MISÉRABLE ÉCRIVAIN.

Dieu a fait double ce vase de prodige : l'homme raisonnable, image du Créateur adorable; c'est-à-dire qu'il l'a fait de deux éléments dissemblables : d'un corps inerte et d'une âme raisonnable intellectuelle. Il a placé cet homme dans l'univers, comme l'image d'un roi placée dans la capitale, en attendant qu'il arrive à son prototype, et alors par un prodige admirable et insaisissable, ce n'est plus l'image, mais l'image dans le prototype et le prototype dans l'image.

Dieu a donc établi des lois et des préceptes pour les hommes, et, en les observant, ils sont nommés en vérité et deviennent réellement l'image de leur Créateur, bien plus, ses enfants, les cohéritiers de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu.

Et comme l'homme est double, ainsi que je l'ai dit, c'est-à-dire composé d'un corps et d'une âme, la loi spirituelle et les préceptes divins lui ont imposé une double opération, par laquelle il devient complètement un homme de Dieu et arrive à la hauteur du Christ Notre-Seigneur.

La première opération est celle qui élève l'homme au second degré dans l'Église; à savoir : l'étude des divines doctrines, entreprise pour l'amour du Christ. Le saint Apôtre dit en effet (1) : « Dieu a placé dans son Église, d'abord les Apôtres et les Prophètes, ensuite les Docteurs. » — La seconde opé-

(1) I Cor., XII, 28.

ration est la pratique du silence et de la solitude dans la perfection monacale, qui élève l'homme au delà de toute mesure et l'unit au Christ Notre-Seigneur, de sorte que l'homme devient [un avec] le Christ Notre-Seigneur qui s'est offert lui-même en sacrifice pour tous à Dieu son Père.

Toutefois le travail de la première opération, celui de l'étude, est le maître et le chemin qui conduit à la seconde, celle de la solitude dans une cellule; mais cela n'arrive pas à tout le monde. On trouve en effet quelques-uns seulement d'entre les Pères qui étaient accomplis à ce double point de vue de la science et de la perfection monacale. Celui qui possède les deux est réputé parfait. Je déclare qu'un homme ne peut être parfait dans le monachisme sans la science, et je proclame parfait celui en qui les deux choses sont réunies. Mais comment osé-je dire cela? puisqu'un grand nombre de Pères étaient des hommes simples quant à la science et ignorants quant à la doctrine des Écritures, comme par exemple, Abba Antonios, Abba Makarios, Abba Paulos et d'autres qui comme eux, dans leur simplicité, acquirent la perfection spirituelle supérieure à toutes les doctrines, au monde et à tout ce qu'il renferme. Pourtant, j'appelle parfait celui qui a acquis les deux qualités, ainsi que sont appelés les saints Pères dans lesquels on les trouve réunies, comme par exemple : Mar Evagrius, Abba Marcos, ce moine à qui les anges apportaient la communion de l'autel à cause de sa grandeur, ou encore : Mar Grégoire, Mar Basile, Mar Iwanis (1), Mar l'Interprète (2), ces colonnes de l'Église, ces docteurs parfaits, ces moines accomplis laborieux, remarquables par l'une et l'autre qualité. — Celui que Dieu a jugé digne de cette double opération porte en lui le nombre parfait des dix talents, qui sont acquis par un labeur doublant les cinq premiers; avec les cinq produits par ceux-ci on arrive au nombre total et complet de dix (3).

Il faut se rappeler ce que j'ai dit plus haut : l'homme est double par sa constitution. Or, par l'étude de la doctrine

(1) S. Jean Chrysostome.

(2) Théodore de Mopsueste, auquel les Nestoriens donnent le titre d'*Interprète* des Livres saints par excellence.

(3) Allusion à la parabole évangélique : Matth., xxv. La même idée est exprimée par saint Grégoire pape : « Geminatus autem quinarius denarium perficit ». (*Homil.* xii *in Evang.*)

divine, l'homme de Dieu travaille sur ses sens extérieurs jusqu'à ce qu'ils soient parfaits, et il offre en quelque sorte un sacrifice au roi qui est au dedans de lui, à l'image de Dieu; par le monachisme, en travaillant dans la solitude de la cellule, l'homme de l'Esprit travaille sur ses sens intérieurs jusqu'à ce que ces cinq [talents] et les cinq autres soient réunis par un lien, qui est Dieu, et il offre à Celui qui est au-dedans de lui-même des oblations et des sacrifices non pas d'animaux ni des sens extérieurs, mais bien des sacrifices intellectuels et spirituels, supérieurs à l'univers.

Dieu, dans sa prescience essentielle, avait départi d'avance à l'homme admirable dont nous racontons l'histoire cette perfection et cette union des dix talents; dans sa sagesse, il l'avait destiné à cette double opération productrice de la perfection, autant que le Seigneur lui-même avait voulu et comme il savait qu'il serait avantageux pour lui.

Quand Rabban Youssef eut accompli le labeur de la vie commune, comme je l'ai dit plus haut, et qu'il voulut s'en aller dans une cellule, il offrit un sacrifice au Dieu qui le fortifiait; il fit une veille et implora la prière de ses pères et frères spirituels; puis, muni du secours des prières que tous firent pour lui, il partit pour sa cellule.

En ces jours-là, le vieillard béni Rabban Maranzeka quitta la vie temporelle pour aller vers son Maître, à qui il était agréable, ceint du diadème de la perfection spirituelle et orné de toutes les vertus divines. Il mourut dans une profonde vieillesse, âgé de cent cinquante ans. Que sa mémoire soit en bénédiction, et que ses prières nous protègent tous! Amen.

Quand Rabban Youssef vit qu'il était privé de son maître, le vieillard béni aux cheveux blancs, il ne voulut pas se diriger par sa propre volonté; mais, peu de temps après, il alla trouver Rabban Isho', surnommé de Koumateh (1). Ce bienheureux était un des disciples de Rabban Yohannan (2) de Helepta (3), et il s'était formé à la vie monastique dans le couvent

(1) Cette vocalisation est donnée par le Ms. La position de ce lieu est déterminée par le contexte.

(2) Il sera longuement question plus bas de ce moine.

(3) Gros village à l'Est de Mossoul. — Cf. Hoffmann, *Auszüge aus syrisch. Akten persischer Märtyrer*, p. 224.

de Rabban Hormizd. Lorsque mourut son maître Rabban Yohannan, — dont nous parlerons pour faire connaître ses œuvres glorieuses, — Rabban Ishoʿ quitta le couvent et s'en alla sur une des montagnes, du côté du Nord, appelée montagne de Koumateh : de là il fut appelé Rabban Ishoʿ de Koumateh, du nom de la montagne sur laquelle il habitait. Il y demeura pendant de longues années; puis, devenu âgé et infirme, il descendit au couvent de saint Rabban Aphnimaran (1), où il termina le cours de son labeur divin.

C'est vers ce père spirituel que s'en alla Rabban Youssef. Il lui fit connaître toute sa vie et lui demanda conseil pour habiter dans la solitude. Or, Rabban Ishoʿ avait cette coutume que chaque fois que quelqu'un l'interrogeait sur une affaire quelconque, il lui faisait cette réponse : « Attends-moi, mon fils, je prierai, et je te dirai ce que m'ordonnera le Christ. » Il dit la même chose à Rabban Youssef. Rabban Ishoʿ pria donc, et le Seigneur lui fit connaître que Rabban Youssef était un vase destiné à la fois à la double opération de l'instruction et du monachisme, et que la volonté du Seigneur était qu'il s'appliquât d'abord aux doctrines des Livres saints, et qu'il abordât ensuite la grande œuvre de la solitude parfaite. Rabban Ishoʿ lui dit donc : « Sache, mon fils, que la volonté du Seigneur est que tu t'appliques d'abord à l'étude de la doctrine divine, et qu'ensuite tu entres dans la solitude d'une cellule. » — Rabban Youssef, craignant d'être empêché de faire ce qu'il désirait, en se livrant à l'étude, dit à Rabban Ishoʿ : « Je désire, Seigneur, habiter dans la solitude; pourquoi donc m'ordonnes-tu d'étudier : ce qui est inutile pour la vie solitaire? » — Rabban Ishoʿ lui répondit : « Ne crains point; c'est l'affaire du Seigneur; cela est disposé pour ton bien; aie confiance en Dieu et sois sans crainte; je te promets que ton désir de la solitude sera réalisé et s'accomplira; tu habiteras dans ta cellule et tu y avanceras dans les œuvres de la solitude; sois persuadé, mon fils, que je t'ai parlé au nom du Seigneur. » — Muni du viatique de ses prières, [Rabban Youssef] revint à son couvent, acceptant avec empressement l'ordre du saint.

Comme Rabban Youssef brillait déjà par son instruction,

(1) Ce nom signifie : *Reduxit Dominus noster*. — Sur la place de ce couvent Hoffmann, *op. cit.*, p. 213; Budge, *The Book of Governors*, t. II, p. 123.

ainsi que je l'ai montré plus haut, il accomplit son désir en peu de temps.

Il y avait dans le couvent un vieillard vertueux et très âgé, appelé Rabban Serguis. Il avait occupé la chaire de la doctrine dans le monastère de Mar Gabriel de Mossoul. Après avoir rempli ce poste pendant longtemps, après y avoir travaillé et s'être rendu utile par son enseignement pendant de longues années, il résolut de s'adonner au monachisme et il vint à ce couvent, avec son disciple, nommé Rabban Shelimôn, qui lui aussi brillait par sa doctrine. Ils furent reçus tous les deux dans le couvent à la grande joie des moines. Ils y étaient comme un très précieux trésor, et tous les deux parvinrent, dans le monachisme, à un sublime degré de sainteté.

Rabban Youssef alla trouver ces bienheureux et s'appliqua à l'étude sous leur direction, jusqu'à ce qu'il eût appris toute la doctrine divine. Il surpassa en science la plupart des docteurs. Il récitait par cœur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; il récitait aussi les trente-trois tomes de l'Interprète (1) comme il récitait les Psaumes. — Je prends le Christ à témoin que j'ai appris cela de sa propre bouche. Il me le raconta dans cette circonstance :

Un jour que je me tenais devant lui, écoutant ses saintes paroles, il récita par cœur de nombreux passages du prophète Isaïe. J'étais dans l'étonnement et je me disais en moi-même : « Je sais que quand un moine est digne de s'appliquer aux opérations de l'âme et de travailler aux œuvres intellectuelles, il ne peut lire les Écritures. Comment donc ce vieillard digne même des opérations de l'esprit (2) peut-il conserver toutes ces sentences dans sa mémoire? » — Je supposais qu'il était appliqué aux opérations de l'âme depuis plus de quarante ans et je lui dis : « Je sais, Maître, qu'il y a plus de quarante ans que tu n'as lu les livres;

(1) Les ouvrages de Théodore de Mopsueste, qui furent tous traduits du grec en syriaque, et pour la plupart du vivant même de l'auteur (mort en 428). Quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous, entre autres, le célèbre Commentaire sur l'Évangile selon saint Jean que nous venons d'éditer (*Commentarius Theodori Mopsuesteni in Evangelium D. Johannis, in libros VII partitus*, t. I, Paris, 1897).

(2) On expliquera plus loin la théorie des auteurs ascétiques orientaux qui, sans doute d'après les principes philosophiques des néoplatoniciens, considèrent l'œuvre de la perfection comme répartie en trois degrés successifs : l'opération du *corps*, celle de l'*âme* et celle de l'*esprit*.

comment donc ces sentences sont-elles conservées dans ta mémoire? » — Il me répondit : « Sache, mon fils, qu'il y a plus de cinquante ans que je n'ai lu les Écritures. Mais ces paroles sont fixées dans mon esprit parce que je les ai récitées fréquemment. Sache, mon fils, que j'ai récité tout l'Ancien et le Nouveau Testament devant la croix, en me tenant debout, comme on récite les psaumes; et à chaque sentence, j'ajoutais : *alleluia;* et de même pour les trente-trois tomes de l'Interprète et pour le traité de la Providence de Mar Diodore (1). J'étudiais trente fois chaque manuscrit et ensuite je le récitais. »

Je repris : « Comment, Maître, avec l'intensité de tes facultés avais-tu besoin de travailler trente fois sur un manuscrit? » — — Il me répondit : « Excuse-moi, mon fils; après avoir étudié cinq fois un manuscrit, je le possédais par cœur; mais je m'étais imposé de l'étudier autant de fois pour pouvoir le réciter parfaitement et ne pas l'oublier. »

Je prends de nouveau le Christ à témoin, par ma vie, que j'ai entendu ces choses de Rabban Youssef lui-même, qui me les a racontées dans son affection [pour moi], et je les ai fait connaître à votre charité, mes frères, afin que vous sachiez combien ce bienheureux a travaillé, pour l'amour du Christ, dans la doctrine des Livres saints, et ce qu'il a été capable de faire en face de ce labeur ardu et souverainement difficile.

Au milieu de son application à l'étude il ne s'affranchissait jamais des règles de l'office; mais il l'accomplissait avec toute la perfection convenable, aux sept heures fixées par les Pères, de même que les veilles ardues, les longues stations qu'on y pratique, les inclinaisons et les prostrations qui se rencontrent dans les offices, les génuflexions fréquentes et prolongées; et cela au point qu'il récitait, comme j'ai dit, tous les Livres saints debout devant la croix, ajoutant *alleluia* à la fin de chaque verset. Bien des fois pendant tout son office, à chaque partie des antiennes, des hymnes ou des leçons, il faisait des inclinaisons profondes et continuelles, des prostrations nombreuses et fréquentes ainsi que des génuflexions prolongées.

Il ne rompit jamais le jeûne prolongé jusqu'au soir, ni l'abstinence; il ne se permit jamais d'aller à la cellule des

(1) Diodore de Tarse, le maître de S. Jean Chrysostome et de Théodore de Mopsueste, qui est regardé comme le père du nestorianisme.

frères, ni à ceux-ci de venir à la sienne, excepté qu'il se rendait à celles de Rabban Serguis et de Rabban Shelimôn. Ainsi s'élevait ce bienheureux par un travail redoublé. — Gloire à la Vertu toute-puissante dont la capacité est telle qu'elle communique à la faiblesse humaine la force d'agir courageusement et vigoureusement au-dessus de la nature !

Après la mort de Rabban Serguis, — que sa mémoire soit en bénédiction ! — Rabban Youssef était contraint d'aller au monastère de Mar Gabriel de Mossoul. Il s'y rendait constamment, près de l'illustre Rabban 'Abdisho' (2), surnommé *djaoun* (1), qui était alors le docteur [du couvent]. Il restait plusieurs jours près de lui et revenait à sa cellule.

En tant que pauvre volontaire, il ne possédait absolument rien ; quand il voulait témoigner quelque honneur à son professeur, il prenait, comme il me l'a dit lui-même, un fagot du bois de la montagne, à peu près la charge d'un âne, et le portait au docteur, sur son dos, depuis le couvent jusqu'au *Monastère Supérieur* (3) ; car il était robuste, vigoureux et d'une parfaite constitution.

Quand il entrait au couvent, si le docteur lisait dans sa chaire, et qu'on lui dît : « Rabban Youssef Bousnaya arrive », il se taisait, et ne lisait plus jusqu'à ce que celui-ci fût entré dans sa cellule ; car il craignait de lire tandis que Rabban Youssef l'écoutait. Ce dernier s'adonna avec tant de soin et si entièrement à l'étude, qu'il en contracta une violente maladie du foie. Il continua jusqu'à ce qu'il eût appris toute la doctrine des Livres saints et tout le droit canonique (4) ; de sorte qu'il surpassait en science tous les docteurs de cette époque.

Plusieurs fois il fut demandé par les évêques et les fidèles pour être mis à la tête d'une église. Il n'y consentit point : non pas qu'il méprisât la charge pastorale qui fut d'abord portée par les Apôtres et qui est leur héritage, mais parce que son humilité ne lui permettait pas de s'y élever ni de

(1) Ce nom signifie : *Servus Jesu*.

(2) Mot arabe désignant une coloration. Il peut signifier *être noir*, *rouge*, ou *blanc*.

(3) Autre désignation du couvent de Saint-Gabriel de Mossoul.

(4) Littéralement : « la constitution de l'Église ».

penser qu'il valût quelque chose et fût apte à une œuvre grande et distinguée; et aussi parce que le don accordé aux moines qui vivent dans la solitude au milieu de leur cellule est incompatible avec la fréquentation des hommes, le commerce et les autres affaires inhérentes au gouvernement.

« Chacun, d'ailleurs, a reçu de Dieu un don : l'un d'une manière, l'autre de l'autre (1). »

Du temps de R. Mousha, il fut élu métropolitain de la ville de Çoba (2); mais il n'accepta point. Il fut choisi une seconde fois pour l'épiscopat de Hadita (3). Les fidèles avaient déclaré qu'on ne leur imposerait pas d'autre chef que Rabban Youssef. Le métropolitain de Mossoul le fit mander par écrit par l'intermédiaire de Mar 'Abdisho' (4), le catholicos, qui était alors évêque de Ma'altia, et il lui prescrivit, par la parole de Dieu, de se rendre près de lui à Mossoul.

Rabban Youssef, dans sa sagesse, ne se montra pas rebelle à la règle ecclésiastique, et se soumit à l'ordre de l'évêque et au commandement qu'il lui donnait; il partit avec l'évêque pour Mossoul. Le métropolitain avec les fidèles de Hadita et de Mossoul le prièrent de prendre sur lui la lourde charge de l'épiscopat; mais il n'y consentit point.

Le vénérable prélat lui enjoignit par la parole de Dieu de se soumettre et de s'appliquer à l'œuvre pour laquelle il était élu. Alors Rabban Youssef, se levant en présence du métropolitain et des fidèles assemblés, dit au vénérable prélat : « Si tu me contrains à cela et si tu m'y obliges, il arrivera de deux choses l'une : ou bien je m'enfuirai dans un endroit où personne ne pourra me voir, si j'en puis trouver l'occasion; ou bien, si je ne puis m'enfuir, je me jetterai dans le Tigre pour y périr; et des deux façons le Seigneur te demandera compte de ma perte. » — Quand le métropolitain vit sa résolution de se faire périr, il le congédia en paix pour qu'il retournât à sa cellule.

Une autre fois il fut élu pour les habitants de Nouhadra,

(1) I Cor., VII, 7.

(2) Nisibe.

(3) Ville épiscopale des Nestoriens, située sur la rive gauche du Tigre, un peu au-dessous de l'embouchure du grand Zab.

(4) 'Abdisho' Ier, qui était auparavant évêque de Ma'altia, fut élu catholiços en l'an 953. (Cf. BAR HEBREUS, *Chron. eccl.*, II, 252.)

c'est-à-dire de Maʿaltia (1). Il s'enfuit alors et se cacha dans la montagne du couvent de Shamrak (2); pendant quelque temps personne ne le vit jusqu'à ce qu'il y eût un évêque établi dans ce pays.

Rabban Youssef, après avoir étudié la doctrine divine, comme je l'ai dit, alla trouver Rabban Ishoʿ de Koumateh, lui fit connaître tout son labeur et lui demanda conseil pour habiter dans la solitude.

(1) Pour l'identification des noms de Maʿaltia et Nouhadra, voir Hoffmann, *op. cit.*, pp. 208-209.

(2) Village de la région de Marga, non loin du grand Zab. — Cf. Hoffmann, *op. cit.*, p. 242.

FIN DU CHAPITRE SECOND.

CHAPITRE III

RABBAN YOUSSEF HABITE DANS UNE CELLULE; — LABEURS AUXQUELS IL S'Y ADONNE; — SON DÉPART POUR ALLER TROUVER [RABBAN] SHOUBHALISHO'; — SES FRÈRES ET SA MÈRE PRENNENT AUSSI LE SAINT HABIT. — QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS AIDE! AMEN.

Quand le Dieu adorable, notre Créateur, voulut, dans sa sagesse, amener à l'existence la créature raisonnable, il la créa, selon son bon plaisir, de deux sortes : il en fit une partie spirituelle et sans corps, et une autre partie corporelle et liée à un corps grossier.

La première, c'est-à-dire les saints anges, fut placée et établie par Dieu son Créateur en haut, dans un lieu glorieux. Il les créa de manière à ce qu'ils fussent au-dessus de tous les êtres corporels, volant sans ailes, se tenant sans soutien, marchant sans pieds, voyant sans yeux, entendant sans oreilles, sentant sans narines, parlant sans bouche, goûtant sans palais, palpant et agissant sans mains, glorifiant sans parole, louant sans bruit, psalmodiant dans un silence plus admirable que la voix, se connaissant mutuellement sans noms, adorant sans inclinaisons, se tenant debout sans prostrations, habitant dans un lieu sans espace, spirituels, vivants, immortels, ne se mariant point : car il n'y en a point parmi eux qui engendre ou qui soit engendré; ne mangeant point et ne buvant point : car le sceau inviolable du jeûne est placé sur leur bouche, qui n'est pas une bouche; ne dormant point, ne s'assoupissant point : car ils possèdent une vigilance qui n'est pas assujettie à ces choses; et il en fit les ministres de sa volonté, capables d'accomplir ses commandements.

La seconde partie, c'est-à-dire nous autres hommes, fut placée par Dieu notre Créateur en bas, sur la terre, selon qu'il plut à sa sagesse pleine de discrétion, et selon que sa prescience

connut qu'il nous était avantageux. Il attacha l'âme à ce corps par un lien à jamais indissoluble, quoiqu'il soit brisé momentanément par la mort. Il fit l'âme raisonnable, immortelle, à la ressemblance des anges en toutes les choses qui viennent d'être énumérées, et l'attacha, comme j'ai dit, au corps, qui l'entraîne fortement en bas par son propre poids. Et l'homme, ce vase de prodige composé de deux parties, est devenu misérable, par l'opposition de toutes ces qualités, momentanément toutefois et pour un temps, en attendant qu'il atteigne la perfection dans l'éternité. Toutes les qualités naturelles de l'âme sont enchaînées dans l'épaisseur du corps. Et l'homme se marie, mange, boit, a besoin de sommeil : car il est rempli de passions et il est agité par le désir des choses honteuses.

Comme il entrait dans le dessein de Dieu d'élever notre nature au rang sublime de la divinité (ici-bas partiellement, mais là-haut totalement et sans restriction), il a placé d'avance dans l'être de notre âme des facultés tendant au bien, aimant ce qui est beau et recherchant les choses spirituelles. Il a donné à l'âme, sans toutefois les mettre en elle, trois puissances maîtresses, dont elle se sert pour le bien ou pour le mal, qui sont : le désir naturel, l'irascibilité et l'intelligence (1). On les appelle même facultés de l'âme. Comme l'âme suit le corps et est entraînée par lui de force vers les passions honteuses, à cause du péché qui habite dans l'homme depuis la transgression du premier homme, elle est troublée dans ses facultés, contrairement à la nature, elle pervertit ses qualités naturelles, le jugement de l'homme est aveuglé, et, au lieu de tendre au bien qui est dans sa nature, il est excité honteusement aux choses détestables qui sont en dehors de la nature. Il en est ainsi plus ou moins pour tous les hommes, à l'exception de quelques-uns qui ont brillé comme des lumières au milieu des ténèbres du monde.

Quand le grand Soleil de justice, le Christ Notre-Seigneur, s'est levé sur le monde, il en a dissipé toute l'obscurité; il a tout éclairé; par sa sainte lumière il a changé les ténèbres en clarté; il a vaincu le péché, dompté le démon, payé la dette de la transgression, et jeté le feu de son amour et de sa charité

(1) La psychologie de l'auteur est fort obscure; il s'agit évidemment, d'après le contexte, des facultés sensitives et de l'intelligence; mais nous devons avouer que leur distinction est difficile à préciser.

dans le cœur des siens. Par sa sainte splendeur, la partie intellectuelle de l'âme est illuminée, la concupiscence et l'irascibilité naturelles sont brisées, et les qualités premières de notre nature sont ressuscitées en nous.

Par la connaissance de la nature des secondes, cachée dans les créatures, la connaissance de la nature des premières nous est manifestée. L'homme, tout en restant dans la nature de sa création, est élevé à un degré qui lui est supérieur, par le Christ notre Dieu. L'intelligence reçoit la faculté de circuler çà et là avec les anges, par la contemplation; elle se meut dans les choses qui lui sont naturelles et dans celles qui sont au-dessus de la nature; ce qui est au-dessous de sa nature, elle le laisse en bas pour s'élever au-dessus; elle est délivrée de ce qui est en dehors de la nature par la grâce qu'elle reçoit du Christ, sa lumière et son guide.

Ce feu de Jésus fut allumé dans le cœur des hommes au point que toute la créature resplendit dans les saints et les bienheureux Pères. Les hommes charnels et passibles furent possédés du désir d'imiter les anges, du moins partiellement ici, en attendant d'arriver là à la ressemblance entière, parfaite, sans restriction; ils s'appliquèrent par toute sorte de labeurs à atteindre la spiritualisation de leur nature créée. La grâce du Christ Notre-Seigneur leur apprit et leur enseigna à rechercher la solitude pour y trouver ce qu'ils désiraient, et Notre-Seigneur montra et enseigna par son propre exemple cet art de la solitude; car, lorsqu'il voulut payer la dette de notre nature, il se retira seul dans le désert, et y accomplit son saint jeûne dans la solitude; de même, dans les moments consacrés à la prière, il se retirait de la foule des hommes et priait dans la solitude. Les saints Pères connurent cela, et ils recherchèrent la solitude, afin de devenir autant que possible des hommes semblables aux anges. Ainsi l'homme devient autre et il s'efforce d'imprimer en lui autant que faire se peut les caractères distinctifs des anges. Par le jeûne, par l'office continu, par la veille assidue et en s'y tenant debout, il imite ces esprits. Celui qui mangeait devient jeûneur, celui qui buvait devient abstinent, celui qui dormait devient vigilant, celui qui était négligent psalmodie et chante des cantiques incessants; il laisse de côté les raisonnements, s'éloigne des passions, et s'élève de degré en degré, de contemplation en

contemplation, jusqu'à ce que l'intelligence arrive à être non seulement comme les anges, mais [une avec] le Christ, Dieu au-dessus de tout, par l'union avec lui.

Or, persuadé de tout cela, Rabban Youssef dont nous écrivons l'histoire fut pris d'un ardent désir des choses spirituelles et soupira après elles dès le commencement de sa profession monastique; il préféra la solitude à toutes les œuvres de perfection qui s'accomplissent extérieurement.

Il alla trouver R. Isho'; il lui fit connaître ce qu'il avait fait et comment, selon son conseil, il s'était adonné à l'instruction pour l'amour du Christ. Puis, il le pria de lui donner le conseil et l'ordre d'habiter en silence dans sa cellule. Rabban Isho admira beaucoup le grand labeur qu'il avait supporté d'après son conseil; il le loua dans son dessein; il rendit grâce à Dieu et le glorifia de ce que sa volonté s'accomplit ainsi en qui il veut, sans le moindre obstacle. Il pria pour lui et l'envoya au creuset de la cellule qui éprouve et purifie l'or; car, de même que le creuset de la religion, par son ardeur, transforme les hommes charnels en vases spirituels, de même le creuset de la cellule, par son ardeur, rend spirituels et élève au-dessus du corps les vaillants qui y habitent régulièrement.

Il lui fit connaître distinctement toute la voie spirituelle et lui prescrivit des règles d'après lesquelles il devait se conduire et se diriger dans la solitude; il l'avertit soigneusement de ne pas se servir dans sa cellule de son instruction, mais de marcher dans la voie simple des Pères; de ne pas s'abandonner au chant d'hymnes nombreuses, qui donne des distractions, mais de s'appliquer de tout son soin à se recueillir et à fixer son esprit en Dieu.

Rabban Youssef l'interrogea et lui dit : « Comment et de quelle façon disposerai-je les offices? » — R. Isho' voulant l'humilier, de peur qu'il ne s'enorgueillît de sa doctrine, lui dit : « Règle tous tes offices; prie tous les saints martyrs pour le monde, afin que leurs fêtes soient célébrées solennellement. » — R. Youssef admira cela, comprit le mystère qui y était caché, et obéit à ce conseil. — R. Isho' lui dit : « Il convient, ô mon fils, que tu ailles vers cet océan de direction, Rabban Shoubhalisho' (1), — car il l'appelait ainsi « océan », — que tu lui deman-

(1) Ce nom signifie : *Gloire à Jésus*.

des sa prière, et que tu prennes conseil de lui sur ce que tu te proposes de faire, car c'est un homme fameux dans cet art de la solitude, qui connaît tous les sentiers de ce chemin admirable. » Il le congédia avec ses prières, et R. Youssef revint à son couvent.

Quelques jours après, R. Youssef se rendit avec quelques autres frères au couvent de saint Rabban Isho'yab (1), près de Rabban Shoubhalisho'. Entrés près du vieillard, ils le saluèrent, et celui-ci les reçut avec joie. Comme ce saint était favorisé des visions spirituelles, au moment où ils entrèrent près de lui, il connut Rabban Youssef, et sut qui il était, bien qu'il ne l'eût jamais rencontré. Il les interrogea comme s'il ne savait rien, et leur dit : « Comment va Rabban Youssef Bousnaya? que fait-il? » R. Youssef se leva, le salua et lui dit : « Seigneur, je suis Youssef, ton serviteur. » Alors, il le salua de nouveau, l'attira et lui dit : « Viens en paix, mon fils, viens en paix! Que le Seigneur dirige tes pas dans la voie où tu veux marcher; qu'il te conduise, dans ses miséricordes, à l'objet de tes nobles espérances. Amen! » — Il lui donna ensuite des conseils sur tout ce qui concerne cette voie; il la lui fit connaître entièrement avec tout ce qui y a trait; il l'éclaira, le fortifia par ses prières, puis le renvoya en paix à sa cellule.

R. Youssef, revenu au couvent, entra dans sa cellule et en ferma la porte. Il ne ferma pas seulement sa porte de bois, mais aussi soigneusement celle de son cœur. Sa cellule était très petite et fort étroite. Elle ne se composait que de deux cavités creusées dans le roc, avec une petite cour devant.

Dès lors, il s'adonna à des labeurs ardus et difficiles que la parole ne saurait exposer. Il changea son jeûne du soir, et le fit de plusieurs jours, et il ne mangeait qu'une fois ou deux par semaine, très peu, et seulement autant qu'il était nécessaire pour conserver la vie. Il prolongea beaucoup ses offices, surtout celui de la nuit.

Toutes les nuits il veillait, en récitant l'office, jusqu'à l'aube, au moment où la nuit était presque entièrement écoulée; alors il s'appuyait le dos contre le mur en face de la croix et prenait

(1) Ce nom signifie : *Jesus dedit.* — Le couvent de R. Isho'yab, était situé dans la montagne de Beit Nouhadra. — Voyez, sur ce couvent et son fondateur. J.-B. CHABOT, *Le Livre de la Chasteté* de Jésusdenah (Rome, 1896), n° 139.

un peu de sommeil. Il ne se couchait jamais à terre. Pendant tout l'office du jour ou de la nuit il faisait des inclinaisons et des prostrations, c'est-à-dire des actes de pénitence (1) empressés et fervents; pendant les chants, à certains moments, il faisait à genoux des prières prolongées. Il ne parlait jamais à personne, pas même par la fenêtre, selon l'habitude. La nuit où il rompait le jeûne, il prenait un peu de pain sec. Il préparait une sorte de soupe pour longtemps, très simple et sans huile. Sa cellule manquait de toutes les choses nécessaires, de sorte que s'il venait à désirer quelque chose, il ne pouvait trouver ce qu'il souhaitait. Ainsi, quand il faisait sa soupe, il ne trouvait dans sa cellule rien à mettre dedans si ce n'est un peu de sarriette (2).

Il souffrit dans cette étroite cellule pendant douze années, comme un seul jour. Il disait lui-même : « Par ta vie, mon fils, je n'ai jamais marché dans cette cour, si ce n'est dans les deux sentiers dont l'un conduit à la porte et l'autre aux latrines (3). »

Voyez, mes frères, quel courage Dieu a donné à ce bienheureux. Si un homme pouvait rester douze jours sans se promener dans la cour de sa cellule, ce serait chose grandement admirable. Que sera-ce donc d'être resté douze ans!

Telle était sa patience, tel était son courage dans sa cellule, tels étaient ses labeurs! Son âme fut purifiée, et tout en restant dans la nature de sa création, elle s'éleva de degré en degré, et de contemplation en contemplation, de la pureté à la clarté, de la clarté au lieu de la prière spirituelle, et de ce lieu au-dessus de la prière (4).

Rabban Youssef allait, deux fois par an, trouver R. Ishoʿ et R. Shoubhalishoʿ; il leur faisait connaître ses secrets et les labeurs de sa cellule. Ces deux colonnes de lumière le dirigeaient par les sentiers droits, à tous les degrés de la vie contemplative qu'avaient parcourus les Pères; ils ajoutaient ou retranchaient à ses labeurs selon ce qu'exigeait le degré où il était parvenu.

(1) Le ms. porte littéralement : « c'est-à-dire *métouniyê* (= μετάνοια).

(2) Ou de thym; le mot a les deux sens.

(3) Je traduis ainsi par conjecture l'expression : *beit souʿranê;* litt. : *domus factorum.*

(4) L'auteur explique dans le chapitre VIII, ce qu'il entend par ces divers degrés de la perfection spirituelle.

Ses frères. — Les deux plus jeunes frères de R. Youssef, R. Shoubhalmaran et R. Berikisho', — ils s'appelaient ainsi (1), — montèrent eux-mêmes au couvent et prirent le saint habit du monachisme. Ils se distinguèrent, de même que leur frère R. Gabriel, par leurs œuvres de perfection, et ils travaillèrent pieusement et saintement dans la voie du Seigneur. Ils étaient ornés, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, de toutes les beautés divines, et ils étaient un admirable exemple pour le couvent.

R. Gabriel fut lui-même un docteur très brillant et solide dans l'Église; il était éloquent et habile dans la discussion; personne ne pouvait résister à sa parole ou à son enseignement; il devint supérieur du couvent de Beit Çayarê (2).

Sa sœur. — Le Seigneur voulut transférer leur sœur dans le lieu destiné aux vierges, alors qu'elle était encore jeune et avait conservé sa virginité. Lorsqu'elle mourut, R. Youssef alla à son enterrement. Il me racontait lui-même que quand il voulut déposer sa sœur dans le tombeau, et retira le suaire qui enveloppait sa face, il vit son visage tout couvert de gouttes de sueur, et brillant comme une lampe lumineuse. Il admirait cela, ainsi que les gouttes de sueur, qui étaient comme des perles tombées sur son visage. Cela lui advint à cause de sa pureté, de sa virginité et d'un amour plus qu'ordinaire qu'elle avait témoigné aux fidèles.

Sa mère. — Leur mère, très âgée, embrassa elle-même la vie monastique, et sur l'ordre de R. Isho', avec la permission des moines, R. Youssef la fit habiter dans une cellule du monastère. Ses fils la servaient. Elle parvint à la pureté du cœur, et elle voyait dans des visions incorporelles les démons en personne. R. Youssef racontait à son sujet que quand il allait la voir, elle lui disait dans sa simplicité : « Mon fils, je vois les démons qui se tiennent en face de moi; je fais le signe de la croix entre eux et moi, et ils disparaissent. »

Gloire à celui qui distribue ses dons libéralement sans proportion avec les mérites, et qui répandit ainsi ses bénédictions

(1) Ces noms signifient, le premier : *Gloria domino nostro*, et le second : *Benedictus Jesus*.

(2) Sur le couvent de Beit Çayarê (i. e. *maison des peintres*), cf. Assémani, *Bibl. or.*, III. 5, p. 383.

sur toute la maison de Yaqîra et sur les fruits qui en sortirent!

Rabban Youssef ne permettait pas même à ses frères d'entrer dans sa cellule. Pendant les douze ans de labeur qu'il passa dans la cellule où il combattit, personne, ni ses frères, ni un des religieux, n'entra près de lui.

Gloire à Dieu qui le fortifia dans sa lutte et le fit triompher dans son combat, maintenant et toujours dans les siècles des siècles! Amen.

FIN DU CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE IV

Du départ de Rabban Youssef pour le couvent de Mar Abraham de Beit Çayarê. — Que Notre-Seigneur nous aide !

Dieu est sans cause dans toutes ses actions, selon la non-causalité de son essence supérieure à toute cause; cependant, dans toutes ses dispositions, il établit d'avance et prépare une cause; sa sagesse, supérieure à toute intelligence, a voulu ainsi par les causes préparatoires de ses dispositions donner lieu à leur production effective. Cela est manifeste, clair, notoire et frappant pour les illuminés qui sont de la maison de Notre-Seigneur (1). Toutefois, les causes sont établies pour les effets de la Providence et non ces effets pour les causes. Mais les causes sont aussi appelées providence par ceux qui sont versés dans la connaissance des dispositions de la sagesse providentielle et jouissent de la vue spéculative de l'unité de l'amour du Dieu tout-puissant pour toutes ses créatures. Quand sa sagesse, directrice de toute chose, veut qu'une chose quelconque soit faite et accomplie, quelque cause analogue apparaît d'abord, puis la chose elle-même est produite. Quand l'homme s'agite dans une affaire quelconque avec constance et ardeur, on connaît plus tard que cela venait de Dieu, qui lui-même le poussait secrètement à ce que voulait sa sagesse. On ne peut résister à son dessein ni l'empêcher; bien plus : tout concourt à son accomplissement, soit la migration d'un lieu à un autre, ou d'un couvent à un autre, soit la permanence dans un même lieu. Et en chacune de ces choses un certain mouvement, auquel il ne peut résister, pousse l'homme soit en lui-même, soit par le moyen des autres qui l'excitent. Partout où l'homme peut

(1) Les disciples du Christ qui sont éclairés par sa grâce.

se trouver, il est sous l'action de Dieu, et il habite toujours en lui.

C'est pour cela que beaucoup de moines changent librement de couvent pour diverses causes, sans s'écarter en rien de Dieu ou de sa Providence; car ils ne font point cela vainement ou témérairement, mais sur l'ordre de Dieu et par sa Providence, comme il arriva à Rabban Youssef qui, par la Providence divine, changea de couvent, non pas simplement sans raison, mais pour un motif supérieur, par le conseil d'un homme vertueux très versé dans la contemplation des divines dispositions.

Donc, après avoir passé douze ans dans une étroite cellule, ainsi que je l'ai dit plus haut, avec une patience si laborieuse et admirable, avec une vigilance et une observance surnaturelles, Rabban Youssef fut contraint par ses frères de s'en aller dans une autre cellule. Il obéit à leur désir et fit selon leur volonté; mais il ne changea absolument rien à sa manière de vivre dans la solitude, à ses labeurs, à sa concentration en lui-même, à son éloignement des hommes; mais chaque jour et à chaque degré qu'il montait, il ajoutait labeur sur labeur, vigilance sur vigilance.

Il demeura environ trente ans dans le couvent de saint Rabban Hormizd.

Ainsi que je l'ai dit, Rabban Gabriel, son frère, était parti au couvent de Beit Çayarê, où il fut supérieur pendant longtemps. Quand il fut sur le point de quitter cette vie de fatigues, Rabban Mousha fit appeler Rabban [Youssef] qui obéit à l'ordre du saint et se rendit aussitôt près de lui. — A cette époque donc, mourut Rabban Gabriel, et il fut enseveli avec l'honneur convenable. Que sa mémoire soit en bénédiction! Amen.

Rabban Mousha réunit les anciens à propos de R. Youssef; ils lui persuadèrent de rester près d'eux et lui donnèrent la cellule de son frère. Il se laissa convaincre et leur promit d'agir selon leur désir. Il retourna à son monastère pour mettre sa cellule en ordre et revenir ensuite. Mais ce changement lui pesait et il ne se pressa point. Assez longtemps après, une occasion appela saint Rabban Mousha au couvent de Beit Qôqa (1), dans lequel s'était élevée une querelle. Après avoir

(1) Cf. sur le site de ce couvent, Hoffmann, *op. cit.*, p. 215, n° 1715.

terminé son affaire, en revenant, il monta avec empressement au couvent de Rabban Hormizd. Les moines se rassemblèrent pour l'honorer et le prièrent d'entrer dans une des cellules. Le saint leur dit : « Je veux entrer dans la cellule de Rabban Youssef Bousnaya ». — Rabban Youssef avait coutume de s'en aller de temps en temps à la montagne, sans que personne y fît attention, et il y passait quelques jours dans les entretiens divins. C'est pourquoi il n'était pas à ce moment dans sa cellule; car il était parti à la montagne selon son habitude. — Rabban Mousha entra donc et logea dans sa cellule. Il commanda à ses frères, avec la liberté de la charité, de faire la cuisine dans sa cellule et il leur dit : « Quand R. Youssef reviendra, dites-lui : Nous avons fait ce que nous devions faire. Nous avons agi avec la liberté de la charité. Maintenant, accomplis, toi aussi, ta promesse par charité ». — Quand Rabban Youssef revint, ses frères lui firent connaître ce qui s'était passé et ce qu'avait dit Rabban Mousha. Mais même après cela, il ne songea pas au départ.

Un an après la promesse qu'avait faite Rabban Youssef, Rabban Mousha lui adressa un message, sous une forme admirable dans laquelle était caché un mystère divin. Il lui envoya un cénobite appelé Mousha Bar Çaydê (1), très jeune et petit de taille, auquel il ordonna de faire à Rabban Youssef quelque chose de surprenant. Quand ce cénobite arriva au couvent, il frappa à la porte de la cellule de Rabban Youssef et lui fit savoir qu'il était un cénobite du couvent de Rabban Mousha. En entendant cela, Rabban Youssef se leva avec empressement, ouvrit la porte et le fit entrer près de lui. Il pria selon la règle; puis il s'assit sur son siège et le cénobite en face de lui. Le cénobite interrogea Rabban Youssef et lui dit : « Il y a quelqu'un avec toi dans la cellule, ô maître? » — Il répondit : « Non, mon fils ». — Le cénobite répéta une seconde et une troisième fois sa question. Rabban Youssef fut surpris et dit : « Je t'ai dit, mon fils, qu'il n'y a personne avec moi dans la cellule. — Alors le cénobite se leva, se suspendit aux pieds de Rabban Youssef et le renversa de son siège. — Rabban Youssef se leva stupéfait, pensant que c'était peut-être un démon qui l'avait

(1) Ce nom signifie : *Fils des pêcheurs*.

trompé. — Le cénobite se mit à pleurer et dit à Rabban Youssef : « Pardonne-moi, seigneur, et ne te fâche pas contre moi; j'ai accompli en cela l'ordre de Rabban Mousha ». Rabban Youssef comprit très bien le fait et reconnut que ce n'était point une action vaine.

Il se leva sur-le-champ, mit sa cellule en ordre, sortit avec le religieux et se mit en route avec lui vers Beit Çayarê.

Arrivés au couvent, ils allèrent trouver saint Rabban Mousha, et Rabban Youssef fut accueilli par lui avec grande joie. Le cénobite dit à Rabban Mousha : « Ne m'as-tu pas ordonné, maître, de me suspendre aux pieds de ce vieillard? » — R. Mousha répondit : « Mon fils, c'est le Christ qui a tiré les pieds de ce vieillard là où il voulait, et non pas toi. »

Les moines se réjouirent vivement [de l'arrivée] de R. Youssef et lui donnèrent la cellule de son frère, avec son mobilier. Pour lui, il ferma sa porte et s'enfonça dans une solitude de plus en plus profonde. Il allait fidèlement trouver Rabban Mousha, pendant la nuit, et jouissait de sa conversation. Il l'interrogeait de toute façon sur la contemplation spirituelle et l'opération de l'intellect. Rabban Mousha lui expliquait clairement tout cela, et de nombreux mystères s'accomplissaient entre eux. Nous en ferons connaître quelques-uns quand notre faible discours en sera rendu à ce sujet.

FIN DU CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE V

QUE RABBAN MOUSHA LE PRESSAIT DE S'ADONNER A LA GRANDE ŒUVRE DE LA DIRECTION; — COMMENT DIEU LUI FIT VIOLENCE JUSQU'A CE QU'IL L'EÛT ACCEPTÉE; — COMMENT, APRÈS L'AVOIR ACCEPTÉE, IL Y TRAVAILLA LABORIEUSEMENT ET OFFRIT A DIEU SUR DE NOMBREUX NAVIRES LE PROFIT DE SON NÉGOCE. — SEIGNEUR, AIDE-MOI! AMEN.

Un même amour de Dieu notre Créateur existe pour tous les êtres raisonnables qu'il a créés dans son amour. Il veut le bien de tous conformément à l'unité de l'amour dans lequel il les a produits. Il en a fait comme un seul corps dont les différentes personnes sont les membres. — A cause de cela et pour cela, à chaque classe, à chaque groupe d'êtres intelligents, il a assigné un office en vue de l'utilité générale. Aux ordres supérieurs (1) il a confié le soin de tout ce qui est nécessaire pour nous autres hommes, et la garde de chacun de nous. Les anges accomplissent cela dans leur office, et supportent ce labeur, si toutefois c'est un labeur, pour notre utilité à nous hommes, qui sommes des membres de ce corps admirable formé d'eux tous et de nous tous. « Est-ce que les esprits remplissent tous le ministère et sont députés à un office en vue de ceux qui doivent hériter de la vie? » a dit Paul (2).

De même parmi nous, hommes, chaque catégorie remplit un office en vue de ce qu'exige le corps commun : il y a des apôtres il y a des évangélistes, il y a des ministres, il y en a qui opèrent des prodiges, il y a des chefs, il y a des directeurs et des guides; l'un est ainsi, l'autre autrement, mais tous nous accomplissons un office dans ce corps mystique universel; l'un

(1) Aux Anges.
(2) Hebr., I, 14.

remplit l'office des yeux, l'autre celui des oreilles, l'autre celui des narines, un autre celui des pieds et des mains, et ainsi du reste; il y en a qui remplissent l'office des membres principaux : du cerveau, du cœur, des reins, du foie. — C'est pourquoi, quand un homme ne remplit pas volontairement l'office qui lui incombe, la grâce presse et excite les autres à le pousser et le tourmenter jusqu'à ce qu'il accomplisse la volonté de Dieu; car Dieu n'a pas seulement en vue le bien de chaque homme, mais il veut également le bien de tous. Il distribue même les dons qu'il accorde par sa grâce à chacun de nous, en vue du bien général.

Comme les dons que notre Dieu adorable accorda à ce personnage béni dont nous racontons l'histoire étaient très abondants, il a voulu, dans son amour, que le bienfait des dons qui lui avaient été confiés s'étendît sur plusieurs, pour son avantage à lui et pour celui d'un grand nombre, et pour l'accomplissement de l'office qu'il devait remplir dans le corps universel.

Donc, après que Rabban Youssef fut resté aussi longtemps dans sa cellule, comme je l'ai dit, au milieu du plus profond silence, ne parlant jamais à personne, saint R. Mousha lui conseillait de se relâcher un peu de son silence et de donner réponse à ceux qui l'interrogeaient, afin que son labeur ne servît pas qu'à lui seul. R. Youssef n'y consentait point. R. Mousha savait que celui-ci était apte à diriger les autres, car depuis longtemps il était parfait en science, très éclairé, possédant la pure vue intellectuelle, très habile dans la lutte contre les démons et leurs embûches, et au milieu de la mobilité des pensées soit à droite soit à gauche, il avait expérimenté en lui-même les différentes choses qui se rencontrent dans la voie du silence, et il était instruit du point où commencent et finissent tous ses degrés; il voyait des yeux de son âme les mystères cachés, par la contemplation des êtres corporels, de là il s'élevait totalement aux êtres incorporels, et sa science se perfectionnait par la contemplation de la Trinité sainte; son intelligence était exercée dans ce qui concerne la providence et le discernement; et à cause de tout cela, il était très apte à diriger les frères et à les éclairer dans la voie du monachisme. Il le pressait donc constamment et lui disait : « C'est la volonté du Seigneur que tu t'adonnes à la grande œuvre de la direction. L'Esprit-Saint t'a désigné pour

cela, selon le dessein de ses miséricordes. Ne tarde pas, car tu ne peux pas t'élever contre la volonté de Dieu. » — Et constamment, il lui envoyait des novices pour qu'il leur adressât la parole; il lui prescrivait aussi de donner des reliques (1) à quiconque lui en demanderait.

Une nuit, R. Mousha prit un paquet de reliques et s'en alla à la cellule de R. Youssef. Il posa ce paquet de reliques sur le Nouveau Testament et lui dit : « Sache que la volonté du Seigneur est que tu distribues ces reliques. Et je t'ordonne, comme par la bouche du Christ, d'en donner sans difficulté à quiconque t'en demandera. » — R. Youssef ne se laissa pas convaincre; mais R. Mousha ne cessait de l'exciter à cela.

Quand arriva le moment de la mort de saint R. Mousha, il manifesta la chose dans un certain mystère, et comme il connaissait l'envie des envieux, il était très inquiet; cependant il ne parla point de cela, mais il confia l'affaire à Dieu qui suscite les causes pour l'accomplissement de ce qui lui plaît. Les anciens et les frères interrogèrent R. Mousha et lui dirent : « A qui nous laisses-tu? vers qui veux-tu que nous allions? » — R. Mousha répondit : « La grâce [divine] fera connaître à tout le monde, quand elle voudra, celui qu'elle a choisi pour cela. En attendant cette manifestation, prenez conseil du vieillard R. ʿAbdishoʿ (2). »

Après la mort de R. Mousha, — que sa mémoire soit en bénédiction! — R. Youssef s'enfonça de plus en plus dans le silence. Il se fit volontairement sourd bien qu'il n'eût point mal aux oreilles, et, quand quelqu'un frappait à sa porte, il ne lui répondait point. — Le Seigneur, qui veut le bien de tous les hommes, ne lui permit pas d'accomplir sa volonté; mais il lui suscita continuellement diverses causes qui le poussèrent à ce que Dieu voulait. Ces circonstances se présentaient de tous côtés : parfois c'étaient des représentations sensibles qui l'excitaient à obéir à la volonté de Dieu, d'autres fois c'étaient des frères qui le pressaient de toutes parts; la grâce le subjuguait,

(1) Le mot *relique* est employé ici dans un sens impropre. Les Nestoriens désignent par le mot syriaque *henana* (litt. : *grâce*) une sorte de pâte composée d'huile, d'eau et de poussière des tombeaux des martyrs. Ils en usent dans les maladies, dans les fiançailles et dans d'autres circonstances, et la conservent dans leurs maisons comme un préservatif contre les maux corporels et spirituels.

(2) Ce nom signifie : *Serviteur de Jésus*.

lui faisait violence, lui disait manifestement dans des visions et l'avertissait de ne pas résister à la volonté de Dieu, au point que quand un frère venait à sa porte, elle lui montrait clairement ce qu'il devait dire à ce frère : elle donnait à celui-ci la facilité d'interroger sans contrainte, et il répondait aux frères.

Rabban Mar-Atqen et R. Babai, son ami. — Il y avait dans ce couvent un vieillard vertueux et laborieux nommé Mar-Atqen (1). Il éprouvait en lui-même dans sa cellule quelques vicissitudes. Il en ignorait la cause et était troublé et agité dans son esprit. Il ne savait à qui confier son affaire. Il avait un ami, vieillard vénérable et digne de louange, nommé Babai. Rabban Mar-Atqen demanda à R. Babai de prier pour que le Christ lui fasse connaître à qui manifester ses pensées. Cela avait lieu au commencement de la semaine. A la fin de la semaine, R. Babai vint trouver R. Mar-Atqen et lui dit : « Le Christ te fait savoir et te commande de manifester tes actions et tes pensées à R. Youssef. » — R. Mar-Atqen lui répondit : « En vérité, le Christ m'a prescrit d'aller le trouver, de lui faire connaître ma conduite, de me diriger et de vivre selon son conseil. » — Ils admirèrent tous les deux cet événement et connurent que la divine Providence était là.

R. Mar-Atqen partit pendant la nuit et se rendit près de R. Youssef.

Dès qu'il commença à lui révéler son secret, celui-ci l'en empêcha. Mais R. Mar-Atqen lui dit : « Toute la semaine, j'ai prié Dieu de me faire savoir à qui manifester mes pensées, et il m'a ordonné de venir vers toi et de te faire connaître ma conduite ; écoute-moi donc, selon le dessein du Christ, et ne t'élève pas contre sa volonté, mais réponds-moi ce que le Christ t'inspirera. » Quand il entendit cela, R. Youssef le laissa à la porte et entra à l'intérieur. Il se mit en prière et interrogea le Seigneur. Alors le Christ lui ordonna d'écouter le vieillard et de lui répondre. Il sortit donc près de lui, l'écouta et lui donna la réponse qui convenait à son état.

Rabban Israël. — Un autre frère, appelé Israël, qui, lui aussi, avait beaucoup travaillé et fait des progrès dans son application, éprouvait quelque difficulté dans la solitude. Il vint trouver

(1) Ce nom signifie : *Dominus noster constituit.*

R. Youssef et lorsqu'il commença à lui faire connaître son affaire, celui-ci ne le laissa pas continuer. Le frère lui dit : « Si tu ne m'écoutes pas et ne me donnes pas réponse, le Christ te demandera compte de la perte de mon âme. » Alors, selon sa coutume, R. Youssef entra dans sa cellule et se mit en prière. Il ne reçut point de réponse du Seigneur. Comme il sortait pour congédier le frère sans réponse, avant qu'il arrivât à la porte, tandis que celui-ci se tenait dans le milieu de la cour, la grâce lui inspira d'écouter ce frère et de lui donner la réponse qui lui convenait. Il sortit donc vers lui, l'écouta, et lui donna conseil sur ce qui lui était utile, selon le précepte qu'il avait reçu du Christ. Et ce frère s'en retourna joyeux à sa cellule.

Rabban Benjamin. — Quelques jours après, ce frère alla trouver Rabban Benjamin, qui habitait la montagne dans le pays de Marga (1). C'était un homme vertueux, grand, et célèbre dans tout ce pays. Il jouissait de la vision spirituelle de l'intelligence. Quand le vieillard vit le frère, avant que celui-ci ne lui eût adressé la parole, il le prévint et lui dit : « Pourquoi, ô mon fils, t'es-tu imposé le labeur de ce voyage? Ce que t'a dit R. Youssef ne suffisait-il donc pas? Quand il entra dans sa cellule et pria pour toi, il n'obtint pas de réponse; mais avant qu'il parvînt au milieu de la cour, la grâce divine l'engagea à t'écouter et à te répondre. »

La grâce divine suscita à R. Youssef de telles occasions, jusqu'à ce qu'il s'adonnât et se pliât, par obéissance, à ce travail du négoce spirituel dans lequel il fit paraître ses succès et ses labeurs multipliés et divins.

Dès lors tous les frères venaient frapper à sa porte pour lui demander le secours et la vertu divine, pour apprendre comment ils devaient marcher dans la voie ardue du monachisme. Sa renommée se répandit dans tous les couvents de cette contrée; sa réputation et le bruit de ses œuvres glorieuses parvint au loin dans des pays éloignés et dans les couvents qui s'y trouvent. De tous lieux, des moines et des séculiers, des fidèles et des païens accouraient vers lui et avaient recours à ses prières. Quiconque venait vers lui voyait sa demande exaucée du Seigneur, grâce à ses prières, et personne ne s'en retournait sans

(1) Ville de la Mésopotamie, non loin de Mossoul, qu'il ne faut pas confondre avec Maraga, ville de l'Adherbaidjan. Cf. Hoffmann, *op. cit.*, p. 222.

l'accomplissement de ce qu'il avait demandé et désiré. Le nombre de ceux qui venaient vers lui se multipliait : moines des couvents de tous pays, fidèles de tous lieux, des villes et des campagnes. Il ne put résister et fut forcé par les choses à accepter près de lui des disciples qui prenaient soin de ceux qu'il recevait. Beaucoup de gens venaient même le trouver de Bagdad, la *Ville de la paix* (1); car, comme je l'ai dit, sa renommée s'était répandue en tous lieux. Ceux qui ne pouvaient pas venir le trouver lui envoyaient un message, lui exposaient leurs affaires par écrit, et leurs demandes obtenaient une réponse aussi bien que de près. — Le catholicos Mar'Abdisho' lui-même faisait cela fréquemment. Il envoyait des lettres et des messages pour demander ses prières dans toutes les affaires qui lui survenaient et il l'interrogeait sur toutes les choses qui le tourmentaient. Les légistes fidèles de Bagdad eux-mêmes lui demandaient d'écrire à leur sujet à R. Youssef; car ils étaient liés auparavant par l'amitié et la familiarité. Les moines venaient même le trouver du couvent de Mar Jean de Dailam (2).

Le Christ, notre Seigneur et notre Dieu, qui dans sa prescience a choisi ce temple de la grâce, l'avait établi économe et intendant de son abondant trésor et lui avait confié la distribution de ses dons, exauçait dans sa grande miséricorde et ses grâces immenses les demandes de ceux qui avaient recours aux prières de cet athlète de l'Esprit-Saint.

Le couvent florissait par le nombre des frères vivant en cellule, comme au temps de saint R. Mousha, et il comptait environ cent cinquante reclus.

Gloire soit à Dieu qui les fait briller, et sur nous ses miséricordes et sa grâce! Amen.

(1) C'est le nom arabe de la ville de Badgad : *Madinat es-Salâm.*

(2) Jean, originaire de Hadita, avait été emmené en captivité par les gens de la région de Dailam, sur les bords de la mer Caspienne, et avait fondé deux couvents dans ce pays. (Cf. *Le Livre de la Chasteté*, n° 116.)

FIN DU CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE VI

DES SIGNES ET DES PRODIGES QUE LE SEIGNEUR OPÉRA PAR RABBAN YOUSSEF; — DE LA VISION DIVINE QUI LUI FUT CONCÉDÉE; — DE SA PATIENCE, DE SA CONSTANCE ET DE SON HUMILITÉ; — DE SA GRANDE CHARITÉ ET DE SON ABONDANTE MISÉRICORDE. — QUE NOTRE-SEIGNEUR FASSE MISÉRICORDE, PAR SES PRIÈRES, AU MISÉRABLE ÉCRIVAIN, AU LECTEUR ET A L'AUDITEUR.

Par sa nature l'âme est raisonnable, intellectuelle, spirituelle. Elle a été créée par son sage Auteur sans les passions qui aveuglent sa vue divine (1) et, pour prendre un exemple, comme un miroir poli et sans tache, qui possède par sa nature même la splendeur et la pureté. De même que le miroir est souillé extérieurement par quelque immondice, et que sa splendeur en est obscurcie, de même, par la transgression du premier précepte, l'âme, polie pour la vue, a été souillée par l'immondice du péché; mais toutefois extérieurement et non pas dans sa nature : car le péché n'avait pas une force telle qu'il pût corrompre et changer la nature de l'âme, mais seulement opérer sur elle, extérieurement, une souillure accidentelle (2), tandis que sa vue spirituelle, qui fait partie de la nature de sa création, se contracta en elle sans cependant s'en éloigner, comme se contracte en lui la pureté du miroir.

Quand il a d'abord bien compris cela, l'homme qui, excité par les mouvements naturels de sa bonté, a quitté le monde et préféré le silence par amour du bien primitif, met ensuite toute son application à polir et à purifier le miroir de son âme de la souillure détestable par laquelle est aveuglé l'œil limpide de

(1) Sa faculté de voir Dieu.
(2) Littéralement : sans nature ni substance.

son jugement. D'après le conseil des anciens, conformément à leur enseignement, il applique à la surface du miroir quelques onguents qui extérieurement semblent ne faire qu'ajouter à son obscurité : ce sont les labeurs corporels qui entraînent l'âme avec eux, et qui, à cause des luttes inséparables de ces labeurs, sont considérés extérieurement comme des afflictions pour l'âme. Et cela aussi longtemps que l'homme s'applique dans l'opération corporelle aux labeurs qui conviennent à ce degré, jusqu'à ce que, par sa persévérance, les combats aient cessé et les passions se soient éteintes. Ensuite, à l'instar d'une poudre sèche dont le frottement fait briller le poli du miroir, les labeurs intellectuels donnent à cet homme ce qui peut le diriger dans sa voie, afin qu'il fasse briller le miroir de son âme; ce sont ces labeurs qui rétablissent l'homme dans la nature de sa création première; c'est le degré de l'opération de l'âme. Dans ce degré se font les prodiges, les miracles, la guérison des malades : toutes choses qui ont été accordées par la Providence en faveur des infidèles, selon la parole du prédicateur véridique (1).

Par le frottement assidu du miroir avec la matière sèche qui est dessus, il revient à sa nature première et retrouve sa splendeur sans tache : de même aussi, l'âme raisonnable adonnée aux œuvres intellectuelles dans le degré de l'opération de l'âme, est polie de plus en plus par ces labeurs assidus, au point qu'elle s'élève même au delà du degré du premier homme. C'est ce qui est appelé par les sages la science seconde de la nature : c'est la science qui convient au degré de l'opération de l'âme et qui conduit celle-ci au degré de la spiritualité, que posséda manifestement le Christ Notre-Seigneur, dès le commencement.

Quant à la science première de la nature qui est communiquée dans ce degré à l'intelligence appliquée : n'en parlons point, mes frères, car elle ne s'acquiert pas par les labeurs, mais par l'amour. Alors, au lieu d'être un thaumaturge, l'homme devient un voyant des mystères divins; et dès lors, il n'est plus appelé ni thaumaturge, ni même « voyant », mais véritablement « connaissant », parce que la vue qui lui est communiquée dans ce degré atteint la connaissance parfaite. Dans le degré de l'opé-

(1) Joh., xx, 31 (?).

ration de l'âme, la vue et la science sont aussi données, mais en partie seulement, et non pas dans la plénitude de la science, comme dans ce degré supérieur.

Donc, le don des prodiges et des miracles appartient au premier et au second degré; la vision au degré de l'opération de l'âme, et même en partie et faiblement au premier degré; mais la connaissance intuitive et la vision qui lui est inhérente est communiquée par l'amour dans le degré de la spiritualité, et seulement partiellement dans le degré précédent, et tout à fait faiblement dans le premier. Donc, la vision est préférable à l'opération des prodiges, et la science surpasse la vision. Un « connaissant » qui avait revêtu le Christ (1) a dit : « Tout connaissant est aussi voyant » ; et de même : « Tout opérateur de prodiges n'est pas voyant, mais tout voyant est opérateur de prodiges. » Et voilà pourquoi je dis, et il est très vrai, que la vision est bien supérieure à l'opération des prodiges, en tant que celle-là renferme aussi celle-ci. Et c'est pourquoi, c'est à cause de cela qu'un moine « connaissant » ne s'applique jamais à l'opération des prodiges si ce n'est par nécessité pour les affligés. Il travaille pour la science et non pour faire des prodiges. Et comme cette science renferme les deux autres qualités, je veux dire la vision et l'opération des prodiges, celui qui la possède n'est plus comme un homme mais comme Dieu, et bien plutôt comme Dieu : sa miséricorde et sa charité ne sont plus intéressées, mais elles s'étendent à tous et à tout, de même que Dieu aime tout, et chérit tout l'univers sans motif de la part de celui-ci. L'homme s'offre lui-même à Dieu comme hostie volontaire en sacrifice de satisfaction. Par l'humilité qui est celle du Christ, il se livre lui-même à toutes les souffrances pour chacun, parce que sa charité s'étend à tous. Il souffre et supporte tout dans son amour divin, et il n'est pas même difficile à ses yeux de se livrer lui-même au feu pour tous, à cause de son amour universel.

Cette chose est bien connue de celui qui l'a éprouvée en lui-même, et qui l'a acquise par l'amour dans la science parfaite. C'est là véritablement la perle très précieuse, le trésor sublime qui est enfoui et caché dans l'âme et qui se trouve au de-

(1) Rom., XIII, 14; Galat., III, 27.

dans d'elle et non point en dehors. C'est là le royaume céleste qui se trouve au dedans de l'âme (1), dont elle ne s'éloigne point et dans lequel elle habite et se meut. Par cette science, l'homme acquiert la liberté des enfants, par laquelle il appelle Dieu le Père : « Notre Père », et devient l'héritier de sa gloire et le cohéritier de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). Dans cette liberté, il offre en sacrifice à Dieu, comme une hostie vivante, ses labeurs et les bonnes œuvres de ses enfants; et il dit hardiment dans cette liberté des enfants : « Me voici, Seigneur, et les enfants que tu m'as donnés, purs et immaculés, exhalant une suave odeur, pour ton bon plaisir. »

Or, l'homme admirable dont nous parlons a monté par ces degrés et ces échelons; il a marché par ces diverses étapes et les contemplations qui s'y rencontrent, jusqu'à ce qu'il ait trouvé cette perle dans la citadelle de son âme, c'est-à-dire jusqu'à ce que son âme soit établie dans la nature de sa création première, et qu'il ait trouvé en elle la science première de la nature. Il fut « connaissant » en même temps que « voyant » et « thaumaturge ». Il posséda l'amour, la charité étendue et désintéressée, l'humilité, la patience, la miséricorde, et l'abnégation de lui-même à l'imitation du Christ Notre-Seigneur.

Et moi, misérable et insensé, je m'apprête à faire connaître, par mon discours faible et très grossier, cet homme et, autant que possible, quelques-uns des miracles et des prodiges que Notre-Seigneur opéra par ses mains; afin qu'on connaisse aussi la divine vision intellectuelle dont il était favorisé, ce qui, comme je l'ai dit, est beaucoup plus parfait que le don des miracles, j'exposerai quelques exemples : ceux dont j'ai été le ministre ou ceux que j'ai appris de temps à autre de R. Youssef lui-même. Je parlerai aussi de son humilité, de sa patience, de son amour, de sa miséricorde; mais, en réalité, ce que je montrerai de toutes ces vertus n'est que comme une goutte de la mer; car je ne fus point avec lui dès le commencement, et je n'ai point appris tout ce que le Christ a fait par ses mains. Mais il suffira de ces petites choses aux hommes intelligents pour saisir et comprendre la grandeur de cet homme de Dieu.

Audition des anges. — Rabban Youssef me racontait qu'é-

(1) Luc., XVII, 21.
(2) Rom., VIII, 15.

tant au couvent de saint Rabban Hormizd, quand il sortait de la solitude pour se rendre aux assemblées du dimanche, des fêtes ou des commémoraisons, selon l'ancienne règle des solitaires, un grand prodige s'accomplissait à son égard, de cette façon :

Quand il entrait dans l'église et qu'il se tenait, selon la règle qu'il s'était imposée, entre les chœurs, tandis que les frères accomplissaient leur office selon la coutume, il entendait la voix d'un ange qui récitait l'office dans les deux groupes. Dès qu'il entendait cette voix dans l'un des groupes, son esprit était captivé par le charme de la voix angélique et il tournait son visage et même toute sa personne de ce côté. Dès que les frères de l'autre groupe reprenaient, il entendait la voix dans ce chœur et se retournait vers lui. Il était ainsi très agité, au point que les frères le pressaient et lui disaient : « Pourquoi donc es-tu si troublé et agité? N'es-tu pas dans l'assemblée des moines? Range-toi et sois raisonnable. » — Mais il ne pouvait se contenir en présence de ce prodige ; il était vaincu par lui, au point qu'il sortait de l'église et courait à sa cellule.

Il trouve une croix. — Un jour qu'il était dans le couvent de Rabban Hormizd, il sortit, selon sa coutume, pour aller prier à la montagne. Il se trouva près d'une caverne et y entra. Or, il vit une croix destinée à être portée au cou, suspendue par son anse, dans la partie orientale de la caverne. Il pria et prit la croix ; il la vénéra et sentit s'exhaler d'elle un parfum supérieur à tous les aromates. En revenant à sa cellule, il la plaça dans une petite boîte et cacha cette boîte dans une armoire, c'est-à-dire dans un meuble secret, qu'il avait, puis il ferma la porte de l'armoire. Il était joyeux et content du précieux trésor qu'il avait trouvé. Quelques jours après, il alla pour vénérer la croix. Il ouvrit la boîte, mais ne trouva plus la croix qui était dedans. Il fut étonné et très affligé de cela. Il pria et demanda au Christ de lui faire connaître ce qu'était devenue cette croix. Alors l'ange de la Providence (1) qui l'accompagnait lui dit : « Ne demande donc pas ce qui ne t'appartient pas. Le Maître de la croix est venu la prendre. » — Rabban Youssef en fut contristé et il demanda au Seigneur de la lui rendre. Quelque temps après Notre-Seigneur fit revenir la croix près

(1) Son ange gardien. — C'est l'expression consacrée chez les Syriens.

de lui : comment? de quelle manière? personne ne le sait. — Elle resta suspendue à son cou jusqu'à sa mort.

Vision qu'il eut du temps de R. Mousha. — Rabban Youssef me raconta lui-même une vision qu'il vit du temps de R. Mousha, relativement à la fin du monde. Une nuit, pendant qu'il était dans sa cellule, il se tenait debout au milieu de la cour et regardait vers l'Occident. Une vision divine se présenta à lui de cette façon : Le jour parut; c'est-à-dire le globe du soleil. Il était arrêté sur la route qu'il suit vers l'Occident, à environ une toise (1) de la montagne derrière laquelle il se couche. Et il y avait, depuis l'endroit où se tenait le soleil jusqu'à l'endroit où il se couche, des ténèbres épaisses, une obscurité et une tache de sang d'une épaisseur et d'une opacité indicibles. — Il fut très ému de cette vision et dit à l'ange qui l'accompagnait : « Que signifie cette vision dont l'aspect est si terrible et si étrange? » — Et l'ange, ministre de cette vision, lui dit : « Par ce que tu vois, Dieu veut t'instruire sur la fin du monde. Sache qu'il reste aussi peu de ce monde qu'il restait peu du temps du jour. Les ténèbres et l'obscurité dans lesquelles tu as vu le soleil s'avancer jusqu'à son coucher : ce sont les calamités, les afflictions, les vicissitudes que les hommes supporteront à cause de la fin du monde. »

Quand R. Youssef sortit de cette vision et qu'elle eut disparu de devant lui, il alla trouver saint R. Mousha et lui fit connaître la vision qu'il avait eue. Lorsque R. Mousha entendit ce que lui racontait R. Youssef, des larmes coulèrent sur ses joues et il dit à celui-ci : « Sache que Dieu ne t'a pas fait connaître toute la vérité, parce que tu n'aurais pu la supporter. Il t'a montré seulement un peu de ce que les hommes auront à souffrir; car nombreuses et indicibles sont les tribulations qui auront lieu depuis maintenant jusqu'à la fin du monde. »

Peu de temps après que R. Youssef eut cette vision, des vicissitudes diverses et lugubres envahirent le monde; autant qu'il l'avait vu, les misères et les afflictions s'appesantirent sur les hommes. R. Youssef gémissait continuellement sur ce que les hommes auraient à souffrir en ces derniers temps.

Pendant les quatre ans qui précédèrent la venue de ce persan

(1) Littéralement : Une station. — Le contexte indique qu'il s'agit d'une petite distance; mais la quantité de cette mesure ne peut être déterminée avec précision.

— [c'est à-dire Dailamite (1)] — qui s'appelait *Panah-haçrau*, R. Youssef se lamentait à chaque instant à haute voix et disait : « Gloire à Dieu! Qu'arrivera-t-il aux hommes et aux couvents, aux villages et aux villes? » — Beaucoup de gens l'entendirent répéter cela; car il était vaincu par la gravité et la difficulté de ce qu'il avait vu, au point qu'il élevait involontairement la voix au milieu de gémissements qu'on pouvait entendre. Il glorifiait Dieu qui lui avait fait voir ce qui devait arriver au monde; et des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

Au bout des quatre ans dont j'ai parlé, le roi vint dans ces contrées, à la fin de l'année 367 des Arabes (2). Et les tempêtes et les calamités commencèrent à s'élever contre les hommes. Le saint disait : « Voici le châtiment qui commence : Dieu sait quand il prendra fin! Mais j'ai demandé au Christ de m'emmener pour ne pas voir de mes yeux ce qui doit arriver aux hommes, ni la ruine des couvents. » — Un an et quatre mois après l'arrivée de ce roi, Rabban Youssef s'en alla vers son Maître, ainsi qu'il l'avait demandé, pour ne pas voir la dévastation des monastères et des églises, ni la dispersion des frères et des fidèles (3). Après sa mort les Kartavéens et les Ta'aliens (4) régnèrent en ces contrées, et ils dévastèrent les couvents, les monastères et les villages : les frères qui s'y trouvaient furent dispersés en tous lieux. — R. Youssef prophétisait souvent sur les vicissitudes que devait subir le couvent de Beit Çayarê. Il disait, comme dans une énigme: « Tu es Kapharnahum qui t'es élevée jusqu'aux cieux et qui descendras jusqu'aux enfers. » — Toutefois, pendant sa vie, il n'y vit aucun changement.

Rabban Youssef me fit aussi connaître en secret les accidents qui arrivèrent au couvent de R. Hormizd.

Il m'avait encore prédit la dévastation du pays de Dasen (5). Avant qu'elle n'eût lieu il me disait : « Quelqu'un viendra, envoyé par Dieu, pour dévaster le pays de Dasen et disperser ses habitants. Des foules innombrables seront massacrées par

(1) Le *Dailam* est une région voisine de la mer Caspienne. — Il est question plus bas de l'envahissement de la Mésopotamie par le prince persan du Dailam.

(2) L'an 367 de l'hégire commençait le 19 août de l'année 977 de notre ère.

(3) Il mourut donc au début de l'an 369 de l'hégire, qui commençait le 29 juillet 979 de notre ère.

(4) Voir la note suivante.

(5) V. la note suivante.

les méchants qui y demeurent. Ensuite, quand le châtiment sera accompli, il sera habité de nouveau. » — Et cela s'est réalisé; nous l'avons vu de nos yeux. Tout le pays de Dasen fut dévasté; les hommes furent dispersés; environ cinq mille personnes furent massacrées par les *Kartavéens* appelés *Hakkaréens* (1).

Une semblable prescience avait été donnée par Dieu à ce bienheureux, et par elle il voyait les choses futures, les prédisait et les faisait connaître par quelque prophétie.

Histoire du catholicos Mar ʿAbdishoʿ. — Quand le catholicos Mar ʿAbdishoʿ était encore évêque de Maʿaltia, il voulut abdiquer l'épiscopat. — Comme il aimait beaucoup Rabban Youssef et qu'ils avaient une grande affection l'un pour l'autre, il vint le trouver pour prendre conseil de lui sur cette affaire. Il lui fit connaître ce qu'il avait résolu de faire, lui dit qu'il voulait écrire sa démission et lui demanda de prier à ce sujet. R. Youssef lui répondit : « Oui, je prierai, et je te dirai ce que la grâce me montrera. » — Il pria donc pour cette affaire; et, dans la nuit même, la grâce qui le dirigeait lui révéla que Mar ʿAbdishoʿ deviendrait patriarche de l'Orient. Quand celui-ci revint le trouver au matin, R. Youssef lui dit en se réjouissant : « Salut, Mar Catholicos! Sache que le Christ te placera à la tête de son Église et t'élèvera au degré du patriarcat. » — Cela arriva d'une manière admirable et sublime. Quand les Pères se réunirent pour l'ordination du catholicos, après avoir été divisés pendant quelque temps, ils tombèrent d'accord pour écrire sur des billets les noms de ceux qui étaient aptes à cette fonction. Ils écrivirent six billets, et comme ils désiraient en remplir sept, l'un d'eux dit, comme par hasard : « Écrivez le nom de ʿAbdishoʿ de Maʿaltia. » — Ils firent ainsi et quand ils eurent prié et demandé à Dieu de faire connaître celui qui était digne de cette charge, le billet de celui-ci sortit par trois fois. Ils écrivirent alors aux fidèles de Mossoul pour les instruire de ce qui s'était passé. On le

(1) Les Kartavéens (*Cartuxi*) forment une tribu kurde mentionnée dans les auteurs arabes comme habitant à l'O. du Petit Zab; l'auteur paraît les confondre ici avec les Hakkaréens ou *Hakkari*, une des plus fameuses tribus des Kurdes, qui existe encore aujourd'hui et habite la montagne à l'Est du Grand Zab, dans la région d'Amadia. Dasen se trouvait effectivement dans cette région. — Cf. Hoffmann, *Auszüge*, p. 202 et suiv.— Les Taʿaliens formaient sans doute une autre tribu kurde de la même contrée.

prit de force et on l'envoya à Bagdad. Il accepta avec beaucoup de difficulté ce don du patriarcat que tant d'autres ambitionnaient. Et ainsi se réalisa la prophétie de R. Youssef à son sujet (1).

Histoire de la pierre qui était dans sa cellule. — Rabban Youssef racontait lui-même ce qui suit, au sujet de sa constance et de son travail ardu et éminent. Il y avait dans sa cellule un rocher qu'il voulait briser pour agrandir la cour et peut-être aussi pour se mortifier lui-même. Il se fit un grand marteau qui pesait trois *litrê* (2) au moins et il se mit à l'œuvre au commencement de la semaine des saints Apôtres (3). Il y travaillait toute la journée et ne se reposait pas même au milieu du jour; mais il y restait sous la chaleur du soleil, même à midi, et s'attachait à son travail jusque pendant la nuit. Étant appliqué à ce labeur pénible il ne rompit cependant pas le jeûne et ne prit rien pendant huit jours. Il était disposé et songeait à passer ainsi chaque semaine sans rien prendre, mais il ne voulut pas faire sans conseil cette chose étonnante et au-dessus de la nature. Il alla trouver saint R. Mousha pendant la nuit et lui fit connaître son affaire et la disposition de son esprit. — Rabban Mousha le dissuada de cela et lui dit : « Cette chose est grande et supérieure à notre temps; tu ne dois pas vouloir te distinguer par quelque chose qui ne convient point à ce temps. Va, romps ton jeûne et prends quelque chose à cause du labeur auquel tu t'appliques. »

Louanges de celui qui le fortifiait. — Une année, il y eut une disette de blé dans toute la contrée. R. Youssef, qui pratiquait parfaitement la pauvreté, ne possédait absolument rien et n'avait que quelques dattes (4) dans sa cellule. Il fut tout l'hiver sans pain : il prenait chaque nuit une parcelle du pain eucharistique (5) et trois dattes : en dehors de ces trois dattes, il ne goûta

(1) L'élection de Mar 'Abdisho' I[er], qui eut lieu en l'an 963, est racontée ainsi, avec quelques variantes dans les détails, par Bar Hébréus (*Chron. eccl.*, II, 252).

(2) La *litra* (ou livre) a varié de poids selon les époques. Bar 'Ali, auteur du neuvième siècle, dit que la *litra* pèse 3112 beaux grains d'orge, et que la *litra* syriaque vaut six *litrê* de Bagdad. — Il est impossible de donner l'équivalence exacte de ce poids.

(3) Dénomination empruntée au calendrier liturgique. — On appelle semaines des Apôtres, dans l'office nestorien, les six semaines qui suivent la Pentecôte.

(4) Le mot peut aussi signifier *châtaignes* ou *glands*.

(5) *Boukra*. — Ce mot signifie *premier-né*. Il désigne les parcelles de l'hostie qui n'avaient pas été consacrées et qu'on distribuait comme pain bénit, selon le

rien autre chose pendant tout cet hiver. Quand arriva le Carême, les dattes qu'il avait étaient consommées; et pendant tout le Carême, quelques jours exceptés, aucun mets n'entra dans sa bouche, si ce n'est la parcelle de pain eucharistique qu'il prenait chaque nuit.

La dernière semaine du Carême la chose devint très pénible pour lui; ses entrailles se contractèrent, son gosier se dessécha au point qu'il ne livrait même plus passage à l'eau. Une nuit, il se leva et songea à aller trouver l'un des frères pour lui demander un peu de froment. Arrivé à la porte de sa cellule et voulant sortir, il salua la croix qui était dans sa cellule. Il revint alors à lui-même et n'ouvrit point la porte; mais il étendit les mains vers le Christ sur la croix et dit : « Par ton amour, ô Christ! je ne sortirai point; je ne demanderai rien à personne. Si tu m'envoies quelque chose, je l'accepterai avec reconnaissance; sinon, je mourrai en dedans de cette porte pour ton amour délectable. Ton amour m'est plus cher que la vie temporelle. » Il rentra dans sa cellule et s'assit sur son siège en face de la croix. Et voici que quelqu'un frappa bientôt à la porte; il sortit pour voir qui c'était et trouva un vieillard vertueux et laborieux qui s'appelait Yohannan, de Dasen. Ils se saluèrent mutuellement, et R. Youssef lui dit : « Pour quel motif es-tu sorti de ta cellule à cette heure? » — Rabban Yohannan répondit : « J'ai été excité par la pensée, qui s'est élevée subitement en moi, que j'avais un peu de froment. Je n'ai pu résister à ce mouvement et je suis sorti promptement. » Et il lui donna une besace contenant deux *makoukê* (1) de froment. Le saint l'accepta et loua le Christ qui prend soin de ses familiers.

Il envoya moudre ce froment au moulin, et il expédia la moitié de cette farine que le Christ lui avait envoyée à R. Mar-Atqen, dont nous avons parlé plus haut qui, lui aussi, était très opprimé [par la famine]. Avec l'autre moitié qui lui resta il se soutint lui-même en en prenant un peu chaque jour jusqu'à la récolte nouvelle.

Notre-Seigneur m'est témoin que j'écris ces choses telles que je les ai entendues de sa bouche. Il convient d'admirer cet homme

rite nestorien, et parfois aussi l'hostie consacrée. — Cf. Renaudot. *Lit. or.*, II, 62. L'hostie est ainsi appelée par allusion au Christ « premier-né de toute créature ».

(1) Nom de mesure dont la capacité exacte nous est inconnue.

prodigieux. Sa grandeur sera un objet d'admiration pour quiconque comprendra ses œuvres sublimes et glorieuses : soit sa constance, soit la force qui lui était donnée par la grâce, sa directrice, soit la solidité de son espérance et de sa confiance en Dieu, soit sa miséricorde semblable à celle de son Maître; soit son amour parfait et sincère, car alors qu'il ne possédait rien, sa miséricorde fut si grande qu'il donna une partie du peu que la grâce lui avait octroyé à celui qui en avait besoin, tandis que lui-même était dans la disette et l'indigence. Toutefois, il n'était pas pauvre ni indigent quant à sa solide confiance, son ferme espoir, sa constance admirable : il était riche en Dieu et jouissait en abondance de ses bienfaits.

Marcos, le prêtre de Mar Pithion. — Il y avait dans la ville de Mossoul, dans l'église de Mar Pithion (1) située sur le Tigre, un prêtre, nommé Marcos, très appliqué et très vigilant dans son ministère. Il était rempli de charité et faisait beaucoup d'aumônes aux pauvres et aux indigents. Il était fort affligé d'une maladie du foie. Il vint trouver R. Youssef pour recevoir sa bénédiction et lui demander ses prières. C'était au moment de la semaine de l'Été (2); en ces jours-là sa douleur du foie s'aggrava fortement. Il fit connaître son angoisse à R. Youssef qui lui dit : « Prends demain les [saints] mystères et viens me trouver. » — Le prêtre y alla, pensant que le saint lui donnerait à boire quelque chose d'utile pour son mal. Mais R. Youssef lui donna une grande coupe de vin vieux pur, sans eau, et lui dit : « Bois cela; » et il lui présenta un autre vase plein de miel mélangé avec de l'huile d'olive et du cumin, en lui disant : « Mange aussi de cela. » — Le prêtre ne put rien lui répondre. Il fit ce qu'il lui commandait. Il mangea de ce miel mélangé avec de l'huile d'olive et du cumin, et but la coupe de vin. Il comprit et reconnut dans sa sagesse qu'il s'agissait d'un prodige, comme quand le prophète dit (3) : « Place sur une blessure douloureuse des feuilles de figuier pernicieuses. » Il crut qu'il trouverait la

(1) Un des saints les plus honorés chez les Nestoriens. Il mourut la 9e année d'Izdegerd (407). — Voir sa vie dans Hoffmann, *op. cit.*, p. 61; Corluy, *Analect. Bollandiana*, 1888; Bedjan, *Acta martyrum et sanct.*, t. II, p. 559.

(2) Désignation empruntée au calendrier liturgique. — Les semaines de l'Été font suite à celles des Apôtres, ce sont les semaines VII-XIII après la Pentecôte.

(3) Cf. Is., XXVIII, 31.

guérison par les prières de R. Youssef. Celui-ci lui ordonna de s'envelopper d'un manteau et de dormir sous un arbre qui était dans sa cellule entre le soleil et l'ombre. C'était pendant les jours chauds de l'été. A neuf heures on l'éveilla et on trouva une grande sueur qui coulait sur lui. Il se leva guéri de sa maladie et délivré de l'inflammation de son foie. Ce prêtre admira cela et glorifia Dieu qui avait accompli pour lui, par les mains de R. Youssef, ce prodige admirable et supérieur à toute la science de ce monde. Il demeura là plusieurs jours, mangeant et buvant du vin sans inconvénient. Quand il voulut retourner à son église, R. Youssef l'avertit et lui dit : « Garde-toi bien de faire usage en ville du remède dont tu t'es servi ici ; car il ne convient point pour la ville. » — Il lui disait cela en plaisantant. — L'homme s'en alla en louant Dieu et en glorifiant son saint nom.

*Rabban Berikisho*ᶜ. — Un frère du couvent, qui s'appelait Berikishoᶜ, racontait ceci :

Avant de sortir du monde, il éprouvait beaucoup de tentations qui furent cause de son départ pour le monachisme. Quand il eut pris le saint habit, ces tentations se réveillèrent en lui, et, par le conseil de Satan non moins que par ignorance, il les dissimula à Rabban Youssef; pour cela, il fut frappé d'une double maladie, beaucoup plus grave, c'est-à-dire dans son corps et dans son âme.

R. Youssef voyant que c'était par ignorance et par naïveté qu'il lui avait caché ses tentations, prit pitié de lui pour qu'il ne pérît pas. Il commença par lui dire tout ce qui lui était arrivé dans le monde et même ce qu'il éprouvait actuellement. Et ce frère affirmait avec serments que rien de ce qui lui était arrivé n'avait été caché au saint, et que celui-ci lui avait tout raconté ouvertement et successivement, et qu'après cela, il obtint une parfaite guérison des deux manières, c'est-à-dire la santé de son corps et la guérison de son âme avec la délivrance des tentations.

Ce frère avait mené la vie commune et était parti pour sa cellule depuis quelque temps quand une tache blanche de lèpre apparut sur son corps. Il révéla et montra son infirmité à R. Youssef, en pleurant et en le suppliant d'avoir pitié de lui. Selon sa coutume, R. Youssef le frotta avec l'eau bénite et le signa

avec sa croix; aussitôt il obtint la guérison de son infirmité et fut purifié de sa lèpre. Le frère cacha ce prodige et le dissimula jusqu'à ce que R. Youssef fût parti pour sa patrie (1); alors il raconta ce que Dieu avait fait pour lui par les prières du saint.

Le prince Hassan fils d'Abraham. — Il y avait parmi les Hakkari, un prince, nommé Hassan, fils d'Abraham. Il vint un jour trouver R. Youssef, et, après être entré près de lui, il fit sortir tout le monde. Il découvrit alors son corps devant le saint et lui montra un signe de lèpre sur ses reins. Il lui demanda en pleurant de prier pour lui afin qu'il soit guéri. — R. Youssef le signa avec la croix et de l'eau bénite, et aussitôt sa plaie fut guérie. Cet homme sortit en louant Dieu et en glorifiant son saint. Il défendit à tous ses compagnons de molester les moines, et il venait continuellement trouver le saint et recevoir sa bénédiction.

Le frère de l'auteur échappe à la mort par les prières du saint. — Quand le roi de Perse, dont j'ai parlé plus haut, entra dans ce pays, le roi de Mossoul descendit le combattre. Mon frère qui était près de celui-ci descendit avec lui. Le jour même où les rois engagèrent mutuellement le combat, au moment où le roi de Mossoul fut vaincu, R. Youssef m'appela et me dit : « As-tu reçu quelque nouvelle du combat des rois? » — Je lui répondis : « Je n'ai rien appris. » — Alors il répandit des larmes et dit mystérieusement : « J'ai espoir que Dieu ne me fera pas souffrir de ce combat. » — Je ne compris pas cela. Quelques jours après, je reçus la nouvelle affligeante que mon frère était tombé dans le combat, et personne ne savait ce qu'il était devenu. J'entrai près de R. Youssef en pleurant à haute voix et je lui dis : « Ton disciple, mon frère, a péri dans le combat. » — Il calma mes pleurs et m'encouragea en me disant : « Ne crains rien, car j'ai espoir que Dieu ne m'affligera pas dans ton frère, mais qu'il me le montrera sain de corps et d'âme. » — Alors je compris la signification de sa première parole et qu'au moment où mon frère tombait dans le combat, il le vit avec l'œil pur de son esprit. Il pria Dieu de le sauver de cet accident, et Dieu entendit les prières qu'il fit pour lui et le sauva du massacre et du coup qui le menaçait. Après qu'il fut resté

(1) C'est-à-dire pour le ciel.

gisant parmi les morts pendant plusieurs jours, Dieu le secourut et le délivra, grâce aux prières de R. Youssef.

Quelque temps après, mon frère vint trouver R. Youssef, guéri de ses blessures, et le saint se réjouit vivement en lui.

A l'époque où mon frère était avec nous dans le couvent, des hommes du village de Beit Mourdani amenèrent un homme, nommé Galôla qui était architecte. Il était tombé en paralysie depuis un an. Ils l'apportèrent donc et l'amenèrent près de R. Youssef. Quand ils le lui présentèrent, il les blâma de le lui avoir amené et leur dit : « Est-ce que je suis médecin pour que vous m'ameniez un homme paralysé? Emportez-le au martyrion (1), d'où nous espérons tous recevoir du secours. » — Mon frère se trouvait à ce moment-là devant R. Youssef : il fut très affligé de cela et me dit : « Pourquoi donc Rabban Youssef reprend-il ainsi un homme souffrant? » — J'avais remarqué en R. Youssef certains signes ; quand on lui amenait un malade, je le regardais attentivement et d'après les signes qui paraissaient en lui, je savais si le malade serait guéri ou non. Or, quand ils lui présentèrent ce paralytique, je vis en lui les signes qui promettaient sa guérison; je dis donc à mon frère : « Tu verras ce malade s'en aller guéri de devant le saint. »

Nous demandâmes alors à R. Youssef de le signer avec l'eau bénite et avec sa croix et de prier pour lui. — R. Youssef avait la coutume d'ordonner à celui qu'il recevait près de lui, quel qu'il fût, de le signer d'abord, et ensuite il signait lui-même son hôte. Il faisait cela par l'humilité du Christ, car il ne se distinguait lui-même en rien du plus petit d'entre les frères.

Quand nous priâmes Rabban Youssef en faveur de cet infirme, il nous ordonna, selon sa coutume, de le signer tous; et, après que nous l'eûmes fait, il signa lui-même le malade avec sa croix et l'eau bénite, et il lui dit d'aller au martyrion. Les gens qui étaient avec lui l'emportèrent en le soutenant. Il était encore dans la cour de la cellule quand ses pieds et ses genoux se raffermirent; il se redressa, se tint debout et marcha,

(1) Le « martyrion » (*chambre des martyrs* ou *chambre des saints*) était généralement placé à côté du sanctuaire, à gauche. Dans cette pièce on conservait les reliques des saints; on y enterrait aussi les moines célèbres. Il semble, d'après notre auteur, qu'on avait coutume d'y conduire les malades et d'y enchaîner les démoniaques, afin sans doute de leur faire éprouver la vertu des saintes reliques accumulées en ce lieu.

guéri de sa maladie; et les gens qui le soutenaient s'éloignèrent de lui. — J'appelai mon frère pour lui faire voir le prodige accompli dans ce malade. Avant que mon frère ne fût arrivé, l'homme avait déjà franchi la porte. Mon frère et moi nous sortîmes hors de la porte et nous vîmes ce paralytique qui sautait et dansait; il descendit les marches qui se trouvaient devant la porte, en se réjouissant et en glorifiant Dieu. Mon frère fut dans l'admiration et nous louâmes Dieu qui fit de nos jours ce qu'il avait fait au temps des Apôtres par la main de Simon-Pierre (1).

Il y avait dans le village de Beit Mourdani un homme célèbre et important, [de la tribu] des Rahzdayê, qui s'appelait Abouloqa. Il avait un fils d'environ cinq ans. Il était survenu à l'enfant une fièvre violente. Sa mère l'envoya plusieurs fois à R. Youssef et sa fièvre ne cessa pas. Un jour, elle l'amena elle-même; quand nous prîmes l'enfant pour l'introduire près du saint, sa mère le laissa et s'en alla en jurant : « Je n'enlèverai point mon fils d'auprès de lui si ce n'est quand il sera guéri de sa maladie. » — Quand nous fîmes savoir cela à Rabban Youssef, il gronda un peu; ensuite il signa l'enfant avec l'eau bénite et sa croix, et la fièvre le quitta. Nous donnâmes à l'enfant quelques fruits, et il mangea. Nous le reconduisîmes guéri à sa mère qui le prit, glorifia Dieu et s'en alla à sa maison.

Le Christ est parfait; il existe aujourd'hui et pour l'éternité sans aucun changement; parce qu'il adhère et est uni parfaitement, indissolublement et éternellement à la nature qui existe par essence et qui restera ce qu'elle est pour l'éternité; cependant, dans sa Providence, il fait paraître quelques changements, parce que la Providence universelle est disposée pour l'utilité de tous. Parfois, quand la Providence le demande, il fait paraître des prodiges et des miracles, et parfois, à cause de la Providence même, il n'en fait point paraître. Ainsi, la vertu du commandement qui ordonna à la fièvre de quitter la belle-mère de Pierre (2), qui d'un mot purifia de la lèpre (3), qui rétablit le paralytique par la parole de Simon-Pierre (4), cette vertu opéra

(1) Act. Apost., III, 1-9.
(2) Matth., VIII; Marc., I; Luc., IV.
(3) Matth., VIII, 3; Marc., I, 41; Luc., V, 13.
(4) Act. Apost., III, 6.

maintenant encore par les mains de son économe sage et purifia de la lèpre, redressa un paralytique, guérit un malade de la fièvre, selon le dessein de ses miséricordes. La vertu du Christ n'est pas et ne sera jamais amoindrie!

Rabban Ya'qoub qui fut possédé du démon pour avoir transgressé l'avis du saint. — Il y avait dans le couvent un frère nommé Ya'qoub. Il était courageux et travaillait en toute application dans le labeur de la solitude; et il gardait un profond silence dans sa cellule depuis longtemps. Il eut à soutenir un combat difficile avec les hallucinations diaboliques. Il en informa Rabban Youssef qui lui prescrivit la règle qui lui était utile, et lui ordonna de veiller attentivement à ne pas transgresser sa parole. Mais le frère oublia ce que le saint lui avait prescrit et il enfreignit son ordre. Il fut blessé dans son esprit et les démons qui l'avaient séduit s'emparèrent de lui. On l'enchaîna pendant quelque temps dans le martyrion, mais un jour il s'échappa de ses chaînes et s'en alla à la ville de Mossoul. Les païens et les enfants se moquaient de lui quand il circulait par toute la ville. Une affaire m'ayant appelé dans la ville, quelques personnes m'entretinrent à son sujet. Avec une grande difficulté je l'emmenai avec moi au couvent. Quand je parlai de lui à R. Youssef, il prescrivit qu'il travaillât dans la communauté avec les cénobites. Mais il troublait beaucoup les cénobites et même les moines. Je fis aussi savoir cela au saint. Il m'envoya le chercher et je l'amenai près de lui. Rabban Youssef lui dit alors : « Ya'qoub, ce qui est arrivé doit te suffire; lève-toi, va à ta cellule et ferme ta porte. » Il le signa avec l'eau bénite et sa croix, et à l'instant même cet homme recouvra l'esprit, redevint modeste et rangé, se leva et s'en alla à sa cellule. R. Youssef m'ordonna de prendre soin de lui en tout ce dont il avait besoin. Le frère ferma sa porte et on ne le vit jamais en dehors de sa cellule, excepté quand il sortait à certains jours pour recevoir les saints mystères ou quand il venait trouver R. Youssef. Il supporta cette étroite réclusion pendant quatre ans, grâce aux prières du saint, après avoir été dans cette agitation extraordinaire.

Pour moi, j'admirai la vertu divine qui était cachée dans la parole du saint, par laquelle un homme agité retrouvait son esprit et devenait rangé et par laquelle un démoniaque était puri-

fié. Je me souvins de ce qui arriva au démoniaque qui habitait dans les tombeaux, dans lequel était Légion (1), et qui, à la parole de Notre-Seigneur, fut purifié et se tint modestement à ses pieds. Je louai Dieu qui m'a rendu digne de voir de mes yeux les prodiges et la puissance du saint.

Rabban David qui était visité par la grâce. — Un autre frère appelé David, de Mourdani, était un homme très vertueux dans sa conduite, prudent et bien réglé dans sa cellule; Rabban Youssef l'aimait beaucoup et était familier avec lui, parce qu'il ne s'écartait aucunement, ni à droite ni à gauche, de ses préceptes, et ne faisait rien sans son conseil. L'amour et l'affection existaient aussi entre moi et lui. Or, il lui arriva une fois un accident que voici. Il était continuellement visité par la grâce au milieu de sa solitude. Dès qu'il sentait en lui le don divin il courait aussitôt près de R. Youssef et l'en informait. En même temps que David parlait, R. Youssef lui retirait le don divin. Il faisait cela pour que la lutte de l'orgueil ne s'emparât pas du frère, et ne trouvât point place en lui. Il avait coutume d'agir ainsi avec quiconque venait le trouver; car il était très subtil dans sa science, et il connaissait parfaitement tous les sentiers de cette voie, tant la grâce, sa directrice, l'avait instruit et rendu prudent. Donc, quand un frère venait le trouver et lui racontait qu'il éprouvait quelque opération [de la grâce], aussitôt R. Youssef la lui retirait; car, par la suite, l'homme est promptement entraîné de force dans l'orgueil, et il faut éloigner cette occasion des hommes vertueux et dignes de recevoir de telles faveurs. Quand au contraire un frère affligé par la fatigue de quelque combat venait le trouver, en même temps qu'il lui faisait connaître son affaire, il était délivré de sa lutte, et il s'éloignait de la porte du saint rempli d'espoir, joyeux et tressaillant d'allégresse. R. Youssef faisait ces deux choses pour l'utilité : pour que celui-là ne s'élevât point et ne fût pas humilié; et pour que celui-ci ne désespérât point et que son espoir et sa confiance en Dieu ne fussent pas affaiblis.

Il conduisait ainsi les frères et prenait soin d'eux; il les dirigeait et les instruisait, afin que chacun marchât au milieu de la route libre d'obstacles.

(1) Luc., VIII, 27-35.

Le frère dont j'ai parlé était, ainsi que je l'ai dit, continuellement visité par la grâce, à cause de l'excellence de ses actions glorieuses, et quand il venait le raconter à R. Youssef, celui-ci, comme je l'ai dit aussi, lui enlevait le don divin, et il lui imposait des labeurs qui devaient le tenir occupé. — Une année, pendant le Carême, ce frère étant dans la solitude fut l'objet d'une action divine sublime et glorieuse en sa manière. Elle s'accomplit dans sa sensibilité interne (1) qui n'admet pas facilement d'erreur. Il s'en réjouit vivement et craignit d'aller manifester la chose à R. Youssef dans la crainte que celui-ci ne l'en privât. Il songea à en jouir d'abord un peu, et à aller ensuite la faire connaître au saint. Cela dura une semaine. Pendant ce temps il ne mangea rien. Il brûlait de l'amour de l'humanité, au point qu'il s'offrait lui-même en sacrifice à Dieu pour tous les hommes. Il ne s'arrêtait pas là. Il demandait à Dieu et le suppliait [de le prendre en sacrifice] pour l'autre ordre de créature raisonnable (2) et même pour quiconque devait subir le châtiment futur. — Or Rabban Youssef s'aperçut de cela et vit toute cette opération par l'œil pur de son intelligence. Afin de lui faire expérimenter la force de l'orgueil, il abandonna un peu ce frère qui tomba dans le délaissement pour son utilité. Son affaire se compliqua; son esprit fut blessé et il fut possédé des démons. — Le frère comprit ce qui s'était passé. La nuit même il courut près de R. Youssef pour lui faire connaître la chose. R. Youssef le fit entrer dans sa cellule. Or, à ce moment même, la pensée me vint, sans motif apparent, d'aller trouver le saint. Quand j'arrivai et que je frappai à la porte en faisant connaître mon nom, R. Youssef me dit : « Mon fils, c'est le Christ qui t'envoie à cette heure. » — Il m'introduisit dans la cellule, et je vis ce frère gisant à terre et très agité. R. Youssef m'ordonna de le conduire à la cellule de son frère, et il ajouta : « Fais-lui quelque potage afin qu'il mange, car voilà sept jours qu'il n'a rien pris. » — Je lui fis quelque chose et il mangea. Quand il eut mangé et se fut réconforté, il devint encore plus

(1) Littéralement : dans son second sens. — Les auteurs nestoriens énumèrent ordinairement les sens internes dans cet ordre : l'imagination, la cogitation, la mémoire, l'intellect, la compréhension : mais il y a aussi d'autres classifications. Voir le *Thesaurus syriacus* au mot *Réysha*.

(2) Pour les anges déchus.

agité et nous ne pouvions le maintenir, même avec beaucoup de force. Son frère voulait le conduire au martyrion pour qu'il y fût enchaîné; mais R. Youssef s'y opposa, ne voulant pas que toute cette affaire fût divulguée. Il me dit : « Occupe-toi ainsi de lui jusqu'à dimanche. » — Le frère devenait de plus en plus agité. Le dimanche, R. Youssef m'ordonna de le conduire recevoir les mystères vivifiants, et me dit de le lui amener quand il les aurait reçus. Je le lui amenai de force, et je le fis asseoir à la porte de sa cellule. Il était encore dans toute son agitation. — R. Youssef me dit de m'éloigner un peu. Il dit alors au frère beaucoup de choses que je n'entendis point. En même temps qu'il lui parla, le frère fut calmé de son agitation, il retrouva son esprit et sa régularité. R. Youssef lui ordonna de retourner à sa cellule et d'en fermer la porte, selon sa coutume; il revêtit de nouveau l'habit qu'il avait rejeté, retourna à sa cellule et en ferma la porte.

J'admirai beaucoup la vertu divine qui était annexée à la parole du saint : de telle sorte qu'au moment même où il parlait ce qu'il désirait s'accomplissait réellement. — Je demandai à R. Youssef avec une grande liberté de me faire connaître l'affaire de ce frère, et si quelque erreur sinistre se trouvait dans le don qu'il avait reçu. R. Youssef me fit connaître toute son histoire, [m'apprit] qu'il n'y avait aucune erreur dans l'action de la grâce en lui, et que ce qui lui était arrivé avait eu lieu par la permission [divine], afin qu'il ne s'enorgueillît pas à cause de l'excellence des dons qui lui étaient communiqués.

Si le bienheureux Paul avait reçu quelque aiguillon pour l'empêcher de s'élever à cause de l'excellence des révélations qui étaient en lui (1), à combien plus forte raison nous, misérables, avons-nous besoin d'aiguillons qui nous soufflettent continuellement pour ne pas nous enorgueillir. Et si, à l'époque où des révélations étaient manifestées, la grâce fut tellement vigilante à l'égard des familiers de sa possession (2), pour les empêcher de s'élever, à combien plus forte raison, à notre époque privée de toute vertu, ne doit-elle pas veiller sur ses tendres petits enfants!

Le Christ faisait de tels prodiges par les mains de ce guide

(1) II Cor., XII, 7.
(2) De ceux qui la possédaient habituellement.

et de ce directeur éclairé, pour l'utilité des frères qui lui avaient confié la direction de la barque de leur âme au milieu de la mer agitée et pleine de tempêtes tumultueuses.

Le démoniaque 'Isa. — Pendant que je menais la vie commune dans le couvent, et que je remplissais l'office de portier de l'église, on nous amena un possédé de Mossoul, nommé 'Isa, qui avait été diacre des fidèles *Benê Elia* (1).

Son cas était très difficile et le démon qui le possédait était plus mauvais que la Légion qui était dans cet homme qui habitait dans les tombeaux (2). On l'enchaîna dans le martyrion. Son histoire est très surprenante et très curieuse : au point qu'on n'en trouverait pas une semblable dans les livres ni dans les récits. Le démon ne s'éloignait pas de cet homme. A chaque instant il frappait les murs ou la terre de sa main droite. L'homme cependant gardait sa connaissance, et comprenait tout; il m'adressa plusieurs paroles en me disant, au moment même, que c'était lui qui prononçait ceci, ou que ce n'était pas lui qui prononçait cela, mais que le démon qui habitait en lui le disait par sa bouche. Quand je faisais sur lui le signe de la croix avec l'huile (3) ou l'eau bénite, selon la coutume, il laissait difficilement approcher l'objet bénit de son corps. Au bout de trois jours je conduisis cet infirme à Rabban Youssef; car il était convenu qu'on lui conduisait au bout de trois jours le malheureux qui était enchaîné.

Quand R. Youssef sortit et regarda le malade, le démon cria à haute voix et dit : « Malheur à cause de toi, Rabban! Je ne puis tenir en ta présence. » — R. Youssef le réprimanda pour le faire taire, en lui disant : « O maudit! Je suis un pécheur. » — Le démon reprit : « Non, Rabban, tu n'es pas un pécheur, mais un saint; si tu es un pécheur, qui donc est juste? »

Rabban Youssef nous laissa dehors, ferma la porte et entra à l'intérieur. Voyant que ce maudit démon était très astucieux, puisqu'il voulait, dans sa malice, le faire succomber lui-même,

(1) C'est-à-dire : des habitants de Mar Elia. C'était probablement le nom d'un village ou d'un couvent. Il y en avait plusieurs sous le vocable du prophète Élie dans la Mésopotamie, et un en particulier, dans les environs de Mossoul. (Cf. Assémani, *Bibl. or.*, II, 435, 446.)

(2) Luc., viii, 27-35.

(3) L'huile bénite, en usage chez les Nestoriens, pour l'onction des malades. Cette onction n'a rien de commun avec le sacrement d'Extrême-Onction. Cf. Assémani, *Bibl. or.*, III, 2, p. cxxxiii.

il pria; puis il sortit vers nous et me dit : « Amène-le-moi ici. » — Quand il étendit la main pour la placer sur la tête du malade le démon cria de nouveau en disant : « Malheur à cause de toi, vieillard! Ne me brûle pas, n'approche pas ta main de moi : je vais sortir de cet homme. C'est Dieu qui m'a donné le pouvoir sur lui, parce qu'il avait mangé de la viande pendant le Carême : et il m'avait donné principalement de l'empire sur sa main droite, mais non point sur sa connaissance et son intelligence; et si je m'étais attribué ce pouvoir il m'aurait promptement fait périr. » — Le maudit démon disait ces choses, en langue arabe, par la bouche de cet homme. J'interrogerai alors celui-ci su ce qu'avait dit le démon, et il me répondit qu'en vérité il avait mangé de la viande pendant le Carême et que depuis ce jour-là le démon s'était emparé de lui.

Quand Rabban Youssef le signa avec de l'eau bénite et avec sa croix, il cria un peu, puis se tut. — R. Youssef me prescrivit de le conduire au martyrion, et de ne plus le lui ramener. En trois jours la guérison de ce démoniaque fut complète, et il fut totalement délivré de la possession de ce maudit démon. — R. Youssef lui ordonna de travailler quelques jours dans la communauté. Il travailla environ deux semaines, puis s'en alla à sa maison, louant Dieu et lui rendant grâce de ce qu'avait fait pour lui Notre-Seigneur, par les mains de Rabban Youssef.

Rabban Yohannan raconte son histoire. — Moi, misérable, avant de sortir du monde, quand je désirais déjà revêtir ce saint habit, j'avais entendu parler de Rabban Youssef. Je l'aimais vivement et j'espérais le voir. Je le vis deux fois en songe; et, quand j'allai au couvent, je le trouvai absolument tel que je l'avais vu dans la vision de mon songe. Je fus saisi d'une grande admiration. Je fis savoir à R. Youssef que je voulais prendre l'habit. Il s'en réjouit beaucoup et me dit : « Mon fils, il faut que tu travailles dans le couvent; car Dieu te donnera le repos dans ta cellule. » — J'étais très faible, et je n'avais point l'habitude de marcher à pied, mais sur une monture; je souffrais du foie depuis environ six ans, et je ne pouvais longuement m'appliquer à écrire ou à méditer. J'exposai ces choses à Rabban Youssef, lui disant que je n'étais bon à rien. Il me dit : « Pour toi, mon fils, prépare-toi au travail, et le Seigneur te fortifiera et t'aidera pour l'accomplissement de l'œuvre du céno-

bitisme. » — J'ajoutai foi à sa parole, et, sur son avis, j'entrai dans le couvent. Le premier jour où j'entrai au réfectoire, je vis un cénobite qui broyait du sel sous une meule pour les frères. Je me mis à tourner la meule avec lui; je n'avais pas encore fait deux tours avec lui, que mes douleurs de foie s'emparèrent de moi et me firent souffrir violemment. J'allai trouver R. Youssef et je lui fis connaître cela. Il me donna une coupe pleine de vin pur et me dit : « Prends cette coupe qui calmera ta maladie. » — Je lui répondis : « Il y a six ans que je n'ai bu de liqueur fermentée, soit du vin, soit quelque chose d'analogue, comment boirais-je maintenant du vin pur? » — Il reprit très sérieusement : « Si, mon fils, prends et bois cette coupe, et sois sans crainte; car cela est utile pour ta maladie. » — Je me dis en moi-même : « Il vaut mieux pour moi mourir en obéissant à ce saint que vivre en transgressant son conseil. » — Je pris la coupe de ses mains; il fit sur elle le signe de la croix, et je la bus.

Je m'attendais à ce qu'à l'entrée du vin dans mon estomac mon foie fût brisé et succombât; mais, au bout d'une heure, je vis et je sentis qu'en réalité l'ardeur de mon foie était calmée, que sa souffrance était apaisée, et que mon âme était délivrée de sa douleur. Après [avoir bu] cette coupe de vin pur, je travaillai pendant trois heures dans le réfectoire. Je descendis au four, malgré mon foie, et j'en supportai la chaleur au milieu d'un été très chaud, et bien que l'ardeur de la chaleur fût très pénible. Ma faiblesse fut fortifiée par ses prières, et je devins tout à fait autre; au point que je boulangeais d'une seule fois dix *makouké* de farine. — Je travaillai dans le couvent, grâce à son avis et à ses prières, de manière à étonner beaucoup de gens. Ceux qui me connaissaient auparavant, et qui me voyaient alors et entendaient parler de moi, étaient stupéfaits et louaient Dieu qui a annexé une si grande vertu aux conseils de ses saints et une si grande efficacité à leurs prières qu'ils peuvent faire ce qu'ils désirent : rendre forts ceux qui sont faibles, sains ceux qui sont malades, et même vivants ceux qui sont morts.

Il me donna des préceptes et de nombreux conseils.

Il m'avertit surtout de ne pas lui dissimuler mes pensées ni le moindre mouvement ou trouble [de mon âme].

Un jour, il s'éleva en mon esprit une pensée plus rapide que l'éclair : et je ne crus pas utile ou nécessaire de la faire con-

naître à Rabban Youssef, car elle ne resta pas dans mon esprit et je n'en fus pas troublé le moins du monde. Quand j'allai le trouver je ne lui en dis rien. Mais il commença par me dire : « Mon fils, ne cache pas en toi-même une pensée, alors même qu'elle serait petite et ne te paraîtrait pas digne d'attention ; car l'esprit est comme un canal d'eau, et une pensée petite et insignifiante comme une paillette qui vient dans les eaux du canal. Quand on n'y fait point attention et qu'on ne l'enlève pas, une autre paille plus grande que la première vient se joindre et s'unir à elle, puis d'autres et d'autres jusqu'à ce qu'elles obstruent le passage des eaux ; les eaux se créent alors un autre lit, et il en résulte un grand dommage. De même, l'homme ne doit pas négliger la plus petite pensée qui s'élève dans son âme, en supposant qu'il n'est pas nécessaire de la révéler ; mais il doit la mettre au jour et la faire connaître, afin qu'elle ne s'appesantisse pas sur lui et qu'il n'en éprouve pas de dommage. » — Pour moi, parce que Satan avait endurci mon cœur, je ne lui fis rien connaître, mais je lui dis : « Certes, il convient d'agir de la sorte. » — Quand il vit que j'étais ainsi disposé à ne pas lui révéler ma pensée, il me donna un autre exemple et me dit : « Sache, mon fils, que quand un novice va trouver un moine avec une intention droite, le Christ manifeste à celui-ci les pensées de celui qui se met sous sa direction. Cependant, si le novice ne fait pas connaître et ne révèle pas lui-même ses pensées, il n'obtient pas la guérison et la délivrance de celles-ci ; c'est, par exemple, comme quand un médecin entre chez un malade, connaissant bien ce qui afflige celui-ci ; cependant, il n'indique pas au malade ce qui lui est nécessaire avant que celui-ci ne lui fasse connaître lui-même ce qu'il souffre. De même, le novice doit lui-même faire connaître d'abord ses pensées à celui qu'il va trouver, pour être guéri de sa souffrance et pour que la lutte de Satan contre lui prenne fin. » — Après toutes ces choses, je ne lui fis point encore connaître la pensée qui s'était élevée en moi. Le saint s'étonnait que Satan eût endurci mon cœur au point que je ne comprisse pas ce qu'il me disait. Il se mit à me tenir d'autres discours et en vint jusqu'à me présenter dans ses paroles une image de cette pensée qui s'était élevée en mon esprit. Je m'éveillai alors comme d'un sommeil, je compris ses paroles et je connus qu'il avait vu cette

pensée. Je baissai le visage, regardant la terre, et je lui manifestai ce qui était arrivé. Alors, il me frappa sur le cœur avec la main et me dit : « Tu es de pierre et tu as un cœur de roc, pour n'avoir pas été ému et n'avoir pas compris ce que je te disais. » — Je lui répondis en tremblant : « Je ne pensais pas qu'il y eût en cela quelque inconvénient. » — Il reprit : « Ne te suffisait-il pas de l'exemple que je t'ai présenté, des eaux du canal et de la petite paille? Et comment n'as-tu pas compris, par la comparaison du malade et du médecin, que ta pensée ne m'était pas inconnue, mais que je voulais que tu la manifestasses pour en être délivré? » — Je tombai à ses pieds et lui demandai pardon d'avoir été aussi insensé; et depuis ce jour je me tins dans la plus vigilante réserve avec lui, car j'avais la conviction que les pensées d'un homme n'étaient point cachées aux yeux de son intelligence. » — Je l'appris d'ailleurs de lui-même plus tard de la façon suivante.

Un frère vint un jour le trouver. Quand ce frère fut sorti, je considérai le visage de R. Youssef qui était comme une flamme de feu; brûlant d'un ardent zèle, il me dit : « Vive le Christ et la Trinité glorieuse! ô mon fils. En même temps qu'un homme entre près de moi, je vois ses pensées, je vois qui et comment il est; je vois pour ainsi dire jusqu'à la moelle de ses os; mais comme je m'humilie moi-même en présence des hommes, ils croient que je ne sais rien. Ils viennent pour m'éprouver et ils me mentent. » — Je fus ému de son zèle; et je compris que ce frère lui avait parlé astucieusement. Je tombai à ses pieds et je lui demandai, en le suppliant, de ne pas s'irriter contre nous à cause des fautes que nous commettions à ses yeux. Au bout d'un instant, un peu calmé de son zèle, il me fit venir et me défendit expressément de faire connaître à qui que ce soit ce qu'il venait de prononcer. Il me dit avec une admirable humilité : « Vois, mon fils, la parole insensée que j'ai prononcée par un zèle inconvenant. » — Je conservai cette parole jusqu'à sa mort.

Un jour que j'étais dans le réfectoire de la communauté, faisant quelque travail, un scorpion me mordit à la main droite; la douleur et la souffrance s'appesantirent sur moi. Je courus trouver R. Youssef, et je lui fis savoir ce qui m'arrivait par suite de la morsure de ce scorpion. R. Youssef signa ma main avec de l'eau bénite et sa croix, et à l'instant même la douleur

de la morsure du scorpion cessa; il me dit en souriant : « Hâte-toi, mon fils, de retourner à ton travail, afin que les nations ne disent pas qu'il n'y a point de Dieu en Israël (1). » — Il disait cela parce qu'il y avait des gens jaloux qui m'en voulaient, sans motif; mais je ne les accusais point. Je courus donc au réfectoire et j'achevai le travail qui m'avait été confié.

R. Yohannan continue sa propre histoire. — Le fait que je vais faire connaître est très étonnant et grandement admirable; je veux le rapporter tel qu'il s'est passé, alors même que je devrais fatiguer le lecteur par la longueur du récit.

Rabban Youssef m'appelait souvent et était familier avec moi; il m'aimait et me chérissait beaucoup, de sorte que, continuellement, quand je le saluais, il disait en me frappant sur le dos et en m'embrassant : « Voilà que le Christ m'a donné un fils dans ma vieillesse. » — Ce n'est pas que je fusse digne de cela, mais lui, dans son affection, m'en estimait digne sans raison.

Il arriva qu'un des frères voulut vendre sa cellule. Elle me convenait très bien et je désirais l'avoir. J'allai trouver Rabban Youssef; je lui fis savoir cela et lui demandai la permission de l'acheter. Il m'en empêcha. Quand je fus sorti d'auprès de lui, il pleura et dit : « Gloire à Dieu qui m'a amené ce jeune homme pour me faire boire, à cause de lui, une coupe répugnante et amère. » — Je retournai de nouveau le trouver pour lui parler de la cellule. Il m'empêcha de faire ce que je voulais; et quand je fus sorti d'auprès de lui, il redit cette parole : qu'il devait boire une coupe amère à cause de moi. Ceux qui entendirent cette parole de sa bouche n'en comprirent point le sens parce qu'il parlait allégoriquement. Pour moi, j'écoutai son avis.

J'avais un vif désir de remplir les fonctions de portier dans l'église, et je n'étais pas encore diacre; Rabban Youssef n'était pas content de cela. En ces jours-là, un évêque fut reçu dans le couvent. R. Youssef me dit : « Va recevoir l'ordination du diaconat. » — Je lui répondis : « Rabban, je ne veux pas de cela; car je désire la porterie, ce dont tu n'es pas content; et je crains qu'étant ordonné diacre, à cause de mon désir, je ne transgresse ton avis : ce qu'il me serait très pénible de faire. » — Il me dit attristé et en s'affligeant : « Va, mon fils, et fais ce que je te dis;

(1) Cf. Ps. LXXVIII, 10.

car nous ne savons pas ce qui nous arrivera, et nous devons être simples. » — Je fis ce qu'il m'avait ordonné : cependant je ne compris point le sens de sa parole.

Huit jours après, je tombai dans une grave maladie. On m'emporta de la communauté dans la cellule d'Isaïe, disciple de R. Youssef. La maladie s'appesantit sur moi, au point qu'arriva l'heure de la mort. Je fus sept jours sans rien connaître du monde. Le septième jour qui était un samedi, à neuf heures, j'ouvris un peu les yeux et je demandai que R. Youssef s'approchât de moi. Quand il se fut approché, je le vis et je lui dis : « Rabban, tu m'abandonnes! » — Il attendit un moment et me dit : « Non, mon fils, je ne t'abandonne pas. » — Et il se leva et s'en alla à sa cellule. Mon oppression s'aggrava et le dernier moment approchait.

Comme me l'a raconté quelqu'un qui était près de moi, un de mes yeux se voila et ne remua plus; l'autre se ferma et ne s'ouvrit plus. Mon âme se concentra dans mon cœur, et tout mon corps devint immobile. Toute cette congrégation bénie se réunit autour de moi; ils perdirent tout espoir à mon sujet. Je fus ainsi jusqu'à ce qu'on frappât la cloche (1), pour l'office de la nuit du dimanche. A ce moment-là, mon âme s'agita subitement au-dedans de moi-même; mon œil que la mort avait frappé s'ouvrit, et celui qui était voilé et ne pouvait se remuer se ferma; la chaleur revint dans mon corps qui était déjà froid; tous ceux qui étaient assemblés là furent dans l'étonnement et louèrent le Dieu qui avait fait revenir l'âme dans ce corps déjà mort. Pour moi, je ne sentis absolument rien jusqu'au mardi. Mon frère, — que le Seigneur accorde le repos à son âme! — vint au couvent en apprenant ma maladie. Quand il entra et me vit dans l'état où j'étais, il pleura en poussant des cris. A ce moment j'eus quelque sentiment de la venue de mon frère.

La charité de Rabban Youssef ne lui permit pas de laisser mon frère dans une si grande douleur; il le prit par la main, le fit entrer à l'intérieur de la cellule et lui dit en secret : « Mon fils, je vais te faire connaître un secret pour la tranquillité de ta

(1) Il ne s'agit pas d'une cloche proprement dite, mais de l'instrument avec lequel on donne le signal de l'office. Il consiste en une ou plusieurs planches, suspendues horizontalement par des cordes, et sur lesquelles on frappe avec un maillet, pour les faire résonner.

conscience, afin que tu calmes ta douleur et prennes courage au sujet de ton frère; mais fais bien attention de le garder et de ne le faire connaître à personne. Sache, mon fils, que Dieu a ressuscité ton frère du tombeau; je savais depuis longtemps qu'il devait mourir, et, dans la nuit de dimanche, le moment était venu où il devait expirer; j'ai prié et supplié le Christ, et il l'a accordé à ma vieillesse. Que ton âme se réjouisse donc, qu'elle ne s'attriste pas, car ton frère ne mourra pas de cette maladie. » — Deux jours après, ma guérison était complète; je me levai du lit sur lequel je gisais, et mon frère s'en retourna à la ville rempli d'admiration et glorifiant Dieu. Quand je me trouvais avec lui, il m'interrogeait continuellement et me disait : « Rabban Youssef t'a-t-il fait connaître quelque chose à propos de la maladie dont tu as souffert? » — Je ne savais pas pourquoi il m'interrogeait, et lui craignait, selon l'ordre du saint, de me dire quelque chose.

R. Yohannan ne doute point de la parole du saint. — Longtemps après que je fus sorti de la vie commune, j'eus une affaire qui m'affligeait beaucoup; je la fis connaître à R. Youssef; mais il ne m'écouta point à ce sujet; je lui en parlai plusieurs fois, et il ne me crut point. Je supportai cette affliction et ne doutai point du saint; je gardai le silence et je ne lui dis plus rien. Deux ans après, il m'appela un jour subitement; m'ayant fait asseoir devant lui, il étendit sa main, la plaça sur ma tête, et me bénit en disant : « Bénis le Seigneur Dieu, mon fils; et sois béni! Sache que le Christ m'a caché la vérité de l'affaire dont tu m'as parlé bien des fois, et ne me l'a pas fait connaître avant ce moment; bénis Dieu pour avoir supporté cette affliction et n'avoir pas douté de ma parole dans ton esprit. A cause de cela, je te révélerai un secret, pour t'affermir dans ta confiance. Sache, mon fils, qu'avant le temps de ta maladie, le Christ m'avait fait connaître ta mort et appris que tu devais mourir dans cette maladie. C'est pour cela que je ne t'ai point laissé acheter une cellule et aussi que je t'ai forcé à être diacre. Quand je t'ai dit : Nous ne savons pas ce qui nous arrivera, soyons simples; je t'ai dit cela parce que j'avais prévu ta mort. Quand tu tombas malade, je perdis tout espoir à ton sujet; quand ta maladie s'aggrava et qu'arriva l'heure [dernière], au moment où tu me dis : Rabban, tu m'abandonnes, et que je te répondis : Non, je ne

t'abandonne pas, l'ange avait reçu l'ordre de prendre ton âme cette nuit-là. Tous les signes de la mort apparaissaient en toi. Je me tins alors devant Dieu, je plaçai de la cendre sur ma tête et sous mes pieds, et je lui demandai d'empêcher l'ange de prendre ton âme. L'ange fut empêché; ton âme se tint concentrée de tout ton corps uniquement dans ton cœur. Alors je suppliai le Christ Notre-Seigneur, de t'accorder à ma vieillesse afin que tu n'entres pas misérablement dans le *shéôl* par cette maladie. Dieu a eu pitié de mes cheveux blancs et a écouté la voix de ma supplication. Et l'ange de la Providence m'a pris dans mon corps et dans mon esprit, et m'a placé au-dessus de toi; aucun de ceux qui étaient réunis là ne m'a vu, bien que je me tinsse au-dessus de toi corporellement, parce que l'ange m'avait caché à leur regard. Alors je plaçai un pied d'un côté de toi, et l'autre de l'autre, et je fis sur toi le signe de la croix, et ton âme revint dans ton corps d'où elle était déjà sortie. Et le Christ t'accorda à ma vieillesse et te fit lever du lit de ta maladie, après t'avoir délivré des mains de la mort et t'avoir fait remonter du *shéôl* qui entrait en possession de toi. Mon fils, je t'ai révélé ce secret, que je ne t'avais point fait connaître auparavant, afin que tu sois affermi dans ta foi, que tu ne doutes pas, et que tu ne périsses pas. Mais vois, mon fils, comment tu pourras marcher avec moi dans la crainte de Dieu; car tu connais, ô mon fils, mon amour pour tous les hommes et s'il était possible, — vive le Christ! — si j'étais capable de ramener dans le sein du Christ tous ces brigands Hakkari par mon éloignement de lui, si à ce prix je pouvais faire que cela fût, je l'accepterais joyeusement. Et si je suis disposé à cela pour des étrangers, à combien plus forte raison pour les familiers et plus encore pour celui qui s'approche et prend conseil de moi. Cependant, celui qui m'écoute se réjouira en son âme, et moi aussi je me réjouirai en lui. Si quelqu'un ne m'écoute pas, je ne suis pas répréhensible devant Dieu à cause de ce qui lui arrivera. Mais pour toi, mon fils, tu n'agiras point de la sorte avec moi; bien plus : si tu ne m'écoutes pas, le Christ me jugera à cause de toi, car je t'ai demandé à lui par la prière et il t'a donné à moi; ainsi donc, mon fils, veille sur toi, afin que ton péché ne soit pas double; sois vigilant pour que je me réjouisse en toi et que je ne rougisse pas de toi devant le Christ. » — Je

tombai à ses pieds, et je lui demandai de prier pour moi, afin qu'il n'ait pas à rougir de moi, mais que je marche devant lui selon la volonté de Dieu jusqu'au dernier soupir. Amen!

Je fus vivement surpris et je louai Dieu. Après la mort du saint je fis connaître ces choses à mon frère, et mon frère, de son côté, m'apprit ce que R. Youssef lui avait dit.

Maladie de Rabban Youssef. — Environ vingt jours avant l'époque où je voulais sortir du couvent, Rabban Youssef me prescrivit de partir en paix. Je lui demandai de me laisser accomplir les jours qui me restaient. Il me dit : « Il y a une raison pour laquelle tu dois sortir de la communauté. » — Je suivis son conseil et je partis en paix.

Et quand j'arrivai près de lui je le trouvai tombé dans une maladie subite. Il me dit : « Je t'ai fait sortir de la communauté pour que tu me soignes pendant cette affliction. » — Son mal s'aggrava fortement. Il fut pendant douze jours gisant à terre sans goûter quoi que ce soit, pas même de l'eau.

Le dernier jour, les moines s'assemblèrent, pleurant et se lamentant sur leur séparation d'avec lui, car ils avaient perdu tout son espoir à son sujet. Il ouvrit les yeux et vit les pleurs et le deuil des moines qui l'environnaient. Il leur dit : « Ne pleurez point, mes frères, car je ne mourrai point de cette maladie, parce que Dieu a exaucé le cri de vos supplications. » — Les frères se réjouirent, reprirent courage et s'en allèrent à leurs cellules. — J'étais affligé et je lui dis : « Rabban, fais-moi plaisir, et bois quelque chose, ne fût-ce qu'un peu d'eau. » — Il me répondit : « Tu veux me faire boire un remède! Je n'use point de ces choses, mon fils; mais pour ton plaisir, apporte-moi un morceau de pain avec une cuiller (1) et quelques feuilles de raifort pour que je mange. » — Je lui apportai cela; et il mangea. Je m'étonnais que le pain sec pût passer par un gosier dans lequel rien n'était entré depuis nombre de jours. Il guérit de cette maladie, pour l'utilité de notre vie; et il vécut encore six ans.

Ses extases. — Parfois, quand j'allais près de lui, il était endormi, et il était sorti de ce monde en esprit; son visage était brillant comme une lampe lumineuse; il ne sentait absolument rien. Je prenais sa main droite, je la baisais et je la tenais un

(1) *Kamka*, mot néo-syriaque. — Peut-être faudrait-il corriger la leçon et lire « du cumin » *Kamouna?*

certain temps dans mes mains sans qu'il s'en aperçût ; puis je la lâchais et la plaçais sur sa poitrine. Quand son esprit revenait à lui, je lui racontais cela ; il me disait de prendre garde que personne ne l'apprît.

Un des cénobites, nommé 'Abda, vint trouver R. Youssef pendant la nuit. Isaïe dormait la nuit dans l'entrée, à cause des frères qui venaient vers le saint, et celui-ci l'avait soigneusement averti de ne laisser entrer personne sans le prévenir. — Isaïe ouvrit au cénobite et le fit entrer, mais il oublia d'avertir R. Youssef. Quand le cénobite fut entré et eut soulevé le rideau qui fermait l'entrée de l'alcôve dans laquelle le saint dormait, il vit cette alcôve remplie d'une admirable lumière et le visage du saint brillant comme le soleil : c'est lui qui par son éclat illuminait l'alcôve. Le cénobite s'approcha du saint, et la lumière disparut à ses yeux. Il se trouva dans les ténèbres et éveilla R. Youssef. Il lui fit connaître son affaire, puis il sortit. Quand le cénobite fut parti, R. Youssef s'aperçut de ce qui s'était passé ; il envoya Isaïe après lui pour lui défendre de faire connaître à qui que ce soit ce qu'il avait vu, et lui dire que s'il révélait ce secret, il en subirait le châtiment. Le frère alla avertir le cénobite. Celui-ci néanmoins révéla le secret et ne le tint point caché ; mais peu de temps après il lui arriva un cruel accident.

Le moine Pétros. — Un frère digne de foi, nommé Pétros, m'a raconté ceci. La première année qu'il quitta la communauté pour habiter sa cellule, il fut fort éprouvé à cause de son indigence et de sa pauvreté. Il n'avait absolument rien dans sa cellule. Le pain qui lui venait de la communauté ne lui suffisait pas, car il en faisait manger une partie aux pauvres. Comme il était très affligé, il vint, pendant la nuit, faire connaître son affaire à R. Youssef, qui lui donna trois petits morceaux de pain qu'il avait placés le soir à l'endroit où il couchait, bien qu'il n'eût pas l'habitude d'avoir du pain chez lui, et il dit à ce frère : « Prends ce pain pour subvenir à ton indigence. » — Le frère fut très attristé de cela ; car il espérait qu'il lui donnerait beaucoup de froment à l'aide duquel il éloignerait son affliction. Il prit le pain et revint à sa cellule. Il le plaça dans un vase qu'il possédait et dans lequel il mettait son pain. Il posait par-dessus le pain qui lui venait de la communauté. Or, ce frère attestait avec serment que le pain se multipliait dans

le vase au point qu'il lui en restait; cependant il distribuait de ce pain aux pauvres en abondance, et il en faisait goûter à tous ceux qui venaient chez lui; et même, il en restait plus qu'il n'en recevait. La bénédiction attachée à ce pain dura jusqu'à l'année suivante. Au bout de ce temps, R. Youssef interrogea une nuit le frère et lui dit : « Mon fils, ne manques-tu pas de pain? » — Celui-ci répondit : « Je n'en manque aucunement, grâce à tes prières. Depuis la nuit où tu m'as donné du pain, une grande bénédiction s'est attachée à lui et à la partie que je reçois de la communauté : depuis lors j'en mange et j'en fais manger aux pauvres en abondance. » — R. Youssef reprit : « C'est maintenant assez. » — Le frère disait que depuis ce jour-là le pain ne se multiplia plus. Quelques jours après R. Youssef prescrivit de lui envoyer du blé pour faire son pain.

Kôma. — Il y avait dans le couvent un vieillard nommé Kôma. Il était attaché au travail des moulins de la communauté. Ce vieillard était très friand de vin. C'était pendant le Carême, et Rabban Mousha lui avait expressément défendu de boire du vin. Pendant la nuit de la Pâque (1), il demanda à R. Mousha de lui permettre de boire du vin. Or, R. Mousha le fit entrer près de lui pendant la nuit de la Passion adorable et lui donna lui-même du vin à boire, de peur qu'il n'en prît trop dans sa propre cellule. Il plaça devant lui une table avec du pain et, comme breuvage, une grande coupe pleine de vin. — Kôma n'eut pas la patience d'attendre que le saint se fût assis. Il s'empressa de prendre la grande coupe et but le vin qui était dedans. R. Mousha, voyant ce qu'avait fait Kôma, fut surpris de la difficulté de sa lutte contre lui-même. Il tira sa croix, et la plaça sur la bouche de Kôma en disant : « Kôma, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tu ne boiras plus de vin. » Et depuis ce jour-là Kôma n'a jamais pu boire de vin.

Longtemps après la mort de R. Mousha, un jour qu'il était faible, Kôma prit un breuvage de vin pour essayer d'en goûter; mais aussitôt il le rendit, et en souffrit beaucoup. — Il vint alors trouver R. Youssef et se plaignit à lui de la grande faiblesse dans laquelle il était tombé, et qui l'obligeait à abandon-

(1) Dans la liturgie nestorienne, comme dans d'autres liturgies orientales, on appelle jour de Pâques notre *jeudi saint;* et notre dimanche de Pâques est appelé : dimanche ou jour de la *Résurrection.*

ner le service des moulins de la communauté. Il lui fit connaître, en outre, qu'il avait essayé de boire un peu de vin pour se fortifier, mais qu'il n'avait pas pu. Il pria R. Youssef de demander au Christ de le délier, afin qu'il pût boire un peu de vin et se réconforter pour le travail de la communauté. — R. Youssef pria pour lui, lui présenta du vin et lui en fit boire trois coupes; il lui permit d'en prendre un peu, mais non pas d'en être gourmand comme auparavant. Et depuis ce jour-là Kôma put boire du vin autant qu'il en avait besoin.

Le Christ avait attaché une telle efficacité à la prière de R. Youssef qu'il pouvait délier les règles fixées par les autres. Par le Christ R. Mousha avait lié : par le Christ R. Youssef délia.

R. Shelimôn. — Il y avait avec nous dans le couvent un cénobite appelé Shelimôn. Il demanda à R. Youssef la permission d'apprendre quelques hymnes du commun et des féries. R. Youssef lui permit d'apprendre seulement trois chants. Ce cénobite ne s'en tint pas à cette limite; mais il voulut apprendre un grand nombre d'hymnes; car il était très ardent, et faisait aussitôt ce qu'il voulait. Quand le saint sut ce qu'il se proposait de faire, il le contraignit par la vertu de sa prière, au point qu'il oublia aussi les hymnes qu'il avait apprises auparavant, et qu'il ne pouvait plus même en réciter une seule. Il supplia R. Youssef de lui faire revenir dans la mémoire les hymnes qu'il possédait auparavant; R. Youssef pria pour lui, et sa mémoire se réveilla. Je l'avais vu auparavant recommencer indéfiniment une hymne par ces mots : *touba yahban lah* (1) sans pouvoir la réciter.

Rabban Youssef avertissait souvent les frères qui voulaient demeurer dans la solitude de ne pas se livrer à l'étude. Il leur disait : « Mes enfants, cette voie du silence ne comporte point de mélange; de même qu'il ne convient pas de semer ensemble du froment et de l'orge. » — Quand quelqu'un lui disait : « Comment-donc as-tu travaillé toi-même dans les deux voies? »; il répondait : « Tout homme n'est pas apte à cela. Pour moi misérable, le plus insensé de tous, je suis vide de doctrine et de connaissance, depuis longtemps et jusqu'à maintenant. »

J'allai un jour le trouver et je lui demandai la permission de lire et d'apprendre un peu [par cœur]. Il ne me le permit

(1) Paroles de la première strophe d'une hymne. — Voir *Breviarum chaldaicum*, édit. Bedjan, p. 298*.

point. — Je le pressai plusieurs fois à ce sujet. Voulant que j'apprisse par expérience ce qui était convenable et que je cessasse de le molester, il m'appela un jour que je ne le lui demandais pas et me dit : « Va, mon fils, lis et apprends selon ton désir. » — Je me réjouis de cela, et j'allai dès le premier jour trouver celui qui enseignait. Le lendemain, je fus enchaîné dans ma cellule et je ne pus en sortir. Je fis des efforts autant que je pus, mais il me fut impossible d'aller trouver le docteur. Je fus fort surpris de cela; je compris et saisis la chose, et je reconnus que la prière de R. Youssef m'avait enchaîné, pour que je ne fisse pas ce qui ne lui était point agréable. Je dirigeai ma pensée vers lui, et au moment même mes liens tombèrent. Je me levai promptement, et je vins trouver R. Youssef; je lui fis connaître ce qui m'était arrivé, et comment je n'avais pu sortir de ma cellule jusqu'au moment où mon esprit s'était fixé sur lui. Il sourit en ma présence et me dit : « Laisse la science à celui qui a besoin de la science. Pour toi, va-t'en dans ta cellule et garde le silence. Puisque tu désires et souhaites que le Christ devienne lui-même ton maître dans ce qui t'est utile, ne sors point au dehors, mais demeure dans ta cellule, et le Christ t'instruira. » — J'écoutai sa parole et je ne méprisai point son avis. Je crus fermement que ce qu'il m'avait dit était possible, à savoir, que le Christ instruisait qui il veut et autant qu'il veut.

Telle était, en effet, l'efficacité de la prière du saint, qu'il pouvait tout ce qu'il demandait, aussi bien en public qu'en secret.

Des lettres qui lui parvenaient; comment R. Yohannan y répondait. — Rabban Youssef recevait des lettres de toutes parts, des clercs aussi bien que des fidèles, qui l'interrogeaient sur diverses choses. C'est moi qui répondais à tous, en arabe; car le saint s'abstenait d'écrire soit des lettres soit toute autre chose. Quand on écrivait et qu'on demandait : si telle ou telle chose devait être faite ou non; si telle ou telle chose aurait lieu ou non, et d'autres questions semblables, comme les fidèles ont coutume d'en poser, je lui disais, moi misérable : « Rabban! qu'écrirai-je en réponse à ceci? Qu'ordonnes-tu relativement à l'objet de cette question? » — Et lui, dans son admirable humilité, ne prononçait pas un mot sur cet objet, quel qu'il fût, mais il faisait le signe de la croix sur mon cœur, sur ma bouche et sur ma main droite, et me disait : « Va, mon fils, et écris la

réponse que la grâce suggérera à ton esprit et tracera par ta main, comme un oracle. » — Pour moi, ayant expérimenté que, par l'effet de ses prières, mon esprit concevait ce qui était dans le sien, je ne doutais point de sa parole; j'écrivais simplement à chacun et je disais brièvement et clairement : « Fais ceci », ou : « Ne fais pas cela »; ou : « Cela doit être », ou : « Cela ne doit pas être. » Quand je lui lisais ce que j'avais écrit, il me bénissait et ne changeait rien. Ceux qui demandaient en retiraient du profit; leurs affaires prospéraient selon leur désir dans toutes les choses au sujet desquelles ils interrogeaient. J'étais stupéfait de son humilité qui ne lui permettait pas de prescrire ou de dire ce qui lui était agréable; j'admirais de plus en plus cette vertu renfermée dans sa prière, qui suggérait à mon esprit ce qu'il désirait et qui traçait par ma main ce qui était l'accomplissement de sa volonté.

R. Yohannan veut écrire en syriaque. — Une fois, j'eus le désir de copier la partie [des œuvres] de Mar Isaac (1) qui traite de la Providence universelle de Dieu. Mais j'étais embarrassé, car je ne savais pas écrire en syriaque, si ce n'est moins que rien; et il n'est pas possible que tout le monde médite ce traité, mais seulement celui qui est déjà plus ou moins versé dans les mystères divins qui y sont renfermés. Sachant par expérience que la prière du saint pouvait diriger le bois sec comme il le voulait, j'allai le trouver avec une véritable confiance, — non pas avec la confiance commune, mais avec cette confiance d'une nature spéciale par laquelle tout est possible, — et je lui demandai de prier pour moi, afin que le Christ dirige ma main et qu'il m'enseigne à écrire et à copier ce saint livre. — Il se réjouit en ma présence, selon sa coutume, et me dit : « Comment es-tu si insensé que de vouloir écrire et copier des livres? » — Je repris : « J'ai confiance que par tes prières, ô Rabban! le Christ m'enseignera à écrire; car tu m'as promis qu'il m'enseignerait tout ce qui me serait nécessaire. » — Il signa alors ma main avec sa croix

(1) Isaac de Ninive, un des plus célèbres auteurs ascétiques syriaques. Je lui ai consacré une dissertation : *De S. Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina* (Paris, 1892). Je pensais alors pouvoir lui assigner comme date la fin du Ve siècle; et je laissai en suspens la question de son orthodoxie. Des documents découverts depuis m'ont démontré qu'il vivait un peu après 660, et qu'il était nestorien. Voir la note que j'ai publiée à ce sujet dans la *Revue Sémitique*, juillet 1896, p. 255.

et l'eau bénite, et me dit : « Va, mon fils; qu'il te soit fait selon ta foi; j'ai l'espoir que Dieu te rendra capable d'écrire selon ton désir. » — Par ses prières, le Christ m'apprit à écrire; car je n'appris rien d'un homme, pas même un seul des signes en usage dans cette écriture. J'écrivis ce livre et beaucoup d'autres écrits des Pères, quoique bien imparfaitement, avec des Nouveaux-Testaments, des Psautiers, des traités (1) et beaucoup de livres des Pères. Tous ceux qui l'apprirent en furent étonnés et ils glorifièrent le Dieu qui donne une telle puissance à ses saints.

Nous reçûmes un jour d'un scribe fidèle une lettre écrite en syriaque. Rabban Youssef m'ordonna d'écrire la réponse en arabe, selon la coutume : car je ne pouvais pas parler en syriaque, et j'étais incapable de mettre ensemble cinq mots de suite dans cette langue; dans le monde, mes parents s'étaient uniquement appliqués à me faire instruire dans la science arabe.

Je dis à Rabban Youssef : « Notre manière d'agir est vraiment surprenante. Il est étonnant que les séculiers nous écrivent en syriaque et que nous, moines, nous leur répondions en arabe. » — Il me répondit : « Que faire, mon fils? Je n'ai personne à qui je puisse manifester les choses secrètes entre nous et les gens, qui soit capable d'écrire en syriaque. » — Avec mon expérience et ma foi, je lui dis : « Prie pour moi, et la grâce me rendra capable d'écrire tout ce que tu voudras. » — Il m'attira près de lui, plaça sa croix sur ma bouche, en fit le signe sur mon cœur et me dit : « Que le Christ t'instruise, ô mon fils! qu'il place dans ta bouche ce qui est utile et droit; qu'il t'accorde sa grâce. Va, mon fils, avec la confiance en Dieu, et écris ce que t'inspirera la grâce qui rend savants les gens grossiers et stupides. » — Grâce à ses prières j'écrivis en syriaque une réponse à la lettre de ce fidèle. Quand je la lui lus, elle lui fut agréable; il me bénit et me dit : « Désormais tu n'écriras plus en arabe. » — Quiconque possède l'intelligence de l'esprit pour connaître, discerner et comprendre, examinera ces choses et saisira, s'il est possible, la grandeur de cette force que Dieu avait annexée à la parole de ce bienheureux, par laquelle se réalisait tout ce qu'il voulait : prodiges et miracles; par laquelle

(1) Littéralement : des parties, des tomes.

aussi il faisait parler une intelligence bègue et dirigeait une main inexpérimentée. En vérité, ma main était plus qu'inhabile pour écrire ce qu'elle avait appris, et mon intelligence balbutiait plus qu'un bègue pour réunir ensemble deux sentences. Je ne veux pas me glorifier de ces choses; mais bien montrer la grandeur de cet homme de Dieu. Mon esprit n'est pas tellement amoindri que je cherche à me vanter des labeurs des autres, comme cet oiseau appelé *ghiôla* (1) qui, très laid à voir, se pare des plumes d'autres oiseaux et s'enorgueillit de ce qui n'est point à lui. En quoi pourrais-je me glorifier si je ne me glorifiais dans ce Saint et dans le Seigneur par qui je suis ce que je suis? Je me glorifierai en celui-là, et en celui-ci je me glorifierai éternellement; car, d'homme stupide et inutile, il m'a rendu plus ou moins apte à quelque chose : non pas aux grandes choses, mais du moins aux petites et aux moindres; non que la puissance divine qui lui avait été communiquée ne pût me rendre capable de quelque chose de grand, mais parce que je n'étais pas digne de cela, à cause de mes péchés qui surpassent toutes les prières par leur multitude.

Yohannan veut se fixer une règle. — Un jour, pendant le Carême, dans ma cellule, il me survint une pensée que je voulus m'imposer comme règle. R. Youssef m'avertissait constamment de ne pas adopter de règle fixe. Or, ce jour même, il m'envoya dire : « Prends cette nuit les saints mystères et viens me trouver. » — J'exécutai son ordre. Quand j'arrivai près de lui, je ne lui fis rien savoir. Il me donna une coupe de vin en me disant : « Prends ce vin. » — Je lui dis : « Pourquoi me demander cela? En dehors même du jeûne je ne puis en goûter, comment en ferais-je usage pendant le jeûne? et alors que tu prescris toi-même que personne ne boive de vin pendant le jeûne! » — Il reprit : « Fais ce que je t'ordonne et n'hésite pas. » — J'obéis à son ordre et je bus ce vin. — Il me dit ensuite : « Tu veux t'imposer des règles fixes! Eh bien, non, mon fils. Nous sommes sous [l'empire de] la grâce et non sous [celui] des lois et des règles (2). » — Je compris alors le but du saint qui voulait par là me faire savoir qu'il avait vu cette pensée à laquelle je désirais m'attacher. Je fis pénitence et je lui demandai pardon.

(1) C'est le κολοιός ou *choucas*, oiseau du genre des corneilles.
(2) Cfr. Rom., vi, 15.

Un frère s'offre à la mort pour Rabban Youssef. — Un frère, nommé Aaron, qui était un des familiers de la cellule du saint, me raconta charitablement ceci : Quand la maladie par laquelle Rabban Youssef s'en alla vers Notre-Seigneur s'aggrava, ce frère fut très affligé et souffrit beaucoup dans son esprit. Comme c'était un homme très simple et fervent par-dessus tout dans l'amour de R. Youssef, il songea à faire une chose fort admirable et à se livrer lui-même volontairement à la mort pour que R. Youssef demeurât en cette vie. Il se dit en lui-même : « Il vaut mieux que je meure, puisque ma vie n'est d'aucune utilité, au lieu de celui qui pourra avoir pitié d'un grand nombre pendant sa vie. Il est préférable pour moi de mourir que de rester, désolé, après celui à qui ma vie spirituelle est intimement liée. » — Il alla donc se préparer admirablement à la mort. Il entra dans sa cellule, comme il me raconta, en ferma la porte, se mit en prière et demanda au Seigneur de mourir à la place du saint. Puis il s'étendit par terre en face de la croix et se donna de tout cœur à la mort. Il pensait, dans sa simplicité divine, qu'après cela il allait mourir. Ayant attendu longtemps dans cet espoir sans que son désir se réalisât, il se leva et alla trouver R. Youssef. Celui-ci était couché, à cause de la violence de la maladie, et son visage était couvert. Comme le frère était assis près de lui selon sa coutume, R. Youssef découvrit son visage, le regarda en souriant et lui dit : « Il est beau, mon fils, il est vraiment beau, et c'est la marque d'un véritable amour, que quelqu'un se livre à la mort pour son ami. Le Christ que tu as imité récompensera ton action et la charité que tu as fait paraître ; il te donnera le repos en échange du sacrifice de toi-même, que tu as offert pour moi. » — Le frère demeura tout interdit et saisi d'étonnement, de crainte et de frayeur, et il glorifia le Seigneur de ce qu'il n'avait pas caché au saint, malgré la gravité de la maladie dans laquelle il était plongé, son action accomplie en secret.

Quelle que soit la gravité de ses afflictions, je veux dire des maladies et des douleurs sensibles, le corps ne peut pas priver l'œil intellectuel qui a été poli et purifié, de la vision spirituelle qui lui est donnée par la grâce dans la contemplation de l'intelligence pure. Il pourra arriver qu'une affliction des premiers sens, je veux dire de la vision sensible, cause quel-

que empêchement à l'œil spirituel dans la vue des choses naturelles; mais rien ne peut lui créer d'obstacle, et il est bien plutôt illuminé, pour voir les choses éloignées et secrètes et pour que les choses cachées lui deviennent manifestes; car sa vue est tout à fait intellectuelle, elle se meut dans sa sphère propre et n'est limitée par aucun sens; mais dès que l'âme est purifiée et qu'elle a recouvré sa propre nature, elle voit tout ce qui est autour d'elle et elle brille d'une lumière resplendissante.

Cela est confirmé par l'histoire qui précède. Elle montre que le saint, totalement privé des facultés corporelles ou sensitives, accomplissait cependant dans les facultés de son âme toutes les actions spirituelles : sa vue contemplait les choses secrètes et voyait les choses cachées; son ouïe entendait les chants agréables qui surpassent toute audition; son odorat respirait la suave odeur de l'encens des saintes demeures où est fixé le trône du Seigneur; son palais et sa bouche mangeaient et goûtaient constamment ces délicieux et salutaires mets surnaturels; sa langue, cithare de l'Esprit-Saint, psalmodiait et chantait les cantiques spirituels, et glorifiait, par le *trisagion* répété, la Trinité digne de louange et souveraine des mondes. Mentalement, dans son intelligence illuminée des rayons de la lumière essentielle, il resplendissait des bienheureuses splendeurs, et il avait été jugé digne, à cause de ses œuvres admirables, d'obtenir la grâce de s'élever, par les degrés spirituels, de parvenir et de demeurer dans l'état de notre création primitive qui fait paraître l'image et la ressemblance du Créateur.

Ce même frère Aaron me raconta aussi un prodige que fit le Christ par l'intermédiaire de R. Youssef; et son récit mérite créance pour deux motifs : premièrement parce qu'il est véridique et droit, comme cela est prouvé par l'expérience, et ceux qui le connaissent lui rendent ce témoignage en même temps qu'ils disent que sa parole doit être acceptée et mérite créance; secondement, parce que moi-même j'atteste et confirme la publicité du fait, comme ayant été vu et connu de plusieurs personnes, et que de plus, celui en faveur duquel a eu lieu le fait qu'on va raconter est demeuré en cette vie temporelle jusqu'à ces jours.

Le frère racontait ceci : Un jour qu'il se trouvait avec le saint, vers le soir, des fidèles du village de Hermôn (1) de Roustaqa de Ayas (?) vinrent à la porte de sa cellule apportant avec eux un enfant âgé d'environ quatre ans. Il était atteint d'une grave maladie et frappait déjà à la porte de la mort qui allait lui ouvrir. Quand ils arrivèrent à la porte [de la cellule], l'enfant perdit complètement la parole, la mort le saisit : ses facultés et ses sens défaillirent en même temps.

Ils frappèrent à la porte en pleurant et en se lamentant. Ce frère sortit lui-même et les vit qui pleuraient. Comme ils gardaient le silence, il les interrogea sur ce qui se passait. Le père et la mère de l'enfant lui racontèrent ce qui était arrivé. C'est pourquoi ils étaient chagrinés et avaient raison de pleurer; car, au moment où ils espéraient la guérison de l'enfant, ils avaient vu leur espoir s'évanouir devant la mort. Le frère, qui n'était point hésitant dans sa foi, prit l'enfant qui ne respirait plus et qui était déjà mort, et il le porta devant le saint. Il lui raconta tout ce qui s'était passé. Le saint prit de l'eau bénite et l'approcha de la bouche de l'enfant : et après cette opération, ses dents qui étaient contractées par le silence de la mort se desserrèrent; il jeta un peu d'eau bénite dans sa bouche et la signa avec sa croix, puis il dit au frère de rendre l'enfant à ses parents, de leur défendre de s'adonner à ces lamentations tumultueuses, et de les envoyer au martyrion placer l'enfant devant la châsse d'un saint. Les parents firent ce qu'il avait prescrit et allèrent au martyrion. Personne ne savait ce qui s'était passé. Au milieu de la nuit, R. Youssef appela le frère et lui dit : « Va, mon fils, au martyrion, et vois ces gens qui sont venus hier soir nous trouver. Prends avec toi un pain et donne-le-leur, car ils ont peut-être passé la nuit sans manger, à cause de la grave maladie de leur enfant. »

Le frère alla au martyrion pour accomplir ce qu'on lui avait prescrit. En entrant, il vit le petit Youssef, — c'est ainsi que l'enfant s'appelait, — qui dansait et sautait dans le martyrion, tenant

(1) Je ne puis identifier avec certitude ce nom propre ni les deux suivants. — Roustaqa désigne parfois un district de la région de Marga (cf. BUDGE, *The Book of Governors*, I, 315). C'est aussi souvent un nom commun signifiant « district ». Il faudrait peut-être mieux traduire : « Hermôn du district de Ayas. » — Ce dernier nom est de forme assez singulière.

à la main un pain qu'il mangeait. Il supposa que c'était un autre enfant. Il interrogea les parents et leur demanda : « Où est votre jeune enfant malade? R. Youssef m'a envoyé ici le visiter. » — Remplis de joie et d'allégresse, ils répondirent : « Voilà notre fils; tu le vois qui joue et qui danse. Le voici devant toi, guéri. » — Le frère, saisi d'étonnement, loua Dieu, revint près de R. Youssef et lui raconta ce qu'il avait vu : c'est-à-dire que l'enfant guéri et ressuscité de la mort par le secours de ses prières, jouait, plein de vie, dans le martyrion. — R. Youssef lui ordonna de retourner vers ces gens et de leur dire : « Partez avec l'aurore, avant qu'on ne fasse attention à vous et à ce qui s'est passé, et retournez à votre village. »

Il les avertit soigneusement de ne révéler à personne ce que Dieu avait fait à leur égard. Ces gens accomplirent l'ordre qui leur avait été donné. Ils se levèrent lorsqu'il faisait encore nuit et s'en allèrent chez eux, joyeux, louant et glorifiant Dieu qui leur avait rendu vivant, par les prières de R. Youssef, leur enfant que la mort avait déjà frappé, et qu'elle enfermait dans les abîmes de ses entrailles d'où il est difficile et même impossible de s'échapper, pour ceux qui y sont détenus, avant le jour de la résurrection où s'accomplira le précepte de Notre-Seigneur : Que quiconque a possédé la vie y revienne, et où des douleurs violentes la frapperont jusqu'à ce qu'elle ait fait sortir tous ceux qui sont ensevelis dans ses abîmes, et ait rendu compte de tous depuis le premier jusqu'au dernier.

Il y avait dans le couvent un frère nommé Abbon. Il allait constamment au pays de Dasen, et les routes lui étaient bien connues. Il vint un jour trouver R. Youssef, selon sa coutume, et lui dit : « Prie pour moi, Rabban, car en route je dois rencontrer un grand fleuve. » — Rabban Youssef lui dit : « Ne te mets pas en route aujourd'hui, car cela ne t'est pas utile; et même il pourrait t'arriver malheur. » — Le frère transgressa l'avis du saint, et se mit en route. Or, quand vint la nuit, des brigands méchants et très cruels tombèrent sur lui et le frappèrent sans pitié de coups violents. Il s'échappa de leurs mains la tête et le corps blessés en plusieurs endroits, et il retourna au monastère. Il vint frapper à la porte de R. Youssef. Celui-ci sortit pour voir qui frappait. Le frère répondit du dehors en disant : « Je suis celui qui a éprouvé aujourd'hui en lui-même

les fruits de la désobéissance. » — R. Youssef lui ayant ouvert la porte, le frère lui fit connaître tout ce qui s'était passé. R. Youssef lui dit : « Ne t'avais-je pas donné ordre de ne point partir pour ce voyage? pourquoi as-tu transgressé mon avis? Crois-tu donc que c'est par ignorance, ou comme par hasard, que je t'ai dit de ne pas te mettre en route? »

Abou Zakarî de Mossoul. — Il y avait dans la ville de Mossoul un fidèle juste et ferme dans la foi. C'était un grand scribe, renommé en son temps; il s'appelait Abou Zakarî (1). Rabban Youssef l'aimait beaucoup; c'est pourquoi lui-même chérissait vivement Rabban Youssef; il avait confiance en lui et ne faisait rien sans son conseil ou son avis. Ce fidèle avait un frère nommé ʿAbd-al-Meshiah (2) qui, lui aussi, était scribe de son métier. Or, il advint à ce dernier une cruelle affliction; sa main droite se dessécha subitement, il ne pouvait plus la remuer ni faire quoi que ce fût avec elle. Il vint trouver R. Youssef, lui montra sa main, et lui demanda de prier pour sa guérison.

Pendant qu'ils étaient ensemble, R. Youssef prit la main, y fit le signe de la croix avec de l'eau bénite, la tint un instant entre ses propres mains, l'étendit, l'entoura, la frictionna, puis la lâcha : et voici que subitement elle demeura étendue, saine et mobile! ʿAbd-al-Meshiah se mit sur-le-champ à écrire à son frère avec cette main même, pour lui faire part de sa guérison. Après quelques jours il retourna à sa maison, guéri d'une double façon, c'est-à-dire dans son corps et dans son âme : car sa foi était affaiblie et son esprit rempli de doute. En venant au couvent il était doublement malade : malade dans son corps, à cause de sa main droite, et dans son âme à cause de l'affaiblissement de sa foi; en quittant le couvent il était guéri des deux manières. Il loua Dieu et lui rendit grâce pour ce qui s'était accompli par les prières de R. Youssef; car il avait perdu tout espoir de guérison pour sa main droite; mais le Christ, médecin gratuit, l'avait guérie par les prières de R. Youssef.

Un jour, Rabban Youssef m'appela et me dit : « Je suis très affligé au sujet de notre ami Abou Zakarî; car déjà sa lampe s'est éteinte devant les yeux de mon intelligence. »

Or, quelques jours après, un envoyé vint nous apprendre la

(1) C'est-à-dire « Père de Zakarie »; le nom est de forme arabe.
(2) C'est-à-dire « Serviteur du Christ » (du Messie).

maladie de cet homme. R. Youssef me dit : « Cette maladie doit le conduire à la mort. Mais, mon fils, va le voir avant qu'il ne meure. » — Quelques jours après cet homme fidèle mourut.

C'est ainsi que rien n'était caché aux yeux de son intelligence; il voyait clairement les choses éloignées comme les choses proches, les pensées comme les actions.

Ses vertus. — Quant à son humilité, son aménité, sa charité, sa miséricorde, son amour universel, notre faible parole ne peut les montrer, ni même faire connaître une petite goutte des eaux de cet immense océan. — Il n'adressa jamais une parole à quelqu'un, grand ou petit, sous forme de commandement; mais sa parole était pacifique et humble à l'égard de tout le monde. Quand il voulait commander à quelqu'un, il l'avertissait sur le ton de la persuasion et disait : « J'aimerais que tu ne fisses pas cela », ou : « Je souhaiterais que tu fisses cela. » — Il ne reprit jamais personne; mais, quand il devait reprendre quelqu'un, il l'abordait en lui disant : « Mon fils, il n'est pas bien qu'il en soit ainsi », ou : « qu'il n'en soit pas ainsi. » — Quand quelqu'un l'interrogeait au sujet d'une chose qu'il voulait faire, il ne disait jamais : « Fais » ou : « ne fais pas »; mais, il priait mentalement pour cet homme, faisait sur lui le signe de la croix et lui disait : « Va, mon fils, et fais ce que la grâce te suggérera et t'inspirera. » — Parfois il se trouvait quelqu'un qui n'était pas satisfait de cela et qui insistait en disant : « Mon esprit ne sera pas tranquille, si ce n'est en faisant ce que tu m'auras dit. » Et moi qui connaissais les desseins du saint, je disais à cet homme quel qu'il fût : « Va, mon frère, le saint ne t'a point parlé ainsi inconsidérément; mais dès que tu auras prié au sujet de cette affaire, la grâce te suggérera ce qui t'est utile. »

Il s'abstenait ainsi de parler sur un ton d'autorité.

Il ne s'irrita jamais contre personne; il ne s'appliqua jamais à une chose extraordinaire dans sa manière. Quand quelqu'un lui demandait de faire sur lui le signe de la croix, même si c'était un cénobite, le saint commençait par incliner la tête en lui disant : « Commence, mon fils, par faire toi-même le signe de la croix sur ma vieillesse qui a besoin de cela, et je te signerai ensuite; et il te sera fait selon ta foi. » Parfois, il me consultait moi-même, ou l'un des moines, sur ce qu'il voulait faire : s'il

convenait de le faire ou de ne le pas faire, s'il devait aller recevoir les saints mystères ou non, ou s'il devait manger, ou au sujet de toute autre chose. Pour moi, j'en étais surpris; je m'étonnais et je lui disais : « Comment m'interroges-tu, moi qui ne me connais pas moi-même? » — Il me répondait : « Observe, mon fils, ce que te suggérera la grâce, et dis-moi ce qu'elle mettra sur tes lèvres. » — Il s'abaissait lui-même à un tel point par l'humilité du Christ.

Le jour où il sortait pour recevoir les saints mystères, s'il voyait des pauvres dans le couvent, il ne pouvait retenir les larmes de ses yeux; il se frappait la poitrine en pleurant et en disant : « Hélas! que puis-je faire pour ces pauvres? » — Il ne gardait rien dans sa cellule, mais il distribuait aux pauvres, le jour même, tout ce qu'il recevait. Il ne possédait que la tunique qu'il portait sur lui et n'en avait pas de rechange. Il supportait avec une seule tunique toute la rigueur du froid vif et âpre causé par la neige et la glace de ce pays.

Parfois nous le trouvions sans vêtement de dessous, et quand nous lui demandions : « Pourquoi cela? » il répondait : « Un pauvre nu est venu à la porte, et je n'ai pu m'empêcher de lui donner mon vêtement. » — J'admirais sa miséricorde, et j'allais lui chercher un autre vêtement. Mais il était si miséricordieux qu'il ne pouvait attendre que je fusse arrivé pour lui apporter ce qu'il désirait.

Il était tellement excité et enflammé par l'effusion de sa charité envers tout le monde, que chacun en était dans l'admiration : on voyait qu'il aimait tous les hommes surnaturellement. Parfois, souvent même, je voulais le modérer en cela; mais la force de la flamme de son ardent amour de Dieu ne le permettait pas.

Son esprit était continuellement appliqué à la contemplation des divins mystères. Il habitait une montagne éloignée où il ne sentait rien du monde. Parfois, il s'asseyait à table avec nous et mangeait le peu qu'il avait habitude de manger; mais, comme son esprit n'était point avec nous, au bout d'un instant, il nous demandait : « Est-ce que j'ai mangé quelque chose ou non? » — On lui répondait : « Mais oui, Rabban, tu as mangé aujourd'hui du pain avec nous »; et il glorifiait Dieu, s'étonnait en lui-même et nous disait : « Maintenant, mes enfants, faites attention et

prenez garde que personne ne sache cela; mais faites aussi attention et empêchez qu'il ne m'arrive de prendre une parcelle consacrée (1) après avoir mangé; car cela m'est déjà arrivé, à cause de mes nombreux péchés. » — Nous faisions attention à cela, et nous admirions beaucoup cet homme dont le corps était en ce monde, mais dont l'esprit habitait au-dessus du monde en des régions sublimes.

Ce bienheureux, admirable parmi les saints, était parvenu à une si grande sainteté et à une telle élévation qu'il était au-dessus de tout ce qui est en ce monde. Et moi, le plus misérable, le plus méprisable, le plus vil des hommes, qui ai osé consigner par écrit ces quelques faits qui le concernent, pour la satisfaction de ceux qui me l'ont demandé, je ne trouve pas la force d'en écrire davantage : car ce ne sont point là tous les prodiges et les miracles que fit Notre-Seigneur par ses mains. Mais, qui pourrait rassembler et mettre en un livre toutes ses actions glorieuses, alors même qu'il en aurait eu connaissance?

Moi qui ai réuni et écrit ces choses, je n'ai point pris soin antérieurement de rassembler ses gloires; car, alors, tout le monde connaissait sa grandeur et la sublimité de ses actions admirables; à ce moment-là, je n'ai point demandé à ceux qui avaient été avec lui avant moi et qui avaient eu connaissance de ses actions et de ses triomphes de m'en raconter une partie, car je n'avais point alors conçu le dessein d'écrire son histoire; même pendant que j'étais avec lui, je n'ai pas su tout ce qu'il fit; et je n'ai point cette intuition spirituelle par laquelle j'aurais pu, peut-être, connaître les choses qu'il fit en cachette à l'égard des hommes dont les secrets sont maintenant ensevelis avec eux.

A présent que Dieu veut que cela s'accomplisse par les mains de ma misérable personne, tous ceux qui avaient été ses familiers et qui connaissaient quelque chose de ses secrets sont passés [de ce monde]. C'est pourquoi j'ai écrit comme j'ai pu, autant que l'a permis ma faiblesse, et dans la mesure où il était possible à ma misérable science, quelques-unes seulement de ses actions, parmi celles qui me concernent, celles dont j'ai été le

(1) Le mot *boukra* signifie habituellement la parcelle de pain eucharistique qui doit être consacrée (voir plus haut, p. 56, n. 5); mais le contexte semble bien indiquer qu'il s'agit ici du pain consacré.

ministre, ou celles que j'ai entendues et apprises de lui-même de temps en temps. Quant à l'océan des autres actions glorieuses que la grâce ne m'a point donné, que je n'ai point été digne de connaître, elles sont dans les greniers de la science du Christ Notre-Seigneur, qui seul les connaît. Gloire à lui de la part de tous ceux qui existent ou existeront de par sa volonté toute-puissante ! Amen.

FIN DU CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE VII

Des actions glorieuses des Pères qui vécurent en même temps que Rabban Youssef ou un peu avant lui, et dont il parlait. — Que Notre-Seigneur soit content de moi, par leurs prières! Amen.

Dieu qui est un, dans son essence comme dans ses propriétés, d'une unité singulière et spéciale dans son mode, a créé et fait toutes choses dans l'unité de sa sagesse insondable pour tous. Et, bien qu'il en soit ainsi, qu'il soit un en tout, pour tout et par tout, cependant, il distribue ses dons d'une foule de manières, non qu'il soit lui-même divisé, ou sous l'influence d'une cause extérieure, car, si cela était — *absit!* — il ne serait plus un; mais pourtant, à cause de cela, on peut le dire multiple et même muable, mais seulement sous le rapport de la diversité de ses différents dons, qui fait connaître l'unité de son essence et de toutes ses propriétés ainsi que leur perfection, leur immutabilité, et son infinité absolue en tout et pour tout, sans dépendance d'aucune cause en quoi que ce soit de ce qu'il est.

Donc, un est le Seigneur-Esprit qui distribue tous les dons à tous et pour tout. A l'un est donné l'esprit de prophétie en cet Esprit, à l'autre la science de l'esprit et la sagesse en ce même Esprit, à un autre la vision, à celui-ci les prodiges et les miracles, à celui-là le don de la parole, à d'autres d'autres dons, toujours dans le même Esprit qui les distribue et les donne quand et comme il veut (1), pour l'utilité générale de cet Univers. Par leur multitude, ils font connaître l'unité de volonté et l'immensité de celui qui les dispense, de qui vient et par qui se fait leur distribution, qui n'a point lieu en dehors de lui pour une cause quelconque.

(1) Cfr I Cor., XII, 8-10.

La sagesse souverainement adorable du Créateur souverainement sage est aussi manifestée quand il distribue diversement ses dons à ceux qui les reçoivent, de même que la sagesse d'un jardinier est manifestée par le nombre et la variété des arbres qu'il a réunis et plantés dans son jardin ; car ceux-ci étant très nombreux donnent des saveurs et des parfums variés. Il y en a qui donnent des parfums et d'autres qui n'en donnent pas. Il y a des orangers, des coignassiers, des grenadiers, etc.; il y a des citronniers, des rosiers, des jasmins et d'autres arbres exhalant des parfums; il y a aussi des oliviers, des amandiers, des noyers et d'autres arbres qui donnent, chacun selon son espèce, un fruit agréable et différent dans sa variété, ou un parfum que ne donne point un autre. On ne méprise point l'un parce qu'il n'est pas semblable à l'autre; mais au contraire on tire de chacun un autre agrément. Et pourtant, tous sont plantés dans un même jardin et tous croissent arrosés par les eaux de la même source, tous profitent des bienfaits d'un même soleil et d'une même atmosphère; bien que leurs saveurs et leurs parfums soient différents, par leurs fruits ils sont tous utiles aux hommes.

De même aussi, une est la nature des hommes, et un leur Créateur et leur auteur, par qui tous sont créés, demeurent et subsistent; en lui, ils croissent, vivent et se meuvent (1); par lui ils sont tout ce qu'ils sont : ce qu'ils sont dans l'universalité, dans la singularité et dans les particularités de l'inviduallité; dans les choses semblables et dans celles qui ne le sont pas, dans les choses louables et dans celles qui diffèrent (2), en un mot : en tout ce qui est du tout, et en tout ce qui est de l'individu, en tout ce qui vient du tout et en tout ce qui vient de l'individu, en tout ce qui regarde le tout, et en tout ce qui regarde l'individu, en tout ce qui se fait par le tout et en tout ce qui se fait par l'individu, en tout ce qui va du tout au tout et en tout ce qui va de l'individu à l'individu. Ils s'abreuvent à la même source de sa grâce; par un même esprit, ils croissent et arrivent à produire des fruits de goûts et de parfums variés. Mais à chacun un don est concédé par Dieu : à l'un ainsi, à l'autre

(1) Act. Apost., XVII, 28.
(2) Peut-être faudrait-il traduire : dans les choses permanentes et dans les choses muables (dans la substance et les accidents?).

autrement (1). L'un est plus grand sous ce rapport et moindre sous un autre, l'autre est petit sous celui-ci et grand sous celui-là. Cependant, nous ne disons point que celui qui a reçu providentiellement quelque chose, à cause de la Providence, est plus grand que celui qui en a été privé à cause de cette même Providence, ni que celui-ci est inférieur à celui-là; car toutes les dispositions providentielles sont ordonnées en vue du bien général.

Et puisqu'il en est ainsi, il ne faut pas que celui qui a reçu quelque chose de la Providence pour l'utilité de tous soit empêché de le produire sur la table du jardin de la sainte Église, pour servir de nourriture aux âmes qui y poussent et y sont plantées. — C'est pourquoi, moi le plus misérable de tous, à qui il a été donné d'apprendre de Rabban Youssef lui-même quelque chose des actions illustres des saints Pères, ses contemporains, je ne dois pas les cacher ni les dissimuler, mais bien les placer sur la table du jardin de cette histoire, pour servir de nourriture aux âmes pures, avides de tels mets. Sans doute, le style en est rude, simple et grossier; mais il faut faire attention à la vertu cachée dans les choses écrites, et non point à l'inconvenance, à la grossièreté, à la rusticité, à la naïveté du langage, ou à l'ignorance et à la témérité de l'écrivain, qui a osé, à cause des supplications de ceux qui l'ont tourmenté, entreprendre quelque chose qui ne lui convenait point et qui était infiniment au-dessus de lui.

Maintenant donc, je vais écrire, avec la confiance en Dieu, selon notre dessein, les actions illustres des Saints dont R. Youssef m'a parlé, ou que j'ai connus et avec lesquels je me suis entretenu; mais une partie seulement, comme une bénédiction (2). — En cela je suivrai cet ordre : je parlerai d'abord de celui qui est le plus ancien, et ensuite de celui qui est venu après. Puisse ma faiblesse être secourue par les prières de ces bienheureux et par celles de R. Youssef; qu'elles m'aident dans l'accomplissement de ce négoce [spirituel] ! Amen.

(1) I Cor., VII, 7.

(2) Le mot *bénédiction* est un terme d'un emploi assez vague. Le sens paraît être ici : « comme un objet de bénédiction ». — Ce mot a aussi le sens de « don » ou « présent », et est employé plus bas (p. 134) avec cette acception.

I. — Rabban Yohannan, appelé de Helephta. — Que sa prière nous soit en aide! Amen.

Ce bienheureux Yohannan était du pays de Marga, du village appelé Helephta (1). Il fit son noviciat de la vie monastique dans le couvent de saint Rabban Hormizd. Après y avoir passé un certain temps, s'être appliqué aux labeurs de la vie commune, et s'être adonné aux labeurs qu'on pratique dans la vie de cellule, il désira vivement habiter un endroit désert dans la montagne, afin de se fortifier là contre les attaques violentes et puissantes des esprits mauvais, et de n'avoir dans sa lutte aucun obstacle par ses liens avec le monde.

Il sortit donc du couvent et se fixa dans le monastère appelé « *Risha* (2) », où avait habité la troupe bénie des compagnons de Rabban Yôzédeq (3) et de Rabban Hormizd. Il passa de longues années dans ce monastère, et triompha dans tous ses combats contre ses adversaires. Son intelligence progressa, s'avança, s'éleva dans toutes les contemplations divines; dans la première il s'instruisit, dans la seconde, il progressa, dans la quatrième et la cinquième, il acquit la sagesse; [et ainsi de suite] jusqu'à ce qu'il eût atteint le principe et la fin, le terme de tous les termes, dans lequel il n'y a ni passé ni présent, parce qu'il est insondable, inaccessible, incompréhensible.

Il ne plut pas à Dieu, qui veut le bien général de toutes les créatures raisonnables, qu'il restât à travailler ainsi pour son propre avantage; mais au contraire qu'un grand nombre fût secouru en lui et par lui. — La grâce l'excita à retourner à son couvent. Il revint à sa cellule, dans le couvent, selon le dessein de celui qui le dirigeait, notre Dieu adorable. Il fut le refuge des opprimés et des affligés qui recouraient à lui. Le Seigneur répandit par ses mains des secours, des prodiges et des miracles nombreux. Il fut subjugué violemment par la grâce qui l'établit chef et directeur de cette congrégation bénie. Il dirigea long-

(1) Cfr. ci-dessus, p. 23, n. 3.

(2) C'est-à-dire du « sommet » ou de la « tête ». — Cf. J.-B. Chabot, *Le Livre de la Chasteté*, n[os] 88, 90, 106.

(3) Sur R. Yôzédeq, cf. *op. cit.*, n° 90.

temps le couvent avec un zèle assidu et éclairé, sans négligence ni lâcheté, joint à la crainte de Dieu et à l'orthodoxie. Il eut de nombreux disciples dont nous devons parler séparément.

Ce bienheureux s'éleva et parvint au degré [de perfection] de saint Rabban Hormizd, ainsi que l'a raconté un de ses disciples à R. Youssef. Il lui raconta, en effet, ceci :

Un jour que ses disciples étaient réunis autour de lui et qu'il s'entretenait avec eux des divins mystères, il leur dit : « Je connais de notre temps un homme qui est parvenu au degré de Rabban Hormizd. » — En disant cela, il faisait allusion à lui-même; car c'était lui qui était parvenu au degré [de perfection] auquel s'était élevé R. Hormizd.

Rabban Youssef racontait qu'un des disciples de ce saint lui avait dit ceci :

Une fois, le blé vint à manquer dans la communauté; R. Yohannan rassembla les bêtes de somme et partit chercher du blé à Marga. Quand ils arrivèrent au pied de la montagne sur le sommet de laquelle était situé le couvent que le saint avait habité, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Attendez-moi un peu ici, je monterai visiter la cellule. » — Or, pendant qu'il gravissait la montagne, ils virent un tigre (1) qui descendit en courant vers lui et vint se coucher devant lui comme pour le vénérer; puis il se leva, lui embrassa les mains et lui lécha les pieds. R. Yohannan lui passait la main sur la tête, le frappait amicalement et lui disait : « Pourquoi, mon petit enfant, as-tu quitté la cellule pour venir? » — Ce tigre courut devant lui, pendant qu'il montait à la cellule. Ceux qui étaient avec le saint, voyant ce prodige, furent saisis de frayeur et d'admiration ; ils louèrent le Dieu sublime qui avait rendu à l'homme la gloire première qu'il avait avant la transgression, et la puissance par laquelle toute la création lui était soumise, et qui lui accordait de vivre pacifiquement avec les bêtes féroces, comme au commencement.

Rabban Yohannan avait un disciple appelé Ishô'rahmeh (2). Celui-ci raconta à R. Youssef ce qui suit :

R. Yohannan sortait de temps en temps dans la montagne pour visiter les saints qui habitaient alors dans les rochers ou

(1) Ou un *léopard*, le mot a les deux sens.
(2) Ce nom signifie : *Jésus est son ami*.

dans le désert. Une nuit, il sortit pour s'y rendre, selon sa coutume, et appela ce frère pour l'accompagner jusqu'au sommet et revenir ensuite. Tandis qu'ils marchaient dans le sentier appelé Yarbâ de Dayvâ (1), le frère lui dit : « Rabban, j'ai grand soif. » — Il y avait sur la déclivité du sentier une petite touffe de *hourdaphnê* (2); le saint en prit cinq ou six feuilles et les lui donna en disant : « Mon fils, prends et mange cette herbe ; elle calmera ta soif. » — Le frère mangea ces feuilles sans savoir ce que c'était, et il disait que de sa vie il n'avait goûté quelque chose d'aussi agréable, tant elles étaient douces, suaves et délicieuses. Sa soif fut calmée, et il en ressentit un grand plaisir. Il garda dans sa main l'une de ces feuilles pour l'examiner au jour et voir quelle était cette chose d'un goût si admirable. Le saint devina sa pensée et lui dit : « Mon fils, mange la feuille qui est restée dans ta main, car quand il fera jour elle deviendra amère ». — Le frère lui répondit : « Oui, maître! » mais il ne la mangea point. — Un moment après le saint lui dit de nouveau : « Mon fils, mange cette feuille, afin qu'elle ne devienne pas amère quand il fera jour. » — « Oui », répliqua-t-il; mais il ne la mangea point. Arrivé au sommet, il salua le saint, prit congé de lui et revint à sa cellule. Au matin, ce frère vit que c'était une feuille de *hourdaphnê*, et il en fut très surpris. Il la goûta, et au même instant son amertume le pénétra jusqu'à la moelle. Alors il se repentit d'avoir désobéi au saint, et loua la puissance divine qui adoucit les choses amères, quelles qu'elles soient, et qui, par les prières du saint, avait rendu douce cette herbe amère, afin de faire connaître la vertu secrète qui se trouve dans les familiers du Christ Notre-Seigneur.

Rabban Yohannan avait un autre disciple nommé Yônan (3). Il était son compagnon de cellule et il le servait continuellement. Il rapporta à R. Youssef qui me l'a raconté lui-même, ce qui suit :

Un jour, un chrétien du village de Babousa vint trouver

(1) C'est-à-dire : Chemin *du diable*.

(2) J'ignore quelle est cette plante. Un prêtre chaldéen que j'ai interrogé à ce sujet m'écrit : « C'est un arbuste qui demeure toujours vert: ses feuilles sont longues de deux pouces et larges de trois centimètres; elles sont extrêmement amères. J'ignore comment on l'appelle en Europe, car je ne l'y ai jamais vu. »

(3) Jonas.

R. Yohannan et lui demanda ses prières, en lui faisant connaître son indigence. Sur l'ordre de R. Yohannan, ce frère lui donna de quoi faire sa route sur ce qu'il avait. Quand cet homme voulut sortir, il revint trouver le saint et lui dit : « J'ai des petits enfants, et je n'ai rien à leur donner à manger, à l'entrée du carême; je te prie de demander au Christ de leur préparer quelque chose à manger. » — Le saint eut pitié de lui et lui dit : « Va, et quand tu descendras dans le torrent, tu trouveras une chèvre sauvage avec ses deux petits sur ton chemin. Tu prendras l'un des petits et tu laisseras l'autre à sa mère. » — La chose se passa comme avait dit le saint. Mais cet homme, dans son avidité, oublia l'ordre du saint; il prit les deux petits et les égorgea. Or, à ce moment même, le saint dit au frère : « Yônan, mon fils, ce pauvre a tué les deux petits de la chèvre. » — L'homme, après avoir tué les deux petits, fut saisi de terreur. Il était agité, troublé, inquiet. Il prit les deux petits qu'il avait tués et vint à la porte de la cellule du saint. Il frappa. Rabban Yônan sortit vers lui et lui dit : « O malheureux, pourquoi as-tu osé transgresser l'ordre du saint? » — Il l'introduisit auprès de R. Yohannan, et se jeta lui-même aux pieds du saint en lui demandant d'avoir pitié de ce pauvre. Rabban dit à cet homme : « Pourquoi as-tu osé priver cette chèvre de ses deux petits? Ne t'avais-je pas ordonné de n'en prendre qu'un et de lui laisser l'autre? » — L'homme se mit à pleurer et lui dit : « Rabban, j'ai péché. Prie pour moi : car je me meurs, et mes enfants vont rester orphelins. » — Le saint fit sur lui le signe de la croix, et le délivra de cette terreur qui l'avait envahi; puis il le renvoya à sa maison. L'homme jeta les deux petits chevreaux égorgés devant le saint, sortit et s'en alla. La mère de ces petits se tenait sur le rocher au-dessus de la cellule du saint, poussant de grands cris. R. Yônan ferma la porte et revint près de R. Yohannan : les chevreaux étaient encore devant lui; le saint étendit alors la main, fit le signe de la croix sur ces petits animaux qui avaient été égorgés, en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Que la puissance de la Trinité sainte vous ressuscite. » — Et, à l'instant même, les deux chevreaux égorgés bondirent devant lui et allèrent retrouver leur mère sur le rocher.

O grandeur de la grâce ineffable donnée, dans le Christ Notre-

Seigneur, aux hommes qui de passibles et mortels deviennent dieux, et comme Dieu ressuscitent les morts tués auparavant! En vérité, la nature humaine a été élevée par le Christ à ce sublime honneur qui fait des hommes les enfants de Dieu, semblables à Dieu, capables de faire comme Dieu et par Dieu tout ce qu'ils veulent. Gloire à ta bonté, ô Dieu! oui, gloire à ta bonté ineffable, qui a été répandue sur nous par ton Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ; à toi, à lui et à l'Esprit-Saint, la louange qui convient à ta gloire! Amen.

II. — Rabban Yônan, disciple de Rabban Yohannan. — Que nous soyons conservés par ses prières! Amen.

Rabban Yônan était du pays de Marga; il fut, ainsi que je l'ai dit plus haut, le disciple et le familier de R. Yohannan, et travaillait en toute obéissance et simplicité sous sa direction. Il était très humble et fort appliqué dans le labeur du saint monachisme, c'est-à-dire dans les œuvres qu'on pratique dans la cellule et dans l'office qu'il accomplissait hors de la présence du saint.

Rabban Youssef disait que Rabban Yônan racontait ceci :

Un jour, pendant les semaines d'obligation (1), comme il se trouvait dans sa cellule, étant encore novice, il fut attaqué par une nombreuse troupe de démons. Comme il s'adonnait à un rude combat avec eux, R. Yohannan vint se placer entre lui et eux, fit sur eux le signe de la croix, et leur dit : « Que voulez-vous à mon fils qui est mon bien-aimé! Allez-vous-en, maudits! car vous n'avez point de pouvoir sur lui. » — Et depuis ce jour-là, R. Yônan fut délivré de l'attaque des démons.

Rabban Youssef racontait de lui qu'il parvint à un sublime degré de perfection, au point qu'il n'était plus en ce monde que par son corps; car son esprit habitait au-dessus des cieux, et son intelligence était continuellement appliquée aux choses divines. De sorte qu'il mangeait et ne savait pas s'il avait mangé, ou qu'il

(1) J'ignore le sens précis de cette expression qui signifie littéralement « les semaines liées ». — Il s'agit sûrement d'un temps de jeûne, et probablement, d'une façon générale, du temps de l'année consacré au jeûne.



restait sans manger sans le savoir. Il restait des jours sans rien goûter et ne s'en apercevait pas avant que son disciple vînt l'en avertir et lui apporter quelque chose à manger. — Parfois aussi, il sortait pour aller recevoir les saints mystères après avoir mangé, et son disciple devait l'en détourner et veiller à ce qu'il ne fît pas cela. Quand son esprit était ravi en extase, il ignorait si cela avait duré un ou plusieurs jours. C'est pourquoi il interrogeait continuellement sur les jours.

Telle est la sublime perfection à laquelle parvint ce bienheureux ! Que le Christ nous en rende tous dignes par son intercession ! Amen.

III. — D'un très illustre moine du couvent de Rabban Hormizd. — Aie pitié de nous, Seigneur, par ses prières ! Amen.

Rabban Youssef racontait ce qui suit au sujet de ce moine dont il ne fit pas connaître le nom.

Il était très vertueux dans ses œuvres, très laborieux, appliqué, et très zélé dans la crainte de Dieu. Comme la partie irascible de son âme était devenue très pure, il agissait par elle naturellement selon la nature de sa création : c'était ce que les hommes intelligents appellent « un chien aboyant contre les loups nocturnes et ravisseurs ». — Or, il était continuellement excité par cette ardeur de son âme, dans l'état de sa création première.

Il y avait dans un village appelé *Daira-hedata* (1), un Arabe qui vexait beaucoup les moines et les cénobites qui passaient par là. Il lui naquit un fils. La mère de l'enfant voulut le faire baptiser dans le couvent, et elle pressa son mari, qui était très mauvais, de telle sorte qu'enfin il conduisit l'enfant au couvent. Un des frères prit l'enfant dans ses bras et le fit passer aux moines dans l'église afin qu'ils priassent pour lui. Quand il arriva près de cet illustre moine, celui-ci demanda de qui cet enfant était fils ; et quand il apprit qu'il était le fils de cet Arabe, il étendit la main sur l'enfant et dit : « Que la lance du Seigneur

(1) C'est-à-dire : « *Le Couvent Neuf.* »

transperce cet enfant, à cause du péché de son père persécuteur des moines! » Et, à l'instant même, l'enfant mourut dans les bras de celui qui le portait. Quand ses parents apprirent cela, ils troublèrent le temple du cri de leurs lamentations et de leurs pleurs amers. Ce bienheureux appela le père de l'enfant et lui dit : « Cette lance qui a tué ton fils aurait dû passer au travers de toi, à cause de ton insanité, parce que tu tourmentes beaucoup les frères. Mais Dieu a usé de longanimité envers toi, et peut-être te convertiras-tu de ta malice. » — Cet homme pleura en sa présence et promit avec serment que désormais il n'affligerait jamais les moines. — Alors le bienheureux lui donna trois pains bénits (1) et lui dit : « Si tu accomplis ta promesse, Dieu te donnera trois fils. Tu te réjouiras en eux, et ils seront les héritiers de ta maison après toi. » — Cet homme crut à ce que lui disait le bienheureux. Depuis ce jour, il ne tourmenta plus jamais aucun des frères; mais, quand ils passaient par ce village, il les faisait entrer dans sa maison et les honorait beaucoup. — La parole du bienheureux se réalisa : Dieu lui donna trois fils. Il fit baptiser ses enfants dans le couvent, louant et glorifiant Dieu qui avait eu pitié de lui.

Une nuit, un dimanche que cet illustre frère était appuyé, selon sa coutume, dans un angle du temple, le lecteur se mit à lire dans l'intervalle d'un nocturne, et il parvint au paragraphe dans lequel l'abbé Isaïe dit (2) : « Prends jusqu'à trois coupes. » — Le lecteur, voulant plaisanter, lut ainsi : « Prends jusqu'à trente coupes. » — Le bienheureux cria de son coin et lui dit : « La lance du Seigneur ne te transpercera-t-elle pas, pour oser plaisanter et t'amuser, alors que tu es dans une assemblée au milieu de laquelle servent les anges? » — A l'instant même le livre tomba des mains du lecteur qui lui-même tomba mort à terre. — Les frères l'emportèrent et l'ensevelirent comme Hanania (3), son semblable, qu'avait aussi transpercé cette lance du zèle divin.

(1) Cf. ci-dessus, p. 44, n. 1. — Mais l'expression *tauʿê henana* employée ici désigne plus spécialement un petit pain de forme carrée, qui a été l'objet d'une bénédiction spéciale.

(2) Isaïe, moine de Scété. — Ses œuvres ascétiques ont joui d'une grande estime chez les Syriens et ont été traduites du grec en leur langue. — Cf. MIGNE, *Patr. Gr.*, t. LX.

(3) Cf. Act. Apost., v, 1-6.

Tel était le degré de la pureté des facultés de son âme auquel parvint ce bienheureux, et telle était la puissance qu'il avait reçue, qu'en même temps qu'il parlait, ce qu'il disait s'accomplissait. Gloire à celui qui le fit triompher! Que ses miséricordes se répandent continuellement sur nous, sur le misérable écrivain et sur ses frères! Amen.

IV. — Rabban Ishô'-Bar-Noun. — Que sa prière secoure ma faiblesse! Amen.

Ce bienheureux (1) fit son noviciat dans le couvent de S. Rabban Hormizd. Il fut l'un des disciples de R. Yohannan. Avec l'aide du Seigneur qui l'accompagnait, dès le commencement de son noviciat, il s'adonna de préférence aux labeurs ardus qui s'exercent sur le corps : il y fut très appliqué et y excella. A cause de la multiplicité des labeurs corporels, les démons ont coutume de devenir très jaloux de celui qui s'y applique : car ils ne peuvent supporter de voir des êtres corporels accomplir des œuvres spirituelles; c'est pourquoi ils s'efforcent, autant qu'ils peuvent, de faire tomber le frère qui s'y adonne dans la vaine gloire, destructive de tous les mérites, ou dans l'orgueil opposé à Dieu. A cause de cela et pour cela, le frère a besoin d'une grande humilité, pour s'humilier lui-même en tout et se mépriser lui-même avant tout; afin de pouvoir, dans le Seigneur Jésus, le prince des humbles, échapper aux ennemis et aux adversaires qui s'opposent à lui. — Comme ce bienheureux savait fort bien cela, il s'appliqua de tout son soin à acquérir le mépris de soi-même.

Rabban Youssef racontait ce qui suit à son sujet :

Un jour que les frères étaient assemblés dans le temple pour la célébration des saints mystères, ce bienheureux vint lui-même à l'église d'une façon étonnante et très étrange : le visage noirci, portant au cou un collier formé avec des os, sa ceinture et sa tunique liées au-dessus des genoux, à cheval sur un bâton, tenant une baguette à la main, et courant comme s'il

(1) Le nom de Ishô'-Bar-Noun est la transcription de celui de « Josué, fils de Noun » (Exod. xxxiii, 11).

avait été sur une monture; il vint et entra dans l'église en cette manière; il s'avança jusqu'à la grille [du sanctuaire], sortit du temple, s'en alla au milieu du couvent, puis revint à l'église. Son disciple courut le trouver, et le reprit secrètement en lui disant : « Voilà que, pour ton utilité personnelle, tu causes du dommage à tous les frères. » — Alors, il baissa la tête, regarda la terre, et s'en alla à sa cellule. — Les frères étaient tous dans l'étonnement et dans l'affliction, de ce qu'un homme aussi vertueux était possédé du démon. Son disciple alla le rejoindre et lui lava le visage. Longtemps après, ce même disciple tomba à ses pieds et lui demanda, dans la charité et la liberté dont il usait avec lui, de lui apprendre pourquoi il avait fait paraître une telle humilité et un si extraordinaire mépris de soi-même. — Vaincu par les instances de son ami, Rabban lui dit : « Sache, mon fils, que depuis une semaine j'étais engagé dans un grand combat, difficile à expliquer, avec les démons qui s'attaquaient à moi astucieusement, pour introduire en moi la vaine gloire de laquelle naît l'orgueil qui fait périr l'homme; je me suis efforcé par toute sorte de labeurs de faire cesser leurs attaques; en ces derniers jours, ces maudits et rusés démons s'armèrent et s'assemblèrent contre moi et m'attaquèrent avec encore plus d'audace et d'astuce. Voyant que l'affaire s'aggravait, j'ai eu recours à cette humiliation et à ce mépris de moi-même, de sorte que le Christ les chassa de ma présence et me procura la délivrance de leur attaque, par sa grâce miséricordieuse. »

Rabban Youssef racontait encore ceci de ce bienheureux :

Un jour, des frères passèrent à la porte de sa cellule et l'entendirent qui parlait comme avec une femme en disant : « Malheur à cause de toi, scélérate! Jusqu'à quand te serai-je soumis et seras-tu ma maîtresse? ne te suffit-il pas de l'avoir été jusqu'à présent? crains Dieu, et délivre-moi de cet assujettissement sans profit. » Et il ajoutait beaucoup de choses analogues. — Les frères coururent trouver le supérieur du couvent et les vieillards et leur apprirent qu'une femme était auprès de ce vieillard, dans l'intérieur de sa cellule.

Le supérieur du couvent et les vieillards en furent très surpris, et ils s'affligeaient en leur cœur de ce qu'une chose aussi lamentable fût arrivée à un homme vertueux comme celui-là, qui était le soutien de tout le pays. Ils se mirent en route et

allèrent à la cellule du vieillard. Ils frappèrent à la porte : le vieillard leur ouvrit et ils entrèrent. Ils prièrent selon la règle ; et ils n'osèrent pas, en présence de sa vieillesse honorable, lui dire quelque chose. Lui-même leur adressa la parole : « Faites ce pourquoi vous vous êtes assemblés et êtes venus. » — Alors, ils détournèrent leurs visages et fixèrent la terre. Ils comprirent qu'ils s'étaient trompés et lui demandèrent pardon. — Le vieillard dit au supérieur du monastère : « Ta règle et ton office ne demandent pas que tu dévoiles ainsi devant tout le monde les fautes des délinquants, mais bien que tu les rappelles à la règle et que tu les dissimules, que tu les reprennes et les admonestes, pour leur avantage et non pour leur perte. Supposons qu'un homme tombe dans le péché, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — tu ne dois pas ainsi le révéler ni le dévoiler, dans la crainte que cela ne tourne à sa perte et à celle des autres à cause de lui ; mais tu dois le corriger et le reprendre charitablement en secret. Maintenant, laissons cela de côté ; allons au réfectoire, et je vous ferai connaître la raison pour laquelle ces frères qui sont allés vous trouver ont été scandalisés. »

Quand le supérieur du couvent et les frères entrèrent dans le réfectoire, ils y trouvèrent une petite marmite sur le feu. Le bienheureux leur dit : « Sachez, mes pères et mes frères, qu'il y a cinquante jours que cette demeure malfaisante qui est mon ventre, me demande et me réclame une soupe pour sa satisfaction ; comme j'étais aujourd'hui plus tourmenté par *elle* (1), je lui ai préparé cette soupe pour satisfaire son désir ; je lui parlais et je la réprimandais par ces paroles qu'ont entendues les frères, dans l'espoir d'être délivré de cette servitude imposée par la nature elle-même dans cette maison vide. Maintenant que le Christ nous a réunis, selon sa volonté, nous pratiquerons la charité et nous nous réjouirons avec ce que la grâce nous a accordé. » — Il ajouta de l'eau dans la marmite, et augmenta fortement le feu dessous, jusqu'à ce que l'eau bouillît très fort et s'agitât vivement. Il mit du pain dur dans un plat et sema dessus un peu de sel ; puis il prit la marmite et plaça sa main à l'orifice pour empêcher ce qui était dedans de couler avec l'eau. L'eau bouillante coula et passa toute brûlante sur sa main. Les vieil-

(1) En syriaque « *ventre* » est féminin.

lards regardèrent dans la marmite et n'y virent rien autre chose que des cailloux. Il leur présenta et ils mangèrent cette soupe aux cailloux, cette soupe réclamée depuis si longtemps, pour laquelle il se disputait si vivement avec son ventre et qu'il avait faite pour lui donner satisfaction!

Les vieillards admirèrent son courage, sa vertu, sa patience, son austérité, la sublimité de son degré et le mérite de ses actions. Ils louèrent Dieu qui prend soin des siens, d'avoir donné aux saints une vertu si puissante qu'ils deviennent supérieurs au monde, que les choses difficiles leur deviennent faciles, que le feu même, très cruel, soit inoffensif pour eux contrairement à sa nature; leur constance est telle qu'ils vainquent la nature, et s'élèvent au-dessus d'elle. Que notre Seigneur et Dieu nous en rende dignes, afin que nous puissions nous conduire selon le dessein de ses miséricordes, dans ce monastère où nous habitons par la grâce de sa clémence et de sa bonté! Amen.

V. — Rabban Ishô', appelé de Koumateh. — Que Notre-Seigneur nous aide par ses prières! Amen.

Plus haut (1), j'ai déjà fait connaître que ce trésorier de l'Esprit-Saint, ce temple de la grâce, cette demeure de la sainte Trinité, prit le saint habit dans le couvent de S. Rabban Hormizd, grandit dans la crainte de Dieu en présence de R. Yohannan, et s'en alla, après la mort de celui-ci, dans la montagne de Koumateh d'où il tira son nom.

Rabban Youssef racontait de lui, qu'il observait dans sa cellule, dans le couvent, un profond silence, au point qu'il ne parlait pas même à quelqu'un par la fenêtre. Le silence profond a coutume de purifier l'âme et d'élever celui qui l'observe au lieu de la pureté, en le délivrant de toutes les distractions : ce saint fut donc élevé à ce lieu de la pureté. Ayant vu que la pensée est distraite de toute façon par la vue, l'audition, la fréquentation des hommes, et que celui qui veut descendre dans le combat doit être dépouillé de tout, il sortit armé du glaive apostolique pour engager la lutte. Il combattit, remporta la victoire, s'il-

(1) Cf. ci-dessus, page 23.

lustra et remonta triomphalement. Le Christ, juge du combat, lui décerna la couronne qui convenait à ses triomphes : il devint fils du roi, et roi souverain. Il allait et venait dans le pays de la science, comme le maître même de la science. Il apprit ce qui est de la nature première, et fut purifié, ensuite il fut élevé à l'état de la nature seconde, qui consiste dans la pureté, puis de là il monta au degré supérieur à la nature, celui du Christ, qui s'immola lui-même à Dieu son Père en sacrifice pour tous, et il devint par là semblable à Dieu.

Il demeura longtemps dans cette montagne. Une fois, des brigands Kartavéens vinrent l'attaquer, pensant qu'il avait amassé de l'argent en cet endroit. Comme ils voulaient le torturer, il leur dit : « Qu'avez-vous besoin de cela? J'ai deux disciples, et ils ont chez eux tout ce que je possède; attendez un peu, je vais les appeler près de vous, et ils vous donneront ce que vous voulez. » — Il sortit hors de sa cellule et cria à haute voix : « Venez, mes enfants, trouver ces hommes, et donnez-leur tout ce que vous avez à moi. » — Et voici que deux tigres accoururent et vinrent près de lui. Il mit la main droite sur l'un et la gauche sur l'autre, et il entra près des brigands en leur disant : « Tout ce que je possède est entre les mains de mes disciples que voici; tendez-leur la main et ils vous donneront tout ce que vous demanderez. » — Les tigres étaient très agités, bondissaient, rugissaient, et voulaient sauter sur les brigands pour les détruire. Le saint les empêchait de les dévorer. Ces misérables brigands furent saisis de crainte et de tremblement. Ils tombèrent aux pieds du saint en pleurant et lui demandant d'empêcher ces deux bêtes féroces de les dévorer. Il leur répondit en riant : « Si je renvoie mes disciples, de qui recevrez-vous l'argent que vous désirez? » — Il congédia alors les tigres et leur prescrivit d'aller à leurs demeures. Il se mit à admonester longuement ces hommes très pervers, qui firent pénitence et lui promirent par serment qu'ils n'exerceraient plus, de leur vie, ce métier du brigandage. Ils s'éloignèrent de lui après avoir fait pénitence et exempts de toute la malice qui était en eux. Le chef de ces brigands était un homme célèbre dans sa tribu. Il venait continuellement trouver le saint et recevoir sa bénédiction. Quand le saint fut de retour au couvent, cet homme venait le trouver chaque année, étant chargé, et

portant avec lui un grand présent pour sa cellule. R. Yohannan ne l'empêchait point d'entrer dans sa cellule, même quand il venait le voir pendant le temps du carême.

Après être resté longtemps dans la montagne, comme je l'ai dit, le saint, devenu vieux et ayant besoin de quelqu'un pour le servir, vint alors au couvent de Aphnimaran; et là encore, malgré sa grande vieillesse et sa faiblesse, il vécut dans un profond silence (1). De tous côtés, moines et séculiers accouraient près de lui. Notre-Seigneur fit par ses mains de nombreux prodiges et miracles dont moi, misérable, je n'ai pas eu connaissance, pour les écrire; cependant, je vais écrire, comme une bénédiction, le peu que j'ai appris de R. Youssef; je les écrirai afin de donner de l'agrément à mon misérable discours par le souvenir sanctifiant et protecteur de ce saint Père spirituel.

Rabban Youssef racontait qu'une fois, comme il allait vers le saint avec d'autres frères, un cavalier Ta'lavéen, qui était en embuscade sur la route, fondit sur eux, voulut les dépouiller de leurs vêtements et les maltraiter, et se montra très violent à leur égard; puis tout à coup, quand ils se disposaient à lui donner leurs vêtements, la grâce le détourna et il s'éloigna d'eux sans rien prendre. Lorsqu'ils entrèrent près du saint, ils prièrent, selon la coutume, et s'assirent en face de celui-ci qui leur dit en souriant : « Au moment où ce cavalier vint pour vous dépouiller de vos vêtements, je me suis tenu entre lui et vous, jusqu'à ce que la grâce l'eût détourné et qu'il se fût éloigné de vous. » — Les frères admirèrent cela et louèrent Dieu.

Rabban nous racontait encore ceci :

Un jour qu'il était en sa présence, l'esprit du saint fut ravi en extase. Quand son esprit revint à lui, il dit à son disciple : « Mon fils, prépare ce qui est nécessaire, parce que Rabban Qôzmâ va venir nous trouver aujourd'hui avec d'autres frères. » — Une heure après, R. Qôzmâ et d'autres frères entraient près de lui. Quand nous eûmes prié et que nous fûmes assis devant lui, le saint leur dit en souriant : « Pourquoi vous êtes-vous attardés après avoir passé le Habôrâ? car, j'étais avec vous quand vous avez traversé le fleuve (2). »

(1) Cf. ci-dessus, p. 24.

(2) Affluent de la rive gauche du Tigre, qui se jette dans ce fleuve à environ 30 kilomètres au-dessous de Djézireh ibn-'Omar.

Rabban Youssef racontait encore de ce saint qu'il ne se servait pas beaucoup d'eau. Un jour que R. Youssef était assis en sa présence, il se dit en lui-même, en examinant les mains du saint : « Ce saint ne se lave-t-il donc pas les mains quand il va recevoir les [saints] mystères? » — Or, le saint regarda R. Youssef au moment même où cette pensée s'élevait dans son esprit, et lui dit : « Sais-tu, mon fils, comment je fais quand je veux recevoir les saints mystères? J'ai un vase dans lequel il y a de l'eau, et quand je veux sortir pour recevoir les mystères sacrés, je place mes mains sur l'eau et je les purifie; ensuite je reçois les mystères vivifiants (1). »

Pendant que R. Youssef était dans sa cellule, la pensée lui vint d'écrire un Nouveau-Testament. Il se mit à l'œuvre et commença à le copier. Après avoir écrit l'évangile [selon saint] Matthieu et une partie de [saint] Marc, il songea qu'il n'était pas convenable de se livrer à ce travail sans avoir pris conseil; il rassembla les feuillets, les plaça dans un coin de sa cellule, et partit pour aller trouver saint R. Ishôʿ, afin de lui manifester sa pensée et de lui demander conseil. Le saint lui répondit selon sa coutume : « Oui, mon fils, j'interrogerai le Christ et je te ferai connaître ce qu'il ordonnera. » — Il avait l'habitude de faire cette réponse à quiconque le consultait sur une affaire. Le lendemain matin, il dit à R. Youssef : « Le Christ ne veut pas que tu écrives maintenant. » — R. Youssef fut très contristé de cette réponse. Le saint lui dit : « Ne t'afflige pas de cela; je prierai pour toi, et ton désir passera. » — Il pria pour lui, et celui-ci retourna à sa cellule. Or, Rabban Youssef me disait : « Par ta vie, mon fils, je n'eus pas même la pensée de ramasser ces feuillets à terre pour les réunir en cahier. » — Il ne put plus du tout écrire jusqu'à ce qu'il partît pour le couvent de Beit Çayarê. Alors, R. Mousha lui prescrivit d'écrire et il le fit par son conseil. Quand nous en serons arrivés, dans notre discours, à l'histoire de saint Rabban Mousha, nous ferons connaître, avec l'aide de Dieu, comment et pour quel motif il lui donna cet ordre.

Un jour, Rabban Bar-Yaldâ, le maître de R. Mousha, vint trouver R. Ishôʿ, qui ne lui ouvrit point la porte et ne vint pas

(1) On recevait du prêtre la sainte communion dans la main et on la portait soi-même à la bouche.

même lui parler par la fenêtre. Comme Rabban Bar-Yaldâ s'en retournait à son couvent, il rencontra sur sa route un villageois. R. Bar-Yaldâ l'appela et lui dit : « Tu vas, sans doute, trouver R. Ishô'; quand tu arriveras près de lui et qu'il t'ouvrira la porte, tu lui diras : Bar-Yaldâ te fait dire : Le Christ t'a-t-il prescrit d'ouvrir ta porte aux séculiers et non point aux moines? » — Quand le paysan arriva près du saint, la porte lui fut ouverte, selon la parole de R. Bar-Yaldâ; et ce séculier répéta au saint ce que lui avait dit R. Bar-Yaldâ. Alors, R. Ishô' envoya un de ses disciples, comme messager, après R. Bar-Yaldâ. Celui-ci revint près de lui. Après qu'ils eurent prié et se furent assis, R. Ishô' dit à R. Bar-Yaldâ : « Pourquoi es-tu irrité contre moi de ce que je ne t'ai pas ouvert ma porte? N'as-tu pas lu dans le livre des histoires des amis de Dieu cette parabole dans laquelle il est dit : Prends l'exemple d'un roi qui siège sur son trône au milieu de ses grands et qui s'entretient avec l'un d'entre eux. Si celui avec lequel il parle détournait du roi son visage pour s'entretenir avec un de ses collègues, de quel châtiment ne serait pas digne ce serviteur qui abandonnerait la conversation du roi pour s'entretenir avec son semblable? Au moment où tu es venu me trouver, je me tenais en présence du Christ, roi de tous les mondes, et je m'entretenais avec lui, par sa grâce et sa miséricorde. Je ne pouvais donc pas quitter le Christ et sa conversation, pour considérer quelque chose du monde! ».

Ainsi, ce bienheureux s'était élevé et était parvenu à une telle sublimité, une telle perfection, une telle familiarité, dans l'amour des enfants [de Dieu], qu'en tout temps il pouvait converser avec le Christ Notre-Seigneur, devant qui il se tenait continuellement pour le louer et le chanter. Au Christ qui l'a fait grandir et triompher : gloire, confession et louange! et sur nous soient ses miséricordes et sa grâce, pour toujours! Amen.

VI. — Rabban Shoubhalishô'. — Que Notre-Seigneur nous exauce par ses prières! Amen.

Cet océan de sagesse, cette source de prudence, à qui le Seigneur avait confié le soin de diriger en Dieu la vie des hommes,

était du couvent de saint Rabban Hormizd. Il fut le disciple et le familier de Rabban Yohannan. Après la mort de Rabban Yohannan, le Christ voulut que, par sa migration au couvent de saint Rabban Ishôʿyahb, il fît briller là l'éclat de la lampe de ses œuvres divines. Et par la volonté de celui qui fait toute chose selon son dessein, il émigra à ce couvent de Rabban Ishôʿyahb (1).

Ses triomphes et la sublimité de ses œuvres divines surpassent la faiblesse de notre misérable parole. Il était le plus grand directeur de son temps, de sorte que quand les frères allaient trouver Rabban Ishôʿ de Koumateh, il leur disait : « Allez, mes enfants, vers cet océan de direction, Rabban Shoubhalishôʿ de Beit Rabban Ishôʿyahb. »

Rabban Youssef allait constamment près de lui et se dirigeait d'après son conseil, après la mort de Rabban Ishôʿ.

Rabban Youssef racontait qu'un jour qu'il était près de lui et qu'il écrivait quelque chose de ce qu'il lui avait conseillé relativement à la pratique du silence, Rabban Shoubhalishôʿ voyant qu'il était très habile dans l'écriture voulut l'humilier, afin qu'il ne s'enorgueillît pas de la célérité et de l'habileté de sa main pour écrire. Le saint lui dit : « Youssef, mon fils, sache que j'ai écrit dans une nuit, avec une lampe, tout l'évangile de Yohannan. » — Rabban Youssef fut surpris de cela et ne lui répondit pas un mot.

Rabban Youssef nous racontait ainsi un prodige accompli par ce saint et dont il fut lui-même l'objet :

Une semaine d'obligation, comme il était dans sa cellule, il fut atteint d'une grave maladie et resta pendant plusieurs jours étendu à terre sans pouvoir se tenir sur ses pieds. Personne ne le sut; car personne n'avait l'habitude d'aller près de lui, surtout pendant les semaines d'obligation. Étant très affligé par la violence de la maladie qui ne lui permettait pas de se tenir sur ses pieds, il invoqua l'aide du saint et dit en lui-même ceci : « Hélas! Rabban Shoubhalishôʿ! ne vois-tu donc pas dans quel abattement et dans quelle anxiété je suis? Ne feras-tu pas, par ta prière, que j'obtienne un peu de soulagement à l'affliction que j'éprouve? » — Et, au même instant, voici que Rabban Shoubhalishôʿ se trouva à l'entrée du portique (2), s'approcha de Rab-

(1) Cf. ci-dessus, p. 34.
(2) Στοά. — Probablement la partie de la cellule formant une sorte d'alcôve.

ban Youssef et lui dit : « Vois, mon fils, combien tu as blasphémé contre moi! Tends ta main vers moi. » — Rabban Youssef tendit sa main vers lui, et le saint la lui prit et le fit tenir sur ses pieds, guéri de toute son affliction. Quand Rabban Youssef se tint sur ses pieds, il voulut saluer le saint, mais celui-ci sortit par l'entrée du portique et ne donna pas à Rabban le temps de lui parler. Rabban Youssef pensa qu'il avait peut-être une raison [de sortir]. Ayant attendu un peu, sans qu'il revînt, il sortit dans la cour de sa cellule pour voir ce qu'était devenu le saint. Il regarda çà et là et ne vit personne. Comme il se mit à l'appeler, son ange gardien lui dit : « Pourquoi appelles-tu ainsi quelqu'un qui n'est pas avec toi dans la cellule? Le saint est venu vers toi en esprit, pour te guérir, et il est retourné à sa cellule. » — Alors Rabban Youssef comprit ce qui avait eu lieu.

Après les semaines d'obligation, il s'en alla avec d'autres frères trouver le saint. Quand ils entrèrent près de lui, qu'ils eurent prié, selon la coutume, et qu'ils se furent assis, le saint dit à Rabban Youssef : « Comment te portes-tu, mon fils, comment vas-tu? » — Rabban lui répondit : « Par Dieu, grâce à tes prières, je vais bien. Depuis le moment où tu m'as pris la main et m'as redressé sur mes pieds, je suis complètement guéri de la maladie dans laquelle j'étais tombé. » — Le saint, voyant que Rabban Youssef avait parfaitement compris ce qu'il avait fait pour lui, lui frappa amicalement sur l'épaule, en souriant, et lui dit : « Tais-toi, mon fils, et ne dis pas quelque chose qui n'a pas eu lieu. » — Ceux qui étaient assis avec eux ne comprirent point le sens de leurs paroles, parce qu'ils parlaient l'un avec l'autre mystérieusement.

Il n'y a point d'action providentielle qui s'exerce en vain ; ceux qui n'ont pas une véritable intelligence de cette action, en la considérant seulement extérieurement, pensent qu'elle est inutile; cependant il n'en est pas ainsi, et toute action providentielle s'exerce pour un certain motif; tout est dirigé par Dieu en vue de l'utilité; et voilà pourquoi il ne faut pas considérer le côté extérieur de la Providence, mais bien le secret caché aux étrangers, mais manifeste pour les familiers. Celui qui n'est pas bien persuadé de cela doit tout au moins s'abstenir de discuter avec le gouverneur qui distribue sagement toute chose et

fait tout en vue du bien universel, et de dire : « Pourquoi ceci? A quoi bon cela? » Il doit, au contraire, louer celui qui fait tout sagement selon sa volonté. Prions-le de nous donner la sagesse de l'esprit, pour connaître et comprendre les secrets cachés dans les actions admirables de sa Providence.

Or, le saint dont nous parlons fut l'objet d'une action providentielle dont tout le monde ne comprit pas le sage dessein; mais celui-là possède une grande science qui saisit le dessein secret qui y est renfermé, comme il a été dit.

Le Christ avait dit à ce bienheureux, dans une révélation spirituelle, qu'il ne mourrait point dans le couvent de R. Ishô'yahb, mais bien dans le couvent de Abba Youssef, qui était dans le voisinage de Balad (1). Dès qu'il eut reçu cette manifestation, le saint partit et s'en alla au couvent de Abba Youssef (2). Il entra dans le martyrion de ce couvent et pria le Christ de lui prescrire ce qu'il voulait. — Le Christ a coutume, dans son adorable sagesse, de révéler de grandes choses à ses saints, mais il leur cache de temps en temps de petites choses pour les préserver de l'orgueil, afin que cela soit pour eux comme l'aiguillon paulinien (3) qui leur rappelle que leur place est encore en ce monde de douleurs, bien que par leur esprit ils habitent en haut, dans les cieux. — Le Christ ne lui répondit rien à ce qu'il demandait. Par la science divine qu'il possédait, il connut la faiblesse de notre nature et s'humilia devant Dieu. Il fit sa prière et dit ceci : « O Christ, Notre-Seigneur et notre Dieu! je sais et je confesse que je ne suis pas digne que tu me fasses connaître ta volonté sans intermédiaire. Mais, Seigneur, voici que je vais sortir du couvent; je te demande de placer dans la bouche du premier que je rencontrerai ce qu'il te plaira qu'il me dise. » — En sortant du couvent, il rencontra un Ta'lavéen, monté sur son chameau, qui allait à Balad. Il lui dit : « Arrête un peu, homme, j'ai quelque chose à te dire. » — Le Ta'lavéen répondit : « Dis ce que tu veux. » — Il reprit : « J'ai envie de venir demeurer dans ce couvent; que me conseilles-tu à ce sujet? » — L'homme lui répondit : « Ton esprit, vieillard, est-il si stupide! Va à ton

(1) Ville sur le Tigre, à environ 32 kilomètres au sud de Mossoul.
(2) Sur ce couvent et son fondateur, voir J.-B. Chabot, le *Livre de la Chasteté*, n° 110.
(3) Allusion à la parole de saint Paul, II Cor., xii, 7.

couvent; quand Dieu voudra t'amener là, il t'y amènera sans que tu le veuilles, au moment où il lui plaira. » — Le bienheureux retourna à son couvent en se frappant la poitrine et en disant : « Malheur à toi, Shoubhalishôʿ, qui as reçu une leçon d'un Taʿlavéen! »

Quelque temps après, une violente tempête s'éleva contre le saint. Il quitta sa cellule, au moment voulu par la providence divine, selon la prophétie du Taʿlavéen et la prescience essentielle de notre sage économe, et il s'en alla au couvent de Abba Youssef. Le soir du jour même où il entra dans le couvent, au milieu de la nuit, subitement et sans douleur, son âme pure s'en alla vers celui qu'elle chérissait plus que tout l'univers et tout son contenu. Le lendemain matin, les moines s'assemblèrent pour ensevelir le corps du saint, comme il convenait. Ils lui creusèrent un tombeau à l'entrée de l'église. Ils trouvèrent en cet endroit un moine dont le corps était conservé, ainsi que les vêtements qui l'enveloppaient; il ne différait en rien de celui qui aurait été déposé dans le tombeau le jour même. Personne ne savait depuis combien de temps il y était, et il y avait dans le couvent des vieillards âgés qui ne se souvenaient pas que quelqu'un eût été enseveli là. Ils voulurent lui creuser un autre tombeau. Or, il y avait dans le couvent, un vieillard vertueux qui sortit de sa cellule et vint en criant à haute voix et en disant : « Voilà bien la sépulture qui convient à de si grands saints! » Il descendit dans le tombeau et vénéra le mort qui y était. Puis il dit aux moines : « Remettez les dalles (1) à leur place, et placez ce saint par-dessus ces dalles; car, telle est la volonté du Christ, que ces deux saints soient dans un même tombeau. »

La Providence de Dieu est digne d'admiration et de louange continuelle. Elle est d'autant plus admirable qu'elle réunit beaucoup de choses en une seule. Ceux qui sont versés dans la science et prudents, doivent rentrer un peu en eux-mêmes, et méditer cette providence dans leur esprit. Certes, ils peuvent aussi demander à Dieu de leur donner la sagesse à l'aide de laquelle ils comprendront peut-être le mystère caché dans ce

(1) Le mot syriaque « *qerashé* », que je traduis ainsi, par conjecture, est tiré de la langue vulgaire et signifie « charpente, toit ». — Il s'agit donc du couvercle du sépulcre.

qui se passa à l'égard de ce saint. Pour moi, je voudrais faire connaître quelques-uns des différents mystères qui y sont contenus; mais il ne convient pas que nous sortions du chemin que nous parcourons dans cette histoire, ni que notre discours s'attarde dans les explications des actions et des choses qui s'accomplissent chez les saints.

Gloire incessante, constante et perpétuelle, à Celui qui les dirige, qui les fait triompher, qui est le distributeur de leurs œuvres selon le dessein de sa volonté! Et que les miséricordes et les grâces du Christ Notre-Seigneur s'étendent sur la faiblesse et la misère du pauvre écrivain, et sur ses frères! Amen.

VII. — De Rabban Mousha, du couvent de Beit Çayarê. — En toi, Seigneur, je me réfugie, et j'invoque ton aide : Viens à mon secours!

Maintenant que nous sommes parvenu dans notre faible discours à l'histoire de ce temple de la grâce, de l'économe du Christ, l'ange humain, le séraphin corporel, Rabban Mousha, admirable pour les anges et pour les hommes, il convient de faire savoir d'abord qu'il existe à son sujet une grande histoire d'environ quatre-vingts chapitres, de laquelle on peut apprendre ses œuvres admirables et supérieures au monde, les prodiges et les miracles qu'a faits le Christ par ses mains. Or, de même que les grapilleurs grapillent après les vendangeurs, de même nous aussi, misérable, nous glanerons quelques-uns des nombreux prodiges accomplis par lui : ceux que le rédacteur de son histoire n'a pas écrits et que nous avons appris de Rabban Youssef lui-même; nous les placerons dans cette histoire pour l'utilité de ceux qui la rencontreront. Ce n'est pas une chose nouvelle que quelqu'un écrive au sujet des saints les choses qui ont été laissées de côté par les premiers rédacteurs de leurs histoires. Si quelqu'un veut connaître cela parfaitement, il pourra l'apprendre par beaucoup d'exemples; et premièrement, de l'adorable Évangile, car, après que les trois premiers évangélistes eurent écrit sur les actes de Notre-Seigneur sur la terre, l'évangéliste Jean écrivit en dernier lieu des choses que ceux-ci avaient omises et n'avaient pas écrites pour quelque motif, selon

le bon plaisir du Christ leur maître et le maître de tout. — Examine l'une après l'autre les histoires ecclésiastiques, composées par des docteurs et des savants, et tu constateras que chacun d'eux a pris soin d'écrire et de faire connaître ce qui avait été omis par l'autre. — En un mot, pour ne pas allonger notre discours, on pourra apprendre cela de beaucoup d'exemples et principalement du livre du Paradis des Orientaux composé par Rabban Youssef « le Voyant des choses secrètes » (1).

Comme on ne peut pas écrire dans un seul livre tout ce qu'a fait le Christ par chacun de ses saints, je mettrai dans cette histoire, comme une bénédiction, quelques-unes des actions glorieuses de ce Père spirituel : celles que l'auteur de son histoire n'a pas écrites. Ce n'est pas que je méprise son travail, à Dieu ne plaise! mais comme un grapilleur après les vendangeurs, je glanerai après lui, comme je l'ai dit plus haut.

Rabban Mousha était originaire du village de Gôlmard dans le pays de Zôzan (2), ainsi que le fait connaître son histoire. Il prit l'habit du monachisme dans le couvent de saint Rabban Mar Bôktyazd, situé dans ce pays. Quand Rabban Bar-Yaldâ alla à ce couvent, pour la raison que fait connaître l'histoire, Rabban Mousha se fit son disciple et lui devint très familier; et quand il revint à son couvent, Rabban Mousha vint aussi avec lui à ce couvent de Mar Abraham le Pénitent qui est connu, comme par hasard, sous le nom de Beit Çayarê (3).

Peu à peu, il s'éleva de degré en degré, d'un échelon à l'autre, et de contemplation en contemplation, jusqu'à ce qu'il eût atteint toute la perfection et la mesure de la spiritualité. Il était très humble, et surnaturellement. En lui s'accomplit aussi réellement ce qui a été dit de son homonyme (4) : « Moïse était le plus

(1) Joseph Hazzaya. — Cf. Wright, *Syr. lit.*, p. 128 et suiv. — Assémani (*Bibl. or.*, t. III, part. 1, p. 100), qui le confond avec Joseph *Houzaya* (le *Houzite*), lit son surnom *Hazaya*, et l'interprète par *Videns*, comme notre auteur; le titre des ouvrages mystiques de cet écrivain, qui vivait au sixième siècle, semblerait justifier cette interprétation; mais l'on s'accorde généralement à voir dans le mot *Hazzaya*, un ethnique : et l'on traduit Joseph de *Hazza* (village près d Arbèle). Cf. *Le Livre de la Chasteté*, n° 125.

(2) La vocalisation est donnée par le ms. — Sur la situation de ce lieu, cf. Hoffmann, *Auszüge* etc., p. 193.

(3) Cf. ci-dessous, page 157 et suiv.

(4) Num., xii, 3. — En réalité le texte biblique porte « mitissimus ». Ce verset est une glose ajoutée tardivement au texte.

humble de tous les hommes de la terre. » — Avec liberté et sans crainte aucune, je dis aussi, moi, misérable, que notre Mousha fut le plus humble de tous les hommes qui étaient sur la terre, comme l'ancien Moïse des Israélites; de sorte que souvent il fut blâmé par des hommes vertueux, par des vieillards saints et zélés qui, enflammés du zèle divin, lui disaient : « Pourquoi ne reprends-tu pas ceux qui sont dignes de blâme? » — Il leur répondait humblement et doucement ceci : « Parce que mes fautes ne me permettent pas de voir celles des autres. A Dieu ne plaise que je voie un défaut en quelqu'un si ce n'est en moi! Pendant l'espace de quinze ans je me suis adonné aux labeurs et aux sueurs et j'ai demandé au Christ qu'il m'accordât de voir mes propres péchés et non ceux des autres, et qu'il me revêtit de son vêtement d'humilité et de mansuétude pour en user à l'égard de tous et supporter tout. »

En vérité, il surpassait tout le monde en cette vertu, et aussi par sa miséricorde et par l'ardente charité dont il était rempli.

J'interrogeai un jour Rabban Youssef et je lui demandai de me dire à quel degré était parvenu saint Rabban Mousha. Il me répondit : « Sache, mon fils, que Rabban Mousha parvint au degré de Rabban Mar Yohannan, le Dailamite (1). »

Du temps de Rabban Mousha, le couvent de Beit Çayarê fut très florissant et peuplé de nombreux frères. Du temps de Rabban Bar-Yaldâ, il y avait seulement soixante frères dans ce couvent; du temps de R. Mousha, le nombre des moines s'éleva à trois cents : il comptait plus de reclus qu'il n'avait eu de moines autrefois.

Ce couvent était vraiment la Jérusalem d'en haut. Tous ceux qui avaient le désir de la perfection y accouraient de tous lieux. Toutes les cellules du couvent, excepté les premières qui existaient du temps de Rabban Bar-Yaldâ, furent bâties par les soins et aux frais de Rabban Mousha. Il bâtissait même des cellules aux cénobites avant qu'ils sortissent de la communauté.

Rabban Youssef nous racontait ceci :

Un jour qu'il était près de R. Mousha, celui-ci lui dit : « Monte au grenier qui est au-dessus de la porte de la cour (2),

(1) Cf. ci-dessus, p. 47, n. 2.

(2) Le mot *ba'lta* employé ici signifie, dans la langue vulgaire, « porte d'entrée, porte de la cour », d'après ce que m'écrit un prêtre chaldéen.

et reviens. » — Le grenier qui était au-dessus de cette porte était très petit, celui qui y montait ne pouvait s'y tourner. Rabban Youssef étant donc monté dans ce grenier y vit sur le sol environ deux *qabê* de froment et autant de pois chiches et de lentilles. En revenant auprès de R. Mousha, après être descendu du grenier, celui-ci ne lui dit rien, et lui-même ne lui demanda point pourquoi il lui avait commandé cela, mais il comprit, dans la sagacité de sa science, qu'il y avait là un mystère; car R. Mousha n'avait point coutume de lui cacher quelque chose des mystères que le Christ Notre-Seigneur opérait en lui. — R. Youssef disait qu'à l'aide du peu [de provisions] qui se trouvait dans ce grenier on bâtit cette année-là environ vingt cellules. Il donnait abondamment, à quiconque lui en demandait, soit du froment, soit des autres aliments qui étaient dans ce grenier, et à mesure qu'il en prenait la provision se trouvait multipliée, sans jamais manquer ni même diminuer. Quiconque a vu les cellules de ce couvent, leur grandeur et leur amplitude, comprendra à peu près combien de *garibê* de froment ont dû être mangés pendant la construction de chacune d'elles.

Or, la vertu et le précepte de Celui qui multiplia entre les mains de ses disciples cinq petits morceaux de pain pour en rassasier quatre mille (1) personnes, hommes, femmes et enfants, fit aussi cela par l'effet de sa puissance, par les mains de son économe, Rabban Mousha.

Rabban Youssef l'appelait, en effet, ainsi : c'est-à-dire « économe du Christ »; et il disait continuellement qu'en vérité le Christ Notre-Seigneur avait placé Rabban Mousha à la tête de ceux de sa maison et l'avait pour ce motif enrichi de tous les dons de son trésor pour en distribuer en maître, comme il voulait, aux hommes qui en ont souverainement besoin.

Rabban Youssef racontait encore ceci :

Souvent, quand le frère chargé du soin du réfectoire des frères apportait les vases dans lesquels il prenait l'huile pour la provision de la table, il voyait le saint prendre ces vases, entrer dans la chambre intérieure, et les rapporter pleins d'huile, sans pourtant rien mettre dedans. Il ajoutait cette chose

(1) Johan., xv, 38. — Le texte du ms. porte, par erreur, *quarante* mille.

fort admirable : que le frère servant savait très bien tout ce qu'il y avait dans cette chambre, mais que le saint l'empêchait, par la vertu de sa prière, de comprendre ce qu'il faisait, ou même de penser et de dire : « Puisqu'il n'y a pas beaucoup d'huile dans cette chambre, d'où vient donc toute celle qu'il en tire? »

Quand R. Youssef vint au couvent de Beit Çayarê, il ne pouvait aucunement lire dans un livre : car il en était au degré de l'opération de l'âme, et tout son travail et son application étaient un labeur spirituel. Or, R. Mousha lui demanda de lire en présence des frères, quand ils s'assemblaient dans sa cellule, afin qu'ils jouissent de sa lecture. — R. Youssef lui ayant dit qu'il ne le pouvait faire, pour le motif qui lui était connu, R. Mousha reprit : « J'ai demandé pour toi au Christ, et il t'a concédé de pouvoir lire en présence des frères quand ils seront assemblés, pour qu'ils en jouissent. » — Il le signa et lui ordonna de lire. Et depuis ce jour, quand les frères étaient assemblés dans la cellule de R. Mousha, la grâce de pouvoir lire dans leur réunion était concédée à R. Youssef.

Un jour que tous les moines étaient assemblés dans l'église, et R. Mousha avec eux, pour la rogation, R. Youssef s'assit pour lire la leçon de la rogation. R. Mousha avait coutume de ne pas s'asseoir pendant que R. Youssef lisait. R. Youssef courait dans sa lecture, comme un cheval rapide. Tout à coup il se tut, et s'arrêta sans pouvoir proférer une seule parole. Il tourna son regard vers le saint comme pour lui signaler la chose. Rabban Mousha ne le regarda point. Au bout d'un instant, il se tourna vers lui et lui dit, comme quelqu'un qui ne se serait pas aperçu du fait : « Pourquoi gardes-tu le silence et ne lis-tu pas comme de coutume? » — Et à l'instant même, le lien de sa bouche fut rompu, et il lut comme auparavant. Quand il se leva de son siège, il s'approcha de R. Mousha et lui dit : « Rabban, pourquoi cela m'est-il arrivé? » — Rabban Mousha lui répondit en souriant : « Pour que tu connaisses ta force, et que tu saches que ce don ne vient pas de toi, mais purement de la grâce qui t'a été gratuitement conférée. » — Et il ajouta : « J'ai vu les paroles qui sortaient de ta bouche, qui volaient comme des étincelles de feu, et qui s'élevaient en haut. » — Il

le bénit et le congédia en paix, et R. Youssef loua la bonté du Christ qui l'avait enrichi [de ce don].

J'ai raconté plus haut (1), dans l'histoire de Rabban Ishô', comment celui-ci avait empêché R. Youssef de se servir de l'écriture, au point qu'il ne put même ramasser les feuillets qu'il avait commencés. — Un jour, saint R. Mousha lui dit : « Mon frère, je veux que tu nous écrives quelques volumes pour les mettre dans notre cellule. » — Rabban Youssef lui répondit : « Je suis lié en cela par le précepte de R. Ishô', et je ne puis écrire quoi que ce soit. » — R. Mousha reprit : « Le précepte de R. Ishô' est aussi le nôtre : nous sommes tous les deux du Christ; mais je demanderai au Christ qu'il te délivre du lien qui t'empêche d'écrire. » — Puis il signa sa main droite, pria pour lui, et lui ordonna d'écrire. R. Youssef se soumit à son ordre. Il commença à écrire le jour même. Quand il eut écrit à peu près la moitié d'une page, son calame lui fut subitement enlevé de la main et projeté au loin. Il se leva, pria, fit le signe de la croix et reprit le calame de l'endroit où il était tombé. Mais quand il voulut se remettre à écrire, le calame lui fut de nouveau arraché de la main. Il se leva comme la première fois et reprit le calame. La même chose arriva une troisième fois. Alors il se leva, alla trouver le saint et lui fit savoir ce qui s'était passé. R. Mousha, souriant, selon sa coutume, lui dit : « Cela t'est arrivé parce que tu as transgressé le précepte de saint R. Ishô', et afin que tu connaisses ta force; mais maintenant, va écrire, et rien de semblable ne t'arrivera. » — Rabban Youssef comprit alors le dessein du saint qui avait voulu lui faire comprendre par là combien grande était l'autorité de R. Ishô', et combien plus grande était la sienne propre, qui annulait le premier précepte. Depuis ce jour-là, R. Youssef se mit à écrire et copia de nombreux livres.

Rabban Youssef racontait qu'un jour un Arabe, enflé de vaine gloire, docteur des Herzdanéens (2), très connu dans ce pays, vint trouver saint Rabban Mousha et lui dit : « Vieillard, je voudrais engager une discussion avec toi. » — R. Mousha lui répondit : « Je suis un homme grossier, semblable à un animal, et je n'entends rien à la discussion. » — Et à ce moment,

(1) Ci-dessus, p. 109.

(2) Je pense que ce nom désigne les habitants d'un village de la région.

un ange frappa cet homme : son visage se retourna en arrière, toutes ses facultés et ses sens s'arrêtèrent; il devint comme un bois sec, sans aucune sensibilité. Rabban Youssef eut pitié de ce misérable, et pria le saint en sa faveur. Rabban Mousha regarda le malheureux et fit sur lui le signe de la croix vivifiante; alors son visage se retourna et se redressa comme auparavant; ses sens et ses facultés furent déliés du lien dont ils avaient été justement enchaînés; il se mit à parler et à remercier le saint, à louer et à glorifier le Dieu qui grandit et fait triompher ses saints.

Un jour, R. Youssef alla trouver le saint et lui raconta une chose [en lui demandant] que personne ne sût ce qu'il lui avait raconté. — Trois jours après, R. Youssef et l'homme dont il avait parlé se trouvaient réunis près de R. Mousha. Celui-ci voulut faire comprendre à Rabban Youssef qu'il avait eu tort de lui demander, en doutant de lui, de garder un secret et de ne pas le dévoiler; et aussi qu'il pouvait le révéler et faire en sorte que celui qui l'entendait parler ne comprît pas plus ce qu'il disait que s'il eût gardé le silence. — Comme ils étaient assis et conversaient tous les trois : R. Mousha, R. Youssef et le moine dont R. Youssef avait raconté l'histoire, ce moine venait de commencer à dire quelque chose, quand Rabban Mousha se tourna subitement vers R. Youssef et lui dit d'une voix plus élevée que de coutume : « Quelle est cette histoire que tu m'as racontée, Rabban Youssef? Ne m'as-tu pas raconté telle et telle chose? » — Et il se mit à répéter tout ce que R. Youssef lui avait dit. Celui-ci demeura stupéfait; il regarda le moine, et il le vit comme un morceau de bois sec, sans aucune sensibilité, de sorte qu'il ne comprenait pas ce que disait le saint; il n'avait plus connaissance de lui-même et ne percevait absolument rien. — Alors R. Youssef comprit la pensée du saint et lui dit : « Assez, maître, assez! Je n'ai point de doute; je crois. » — Alors R. Mousha se tourna vers le moine et fit de son côté le signe de la croix. Ses sens se ranimèrent et sa connaissance lui revint; il ne s'aperçut point de ce qui s'était passé, ni même que son propre récit avait été interrompu; mais il continua sa narration en achevant la phrase qui était dans sa bouche.

Qui n'admirerait ce saint qui rendait les hommes raisonnables

semblables à la créature insensible, ceux qui entendent et qui comprennent semblables à des sourds et à des êtres dépourvus d'intelligence! Mes frères bien-aimés, je vous supplie, dans la charité, de ne pas vous contenter du récit matériel de ce prodige; mais considérez bien que c'est un prodige surnaturel, tout à fait au-dessus de toute admiration.

Pendant l'Avent, Rabban Youssef demeurait dans sa cellule, selon sa coutume. Il tomba dans une très grave maladie et demeura environ quinze jours comme paralysé et sans pouvoir se tenir sur ses pieds. Un jour, il se dit à lui-même, à haute voix, selon sa coutume : « O Rabban Mousha! Il ne convenait donc pas que tu me visitasses, dans cette maladie et cette affliction où je suis. » — Et voici qu'au moment où il achevait cette parole, R. Mousha se trouva à l'entrée de l'alcôve (1) où gisait R. Youssef, malgré la porte fermée et verrouillée. Rabban Mousha lui dit : « Prions, que la paix soit avec nous! » — Rabban Youssef reprit : « Comment! depuis que je suis dans la maladie et l'infirmité de la paralysie tu ne m'as pas visité; et maintenant tu me demandes de me lever pour prier! » — Rabban Mousha lui dit : « Lève-toi maintenant et prie d'abord; ensuite tu feras tes reproches et tes récriminations. » — A la parole du saint, R. Youssef se leva et se mit sur ses pieds, tout à fait guéri. Ils prièrent et se saluèrent mutuellement. Quand ils furent assis, R. Mousha dit à R. Youssef : « Tu as quelque chose? apporte-le, que nous nous réjouissions. » — R. Youssef apporta un certain fruit, et lui dit que c'était la mère de Shahleph qui le lui avait envoyé. R. Mousha dit : « Alors, nous appellerons aussi Shahleph, pour qu'il se réjouisse avec nous. »

Ce Shahleph était un cénobite. Il était souvent saisi par l'esprit malin et en était fort tourmenté. Bien des fois il avait prié le saint à ce sujet, sans en obtenir de soulagement, parce que l'heure n'était pas encore venue. — Comme le saint prononçait ces mots, voici que Shahleph frappait à la porte. — Et à ce propos, R. Youssef racontait que quand le saint demandait quelqu'un, alors même que cette personne était au loin, elle se trouvait sans retard près de lui. — Il ouvrit la porte à Shahleph et le fit entrer. Quand ils eurent mangé, R. Mousha

(1) Litt. : « le portique », στοά.

prit une coupe de vin et fit sur elle le signe vivifiant de la croix, ainsi que R. Youssef, puis il la donna au cénobite Shahleph. Lorsque celui-ci eut bu le vin qui était dedans, R. Mousha lui dit en souriant : « Shahleph, si l'esprit qui est en toi ne sort pas avec cette coupe, rien autre chose ne pourra le faire sortir. » — Depuis cet instant, le cénobite fut totalement délivré.

Il y avait dans le village de Kaphar-Qourê, dans le district de 'Aïn-Babel, un Kartavéen de ceux qu'on appelle Daséniens (1). Il se nommait Kêmel. Ayant entendu raconter une histoire à son sujet, je voulus, moi misérable, l'apprendre de la propre bouche de cet homme, car il est demeuré en cette vie temporelle jusqu'à présent. — Un jour, il vint chez nous, pour saluer R. Youssef, selon sa coutume; je lui demandai de me raconter son histoire avec R. Mousha, et il se mit à me dire ceci :

« Sache que j'étais un assassin sanguinaire et sans pitié. » [Il raconta] qu'il se livrait au brigandage, et avait tué beaucoup de gens. Il avait un frère qui fut tué dans le village de Mariôs, dans le pays de Zôzan. Il vint un jour au moulin du couvent, qui est sur la rivière du Çaphna (2). Il y trouva le moine Kôma, dont nous avons parlé plus haut (3). Comme Kôma était du village de Mariôs, dans lequel avait été tué le frère de ce Kêmel, il tira contre le moine un grand couteau qu'il avait avec lui, renversa Kôma sous ses pieds et l'égorgea. Ce brigand affirmait avec serments et disait que, jusqu'au moment où le couteau avait atteint l'os du cou [de Kôma], il vit et comprit clairement la chose, mais qu'ensuite il n'eut plus connaissance de ce qui se passa. L'ange de Dieu renversa cet assassin et repoussa cet impie loin du moine; il fit échapper celui-ci au massacre, sain et sauf, sans aucun dommage. Le misérable demeura étendu à cette place, comme un homme tué, depuis ce moment jusqu'à la même heure [le lendemain], sans aucune connaissance. Alors, il s'éveilla de son immobilité et de sa prostration, et il se leva sans savoir ce qui lui était arrivé. Cependant, il sut et connut parfaitement qu'il avait réellement tué Kôma; mais qu'était-il devenu? il n'en savait rien. Il alla

(1) Sur la région de Dasen, cf. Hoffmann, *Auszüge* etc., pp. 202-207.
(2) Affluent de la rive gauche du Habour. — Cf. Hoffmann, *Auszüge*, p. 193.
(3) Ci-dessus, p. 78.

à son village, et quelques jours après il tomba dans une grave maladie : une paralysie qui le fit beaucoup souffrir pendant environ une année. Sa mère le pressait vivement de se laisser transporter par elle près de saint R. Mousha; comme il était très mauvais, il n'y consentait point. Enfin, sa mère le chargea de force sur un âne, et l'amena au couvent près du saint. Lorsque celui-ci le vit, il lui dit : « Kêmel, pourquoi as-tu agi ainsi avec Kôma? » — Et il envoya chercher celui-ci. Quand Kôma vint, Kêmel en le voyant fut très surpris qu'un homme assassiné se trouvât encore en vie. Rabban Mousha lui dit : « Kêmel, embrasse les pieds de Kôma, et tu seras guéri. » — Kêmel accomplit son ordre, et Kôma s'en retourna à sa cellule. Rabban Mousha fit dresser la table, s'y assit, appela cet homme et lui dit : « Kêmel, viens manger. » — A cette parole, Kêmel se redressa et se leva guéri, comme quelqu'un qui n'aurait jamais souffert. Il s'approcha de la table et mangea. Le saint le renvoya à sa maison après l'avoir averti et admonesté longuement. Il sortit d'auprès du saint doublement guéri : je veux dire dans son corps et dans son âme. Il fit monter sa mère sur l'âne qui l'avait apporté et s'en alla à pied à son village, louant et glorifiant Dieu pour sa guérison. De ce jour, il fut tout à fait autre, et jusqu'à sa mort il revint fréquemment au couvent recevoir la bénédiction des moines. — J'ai appris toutes ces choses de la propre bouche de ce Kartavéen.

Il y avait dans le couvent un moine enfoncé dans le péché et dans la révolte. Il entrait dans les cellules des frères et volait tout ce qu'il y trouvait. Rabban Mousha savait cela; il le réprimandait et usait de longanimité envers lui, dans l'espoir qu'il se réveillerait de son impiété et ferait pénitence de sa malice. Lui, au contraire, dans son mépris de la patience divine, ne faisait qu'accroître sa malice. Un jour, R. Youssef vint trouver R. Mousha et rencontra cet homme criminel qui sortait de la porte de la cour du saint. Il le vit le visage tout changé, et privé de toute intelligence. Rabban Youssef entra près du saint et le trouva enflammé du zèle divin. Il criait en disant : « Combien de temps, et jusqu'à quand le supporterai-je et le tolérerai-je? »

R. Youssef tomba aux pieds du saint, et le pria d'avoir pitié de ce misérable, de se calmer de sa fureur et de ne pas

le faire périr. Rabban Mousha lui dit : « Ne fais rien ; le trait est sorti de l'arc, et il ne peut retourner. » — Deux jours après, ce malheureux s'en alla au village de Beit Mourdani et quitta son saint habit. Puis, après deux autres jours, il s'en alla à la chasse avec des hommes qui lui ressemblaient. Il prit un javelot à deux pointes : il le lança au loin, et celui-ci se fixa en terre. Ce misérable s'étant mis à courir, tomba, dans la rapidité de sa course, sur le javelot qui était dressé, et qui pénétra dans son cœur et sortit par son dos. Et ce misérable mourut de ce cruel châtiment qu'il avait mérité.

Rabban nous racontait encore ceci :

Un jour que R. Mousha se tenait avec lui et d'autres moines sur le seuil de sa porte, il lui dit : « Hâte-toi, descends les degrés qui sont sur le chemin de la cellule; tu rencontreras un diacre qui veut venir près de nous; frappe-le sur la bouche, et reviens près de moi. » — Rabban Youssef partit, selon l'ordre du saint. Un diacre courait et montait alors en hâte les degrés. Quand Rabban arriva près de lui, il le frappa sur la bouche, comme le saint le lui avait prescrit, et cet homme retourna aussitôt en arrière, sans rien lui dire. Il revint ensuite vers le saint, tourmenté d'avoir frappé un homme, image de Dieu. Il pria le saint de lui faire connaître l'affaire de cet homme. Rabban Mousha lui répondit : « Ne t'afflige pas; tu n'as pas souffleté l'image honorable de l'homme, mais l'impudent qui mettait la vaine gloire dans la bouche de ce diacre, et qui le pressait de venir me louer devant les frères réunis ici. Voilà pourquoi je t'ai envoyé souffleter le démon qui était sur sa bouche, et non pas l'homme, image de Dieu, qu'il tenait captif. Et voilà aussi pourquoi cet homme ne t'a rien dit; mais, délivré du démon, il est retourné et s'en est allé par la route par laquelle il était venu. »

Rabban Youssef nous racontait encore ceci :

Un jour, il alla selon sa coutume trouver R. Mousha qui le retint pour se récréer avec lui. Il prit une jarre qui était placée dans la cour la tête en bas. Il souffla dedans comme pour qu'il n'y restât point de poussière, et il la posa toute droite sur son fond, tandis que R. Youssef l'observait. Il entra dans la chambre intérieure et se mit en prière; puis il sortit, prit cette jarre pleine de vin, et la posa devant R. Youssef. Celui-ci examina la

jarre et la vit pleine de vin; il admira ce prodige et glorifia Dieu. En mangeant, ils burent de ce vin miraculeux et R. Youssef disait : « De ma vie, je n'ai bu du vin comme celui-là, et je ne puis vous parler de ses délices ni de sa suavité; car, en vérité, c'était un vin céleste et spirituel, de celui qu'on renferme dans des vases précieux (?). »

Rabban Youssef nous racontait encore ce prodige :

Un jour qu'il était près du saint, quelqu'un frappa à la porte. Rabban Mousha lui dit : « Vois qui frappe à la porte. » — R. Youssef comprit qu'il y avait en cela un mystère caché; car le saint n'avait point coutume de parler de la sorte. Il sortit à la porte, et il y trouva une femme du village de Kaphar-Samka, dans la région de ʿAïn-Babel. Cette femme lui parut très affligée dans son esprit; elle tira un vêtement dans lequel il y avait un linge qui enveloppait une masse de chair ne présentant aucune apparence de membres ou de vie, et elle dit à R. Youssef : « J'ai enfanté cette chair morte, comme tu vois; et je l'ai apportée au saint, car je crois qu'il peut secourir l'affliction de mon âme attristée. » — Connaissant la vertu divine annexée à la prière du saint, et comprenant qu'il ne lui avait pas dit en vain : « Vois qui frappe à la porte », mais que le Christ allait accomplir un sublime prodige par son intermédiaire, R. Youssef eut la foi et ne douta point que la demande de la femme ne fût exaucée par Dieu. Il ne fit point difficulté de prendre cette chair totalement morte, et de la porter près du saint. Il lui exposa et lui fit connaître ce qu'il avait appris de cette femme. Le saint lui ordonna de faire dessus le signe de la croix. Et quand R. Youssef eut fait le signe de la croix, le saint étendit lui-même la main et le fit également. Et voici qu'au moment même, dans cette chair informe, tous les membres d'un corps parfait se formèrent, une âme s'y mit à respirer, et elle devint un homme complet. Cet enfant commença à pleurer comme l'exige la nature. Rabban Youssef sortit, portant dans ses mains l'enfant qui pleurait et criait, et il le donna à sa mère. Celle-ci fut remplie d'une grande joie et loua Dieu de lui avoir donné un fils qu'il avait créé dans une création nouvelle.

Ici je dirai avec liberté et sans contrainte qu'en cet homme de prodige s'est réalisée manifestement, pleinement et véritablement la parole certaine et la promesse véridique de Notre-Sei-

gneur à ceux qui accomplissent sa volonté, par laquelle il leur a promis et dit : « Ceux qui croiront en moi feront des prodiges plus grands que ceux que je fais moi-même (1) », par la vertu divine cachée en eux, qui opère selon sa volonté glorieuse. Et comment? En effet, Notre-Seigneur, pendant sa vie sur la terre, en changeant l'eau en vin (2), a fait d'une nature une autre nature; en faisant revenir l'âme dans un corps d'où elle était partie par la mort, il a fait d'un mort un vivant (3); mais, maintenant, dans l'action qu'il exerça par l'intermédiaire de ce thaumaturge, il a fait quelque chose de rien : de rien, il a fait un vin exquis; d'une masse informe, par un prodige qui surpasse la parole, il a fait un homme parfait, une créature nouvelle, comme au commencement dans la création d'Adam. — En effet, c'est la même puissance divine qui a créé le premier homme, lui a inspiré un souffle de vie, l'a fait raisonnable, qui crée, forme et dessine d'une goutte impure dans un sein souillé un corps parfait, et la même aussi qui, maintenant, a créé et constitué de cette chair morte un homme complet, par les prières de cet homme de Dieu qui accomplit la volonté de son Maître.

Ta volonté est adorable, ô Dieu! et ton amour pour les hommes doit être glorifié. Combien n'as-tu pas manifesté et prouvé, par ton Bien-Aimé, ton affection et ta charité pour la créature que tu as créée dans ta bonté!

Moi misérable, en entendant le récit de ce prodige surnaturel, de ce miracle surprenant, que racontait R. Youssef et dont il avait été l'intermédiaire, je lui dis : « Pourquoi ne l'as-tu pas fait connaître, afin qu'il soit consigné dans l'histoire du saint? » — Il me répondit ceci : « A cause de la grandeur de ce miracle, dans la crainte que les hommes sceptiques n'y ajoutassent pas foi, je n'ai pas voulu le dévoiler et le faire connaître. De telles choses ne sont acceptables que pour les vrais fidèles. » — Pour moi, j'ajouterai ceci et je dirai : « En vérité, il n'est point douteux que ce prodige n'ait été dissimulé par la volonté de Dieu, car il savait dans sa prescience essentielle qu'il serait maintenant conservé dans cette histoire; de même qu'il a voulu garder et réserver l'histoire de Lazare, qui n'a point été écrite par les

(1) Johan., XIV, 12.
(2) Johan., II, 1-11.
(3) Matth., IX; Luc., VII, VIII; Johan. XI.

trois premiers évangélistes, parce que sa sagesse providentielle savait que le bienheureux Jean devait écrire un autre évangile, et qu'elle voulait que l'histoire de la résurrection miraculeuse de Lazare y fût consignée (1), sans doute, ce prodige avait aussi été réservé jusqu'à présent, pour qu'il fût écrit dans cette histoire, selon la volonté providentielle qui connaît tout, et qui, dans sa prescience infinie, comprend toute chose avant qu'elle n'existe.

Un jour que les frères étaient réunis auprès du saint, un frère vint lui annoncer que les mulets de la communauté avaient été enlevés en route par les voleurs. La communauté avait onze mulets qui s'en allaient, chargés, à la ville de Mossoul. En apprenant cela, R. Mousha fut affligé. Il inclina son regard vers la terre et réfléchit un instant en lui-même; puis, il leva les yeux et dit à ceux qui étaient assemblés : « Ne vous affligez pas de cette affaire qui a été organisée providentiellement pour le bien; Dieu est prêt à nous rendre plus qu'on ne nous a pris. » — Alors arriva le moine qui accompagnait les bêtes jusqu'à Mossoul. Il fit connaître que quand les bêtes de la communauté furent prises, les fidèles, selon la parole du saint, lui avaient donné plus : c'est-à-dire douze mulets pour la communauté.

Un jour que les deux saints étaient seuls, R. Youssef dit à R. Mousha : « Comment n'as-tu pas vu les mulets, maître! au moment où les voleurs les ont pris? » — Rabban Mousha répondit : « Au moment où ils ont été pris, le Christ les a cachés aux yeux de mon esprit, et quand le frère m'a informé [du vol], j'ai été surpris de la chose. Le Christ me fit connaître plus tard en secret pourquoi il me les avait cachés, et comment cela devait être avantageux. Les frères des autres couvents sont avilis par la jalousie contre le nôtre; et le Christ a pourvu à ce qui est arrivé, afin que cela servît à l'utilité de ceux qui sont jaloux sans motif, pour qu'ils abandonnent leur zèle vain et sans profit, puisque, dans sa bonté, il nous a rendu ce qui nous avait été pris. »

Tandis que les frères travaillaient à bâtir le moulin qui est sur le Çaphna, Rabban Mousha se trouvait là avec eux. Un

(1) Johan., XI.

jour, ils voulurent manger : le saint les en empêcha, contre sa coutume. Une heure après, arrivèrent des frères du couvent du Beit Qôqâ, qui venaient voir le saint, et le trouvèrent travaillant avec les frères. Le saint ordonna alors aux frères de dresser la table : et ils s'assirent pour manger. Les frères s'assirent à table avec le saint. Deux d'entre eux qui ne l'avaient point encore vu auparavant, furent intérieurement pris de doute à son égard en le voyant. Le saint s'en aperçut ; il eut pitié d'eux [et ne voulut pas] que leur âme fût par là amoindrie, que leur labeur fût inutile, ni que, par l'œuvre de Satan, ils subissent du dommage au lieu du profit qu'ils attendaient; il voulut guérir la blessure du doute que Satan avait jeté dans leur cœur. — Il y avait là un panier dans lequel se trouvaient plusieurs coupes de verre dans lesquelles les frères buvaient le vin. Il était suspendu à un arbre. Le saint dit à un de ceux qui servaient à table : « Mon fils, enlève le panier de cet arbre, et suspends-le à cet autre plus éloigné. » — Le servant fit ce qui lui était prescrit. Un moment après une pierre, grosse comme un rocher, se détacha de la montagne qui était au-dessus de l'arbre ; elle roula avec beaucoup d'autres et déracina ce second arbre qui fut enseveli sous les pierres, de sorte qu'on ne l'apercevait plus. Les frères furent agités et troublés; mais personne d'entre eux n'eut de mal. Quand ils furent calmés, le servant dit à R. Mousha : « Hélas! pourquoi avons-nous changé de place le panier? Maintenant nous n'avons plus rien pour donner le vin à boire aux frères. » — Le saint lui dit : « Mon fils, va voir s'il n'en reste pas quelques fragments. » — Le servant qui ne doutait pas de la parole du saint, alla à l'endroit où se trouvait l'arbre déraciné; il trouva le panier à la surface de l'avalanche, et les verres qui étaient dedans intacts, sans qu'un seul fût brisé. Il le prit et l'apporta au saint. Tous les frères furent dans l'admiration et louèrent Dieu. Les deux qui avaient conçu des doutes à son sujet, en voyant la grandeur du prodige qui n'avait point eu d'autre cause que le doute de leur esprit, comprirent qu'il avait eu lieu à cause d'eux, pour les guérir, et aussi que rien de ce que Satan avait fait en eux n'était caché au saint; ils se levèrent tous deux de la table, et lui firent des excuses (1). — Le saint leur dit :

(1) Litt. : « lui présentèrent leur repentir ».

« Pourquoi vos excuses? » — Ils lui répondirent : » Pour un motif qui ne t'est point inconnu : parce que tu n'as pas voulu que nous subissions du dommage dans nos âmes, et que pour cela tu as jugé bon de faire ce miracle. » — Il reçut leurs excuses et leur donna la paix charitablement. — Les autres frères demeurèrent dans l'étonnement, car ils ne comprirent point le sens de leurs paroles, ni pourquoi cela avait eu lieu.

Il y avait dans une des cellules des frères une grande pierre, et le frère qui habitait la cellule était ennuyé de cette pierre. — Rabban Mousha vint à la cellule de ce frère, un dimanche où tous les frères y étaient réunis. Chacun d'eux disait son mot à propos de la pierre; le saint y planta un bâton, l'arracha de sa place et la posa contre le mur de la cellule. Tandis qu'il faisait cela, cette pierre, par l'œuvre de Satan, tomba sur sa cuisse; mais la grâce anéantit l'œuvre des démons qui voulaient causer du mal au saint, et leur dessein ne réussit pas; cependant il fut légèrement blessé à une cuisse.

On raconte qu'au moment où cela arriva au saint, Rabban Aphimaran, qui était dans la montagne de Gedrôn (1), fut ému et un peu troublé. Les frères du couvent de Rabban Hormizd étaient réunis près de lui : il se tint coi pendant un instant, puis il rendit grâces et loua le Dieu miséricordieux. Les frères le supplièrent de leur dire pourquoi il faisait cela. Vaincu par leurs instances, il leur dit : « Les démons ont voulu, en ce moment, commettre un grand méfait. Une légion d'entre eux était réunie pour faire périr saint R. Mousha. Ils ont jeté sur lui un gros rocher. En voyant cela j'ai été troublé, comme de juste; mais la grâce l'ayant fait échapper, j'ai loué Dieu, notre protecteur, qui ne permet pas que les ennemis maltraitent ses adorateurs. »

Il y avait alors dans le couvent de saint R. Hormizd un vieillard laborieux et vertueux, appelé Rabban Malkishô (2). Il avait été disciple de R. Youssef, et était lié avec lui d'une affection divine. Il était très louable dans sa conduite et très élevé dans la pratique des vertus, admirable par sa sublime humilité, remarquable par un éclatant mépris de soi-même. Il avait acquis une

(1) Le contexte semble indiquer que cette montagne était non loin du couvent de R. Hormizd. Cf. ci-dessus, p. 17, n. 2.

(2) Ce nom signifie : *Regnavit Jesus.*

humilité volontaire surnaturelle; il était naturellement très ardent et très zélé, mais il s'était adonné courageusement à la pratique de la vertu, au point qu'il avait transformé et dompté sa nature. Il possédait cette humilité volontaire, dont on ne peut définir le caractère surnaturel; par elle, il se méprisa lui-même, s'éleva au-dessus de la nature, hérita de la terre de promission et fut maître, roi et prince. Il entra dans Sion, le lieu où n'est point Satan, où ne se rencontre point le mal. Il fut établi gouverneur sur les dix talents (1). Son corps fut en paix avec ses sens intérieurs et les cinq [talents] formaient avec les cinq [autres] une dizaine indissoluble.

La véritable humilité, ô bienheureux frères! mérite les louanges que nous avons données à cet homme et de plus grandes encore : car elle rend l'homme, formé de la poussière, semblable à Dieu; et de même que Dieu a pitié de tout et aime tout, de même aussi l'homme humble.

Cela apparut véritablement dans ce vieillard qui possédait un amour illimité, une charité ineffable et surnaturelle. Il avait pitié de tous les hommes, il les aimait tous d'un amour égal. Bien qu'il fût pauvre et indigent, il distribuait avec bienveillance aux pauvres et aux indigents ce que la bonté de Dieu lui procurait. Il faisait reposer et servait les passants et ceux qui s'arrêtaient là. Il réunissait près de lui tous ceux qui venaient au couvent ou passaient par là, et autant qu'il pouvait, et plus encore, il cherchait à leur être agréable en leur lavant les pieds et la tête, en leur préparant la table, et en d'autres choses semblables. Cet homme, l'image et la ressemblance de 'Abba Mousha, s'appliquait donc aux œuvres de miséricorde et, autant qu'il pouvait, à soulager les affligés : au point que si la chose eût été possible, il se serait sacrifié pour tous les indigents, les affligés, les opprimés. Et même, continuellement et en secret, il s'offrait à Dieu pour tous les hommes en oblation acceptable et immaculée, et en sacrifice expiatoire pour tous les pécheurs.

Ce vieillard allait constamment trouver R. Mousha, et après la mort du saint, il se rendait près de R. Youssef. — Il nous racontait ceci :

Un jour, il alla trouver le saint, avec un frère appelé Ayoub (2).

(1) Allusion à la parabole évangélique : Matth., xxv, 15-28.
(2) Job.

Pendant qu'ils marchaient sur la route, étant encore très loin du couvent, le frère lui dit : « Demandons à Dieu que R. Mousha nous fasse préparer quelques poissons, quand nous arriverons près de lui, et qu'il nous permette de les manger. » — Ils étaient tous deux naziréens (1), par le conseil du saint. — Malkishôʿ qui n'avait point le désir de rompre son abstinence (2) dit à son compagnon : « Je ne veux point cela. » — Quand ils arrivèrent au couvent et qu'ils entrèrent près du saint, ils prièrent selon la coutume, puis ils s'assirent. Or, voilà qu'un homme frappa à la porte, et apporta des poissons au saint, contrairement à la coutume. Rabban Mousha les prit, les montra à R. Malkishôʿ, et lui dit : « Voici que Dieu t'a préparé des poissons, ainsi que vous y avez pensé pendant la route ; mais ils sont pour toi seul ; prépare-les comme tu voudras, car tu les mangeras ; moi et Ayoub nous n'en mangerons point. » — Au moment où ils s'assirent pour manger, le saint ordonna à Malkishôʿ de manger les poissons. Lui et Ayoub mangèrent un simple potage. — Tous les deux furent surpris de cela : premièrement, de ce qu'il avait su ce qu'ils avaient dit en route ; et secondement, de cette chose très étonnante, qu'il empêchait d'accomplir son désir celui qui souhaitait et était avide de manger des poissons, et qu'il les faisait manger à celui qui n'en voulait pas. — Ce vieillard, Rabban Malkishôʿ, étant venu trouver R. Youssef lui fit connaître ce qu'ils avaient dit en route, lui et son compagnon, et ce qu'avait fait R. Mousha. Il le pria de lui exposer quel avait été en cela le but du saint. Rabban Youssef lui dit : « Vous aviez à livrer, tous les deux, deux combats de nature différente. Le saint vit, par l'œil lumineux de son intelligence, ce que vous disiez en route, et aussi les tentations de chacun de vous ; [il vit] que le démon de la vaine gloire s'attaquait à toi, pour te rendre fervent et t'empêcher de rompre ton abstinence, afin que tu te louasses en toi-même et que tu fusses loué par les autres ; et que le démon de la gourmandise combattait avec ton compagnon et l'enflammait de désir pour des mets variés. Il voulut guérir vos deux passions ; comme un sage médecin qui donne à chaque malade ce qui convient à sa maladie, ce médecin spirituel donna à cha-

(1) C'est-à-dire astreints à une abstinence rigoureuse qui excluait même l'usage du poisson et du laitage. Voir plus bas, chap. VIII.

(2) Litt. : son naziréat.

cun le remède utile à son mal. Il réprima ta tentation par l'humilité, et il te fit rompre ton abstinence, pour laquelle la tentation de vaine gloire avait trouvé place en toi ; il empêcha ton compagnon de réaliser son désir pour faire cesser en lui la tentation de gourmandise qui livre l'homme au démon de la gloutonnerie. »

Un vieillard vertueux, appelé Haya (1), qui était dans le couvent, racontait ceci :

Quand il menait la vie commune dans le couvent, l'économe des cénobites lui commanda d'aller à la ville pour une affaire de la communauté. Ne voulant pas y aller, il dit à l'économe : « J'ai une pustule dans le dos, et, pour ce motif, je ne puis me mettre en route. » — Il plaça la main sur son dos, comme pour lui montrer la place de la pustule. Il était faux qu'il en eût une; mais voici que pendant la nuit, une pustule sortit à l'endroit même où il avait mis la main. Il vint trouver le saint et lui montra la pustule qu'il avait dans le dos, sans toutefois lui en faire connaître la raison; car il n'avait point songé en lui-même que cela lui arrivait à cause de sa désobéissance. La pustule s'accroissait continuellement dans son dos, de sorte que tout son dos n'était plus qu'une plaie. Il allait chaque jour trouver le saint; il pleurait et lui demandait sa prière : son mal s'étendait et s'aggravait de plus en plus! Cela dura pendant sept mois; au point qu'il ne pouvait plus supporter sa chemise sur son dos. — Pendant la nuit de Pâques, il entra au bain avec les frères. Un peu pressé par la foule, il tomba le visage contre terre. On l'emporta à la porte du saint. Celui-ci lui demanda ce qui le faisait souffrir, comme s'il ne lui avait jamais parlé de sa maladie. Le cénobite, pleurant amèrement, lui montra les pustules de son dos, à cause desquelles, depuis sept mois, il venait vainement chaque jour lui demander de prier pour la guérison de son infirmité. — Le saint lui dit : « Haya, quelle est donc la cause de ces pustules? » — Haya lui jura qu'il ne leur connaissait aucune cause. — Alors le saint reprit : « N'aurais-tu point montré quelque désobéissance dans ce que te prescrivait l'économe? et à ce moment une pustule n'aurait-elle pas apparu presque subitement? » — Il se souvint alors de ce que

(1) Ce nom signifie « le vivant ».

l'économe lui avait prescrit et de ce qu'il avait répondu astucieusement. Il comprit que c'était la cause de son infirmité; il confessa sa faute et en demanda pardon. Le saint étendit sa main et fit sur lui le signe de la croix avec de l'eau bénite. Et ce vieillard, Rabban Haya, affirmait avec serments qu'à l'instant même il fut guéri de cette cruelle douleur. Il se leva de la porte [du saint] sans qu'il restât dans sa chair aucune marque de pustules. Il s'en alla en glorifiant Dieu et en louant son saint.

Ce même vieillard me racontait ceci :

Quand il était encore dans le couvent, saint R. Mousha l'envoya à la ville de Balad, chez un scribe chrétien qui y habitait. Il lui dit : « Vois, mon fils, quand il t'aura donné son présent, prends-le et reviens sans tarder; n'aie pas peur, ne crains point sur la route, et reviens seul, car un ange t'accompagne et te gardera de tout mal. » — Le cénobite arriva près de ce fidèle qui se réjouit de le voir. Au moment de se mettre à table, il le fit asseoir avec lui pour manger; il lui prépara du poisson et d'autres choses pour le régaler. Ce fidèle avait obtenu du saint la permission de délier de l'abstinence les frères qui étaient reçus chez lui, pour qu'ils mangeassent ce qu'il leur préparait; pour ce motif, le cénobite rompit son abstinence et mangea de ce qui était posé devant lui. Il désirait depuis longtemps du fromage, mais on n'en présenta point sur la table. Étant sorti, il acheta du fromage et le mangea, car il se crut permis de manger ce qu'il voulait. Il prit ce que lui donna ce fidèle : beaucoup d'argent, des vêtements et d'autres choses, puis il se mit en route. — Arrivé dans le voisinage du couvent, un Kartavéen tomba sur lui, sans lui rien dire, ni lui rien demander de ce qu'il portait; il le frappa de coups nombreux, le laissa et s'en alla sans lui rien prendre. Le cénobite fut très surpris de cela et demeura stupéfait. Quand il arriva près du saint, il lui donna ce qu'il avait sur lui et lui fit connaître ce qui lui était arrivé en route, de la part de ce Kartavéen qui l'avait frappé. Le saint lui dit : « As-tu un motif pour lequel ce Kartavéen te frappa? » — Le cénobite jura [en disant] : « Je n'en connais aucun. » — Le saint voyant que le cénobite ne comprenait pas la raison de cela, lui dit : « Ce Kartavéen t'a peut-être frappé à cause du fromage que tu as mangé sans permission. » — Alors, le cénobite se souvint de sa faute; il la

confessa et admira comment rien n'était caché aux yeux de l'intelligence du saint, pas même les choses petites et sans importance comme celle-là.

Ce cénobite avait un frère charnel plus âgé que lui : c'était un vieillard laborieux et vertueux, qui se conduisait admirablement dans un profond silence, pendant tous les jours de sa vie. Il s'appelait Rabban Ishaq (1). Celui-ci me racontait qu'au moment de sortir du couvent pour habiter en silence dans sa cellule, il désirait vivement s'en aller dans la montagne : car c'était un homme courageux, très fervent dans la vie religieuse. Il fit connaître sa pensée et son désir à R. Mousha. Le saint ne l'eut point pour agréable ; parce que la vaine gloire a coutume de résulter de cela. Il l'en détourna donc et lui ordonna de pratiquer dans sa cellule la vie du désert ; car ce couvent convenait très bien à tous les genres de vertu. Mais le désir de s'en aller dans la montagne ne fit que s'accroître chez ce frère. Vaincu par son ardeur, il prit sa besace, alla trouvait le saint, et lui fit savoir qu'il partait pour la montagne. Le saint voyant qu'il n'obéissait pas et qu'il était troublé par son ardeur, lui dit : « Va selon ton désir, si tu le peux. » — Il se mit en route selon son désir. Étant descendu dans la vallée (?), il fut pris à cet endroit de la cruelle maladie de l'hydropisie ; son ventre se tuméfia et il devint comme une outre gonflée. Il revint à sa cellule avec beaucoup de peine. Il demeura dans cette infirmité pendant de longs mois. Appuyé sur son bâton, il allait constamment trouver le saint et lui demandait ses prières, à cause de la gravité de son mal. Mais le saint le laissait éprouver en lui-même le prix de sa désobéissance. Quand vint l'époque où les frères vont à la moisson, il voulut humilier son ardeur et le confondre plus encore. Il lui dit : « Ishaq, prépare-toi pour aller avec les frères qui partent à la moisson. » — Celui-ci répondit : « Comment puis-je faire cela ? je ne puis même pas me tenir sur mes pieds. » — Le saint reprit, comme s'il n'avait pas eu connaissance de sa maladie : « Mon fils, de quoi souffres-tu ? » — Le cénobite découvrit son ventre et le lui montra. Le saint passa la main dessus, fit le signe de la croix, et à l'instant même l'enflure disparut de son ventre et de tout

(1) Isaac.

son corps. Il partit à la moisson avec les frères, comme quelqu'un qui n'aurait jamais été malade. — Il revint de la moisson rabaissé, possédant une grande humilité et le mépris de soi-même. Sa cellule lui devint agréable et il y habita dans le silence, concentré en lui-même.

Un vieillard nommé Ishôʿrahmeh (1) me racontait ceci :

Rabban Mousha l'envoya une fois à Balad, pour les affaires de la communauté. Il lui donna un pain bénit (2) et lui dit : « Cette relique vient de R. Bar-Yaldâ, mon maître ; s'il se présente une cause urgente, donne-la. » — Ce frère étant allé à Balad, logea dans le couvent des religieuses (3). Il y avait là un enfant sourd-muet (4) qui n'avait jamais parlé. On le consulta à son sujet. Celui-ci signa l'enfant avec la relique que lui avait donnée le saint, et à l'instant même l'enfant se mit à parler et ses oreilles furent ouvertes. Tous ceux qui le virent ou l'entendirent furent dans l'admiration et glorifièrent Dieu.

Rabban Youssef racontait ceci :

Tandis qu'il servait le saint, pendant la maladie dont il mourut, un frère vint pour entrer [près de lui], et comme il demeurait dans l'obscurité, ce frère, dans son imprudence, le toucha du pied et passa sur le saint ; mais aussitôt un ange le frappa : son visage se retourna en arrière, et il tomba près de Rabban Youssef, horrible à voir. Rabban Youssef rejeta le capuchon de cet homme sur son visage et l'envoya à sa cellule, jusqu'à ce qu'il puisse entrer et consulter le saint à son sujet. Rabban Youssef ayant installé le saint à sa place, lui prit les pieds et les baisa en le priant pour le frère. Le saint étendit la main du côté de la cellule de ce frère et fit le signe de la croix : et voilà que le frère arriva, le visage redressé, joyeux et louant Dieu.

On racontait un prodige très étonnant fait par le saint ; c'est celui-ci :

Au moment où l'on apportait la civière sur laquelle était

(1) Ce nom signifie : *Jesus amicus ejus*.

(2) Cf. ci-dessus, p. 102, n. 1.

(3) Des *Benât Qiama*, « des filles de l'alliance » ; sur le sens de ce mot, cf. *Thesaur. syr.*, col. 595.

(4) D'après les lexiques le mot *phéka* signifie « muet » ; mais le contexte indique qu'il désigne ici un sourd-muet.

placé le saint, quand on le portait au tombeau, tandis qu'elle était entourée de moines et de séculiers qui pleuraient, un vieillard vertueux, appelé Rabban ʿAbdishôʿ, du couvent de Rabban Qayoumâ (1), vit un prodige inénarrable. Il vit la main du saint qui sortait du cercueil et qui faisait le signe de la croix sur l'assemblée des hommes réunis là.

Mais jusqu'à quand me fatiguerai-je à parcourir la série des actions glorieuses de ce thaumaturge? Car elle n'a point de fin ni de limite, et personne ne trouverait un moment de repos dans cette course et ce labeur. Ceux qui voudront en apprendre davantage le pourront faire à l'aide de son histoire. Pour moi, comme j'ai pu, et selon ma faiblesse, j'ai placé ces choses dans cet écrit, comme une bénédiction, et aussi parce qu'elles ne se trouvent pas et ne sont pas écrites dans l'histoire du saint. Mais j'en ai entendu d'autres et d'autres, qu'on racontait à son sujet. Je ne puis toutes les réunir pour les écrire, de peur que cette histoire ne se prolonge trop et ne devienne fatigante pour le lecteur faible. J'arrête ici mon discours à son sujet. Celui qui possède un peu d'intelligence pourrait comprendre et saisir, même avec moins de choses, avec une seule, ou deux tout au plus, de celles que nous avons écrites ici, la grandeur de cet ange charnel, de ce chérubin corporel, de cette demeure de la Trinité sainte, de cet instrument de la vertu divine, de celui par les mains duquel ont été opérés des prodiges surnaturels, de celui qui, en ces derniers temps, a été doté de la prescience divine, est apparu, a été montré et révélé, pour affermir dans nos cœurs la croyance à ce qui a été fait aux époques antérieures.

A Dieu qui l'a fait triompher et grandir, gloire infinie et ininterrompue de la part de tout ce que sa volonté et son amour ont fait exister! Que les fruits engendrés par sa charité, que sa sollicitude qui surpasse toutes nos demandes, que ses miséricordes et sa grâce soient sur nous et sur l'écrivain pécheur et misérable, pour toujours! Amen.

Le saint, le soleil des saints, l'intendant du Christ, le maître des maîtres, Rabban Mousha, le saint des saints, mourut le vendredi, cinquième jour après la Résurrection, en l'année 1258 des

(1) Ce nom signifie *adsistens*. — Je n'ai trouvé aucun renseignement sur ce couvent.

Grecs, qui est l'an 335 des Arabes (1). — Que sa mémoire soit en bénédiction et que ses prières nous accompagnent! Amen.

VIII. — Rabban ʿAbdishôʿ de Dasen. — Que ses prières nous protègent! Amen.

Ce bienheureux Rabban ʿAbdishôʿ était originaire du pays de Dasen. Il fut instruit dans ce couvent de Beit Çayarê par les soins de R. Bar-Yaldâ. Il était excellent par ses œuvres divines et ses labeurs dignes de louange; il était très zélé dans la crainte de Dieu. Après la mort de saint R. Mousha, les frères novices, et même ceux qui vivaient en cellule, s'appuyèrent sur lui pour les affaires de leur âme. A cause de cela, une jalousie criminelle fut excitée contre lui par ceux qui ne marchaient pas droit. Elle s'aggrava au point qu'il s'éloigna du couvent. Par un effet providentiel de la volonté divine, il s'en alla au couvent de saint Rabban Youssef de 'Inêshak. Ce couvent était alors bouleversé et les frères s'étaient dispersés. Quand ce bienheureux s'y rendit, les frères dispersés se réunirent autour de lui. Comme la place de ce couvent n'était pas convenable à cause de la difficulté des temps, il le transféra dans un lieu très élevé, visible de toute la campagne, de sorte que quand les moines étaient opprimés par les méchants, les campagnards des environs entendaient aussitôt leurs cris. Il travailla à sa construction jusqu'à ce qu'il fût achevé et pourvu de toutes les choses nécessaires, je veux dire : d'une église, d'un martyrion et d'une maison commune, et même d'un mur qui entourait toutes les cellules des frères.

Ceux qui furent présents racontaient que quand l'architecte bâtissait l'église, en pierre et en chaux, — car tout le couvent était bâti de la sorte — il commença à craindre et fut troublé dans sa pensée par la difficulté de faire la charpente à cause de sa vaste largeur. Rabban ʿAbdishôʿ qui était un voyant, connut la pensée qui s'était élevée dans l'architecte. Il vint passer à l'endroit où on bâtissait. Il y avait à côté de l'architecte un vase

(1) C'est-à-dire le 16 avril de l'an 947 de notre ère, Pâques tombant cette année-là le 11 avril. — L'an 335 de l'hégire commençait le 2 août 946.

contenant de l'eau. Il frappa ce vase du pied et le lança en bas : le vase tomba sur les pierres et les rochers qui étaient là. L'architecte s'écria : « Hélas! où est tombé le vase qui contenait de l'eau? » — Rabban ʿAbdishôʿ commanda à un des frères de descendre pour voir ce qu'était devenu le vase. Le frère descendit et le trouva parfaitement entier, au point que l'eau ne s'en était pas même répandue. Il le prit et le remonta à l'architecte. Cet homme et tous ceux qui étaient avec lui furent saisis d'étonnement. Alors le bienheureux dit à l'architecte : « Si ce vase de rien, qui ne vaut pas même une obole, ne s'est point brisé en tombant, de cette hauteur, sur les pierres qui sont en bas, mais a été conservé de telle sorte que l'eau qui était dedans ne s'est pas même répandue, comment, ô homme, peux-tu craindre et avoir peur pour cette œuvre divine? La Providence t'environne et te protège, la grâce te garde et veille sur toi, pour que tu ne heurtes point ton pied contre la pierre (1). Que ton âme se dilate donc; éloigne cette pensée de crainte qui s'est élevée en toi. Dieu ne permettra pas qu'il arrive malheur à quelqu'un dans cette construction. » — Cette parole s'accomplit. La construction du couvent fut achevée sans que le plus léger accident arrivât à quelqu'un.

Ce couvent fut florissant par le nombre des frères.

Un frère vertueux me racontait ceci :

Avant que Rabban ʿAbdishô ne quittât le couvent, les envieux avaient fermé l'ouverture par laquelle il lui jetait son pain, la nuit. Ce frère alla le trouver, une nuit, et lui demanda de lui faire connaître qui avait fermé l'ouverture. Il répondit : « Un homme est venu pendant la nuit et a fait cela en cachette; comment pourrais-je maintenant savoir qui il est? » — Mais le frère le tourmenta de toute façon pour qu'il le lui dît, car il savait qu'il était un voyant. Alors, pressé par ses instances, il dit au frère: « Lève-toi, va près du noyer qui est au-dessus de la fontaine de Mar Abraham, et cache-toi dessous; celui qui descendra de l'arbre avec des noix est celui qui a fait cela. » — Le frère s'en alla s'asseoir sous l'arbre; et voici qu'un frère en descendit emportant des noix qu'il avait volées. Il le vit et le reconnut. Le frère revint trouver le vieillard et lui

(1) Cf. Ps. xc, 12.

dit en souriant : « Je ne t'ai pas demandé de me faire connaître qui vole pendant la nuit, mais seulement de m'apprendre qui avait obstrué ta fenêtre. » — Les yeux de son intelligence étaient ainsi illuminés, de sorte qu'il voyait clairement les œuvres accomplies en cachette.

J'interrogeai moi-même Rabban Youssef sur le degré [de perfection] auquel était parvenu ce bienheureux, et il me dit : « Mon fils, cet homme est un voyant, et absolument rien n'est caché à la vue de son intelligence. »

Un des frères vertueux, nommé Ishô'rahmeh, me racontait ceci au sujet de ce bienheureux :

Un jour qu'il était auprès de lui et s'entretenait avec lui dans une divine conversation, il lui demanda amicalement : « Rabban, existe-t-il de notre temps un voyant? » — Le vieillard lui répondit et lui dit : « Mon fils, il y a des voyants parmi les moines, car le monde n'est point privé d'hommes vertueux. Je connais, de nos jours, un moine qui voit toute la création comme un homme voit un plateau placé devant lui. » — Le frère tomba à ses pieds et le pressa par les instances de l'affection de lui dire de qui il parlait. Vaincu par les instances de la charité, le vieillard lui dit : « C'est de ce misérable qui est devant toi! » — Le frère fut saisi d'étonnement et loua le Christ Notre-Seigneur qui garde à jamais la promesse faite par lui à Abba Pakômios, de ne point laisser cette institution privée d'hommes comme ceux-là.

Le vénérable R. 'Abdishô' après avoir achevé la construction de ce couvent, s'en alla, par la providence des desseins impénétrables de Dieu, au couvent de Mar Abraham de Shamrak (1). Là sa barque trouva le repos. Son âme s'en alla vers son Maître qu'elle avait aimé, à sa première place; et son corps fut déposé dans le martyrion avec l'honneur convenable qui lui était dû. Il en jaillit du secours pour tous ceux qui ont recours à ses prières; puisse par elles notre faiblesse obtenir miséricorde dans les deux mondes! Amen.

(1) Cf. ci-dessus, p. 29, n. 2.

IX. — Rabban Mar-Atqen, surnommé Çarôka. — Que ses prières nous soient en aide! Amen.

Ce bienheureux Mar-Atqen fut instruit par Rabban Bar-Yaldâ, dans cette sainte institution. Il était très robuste dans son corps; il mena la vie commune de façon telle qu'on n'en peut parler. Après la mort de R. Bar-Yaldâ, il se dirigea dans sa cellule d'après les conseils de R. Mousha, et il s'enfonça dans les grands labeurs du silence. Il était très courageux dans ses desseins, et comme la robuste constitution de son corps venait en aide à ses pratiques, personne ne pourrait narrer ses labeurs corporels. Il pratiquait le jeûne de telle sorte qu'il le prolongeait pendant des semaines après les jours où il prenait quelque peu de nourriture. Dans la nuit où il rompait le jeûne, il ne mangeait qu'une seule galette de pâte.

On dit que pendant tout son office du jour et de la nuit, à chaque sentence qu'il récitait, il faisait des actes de pénitence, par des inclinations et des prosternations. On apprit cela de lui dans sa vieillesse, lorsqu'il voulait enflammer les novices du zèle de la crainte de Dieu et de la pratique des vertus. Quand quelqu'un lui demandait combien il fallait faire de pénitences, il répondait en souriant : « Moi, dans tout le temps où je récitais l'office, je faisais plus de mille pénitences. » — On disait aussi de lui qu'il n'étendit jamais son dos à terre; mais, quand il voulait prendre un peu de sommeil, il prenait le peu qu'il s'accordait sur le siège qu'il avait et les reins appuyés contre la croix. Il passait toute la nuit en veille et y joignait son labeur.

On dit que R. Mousha, voulant faire connaître aux frères la grandeur de la constance de ce bienheureux et la sublimité de son application au jeûne, qui surpassait toute parole, s'y prit de cette manière :

Un jour que les frères étaient réunis à la table de la communauté, et que le bienheureux était avec eux à la table de Rabban Mousha, comme ils mangeaient ce que leur avait préparé la bonté [divine] et désiraient se rassasier, Rabban Mousha les arrêta un instant et tint ce discours général à tous les frères : « Par charité, mes frères, que chacun de vous mange

à satiété. » Car beaucoup d'entre eux se retenaient de manger à satiété quand ils étaient assis à table. Alors, les frères se mirent à manger de nouveau, et chacun d'eux mangea plus ou moins. Rabban Mar-Atqen mangea une quantité de galettes de pâte. Ils comptèrent qu'il avait mangé, avec ce qu'il avait pris la première fois, treize galettes. Les frères s'étonnèrent qu'un homme qui avait besoin de tant de nourriture pût rester plusieurs jours en mangeant à peine une seule galette.

Rabban Youssef me racontait de lui ceci :

Pendant l'hiver de la disette de blé dont j'ai parlé plus haut (1), ce vieillard ne mangea point de pain. Il ramassait du marc de raisin, sur le fumier, à l'endroit où l'on jette les détritus des grappes quand elles ont été pressurées. Il faisait cuire du foin destiné à la nourriture des animaux, broyait de ce marc et le mettait dans le potage qu'il mangeait. Telle fut sa nourriture pendant tout cet hiver. — Un jour, à la fin de l'hiver, il fut très opprimé et abattu par la faim. Il tomba à terre, ne pouvant se tenir sur ses pieds. Gisant sur le sol, il demanda au Christ de ne pas mourir de cette cruelle souffrance de la faim. Au moment où il fit sa prière, voici qu'on frappa à sa porte : on lui apportait un pain et un mets agréable. Il prit ce que Dieu lui envoyait et en rendit grâces à sa providence. Depuis ce jour-là, la bonté [divine] ne le laissa manquer de rien.

Ce bienheureux est celui dont j'ai parlé plus haut quand j'ai raconté comment, pour quelque difficulté qu'il éprouvait en lui-même, il vint trouver Rabban Youssef, après avoir prié et après avoir reçu du Christ l'ordre d'agir ainsi (2).

Il arriva et parvint à un sublime degré [de perfection], de sorte que souvent il était vaincu par la ferveur de son amour pour le Christ, et criait à haute voix, de façon qu'on entendait ses cris de tout le couvent. Il choisissait les sentences capables d'allumer l'amour et disait des choses comme celles-ci : « Mon âme est sortie après toi, ô Christ, et elle est rentrée en elle-même; appuie sur moi ta main droite, pour enflammer davantage mon âme de ton amour délectable; peuples, louez tous intérieurement le Seigneur, que toutes les puissances de mon

(1) Ci-dessus, p. 56.
(2) Ci-dessus, p. 45.

âme le glorifient; car la bonté de celui qui nous a créés de rien s'est étendue sur nous, et nous a faits tels qu'il n'a rien fait de semblable : il est véritablement notre Seigneur et notre Dieu, avant et depuis tous les siècles, et pour l'éternité. »

Il était si fervent dans l'amour du Christ, qu'il ne pouvait pas même prononcer son nom devant les hommes. Bien des fois, on l'entendit dire à haute et intelligible voix : « O hommes! venez tous et faites vous moines, pour comprendre la bonté du Christ à votre égard, et pour être dignes de son amour agréable et insatiable. »

Quand il sortait à la porte, lorsque quelqu'un frappait, il s'appliquait fortement à garder le silence et à se recueillir. — Quand quelqu'un lui demandait de le signer, en même temps qu'il prononçait les noms adorables du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, il était frappé de ces paroles, faisait entendre son cri et s'enfuyait à l'intérieur en gémissant. — Quand un frère venait lui faire connaître les secrets de son âme ou prendre conseil de lui, il ne le laissait point dévoiler ses affaires, mais il lui disait : « Sache, mon fils, que je ne suis point chargé de cela. Toutefois j'ai une prière efficace. Demande seulement ma prière pour l'affaire au sujet de laquelle il te faut une réponse et ne me dévoile pas le secret de ton âme. Cependant, si tu veux absolument agir ainsi et manifester les combats de ton âme, ou prendre conseil pour tes actions, va trouver R. Youssef, qui a été établi pour cela par le Christ, et dévoile-lui tes pensées et les secrets de ton cœur. »

Rabban Youssef, de son côté, envoyait vers ce vieillard le frère qui venait lui raconter ses luttes, en l'avertissant de ne point lui révéler les secrets de son âme, mais de lui demander uniquement sa prière.

Quand les séculiers venaient le trouver, il les écoutait simplement et leur répondait; grâce à ses prières, leurs demandes étaient exaucées.

On dit que souvent, quand quelqu'un frappait à sa porte au moment où il se tenait devant la croix en conversation avec Notre-Seigneur, dans une charité et un amour qui ne lui permettaient pas de considérer quelque chose du monde, celui qui frappait le fatiguait, et comme le saint ne pouvait sortir, de sa place il lui criait : « Il s'agit de telle ou telle chose: va, fais

de telle ou telle manière; j'ai interrogé le Christ à ton sujet. »

Souvent aussi, quand il était à table avec R. Youssef, son esprit était ravi en extase; sa main droite demeurait insensible sur le plat, au point qu'on pouvait la prendre et la mettre sur son sein. Au bout d'un instant il revenait à lui-même.

Il mena une vie aussi admirable l'espace de quinze ans, jusqu'à sa mort. Comme il ne cessait de faire entendre sa voix ni jour ni nuit, il fut appelé et surnommé Rabban Mar-Atqen le Bruyant (1).

J'interrogeai Rabban Youssef sur la vie de ce bienheureux, et je lui demandai de me faire connaître pourquoi il ne s'était pas élevé à un degré supérieur à celui dans lequel il était, au degré dans lequel il est donné au moine de jouir des faveurs du Christ en silence et sans parole. Car, cet état dans lequel le moine est contraint de faire entendre involontairement sa voix à l'extérieur est communiqué par la grâce dans l'un des degrés de l'opération de l'âme. A mesure qu'il marche devant lui et progresse dans cette opération par les œuvres qui lui conviennent, il monte au degré supérieur dans lequel il se réjouit intérieurement et tout à fait en silence : car il ne peut pas même parler dans les moments où le don de l'amour du Christ lui est communiqué.

Bien que nous appelions « degré », soit la première opération, qui est celle du corps, soit la seconde, celle de l'âme, soit la troisième qui est l'opération de l'esprit et la perfection, cependant, dans chacune de ces trois opérations il y a plusieurs degrés différents, des entrées et des issues, des chemins et des demeures nombreuses.

Or, quand j'interrogeai Rabban Youssef, comme je l'ai dit, au sujet de ce bienheureux, il ne voulut pas me répondre; je le pressai et le suppliai dans la charité, et il me fit connaître en secret toute l'histoire [de ce religieux]. Il me dit ceci : « Sache, mon fils, que cet homme a accompli des œuvres ardues dont personne ne peut parler. » — Quand il éprouva en lui-même la difficulté dont j'ai parlé plus haut, il pria et demanda à qui ré-

(1) *Ṣarôka*. — Ce mot ne se trouve pas dans les lexiques. La racine *ṣrak* à laquelle il devrait se rattacher a le sens « d'être pauvre », *eguit;* peut-être est-ce une forme de la langue vulgaire dérivée de la racine *ṣrah*, « *clamorem edidit* ». Je traduis par conjecture d'après le contexte.

véler ce qui se passait dans son cœur. Le Christ prescrivit à Rabban Youssef de l'écouter et de lui répondre ce qui convenait. Rabban Youssef reconnut, comme il me l'a dit, que cette difficulté survenait entre l'opération du corps et celle de l'âme, et que cela arrive au frère quand il passe de l'une à l'autre. Il le dirigea dans la voie du progrès, lui en montra les chemins, et aussi les dangers qui s'y rencontrent, et les embûches qu'y tendent les adversaires qui engagent la lutte avec celui qui entre nouvellement dans cette voie; il lui fit connaître comment il devait se conduire : quels labeurs il devait multiplier et quels labeurs il devait diminuer, de quelles choses il devait user et de quelles choses il devait s'abstenir, de quoi il devait se garder et en quoi il devait avoir confiance. Et par-dessus tout, il l'avertit et lui prescrivit de ne faire connaître cela à personne, puis il le renvoya à sa cellule, après l'avoir muni du viatique de ses prières et de l'armure qui convient à cette milice.

Celui-ci commença par observer tout ce que lui avait prescrit Rabban Youssef et il marcha en avant dans la voie de la perfection tant qu'il garda ce qui lui avait été prescrit.

Après quelque temps ce vieillard se rendit près de R. ʿAbdishôʿ, dont nous avons parlé plus haut (1), et il lui fit connaître les secrets de son âme et toute sa vie. A chacun Dieu a donné un don : à l'un ainsi, à l'autre autrement (2); celui-ci a reçu ceci, cet autre cela, selon qu'il a plu au sage distributeur. Son affaire ne fut point claire pour R. ʿAbdishôʿ; sans doute à cause de la désobéissance de ce vieillard, Dieu la cacha aux yeux du voyant qui était très familier avec ces choses. Rabban ʿAbdishôʿ fut enflammé de zèle contre le vieillard et lui dit que c'était tout le contraire qui lui était utile. Il revint d'auprès de lui fort affligé et rentra dans sa cellule. Il ne retrouva plus en lui-même aucun des dons célestes qu'il avait reçus. Il fut troublé et fort agité. Il vint alors vers Rabban Youssef et lui fit connaître son affaire. Rabban lui dit : « Ne t'avais-je pas prescrit et averti de ne pas révéler ta vie à quelqu'un? Comment as-tu osé transgresser le précepte du Christ? Ce n'est pas que R. ʿAbdishôʿ soit un homme inférieur, loin de là! et je ne vaux pas la poussière qu'il a foulée de ses pieds. Mais la volonté du Christ

(1) Ci-dessus, p. 138 et suiv.
(2) I Cor., VII, 7.

était que tu ne manifestasses pas ton secret à un autre qu'à celui à qui il t'a ordonné de le dévoiler. Va maintenant à ta cellule, et agis de telle et telle façon, jusqu'à ce que le Christ soit apaisé et te renvoie le don que sa bonté t'avait accordé. » — Rabban Youssef ajoutait que ce vieillard demeura dans sa cellule pendant une semaine, comme un simple fidèle qui n'a pas encore reçu l'habit. Au bout de ce temps, le Christ eut pitié de ses labeurs; il lui renvoya le don que sa miséricorde lui avait concédé. Le vieillard se remit à l'œuvre au degré où il était parvenu dans la voie de la perfection. Il y ajouta les œuvres d'action de grâces et de louange pour Celui qui ne l'avait pas dépouillé de ses dons. Dans ce labeur de l'action de grâces et de la louange, auquel il s'adonna spécialement, il gagna et atteignit la demeure de l'amour et de la charité du Christ à laquelle participent l'âme et le corps simultanément. Celui qui en est enflammé ne peut en jouir en silence, intérieurement et dans son âme seule. Ce saint vieillard pensant que c'était là la limite qu'il devait atteindre, et rendu craintif par ce qui lui était arrivé (car la peur que cela ne se renouvelât s'élevait à chaque instant dans son cœur), s'adonna avec ardeur aux exercices de l'action de grâces, et demeura dans ce degré et dans cette station de la parole extérieure, sans chercher à en sortir ni à s'en aller à une autre. Il y fit reposer la barque de ses labeurs, selon qu'il plut à son directeur souverainement sage.

Ce que j'ai écrit, ces demeures dont j'ai parlé, ces pratiques de vertu et ces manières de travailler que j'ai montrées, sont bien connues, et ce que j'ai dit est parfaitement compris de celui qui est entré dans ce pays, qui circule dans ses villes, qui marche dans ses routes, qui voit des yeux de son âme ce qui s'y trouve. Celui-là ajoute foi à ces choses. Mais celui qui n'a point vu ce pays, qui reste avec moi, misérable, en dehors de la demeure, cet homme extérieur ne saisit point ce qui se passe dans l'homme intérieur. Il arrivera peut-être même qu'il contredira celui qui fait connaître les choses du Saint des Saints, parce qu'elles sont incroyables pour lui.

Que Notre-Seigneur nous rende dignes d'y entrer et d'y voir Dieu et le Christ, Dieu sur toutes choses (1), par la grâce de sa

(1) Rom., IX, 5.

miséricorde et de sa charité qui nous a jugés dignes de connaître ses mystères! Amen (1).

Rabban Mar-Atqen quitta ce monde en l'année 359 des Arabes (2). Que ses prières nous protègent tous! Amen.

X. — Rabban Yohannan de Dasen, le second, séculier. Que ses prières soient sur nous! Amen.

Ce bienheureux était du pays de Dasen; il avait femme et enfants; c'était un homme juste et droit qui vivait dans le monde. Une année, il partit, selon l'usage, avec sa femme, ses enfants et ses voisins, pour aller au pays de Mossoul, et ils passèrent par le couvent de Beit Çayarê. Il vint à la porte de la cellule de Rabban Bar-Yaldâ pour recevoir sa bénédiction. Quand Rabban Bar-Yaldâ le vit, la grâce lui révéla, par la prescience divine, ce que deviendrait cet homme. Le saint lui dit : « Viens, Yohannan, et sois moine. » — L'homme lui répondit : « J'ai femme et enfants, comment puis-je me faire moine? » — Rabban Bar-Yaldâ reprit : « Allons, va à la moisson; Dieu te prépare une très belle moisson. Quand tu auras fini de moissonner selon la volonté de Dieu ce que tu as à moissonner, tu reviendras me trouver, car j'aurai quelque chose à te dire. » — Cet homme s'en alla donc avec sa femme et ses enfants au pays de Mossoul.

Quelques jours après sa femme et tous ses enfants moururent. Alors il comprit le mystère caché dans la parole que le saint lui avait adressée; il quitta la moisson, revint au couvent et fit connaître au saint ce qui lui était arrivé : c'est-à-dire qu'il venait d'enterrer sa femme et ses enfants à Mossoul. — Rabban Bar-Yaldâ lui dit : « Puisque le Christ t'a libéré du monde, prends maintenant le saint habit du monachisme; le Christ répandra sur toi ses miséricordes et il te fera briller dans cette œuvre angélique; au lieu d'être veuf et citoyen du monde, tu seras vierge et citoyen de la ville sainte. »

Cet homme entra dans la communauté; il pratiqua assidûment la vie commune, puis il sortit de la communauté pour

(1) Traduction abrégée d'un passage obscur.
(2) L'an 359 de l'hégire commençait le 14 novembre 969 de l'ère chrétienne

habiter saintement dans sa cellule. Il possédait l'humilité naturelle et aussi la volontaire qui s'acquiert par les exercices. Dans toute sa conduite il faisait paraître le mépris de soi-même. Il était continuellement affligé d'une tristesse divine dans sa belle conduite; mais il reçut enfin en échange la joie dans le Seigneur. — Rabban Bar-Yaldâ disait continuellement aux frères : « Si vous voulez voir un veuf devenu vierge dans le Christ, regardez Yohannan de Dasen, que Dieu a fait lever du banquet des justes, fils du siècle, pour le faire asseoir au festin des saints, fils de la lumière. »

Après la mort de R. Bar-Yaldâ, il fut très affligé et suffoqué par la douleur jusqu'au moment où R. Mousha vint le trouver, l'encouragea et lui dit : « Ne pleure pas, ne t'afflige pas ; car si R. Bar-Yaldâ nous a quittés, son ange est resté avec nous, pour nous diriger et aider notre faiblesse. » — Il fut réconforté par ces paroles et se conduisit selon le conseil de R. Mousha.

Il parvint à un sublime degré [de perfection], et pénétra dans la demeure dont le prophète de Dieu, le bienheureux David, disait, après y être entré (1) : « La nuit brille comme le jour en ce lieu : les ténèbres y sont comme la lumière d'une lampe ardente. » L'obscurité n'y règne point car son éclat est comme le soleil de justice que la nuit ne peut jamais obscurcir quelle que soit la profondeur de son obscurité. Le bienheureux Yohannan pénétra réellement dans cette demeure ; il ne voyait point l'obscurité de la nuit : car les ténèbres de la nuit étaient éclairées par la lumière qui sortait d'au dedans de lui. Souvent, il quittait sa cellule pendant une nuit très obscure et venait au temple pour recevoir les saints mystères. Le sacristain qui connaissait bien son histoire, lui disait : « Rabban, nous avons déjà célébré les saints mystères », et il lui donnait une parcelle [consacrée]. Le saint revenait à sa cellule, ne doutant point dans son esprit qu'il ne fît jour, et ne soupçonnant point la nuit ni l'obscurité. — Le portier lui-même racontait cela de ce vieillard veuf devenu vierge dans le Christ.

Sa science progressa dans ce lieu simple, au point qu'il ne connaissait rien du monde. — Il avait un disciple qui le servait : il s'appelait Boktishô' (2). Il le servit pendant environ dix ans,

(1) Cf. Ps. CXXXVIII, 12.
(2) Nom composé du nom de *Jésus* et d'un mot persan signifiant *bonne fortune*.

sans qu'il sût son nom. Parfois, il l'appelait Dadishô[c] (1); parfois d'un autre nom. Quand j'allais le trouver, je lui demandais en plaisantant, moi misérable, le nom de son disciple, et il me disait : « Je crois qu'il s'appelle Dadishô[c]. » — Son visage brillait comme une lampe lumineuse.

Un jour, il sortit de sa cellule et vint à la porte de la communauté, où tous les pauvres venus au couvent se trouvaient rassemblés. Il trouva là un lépreux, gisant à terre, dont tout le corps était contracté et pourri. Il s'approcha de lui et vit le pus qui coulait jusqu'à terre, de ce corps purulent. Il emporta cet homme dans sa cellule et le soigna environ trois ans. Tout le corps de cet homme se corrompit et devint fétide, au point qu'on ne pouvait passer à la porte de la cellule [du bienheureux] à cause de l'odeur qui s'en échappait. Pour lui, il le soulevait, l'entourait de soins et essuyait le pus qui découlait de son corps; ses mains étaient teintes de ce pus fétide, et, sans les laver, il mangeait le pain sans répugnance. Il le soigna ainsi jusqu'à sa mort. Après l'avoir enseveli, il revint à sa cellule; lorsqu'il fut pour y entrer, Dieu voulut lui montrer que la grande patience qu'il avait fait paraître dans le soin de cette chair fétide n'était pas le fait de la nature humaine, mais bien de la vertu divine donnée à l'homme par la grâce. Lorsqu'il voulut ouvrir la porte pour entrer, il ne put supporter l'odeur infecte qui sortait de sa cellule : il demeura à la porte, plongé dans l'étonnement. Il comprit alors le mystère caché en cela : il s'humilia devant le Seigneur, confessa sa faiblesse et la grandeur de la vertu du Christ par qui les choses ardues deviennent faciles, en qui il avait trouvé la force pour le service de ce malheureux, et pour en supporter la difficulté, telle qu'il ne pouvait maintenant de lui-même et sans le secours du Seigneur entrer dans le lieu où il s'était trouvé. Il vint près de R. Youssef et le pria d'aller avec lui à sa cellule et de demander à Dieu qu'il puisse y rentrer. Rabban Youssef se leva et partit avec lui. Quand ils arrivèrent à la porte, R. Youssef fit le signe de la croix et l'ouvrit. Ils entrèrent tous les deux et prièrent : Dieu fit alors disparaître cette odeur fétide de la cellule, et le vieillard y demeura comme de coutume. Rabban Youssef revint à sa propre cellule.

(1) Ce nom signifie : *amicus Jesu.*

Un vieillard, nommé David, m'avait raconté que ce bienheureux avait guéri la blessure d'un homme qui était venu le trouver; mais il ne m'avait point dit d'où, ni qui était cet homme. Plus tard j'acquis la conviction que lui-même avait été guéri.

Une fois, les Hakkari vinrent au couvent pour le piller, et les moines s'enfuirent dans les montagnes. Rabban Yohannan ne sortit point de sa cellule. Une dizaine d'hommes entrèrent près de lui. Ils le trouvèrent debout devant la croix, sans aucune préoccupation. Il ne bougea pas, ne changea point de place et ne les regarda pas. Un ange les frappa : ils furent enchaînés à leur place, et ne purent remuer les pieds, ni en avant ni en arrière. Ils lui demandèrent, en pleurant, de les délier pour qu'ils puissent sortir. Il fit de leur côté le signe de la croix et leurs liens furent rompus. Ils sortirent vers leurs compagnons. Le Seigneur les chassa tous et ils quittèrent le couvent sans avoir rien endommagé. Les moines revinrent au couvent et glorifièrent le Seigneur. Ce vieillard sortit, comme s'il n'avait eu connaissance de rien, pour recevoir les saints mystères. Le sacristain, selon sa coutume, lui fit ses excuses et lui dit : « On a déjà célébré les saints mystères. »

Telle était la simplicité à laquelle cet admirable vieillard était parvenu! — Puissions-nous tous, par ses prières, devenir dignes d'entrer dans ce lieu si élevé qu'on n'en peut parler même dans le discours le plus étendu!

XI. — Rabban Gabriel, le sacristain. — Que Notre-Seigneur ait pitié de nous par ses prières! Amen.

Rabban Gabriel était du village de Babousa. Il prit le saint habit dans le couvent de saint Rabban Hormizd. Il vint trouver R. Mousha et lui demanda de se transporter près de lui. Le saint lui prescrivit d'accomplir d'abord [le temps de] la vie commune dans le couvent où il avait reçu la tonsure. Il y passa quatre ans, puis il vint au couvent de Beit Çayarê où il devint le familier de R. Mousha. Celui-ci lui prescrivit de pratiquer de nouveau complètement la vie commune en cet endroit. Quand il eut travaillé au moulin pendant un an, le saint l'établit à la sacristie. Il lui dit : « Va à la sacristie, Gabriel, jusqu'à ta mort; car la volonté

du Christ est que tu le serves de cette façon tous les jours de ta vie. » — Cette parole reçut son accomplissement et se réalisa. Il fut sacristain jusqu'à sa mort et servit à l'autel du Seigneur, avec une vigilance qui surpasse la parole, pendant environ trente-cinq ans.

Le discours ne peut aucunement faire connaître les œuvres qu'il accomplit dans son ministère. Pendant un si long temps qu'il servit dans le sanctuaire, il ne dit jamais un mot devant l'autel. Quand il avait besoin de dire quelque chose à quelqu'un, il lui faisait signe, sortait avec lui hors de la sacristie, et là il disait ce qu'il voulait dire; puis, ils revenaient à la sacristie. Il ne prononça jamais un mot pendant qu'il portait la patène (1) ou le calice. Chaque fois qu'il approchait de l'autel, soit pour porter la patène et le calice, soit pour les rapporter, il faisait de nombreux actes de pénitence. Depuis le moment où il boulangeait les pains [du sacrifice] jusqu'au moment où on célébrait les saints mystères, à neuf heures, il ne s'asseyait point par terre. Quand il était vaincu par la fatigue, et qu'il voulait se reposer un peu de sa veille, il s'appuyait un instant contre le four aux hosties, debout sur ses pieds, et prenait ainsi un peu de sommeil. Il ne se coucha jamais le dos à terre, il n'étendit jamais ses pieds, pas même pendant la maladie dont il mourut, si ce n'est à la dernière heure quand nous l'avons couché et étendu en face de la croix. Pendant l'espace de trente-cinq ans qu'il remplit l'office de sacristain, il n'eut jamais une marmite pour y faire sa soupe. Il avait un plat, et quand il voulait faire un potage pour quelqu'un qui venait le trouver, ou pour tout autre motif, il y versait seulement de l'eau et le mettait sur le four; il broyait un peu de pain dur dans une assiette, semait par-dessus du sel ou un peu de condiment (2) et de l'huile d'olive, puis y versait l'eau qui était dans le plat. Tel était son potage.

Il ne rompit jamais le naziréat, pas même pendant la maladie dont il mourut. Il s'abstenait même des fruits, des raisins et des figues, selon la règle des cénobites. Durant ce long espace de temps il ne se relâcha ou ne s'exempta pas d'un seul des pré-

(1) *Phatoura*, littéralement « la table »; mais le contexte indique clairement qu'il s'agit de la table sur laquelle était disposé le pain consacré. — Cf. Budge, *The Book of Governors*, t. II, p. 430, n. 3.

(2) *Tarkaina*, sorte de tisane faite de lait et d'orge.

ceptes qu'il s'était imposés. Il ne fit rien sans prendre conseil; mais il accomplissait tout ce qu'il faisait par l'ordre ou le conseil de Rabban [Mousha]. Il eut à souffrir en lui-même beaucoup de vicissitudes dans sa vie cachée.

Un jour qu'il consacrait les [divins] mystères en particulier avec son compagnon, quand il parvint à l'inclination de la consécration (1), au moment redoutable et ineffable où l'Esprit descend, sans mutation, pour consacrer ce corps qui devient le corps de Notre-Seigneur, son esprit fut ravi en extase et il plongea dans l'océan des mystères admirables et divins; il chancela, tomba devant l'autel et resta sans aucune connaissance pendant un instant, puis son esprit revint à lui. Il avertit alors son compagnon qui se tenait dans la stupeur et la frayeur, de prendre garde que personne ne sût cela. Il vint trouver Rabban [Mousha], lui fit connaître ce qui lui était arrivé, et le pria de demander au Christ de lui permettre de s'en aller dans sa cellule, maintenant qu'il ne pouvait plus se contenir, afin que le mystère de ses entretiens avec Dieu ne fût pas dévoilé. — Rabban lui dit : « Va, pour le moment, jusqu'à ce que j'aie prié; j'interrogerai le Christ cette nuit, et demain matin je te ferai connaître ce que veut le Christ. » — Quand il revint le trouver au matin, Rabban [Mousha] lui dit : « Le Christ ne veut pas que tu quittes la sacristie; toutefois, je lui ai demandé de te donner le courage en présence du déluge des mystères qui te sont révélés, afin que tu puisses te tenir en sa présence et en jouir en secret au dedans de toi-même. » — Depuis ce jour, il ne lui arriva rien de semblable, mais il se réjouissait intérieurement dans son esprit, sans que rien parût à l'extérieur pour le distinguer des autres.

Rabban Gabriel me racontait lui-même ceci :

Il alla un jour à la cellule de R. Mousha tandis que les frères s'y trouvaient, comme de coutume. Il prit part avec eux à l'office. Quand ils eurent terminé leur office et que les frères eurent reçu la paix selon l'usage, tandis que R. Mousha se tenait devant la croix à la tête de cette sainte assemblée, il était lui-même pour partir en paix, et il alla saluer la croix, les yeux fixés sur le saint jusqu'au moment où il arriva près de lui. Lorsqu'il se trouva en face de lui, le saint fut dérobé à son regard. Il demeura en place,

(1) Littéralement « de la descente, *illapsus* ».

plongé dans l'étonnement. Il pensa qu'il s'était éloigné pour quelque motif. Il regardait et attendait qu'il revînt pour lui donner la paix. Cela dura un moment; puis le saint lui dit : « Gabriel, pourquoi ne t'en vas-tu pas en paix? » — A cette parole, il vit de nouveau le saint qui se tenait à sa place. Il s'en alla en paix, admirant la chose. Quand il fut seul, il pria le Seigneur de lui faire connaître ce mystère. Il comprit qu'il s'agissait d'une action semblable à celle de Notre-Seigneur à l'égard de Marie, lorsqu'il sortit du tombeau (1); elle ne le vit et ne le reconnut point jusqu'au moment où il lui parla et l'appela par son nom : « Marie! » De même, le saint, dans sa spiritualité, fut dérobé à ce moment à la vue humaine, et ce bienheureux ne le vit point et ne saisit point ce qui se passait jusqu'à ce qu'il l'appelât de son nom : « Gabriel! »

Il me racontait lui-même qu'au jour de la mort du saint, il pleura en sa présence et lui dit : « Pourquoi me laisses-tu dans ce travail que tu m'as imposé? » — Et le saint lui dit, après beaucoup d'autres choses : « Quand tu auras quelque chose, viens au lieu de repos où mon corps aura été déposé, et fais-moi connaître ton affaire. »

On racontait que réellement, une nuit, Rabban Gabriel étant impliqué dans une affaire difficile, pria devant le tombeau du saint et lui fit connaître son affaire. Une voix qui sortit de l'intérieur du tombeau lui répondit ce qui convenait à sa situation.

Ce bienheureux demeura à la sacristie dans ce ministère sublime, angélique et surnaturel, pendant trente-cinq ans, comme je l'ai dit plus haut; et il ne le quitta point jusqu'à ce qu'arrivât l'heure où ils l'emportèrent et l'emmenèrent, conformément à la parole que lui avait dite le saint. La nuit où il fut pris de la maladie dont il mourut, deux frères vertueux eurent une même vision surprenante. L'un d'eux était ce David de Mourdani, mentionné plus haut (2). Cette même nuit, il vint me trouver et me fit connaître ce qu'il avait vu. Il vit ceci : Tout à coup la grande église du couvent tomba et il ne se trouva personne parmi ceux qui étaient là qui pût la rétablir comme elle était. — Le lendemain matin R. Gabriel tomba malade et fut emporté à la cellule de son frère. Alors, je compris que la vision qu'avait

(1) Cfr. Johan., xx, 16.
(2) Cf. ci-dessus, p. 64.

vue ce frère se rapportait à la mort du bienheureux. — L'autre frère, qui s'appelait Hannoun, nous raconta quelques jours après qu'il avait eu cette même vision, dans laquelle aussi la chute du temple signifiait la mort de son ministre assidu.

Pendant sa maladie, Rabban Gabriel disait ceci aux frères qui étaient près de lui : « J'en atteste le Christ, témoin véridique, ô mes frères! Dans ce ministère que j'ai rempli devant son autel, je ne me suis jamais laissé aller à manger à satiété, ni à boire à satiété; je n'ai mangé et bu que pour conserver ma vie. »

Lorsqu'il plut au Christ que son âme pure s'en allât près de lui pour entrer dans la demeure de son royaume, en échange du soin qu'il avait apporté dans son service en sa présence, son corps fut porté à l'église avec la pompe convenable. Je fis alors connaître au supérieur de la congrégation (1) et aux vieillards ce que j'avais dans le cœur : c'est-à-dire que j'avais l'intention de faire déposer son saint corps dans le *diaconion* (2) entre la nef et le martyrion (3). — Ils y consentirent. Quand les fossoyeurs commencèrent à creuser le tombeau à l'endroit que je leur avais indiqué, un frère me fit connaître une vision qu'il avait eue au sujet de cet endroit. Il me dit : « Il y a trois jours j'ai vu ceci : Il me semblait entrer dans ce *diaconion;* un petit temple très beau avait été bâti en cet endroit; un homme vêtu de blanc y était assis; je lui demandai à qui était ce temple si beau; et cet homme me répondit : « Ce temple que tu vois a été construit par le Seigneur pour R. Gabriel, le sacristain », et il me prit par la main pour m'introduire dans le martyrion. J'y vis dix moines parés, et assis en ordre. Et l'homme me dit : « Ces saints que tu vois assis, contemplent R. Gabriel et attendent qu'il vienne les trouver. Mais toi, mon fils, donne la chaux que tu possèdes pour qu'on achève la construction de ce lieu de repos. » — Le frère fit ce qui lui avait été prescrit. Il donna la chaux; car personne autre que lui n'en avait, et on en fit le tombeau.

(1) Littéralement « de la fraternité ».

(2) Le mss. porte ici, et quelques lignes plus bas : *beit yaqônd;* mais dans l'autre passage (ci-dessous, p. 166) où il est question du même endroit, il y a *beit diaqônd.* Je soupçonne que c'est une mauvaise lecture pour *beit diaqonia*, « la diaconie », le lieu où se tenaient les diacres. — Mais on peut aussi faire d'autres conjectures.

(3) Pour la disposition générale des églises chez les Nestoriens et les noms de leurs différentes parties, cf. BUDGE, *The Book of Governors*, t. I, p. liij, et t. II, p. 431.

Rabban Gabriel quitta cette vie temporelle le lundi après le dimanche *dalʿitak louqdam* (1), dans lequel on fait la commémoraison de saint R. Bar-Yaldâ, deux [ans] après la mort de Rabban [Youssef]. — Que leur mémoire soit en bénédiction, et que leurs prières nous protègent! Amen.

XII. — Discours résumé qui fait connaître en courant, d'une manière générale, ce qui concerne ce couvent et quelques-uns des frères qui y sont. — Que Notre-Seigneur nous fasse la grâce de ses miséricordes par leurs prières! Amen.

La Providence toute-puissante qui gouverne sagement toutes choses a coutume, dans tous les temps, de choisir et de distinguer un peuple particulier et un pays dans lesquels elle fait paraître davantage la grandeur de la puissance du créateur et du gouverneur de l'Univers. Et cela se fait parfois d'une manière générale, dans un peuple ou dans un pays, et parfois d'une manière spéciale, dans quelques personnes de ce peuple ou dans un lieu choisi de ce pays. — Ainsi, au commencement, elle avait choisi, d'une manière générale, la contrée d'Eden, et d'une façon spéciale le Paradis qui s'y trouvait; du peuple, elle avait choisi spécialement les hommes vertueux comme Adam, Abel, Énoch, Noé et d'autres semblables, et plus tard : Abraham, et Isaac, et Jacob. Ensuite elle distingua d'une manière générale le peuple israélite et la terre de promission, dans laquelle on pensait que Dieu habitait uniquement : il y fit longtemps paraître qu'il prenait soin d'eux et qu'il les aimait. — Puis dans ce peuple en général, il choisit spécialement la famille [de Jessé], par le bienheureux David qu'il s'attacha plus particulièrement, et Sion dans laquelle il fit régner le bienheureux David. — Quand la grande lumière, le soleil de justice se leva sur la création, il choisit d'une manière générale le peuple des chrétiens et dans ce peuple, d'une manière spéciale, les Apô-

(1) C'est-à-dire le dimanche dans lequel on récitait l'antienne commençant par ces mots, et qui était le second dimanche de la Dédicace de l'Église. Cf. *Breviarium Chaldaicum*, éd. Bedjan, t. III, p. 408. — Sur la division générale de l'année liturgique chez les Nestoriens, voir ci-dessous, p. 168, n. 5.

tres; Sion fut remplacée par le Cénacle des Apôtres, et Jérusalem par Antioche, dans laquelle étaient réunis de nombreux frères et qui resplendissait de toutes les vertus divines. — Plus tard, quand il plut à sa sagesse souverainement adorable, elle distingua le désert de Scété, qui est en Égypte, et les hommes vertueux qui s'y trouvaient, et en vérité toute la vertu infinie de Dieu s'y manifesta. Et ainsi de suite, pour ne pas allonger le récit, jusqu'au moment où se leva sur l'Orient la lumière des saints compagnons de Mar Aughin (1) et de Mar Abraham le Grand (2). Alors la montagne d'Izla imita Sion et le saint Cénacle; et ensuite la lumière se répandit par eux dans tout l'Orient; les couvents et les monastères furent remplis d'hommes vertueux qui y habitaient. — La Providence a continué d'agir ainsi jusqu'à présent. De notre temps, elle a choisi le couvent de Mar Yaʿqoub, de Beit ʿAbê, qui fut peuplé d'un millier d'hommes vertueux et d'anachorètes dont le monde n'était pas digne (3).

Dans un temps elle choisit celui-ci, et dans un autre temps celui-là. — C'est pourquoi, en ces derniers temps Dieu a choisi et distingué ce couvent de Mar Abraham de Beit Ṣayarê et l'a élevé au-dessus de tous les couvents de notre époque : le ciel s'est abaissé et y habita, il réprimanda les rebelles et ils s'en allèrent ! Le couvent devint en vérité la Jérusalem céleste, par ses préceptes et ses règles angéliques et par les œuvres spirituelles de ses frères, par les offices, les prières, les sacrifices qui y étaient offerts à la Trinité maîtresse des mondes, souverainement adorable. — Bien que cela doive un peu prolonger le cours de l'histoire, je voudrais exposer dans ce discours comment ce couvent était auparavant dévasté, et comment, de quelle manière, il fut restauré et repeuplé.

(1) Sur l'établissement et la propagation du monachisme en Mésopotamie, au quatrième siècle, par Mar Aughin (Eugène), voir l'excellente dissertation de M. Budge, *The Book of Governors*, t. I, p. cxxv et suiv.

(2) Sur Mar Abraham, fondateur du célèbre couvent du mont Izla, près de Nisibe, cf. *op. cit.*, p. cxxxiij et suiv.; et aussi J.-B. Chabot, *Regulæ monasticæ sæculo VI ab Abrahamo conditæ*, etc.; Rome, 1898.

(3) L'ouvrage de Thomas de Marga édité par M. Budge, sous le titre : *The Book of Governors*, n'est autre chose qu'une monographie du fameux couvent nestorien de Beit ʿAbê. On y trouvera tous les détails connus sur la vie de Jacques, son fondateur.

Quand Mar Abraham le Pénitent (1), fondateur de ce saint couvent, s'éloigna et se sépara de la congrégation bénie de Beit Mar Aughin et Mar Abraham, il vint à cette montagne, bâtit en ce lieu un petit monastère et y habita; c'est pourquoi ce couvent fut appelé primitivement : monastère de Mar Abraham le Pénitent, qui est à côté de Beit Çayarê. — Quelque temps après sa mort, les frères qui s'y étaient assemblés furent dispersés et il demeura abandonné et désert, sans habitant.

Je raconterai ainsi une histoire : Une fois, Rabban Youssef, le fondateur du couvent de 'Inêshak (2), passa au-dessous de ce monastère. En le voyant désert et sans habitant, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Dieu fera habiter sa vertu dans ce monastère, et il en fera un couvent célèbre de frères nombreux; cela s'accomplira par le moyen d'un couple béni, de deux colonnes de lumière, dont les grands-pères ne sont pas encore nés. » — De nombreuses années après, des frères du couvent de saint Mar Sabrishô' de Beit Qôqa (3) vinrent habiter dans ce monastère. A cette époque-là, Rabban Bar-Yaldâ fit son noviciat de la vie monastique dans ce couvent.

Au bout d'un certain temps, les frères qui y étaient assemblés furent de nouveau dispersés par une troupe de brigands qui survint. Rabban Bar-Yaldâ s'en alla au couvent de Mar Boktyazd, dans le pays de Zôzan (4). Il y trouva Rabban Mousha qui était encore en communauté. Il l'appela près de lui et en fit son disciple familier, à cause de ce que Dieu devait faire paraître par leur intermédiaire.

Peu de temps après, le trouble du pays cessa. Rabban Bar-Yaldâ revint à ce couvent, et R. Mousha y vint aussi à sa suite. Alors, la lumière de leurs actions commença à resplendir dans tout le pays. Des groupes se réunissaient de tous lieux et venaient les trouver. Le nombre des frères était de soixante, du temps de Rabban Bar Yaldâ, comme je l'ai dit plus haut, et du

(1) *Abila* « lugens »; pénitent me paraît être l'épithète la plus propre à rendre l'idée exprimée par le mot syriaque.

(2) Cf. ci-dessus, p. 138. — Je n'ai trouvé aucun renseignement sur ce couvent. Serait-ce celui dont il est question ci-dessus, p. 113, et qui était situé dans le voisinage de Balad? La chose est assez vraisemblable.

(3) Sur ce couvent et son fondateur, cf. J.-B. Chabot, *Le Livre de la Chasteté*, n[os] 59, 61-64.

(4) Cfr. ci-dessus, p. 116.

temps de Rabban Mousha, il y eut trois cents frères. Dès lors, une providence spéciale et singulière se manifesta à l'égard de ce couvent et le rendit tout à fait admirable et remarquable. Il fut, de toute façon, comme une lumière qui éclaira tous ces pays par les vieillards vertueux et parfaits, les frères diligents et laborieux, dont l'histoire surpasse le faible discours de gens ignorants comme moi. Toute la pénitence des disciples de [Abba] Antonios, toute la pauvreté des disciples de Abba Paulos, avec l'ascétisme des disciples de Abba Makarios, le silence des disciples de Abba Arsénios, le jeûne et les labeurs des disciples de Abba Pakômios, et aussi la simplicité des disciples de Abba Paula, l'humilité des disciples de Abba Mousha, la charité et la concorde des disciples de Abba Pœmon, et toutes les autres vertus pratiquées dans la vie du désert (1), furent entièrement accomplies, brillèrent et furent assidûment pratiquées dans ce couvent. — De même que dans un corps il y a plusieurs membres, que chacun a sa fonction spéciale, que tous sont unis et rattachés à la tête qui est leur reine, et forment un seul corps humain; de même, toutes les différentes sortes de vertus de la vie parfaite du saint monachisme étaient réunies dans ce couvent. Chaque frère s'efforçait de surpasser son compagnon dans la pratique des vertus : celui-ci dans le jeûne parfait, celui-là dans les longues veilles; l'un dans l'office prolongé, avec de nombreuses inclinations et prosternations, l'autre dans la lecture pieuse; celui-ci dans le travail de l'esprit, celui-là dans la prière spirituelle; l'un était plus grand en ceci, l'autre l'emportait en cela, et tous étaient unis et rattachés à ce saint homme et formaient ensemble un seul corps du monachisme, qui brillait par la perfection de la charité divine et de l'amour de l'humanité.

La loi du naziréat imposait aux cénobites de ne pas manger de potage ni de légumes verts, si ce n'est le dimanche où ils faisaient cuire seulement un simple potage dont les uns mangeaient et les autres ne mangeaient pas. Ils s'abstenaient même de fruits, de raisins, de figues, et d'autres.

On racontait ceci : Un jour, un des cénobites revint de la

(1) Allusions à différentes vertus pratiquées par les plus célèbres moines des déserts égyptiens. L'auteur en connaissait le récit par la traduction syriaque du *Paradisus Patrum*. Cf. ci-dessus, p. 6, n. 4.

vigne de la communauté et apporta avec lui une grosse et belle poire. Il la donna à un autre cénobite, qui était son ami. Celui-ci la donna à un autre, et celui-ci de nouveau à un autre, de sorte qu'elle passa par [les mains de] tous les cénobites et revint à celui qui l'avait apportée. Celui-ci prit le fruit et le porta à saint Rabban Mousha, en lui faisant connaître la chose et comment il avait passé par [les mains de] tous les cénobites sans que personne eût voulu le manger. Le saint prit cette poire, entra dans sa cellule et la plaça en témoignage devant le Seigneur. Il lui rendit grâces de lui avoir donné des enfants comme ceux-ci, de sorte que sans crainte et librement il pourrait crier et dire : « Me voici, et les enfants que tu m'as donnés, immaculés et vaillants (1). »

Après avoir pratiqué assidûment ce naziréat, avec l'office continuel, l'humilité et l'obéissance discrète, qui constituaient le labeur de la vie commune, ils s'en allaient dans leurs cellules et parcouraient facilement la voie ardue du silence; les difficultés qui s'y rencontrent leur devenaient faciles.

Presque tous les frères, à l'exception de ceux qui étaient retenus par le service de la communauté ou de leurs frères, habitaient en silence dans leur cellule. Au commencement et à la fin de la semaine, et aussi aux fêtes du Seigneur et à certaines commémoraisons, les vieillards et ceux qui habitaient en cellule se réunissaient à la cellule du saint. Ils y faisaient la lecture assignée et célébraient l'office de tierce, les mystères [sacrés] et les psaumes du soir. Au moment de la table, tous les frères se rassemblaient dans la cellule qu'il avait désignée à cet effet, et ils se réjouissaient ensemble dans une pieuse charité et dans un amour parfait avec ce qui leur avait été préparé par la bonté [divine].

Rabban Youssef me racontait ceci :

Rabban Mousha voulant lui rendre facile cet assujettissement au service du public, et souhaitant qu'il s'y appliquât de toute sa force et sans réserve, lui raconta ce qui suit :

Du temps de Rabban Bar-Yaldâ, la nuit d'un dimanche, comme ils devaient se réunir à la table avec les frères le lendemain matin, R. Bar-Yaldâ l'appela et lui dit : « Demain matin, je ne

(1) L'auteur semble faire allusion aux paroles de Notre-Seigneur : Johan., xvii, 8.

pourrai pas me rendre à la table; mais reçois les frères, réjouis-toi avec eux, et qu'ils s'en aillent en paix. » — Rabban Mousha lui répondit : « Ils sont venus pour te voir et pour se réjouir avec toi : comment n'irais-tu pas les trouver? » — Comme Rabban Bar-Yaldâ était un homme accompli dans la spiritualité, de sorte qu'il ne pouvait pas abaisser son esprit aux choses temporelles, et qu'à cause de cela il était très zélé, il lui répondit dans son zèle en disant : « Non, je n'irai pas. Va-t'en! » Et il retourna à sa place. — Au moment où on frappait pour le nocturne, il revint, appela Rabban Mousha et lui dit d'un ton humble : « Oui, notre frère, j'irai à la table des frères; car la verge du Christ m'a poursuivi depuis le moment où j'ai dit que je n'irais pas. Que dirons-nous au Christ qui veut que nous soyons les ministres et les serviteurs des hommes? »

Les canons et les règles que le saint avait établis dans ce monastère ne différaient en rien de ceux du couvent de Abba Pakômios (1), et à vrai dire, elles ressemblaient beaucoup, autant que possible, à ceux des ordres des esprits angéliques.

Du temps de ce saint et après sa mort, et même jusqu'à cette calamité qui envahit le monde après la mort de R. Youssef, il y eut dans ce couvent des hommes vertueux, des vieillards parfaits, des frères diligents dont le monde n'était pas digne et que la parole ne peut faire connaître. D'ailleurs je n'ai pas pris soin, dès le commencement, de m'informer de leurs actions ni d'étudier leur vie. J'ai appris de Rabban Youssef ce que j'ai dit de la plupart de ceux dont j'ai parlé ou dont je vais parler dans cette histoire; il en est aussi d'autres dont j'ai vu moi-même les œuvres et dont je veux raconter quelque chose, conformément à la demande de celui qui m'a supplié de le faire.

Quand moi, misérable, j'entrai dans ce couvent, j'y trouvai deux cent soixante-dix hommes. Parmi eux cinquante frères travaillaient en communauté et marchaient dans la voie des règles et du naziréat qu'avait établis saint Rabban Mousha; ils n'interrompaient jamais l'office continuel, au milieu de leur pénible labeur. — Cent cinquante frères habitaient des cellules et travaillaient dans l'œuvre du silence. Une trentaine d'entre

(1) Pour tout ce qui concerne saint Pakôme et sa règle, voir : Ladeuze, *Étude sur le cénobitisme Pakômien* (Louvain, 1898) et les sources indiquées par l'auteur.

eux étaient des vieillards vertueux et des frères diligents dont on pouvait se servir comme guides et comme directeurs : hommes qui étaient [corporellement] dans ce monde, mais qui, par leurs œuvres et par leur intelligence, habitaient dans le ciel et au-dessus du monde. Les autres faisaient pieusement leur office, leurs lectures et leurs prières. Les uns accomplissaient leur office dès le commencement de la nuit, et se reposaient un peu à la fin; d'autres, au contraire, se reposaient un peu au commencement de la nuit et ensuite persévéraient jusqu'au matin dans l'office prolongé et dans les prières ferventes. Ils faisaient de même pendant le jour : les uns commençaient par l'office et continuaient par la lecture, les autres commençaient par celle-ci et continuaient par celui-là. De cette façon, il n'y avait pas un instant des vingt-quatre heures de la nuit et du jour où cessât l'office ou la lecture, la psalmodie ou la louange; de sorte qu'ils imitaient l'Église qui est dans les cieux, dans laquelle la glorification de notre Dieu adorable ne cesse jamais.

On respirait de tous côtés le parfum des sacrifices, l'encens qui apaise Dieu, l'odeur du parfum offert au Seigneur, qui réjouit les âmes et fortifie dans la crainte de Dieu.

Chaque matin, dès que le jour se levait, s'ouvraient dans le couvent environ deux cents Nouveaux-Testaments qui nous rappellent le souvenir des bienfaits que Dieu a fait paraître par l'incarnation de son Fils, et dont les paroles sanctifient les âmes, invitent et excitent les créatures raisonnables et les êtres muets à la louange du Christ, à cause de son amour pour nous.

Quand quelqu'un entrait dans le couvent, soit un familier, professant la vraie foi, soit un étranger appartenant à une autre confession, il était saisi d'étonnement et d'admiration en entendant de toutes les cellules comme le bourdonnement des abeilles qui sont dans une ruche : d'ici l'office, de là la lecture, par ici la supplication et les pleurs, par ailleurs la louange et l'action de grâce; l'un était dans l'allégresse, l'autre dans l'affliction; l'un était ainsi, l'autre autrement. Le visiteur était enivré par les parfums suaves qu'il respirait, au point qu'il s'oubliait lui-même et que, dans son extase, il se croyait déjà dans la Jérusalem d'en haut.

Qui pourrait raconter les œuvres pratiquées dans ce couvent?

En vérité, la parole est trop faible pour pouvoir les exposer, car cela surpasse tout discours et toute audition. Qui ne serait dans l'admiration en voyant une congrégation comme celle-là : tellement unie et liée par l'amour de Dieu que chacun, s'il l'avait pu, se serait lui-même, dans sa charité, livré pour son frère, en toute humilité et crainte de Dieu. — Comme la joie de Satan vient de la discorde entre les frères, qu'il ne put jamais implanter dans ce couvent : il était dans la tristesse et l'affliction en voyant une congrégation d'hommes passibles et chancelants, vivre comme les anges spirituels et parfaits, dans leur concorde les uns avec les autres, dans leur amour désintéressé, dans leur humilité chrétienne, dans leur charité divine, imitatrice de celle des Apôtres; grâce à elle il n'y avait point parmi eux d'indigent ou de riche, mais l'abondance de l'un subvenait à l'indigence de l'autre, de sorte que l'égalité paulinienne (1) existait parmi eux. J'aurais beau me fatiguer longtemps et longuement, je n'arriverais pas au bout. Mais j'ai promis de faire connaître en courant les vertus de cette congrégation divine et d'en écrire seulement quelque peu, comme une bénédiction. Pourtant, il ne convient pas de laisser perdre le souvenir de quelques-uns de ces hommes dont j'ai entendu parler ou que j'ai vus; et j'ai promis d'agrémenter mon discours du récit de leurs actions. Néanmoins il en est beaucoup que je n'ai point vus, dont je n'ai point entendu parler, ne m'étant pas préoccupé de cela tout d'abord : je les passerai sous silence; je les laisse à la science du Christ; leur souvenir est consigné dans son livre, en sa présence, et il ne sera jamais oublié.

Rabban Yôzédeq. — Rabban Youssef me parla d'un vieillard vertueux qui s'appelait Rabban Yôzédeq, qui était réellement, comme l'indique son nom (2), une colonne de lumière. Il ne s'asseyait jamais à terre, ni jour ni nuit; il se tenait constamment sur ses pieds et marchait toujours, soit qu'il priât soit qu'il psalmodiât. Sa prière était celle qui se fait dans le lieu sans espace et qui convient au corps subtil et spirituel déjà délivré du poids qui l'entraîne en bas, le distrait et l'oblige à se reposer sur la

(1) Allusion aux paroles de l'Apôtre : II Cor., VIII, 14.

(2) Je ne sais sur quelle légende l'auteur fonde cette étymologie fantaisiste. Le nom de Yôzédeq est en réalité un nom emprunté à la langue hébraïque, et qui signifie : *Iahvé est juste* (ou *justifie*).

terre, à ce corps qui peut s'élever en haut pour habiter dans ce lieu.

J'interrogeai R. Youssef : « Comment donc faisait-il quand le corps demandait ce qui lui est nécessaire? » — Il me répondit ceci : « Il avait une planche, et quand il voulait se reposer un peu, ou quand, vaincu par le sommeil, il lui était impossible de n'en pas prendre un peu, il s'étendait le dos contre cette planche tout en restant sur ses pieds. Il prenait ainsi un peu de sommeil, et c'était là son unique repos. » — Il persévéra pendant de longues années dans ce genre de vie qui, en vérité, surpasse de beaucoup celui des êtres spirituels; car, les anges peuvent faire cela par la puissance même de leur être, étant délivrés du corps qui distrait, qui entraîne par son poids vers les régions inférieures, et qui exige impérieusement et inéluctablement ce qui lui est dû; mais il est en vérité admirable, et même au-dessus de toute admiration, qu'un être corporel, qui n'est pas encore parfaitement délivré des exigences de sa nature, alors même qu'il en serait partiellement libéré par la grâce, puisse persévérer comme les êtres spirituels dans une vigilance perpétuelle : ce qui d'ailleurs paraîtra peut-être incroyable aux sceptiques.

Quand ce vieillard fut surpris par la maladie dont il mourut, Rabban Youssef alla le visiter dans son infirmité. Il se tenait sur ses pieds, selon sa coutume, et marchait çà et là. Rabban Youssef lui dit : « Assieds-toi un peu que je te voie. » — Le vieillard lui répondit : « Ignores-tu par hasard que j'ai la coutume, que je me suis imposée comme règle, de ne point m'asseoir à terre jusqu'à ce que mon âme s'éloigne; alors le corps tombera et se reposera. » — Il persévéra dans sa coutume de se tenir debout jusqu'au moment où il tomba à terre malgré lui. Il tomba en face de la croix, et vit les anges qui se tenaient devant lui. Il leur dit à haute voix : « Pourquoi laissez-vous ainsi cette misérable errer çà et là? Approchez, prenez-la, qu'elle s'en aille avec vous. » — Les anges s'approchèrent et prirent son âme pure qui s'éleva avec eux au pays de la lumière.

Rabban Babai. — J'ai aussi entendu parler d'un autre vieillard qui s'appelait Rabban Babai. On racontait de lui de grandes choses. On disait que pendant la nuit il lisait continuellement les livres sans lumière, comme en plein jour : car la

troisième faculté de son âme, l'intellect, c'est-à dire la cogitative, était purifiée, et l'œil de son esprit avait été poli. Il avait retrouvé la nature humaine comme elle était au jour de sa création; grâce à cela, il n'avait point besoin de la lumière sensible, mais il voyait par la lumière intellectuelle, et, avec son aide, il lisait pendant l'obscurité de la nuit sans lumière matérielle.

On disait de lui qu'à chaque verset de son office il faisait promptement une prosternation.

Rabban Mousha lui avait promis qu'il serait déposé ici-bas à sa droite, en quelque sorte comme un gage, en attendant qu'il le fasse admettre là-haut, devant le Christ, avec ceux de la droite. La promesse fut en réalité accomplie; il fut déposé miraculeusement à la droite du saint.

J'ai entendu dire de nombreuses et admirables choses sur *Rabban Israël,* de Têna, sur *Rabban Çahdâ,* de Menshâ, sur *Rabban Hézéqya,* et sur *Rabban Ishô',* de Hadita (1). Notre discours ne peut parler de chacun d'eux séparément. Ils étaient parvenus au comble de la perfection : c'étaient des hommes dont le monde n'était pas digne, car ils accomplirent de grands et louables labeurs, et ils vécurent appliqués aux œuvres divines supérieures au monde; de sorte qu'ils étonnaient celui qui les voyait, et étaient pour lui un sujet de louer Dieu qui les fit triompher.

Rabban David. — Qui ne serait dans l'admiration en voyant Rabban David, de Dasen, cet homme vraiment humble? Sa rencontre était agréable, sa conversation douce; sur son visage brillait en tout temps une lumière divine; comme le bienheureux Moïse, il était l'homme le plus humble de son temps (2). En vérité, quand j'étais près de lui et que je conversais avec lui, c'était pour moi, sans aucune différence, comme si je conversais avec un ange et comme si je voyais un être spirituel; son affection était douce, sa conversation agréable, son discours humble, sa rencontre pleine d'une paix qui enivrait l'âme, son visage était joyeux et son aspect plein de dignité. Qui n'aurait désiré le rencontrer? Qui aurait été rassasié de sa conversation?

(1) Sur Hadita, cf. ci-dessus, p. 28, n. 3. — Les autres noms de lieu me sont inconnus; je les ai d'ailleurs tirés des formes ethniques. Le ms. porte : Israël *Ténaya,* Çahda *Menshaya,* Ishô' *Hadetanaya;* la vocalisation est donnée par le ms.
(2) Cfr. ci-dessus, p. 116, n. 4.

Dès le commencement de son combat [spirituel], il s'était imposé la règle de ne jamais accorder de sommeil à ses yeux pendant la nuit. De sorte que R. Mousha lui rendait témoignage en disant : « David le veilleur assidu, persévérant dans sa veille pieuse, est un ouvrier diligent du Christ. » Même après qu'il eut remporté la victoire dans sa lutte, qu'il eut été couronné de la couronne des enfants de liberté et qu'il fut remonté joyeusement du combat, il continua à observer cette règle de la veille, selon son habitude, jusqu'à la fin.

Comme la veille vertueuse a coutume d'éclairer l'âme et de purifier ses facultés, son âme glorieuse parvint à toute la pureté de la nature de sa création, et ses facultés, c'est-à-dire ses puissances, agissaient naturellement. C'est pour cela qu'il possédait une si grande humilité et aussi l'allégresse et un visage qui brillait d'une splendeur divine; car, quand la faculté, qui est le désir, agit naturellement, une lumière, qui a coutume de s'élever par l'amour du bien et du beau, brille extérieurement sur le visage de l'homme. De même que quand la ferveur agit selon sa nature, l'homme acquiert l'humilité et la mansuétude à l'égard de tous; de même aussi quand la troisième faculté de l'âme, qui est l'intellect, est établie dans la nature de sa création, par cette science seconde de la nature elle remplit l'homme d'allégresse et d'aménité en tout et à l'égard de tous également. — C'est pourquoi ce bienheureux, étant appliqué aux veilles pénibles et méritoires, brilla, comme je l'ai dit plus haut, dans ces vertus : dans l'humilité, dans l'allégresse et les autres.

Un frère à la parole duquel j'ajoutai foi, ayant appris par expérience sa véracité, me racontait ceci :

« J'étais devenu très fervent dans l'amour et l'affection des deux colonnes de la sainte Église et du monachisme : Mar Ishaq, évêque de Ninive (1), et Rabban Youssef Hazzaya (2), après avoir lu leurs compositions admirables et supérieures au monde. Étant de plus en plus enflammé par ce sentiment, je demandai à Dieu, grand par ses dons et qui les répand généreusement et gratuitement sur ceux qui n'en sont pas dignes comme sur ceux qui en sont dignes, de me faire voir ces deux saints, et comment, de

(1) Cf. ci-dessus, p. 181, n. 1.
(2) Cf. ci-dessus, p. 116, n. 1.

quelle manière se comportait Mar Ishaq au moment où il écrivait les mystères contenus dans ses lettres, dans l'espoir que par là mon âme inquiète serait un peu calmée de son ardeur. » — Comme Dieu est miséricordieux et très bienfaisant, il n'accorde pas ses dons selon le mérite des demandeurs, mais, dans l'abondance des grâces de sa miséricorde et de son amour, il exauce les demandes de ceux qui le prient, même s'ils en sont indignes, afin de manifester par là son amour universel et sa bienveillance à l'égard de tous. Il ne refusa pas au frère l'objet de sa demande, et selon son divin désir, il lui fit voir ces deux saints, non pas en songe, loin de là, mais dans une vision distincte et intellectuelle, parfaitement nette. Et si on peut le dire, nous dirons qu'il les a vus réellement sans aucun changement (1). Il vit saint Rabban Youssef Hazzayâ, tel que Dieu le lui montra dans l'image de son esprit, semblable au vieillard Rabban David, par l'aspect de son visage comme par sa stature; il était en tout comme lui; je veux dire : par son humilité, par sa mansuétude, par son air joyeux, par la beauté de son visage, par son regard incliné vers la terre, par l'aménité de son langage, et même par son vêtement; bref, en toutes choses, comme je l'ai dit. Ce n'est pas ce vieillard auquel ressemblait R. Youssef que Dieu montra à ce frère, mais il lui montra bien saint R. Youssef à qui ce vieillard ressemblait : c'est-à-dire que R. David ressemblait dans toute son apparence à saint Rabban Youssef Hazzayâ. — Dieu lui montra aussi saint Mar Ishaq sous la forme et la ressemblance qu'il me fit connaître et qui est peinte dans mon esprit. — Voilà ce que m'a raconté ce frère véridique; et moi j'ai placé cela ici afin qu'on comprenne par là la grandeur de ce vieillard dont nous parlons.

Peu de jours avant la mort de ce bienheureux, un frère eut une vision qu'il me raconta ainsi :

Quelques saints, revêtus d'une clarté resplendissante, sortaient du martyrion portant l'Évangile, la croix, les *flabelli*, avec des palmes, des parfums et beaucoup de lumières. Ils s'en allaient par la route qui vient de la cellule du vieillard. Ce frère dit à l'un de ces saints : « Monseigneur, où ces saints vont-ils donc? » Celui-ci lui répondit : « Ils vont chercher

(1) C'est-à-dire sans intermédiaire, dans leur propre personnalité.

Rabban David. » — En ces jours-là, l'âme du vieillard quitta son corps et s'éleva au lieu de la lumière dans lequel habitent les saints, en attendant le jour de la résurrection. Son corps fut déposé dans le diaconion dont j'ai parlé plus haut. — Que sa mémoire soit en bénédiction et que ses prières nous protègent tous! Amen.

Rabban Ishôʿ. — Je suis aussi fortement saisi d'admiration en me rappelant le vieillard, admirable dans sa vie : Rabban Ishôʿ, de Mensha. — Il était tout enflammé de ce feu divin [qu'est venu allumer] le Fils de Dieu; il avait l'aspect d'un ange, de sorte que tous ceux qui le voyaient n'osaient le regarder, si ce n'est dans la liberté de la charité. Il fit son noviciat du temps de R. Bar-Yaldâ. On dit de lui qu'il voyait les anges qui descendaient à la cellule de R. Bar-Yaldâ et le servaient. Après la mort du saint, il vit ces mêmes anges qui descendaient à la cellule de R. Mousha, pour le même office. Il fit savoir cela à R. Mousha et lui dit : « Ces esprits [angéliques] que je voyais descendre à la cellule de R. Bar-Yaldâ, ton maître, je les vois qui descendent maintenant à ta cellule, pour te servir comme ils le servaient. » — Le saint lui défendit de faire connaître cela tant qu'il vivrait, et il garda [ce secret] jusqu'à la mort du saint.

Par un effet de la Providence dont la parfaite intelligence est cachée même aux Chérubins et aux Séraphins, ce vieillard tomba dans la paralysie, et pendant environ vingt ans il ne put se servir de ses pieds. C'est pourquoi son âme reçut, comme une sorte de compensation, une joie et une allégresse indéfinissables. Il ressentait cette joie à toute heure et à tout moment. Il était gai et allègre, et glorifiait Dieu insatiablement dans cette joie ineffable. Quand j'allais le voir pour lui demander sa bénédiction et que je le trouvais dans toute cette joie et cette allégresse, j'admirais vivement les diverses manières d'agir de la divine Providence à l'égard de ses saints. Je me réjouissais avec lui et je lui disais : « D'où vient donc, et en quoi consiste la joie de ton cœur et l'allégresse de ton âme? » — Il me répondait : « Ma joie vient de Dieu, et mon cœur tressaille d'allégresse dans le Christ Notre-Seigneur, qui m'a accordé de le voir et de le posséder dans mon cœur; de sorte que je ne puis modérer mon âme en cela; et, comme tu vois et les autres

aussi, il en est ainsi constamment, car sa vue ne s'éloigne point de mon esprit, ni le jour ni la nuit. C'est là véritablement la perle précieuse qui se trouve dans la citadelle de l'âme; celle dont la possession cause tant de joie à l'homme qu'il méprise et oublie tout ce qui est du monde, qu'il supporte et souffre avec patience toutes les afflictions (1). » — Je glorifiais Dieu qui distribue ses dons d'une façon si admirable à ses familiers.

Un jour, j'entrai près de lui avec mon frère, — que Notre-Seigneur lui accorde la jouissance du lieu des justes et des saints! — Le vieillard dit à mon frère : « Sache que ce prince avec lequel tu es (2), et qui a eu l'audace et la témérité de prendre le tribut des moines, recevra promptement le châtiment de son impiété. » — Mon frère le pria de détourner sa colère de ce malheureux Abou Ta'leb; mais il lui répondit ceci : « N'insiste pas dans ta prière; car le trait est déjà parti de l'arc et il ne reviendra pas avant d'avoir accompli une terrible destruction chez ce pervers. » — Sa parole se réalisa, et le châtiment de ce misérable s'accomplit.

Ce vieillard vécut environ cent ans.

Rabban Bar-Hadbeshaba. — J'admirais aussi beaucoup R. Bar-Hadbeshaba (3) de Houmida (4), ce vieillard sur le visage duquel brillait une lumière qui resplendissait comme le soleil. Il était très pauvre et ne possédait que sa tunique et une autre de rechange. — Il n'acceptait jamais rien de personne. Il n'usait point de soupe, et rien de ce qui peut servir à faire la soupe ne se trouvait dans sa cellule. Tandis que je le servais dans le couvent, à la fin de chaque semaine, il me faisait venir près de lui pour me réjouir avec lui; en dehors du pain et du sel, il n'avait dans sa cellule rien autre chose à m'offrir; j'admirais beaucoup sa constance et je louais Dieu qui a donné aux hommes formés de poussière une force si grande qu'ils peuvent supporter avec patience de tels labeurs supérieurs à la nature.

A la fin de la semaine de Mar Éliâ (5), il sortit selon sa coutume

(1) Allusion à la parabole évangélique : Matth., XIII.

(2) Cf. ci-dessus, p. 60.

(3) Ce nom signifie : *Fils du dimanche.* Il est fréquent chez les Syriens et était donné aux enfants qui naissaient ce jour-là.

(4) *Houmîdaya.*

(5) Dans le calendrier nestorien, le temps après la Pentecôte est ainsi divisé :

pour recevoir les saints mystères, sain de corps et sans aucune apparence de maladie. Après avoir reçu les mystères, il demeura à sa place contre son habitude; le sacristain le vit et alla le trouver pour savoir ce qu'il avait à rester ainsi debout en le regardant. Quand le sacristain arriva près de lui, le vieillard le salua, l'embrassa affectueusement et lui dit, en souriant et le visage réjoui : « Demeure en paix et prie pour moi, car la route est ouverte devant moi. » — Il sortit précipitamment, sans laisser au sacristain le temps de lui demander où il voulait aller.

Il avait aussi un ami qu'il rencontra sur le chemin de sa cellule; il lui dit la même parole : « Demeure en paix, mon frère, demeure en paix. » — Il se hâta de courir à sa cellule, y entra, salua la croix, se signa avec de l'eau bénite, puis s'étendit mesurément en face de la croix et rendit son âme à Celui à qui elle appartenait. Accompagnée par les anges, dans l'honneur qui lui convenait, elle monta avec eux au lieu de son héritage. — Nous vînmes quelque temps après à sa cellule; nous y entrâmes, et nous trouvâmes son saint corps en face de la croix, dans la position où il s'était placé. Nous glorifiâmes Dieu de ce que nous vîmes, et aussi de ce que nous apprîmes du sacristain, et nous louâmes sa majesté qui confère un si grand honneur à ses saints.

Rabban Ishaq de Shizour. — Plus haut (1), dans l'histoire de saint Rabban Mousha, j'ai parlé du prodige de vertus Rabban Ishaq de Shizour. — Si quelqu'un le nomme « ange », il ne ment point; car il mena le genre de vie des créatures spirituelles, autant qu'il est possible aux êtres corporels de le faire. Il était vigoureux dans son corps et aussi dans les méditations intellectuelles (2) de la crainte de Dieu. Quand la lutte intermédiaire eut cessé par son application divine, il se signala fortement dans toute l'opération du corps, de l'âme et de l'esprit, travailla et fit des efforts vigoureux. — Après tous les labeurs

viennent d'abord les sept semaines dites des *Apôtres;* puis les sept semaines dites de l'*Été*, ou encore *Hallelain;* ensuite les semaines d'*Élie*, aussi au nombre de sept; puis les quatre semaines de *Moïse*, et enfin quatre semaines de la *Dédicace de l'Église*, qui précèdent immédiatement l'Avent.

(1) Cf. ci-dessus, p. 135.

(2) Dans les pensées qui conviennent à l'opération de l'âme.

du corps et de l'âme qu'il avait parfaitement accomplis, il aborda l'œuvre de l'opération de l'esprit. Il devint tellement étranger au monde qu'il ne pouvait supporter aucune chose avec lui dans sa cellule; de sorte que celui qui entrait près de lui dans sa cellule n'y voyait aucune des choses nécessaires et indispensables aux êtres corporels aussi longtemps qu'ils ont leur place ici-bas. Son frère Rabban Haya (1), ce vieillard vénérable, cet ouvrier diligent, cet athlète vigoureux, plein de sagesse intellectuelle et spirituelle, lui procurait les choses absolument indispensables. Celui qui le rencontrait était rempli d'ardeur dans la crainte de Dieu; car sa parole était suave et puissante par les divins attraits qu'il excitait en chacun. Celui qui conversait avec lui n'était jamais rassasié. Le visage de sa vieillesse était agréable, sa figure vénérable et sainte était très éclatante. On n'était jamais rassasié de son commerce, car sa vue était remplie de profit. Il possédait la vision intellectuelle, qui lui donnait la prescience de beaucoup de choses avant qu'elles n'existassent. Il ne changea rien à sa manière de vivre dans le silence, lors même des perturbations qui envahirent le couvent et jetèrent le trouble dans toutes les règles et les préceptes divins; il persévéra dans son genre de vie, et supporta patiemment tout ce qui lui advint dans cette profonde solitude, jusqu'à ce que la mort vînt l'y trouver pour le conduire dans le royaume d'en haut, avec le Christ Notre-Seigneur, pour toujours.

Rabban Yaʿqoub le paisible. — Qui ne serait dans l'admiration et l'étonnement en considérant les œuvres divines et supérieures au monde de Rabban Yaʿqoub le paisible (2)? — Depuis le commencement de son combat jusqu'à la fin, il ne rompit jamais la règle d'un jeûne pénible. Il mangeait une fois tous les deux jours; pendant les semaines d'obligation il ne mangeait qu'une fois pour toutes les nuits, quelque nombreuses qu'elles fussent, et passait la nuit sans manger quoi que ce soit (3). Il ne consentit pas même à rompre cette règle pendant sa grande vieillesse. Personne, ni séculier, ni moine, n'entrait dans sa cellule, si ce n'est celui qui le servait, et encore n'y entrait-il qu'au

(1) Cf. ci-dessus, p. 133.

(2) *Shahaya* : « pacatus, sedatus », et aussi : « vacuus »; c'est peut-être dans ce sens qu'il est pris ici : privé de nourriture?

(3) Traduction littérale du passage; le texte paraît altéré en cet endroit.

temps de son infirmité et de sa maladie, et non pas continuellement et quand il voulait.

Rabban Gabriel le puissant. — Il faut aussi admirer cette colonne indestructible et inébranlable : Rabban Gabriel le puissant (1). Il préférait se tenir continuellement sur ses pieds, nuit et jour; il ne se permettait point de s'asseoir, si ce n'est au moment où il se reposait un peu; il accomplissait en se tenant debout tout son office, sa lecture, et même les travaux manuels qu'il faisait, à tel point que ses cuisses enflèrent et devinrent semblables à celles d'une personne atteinte du mal de l'hydropisie.

Rabban Ishô'ameh (2). — Qui ne serait dans l'admiration et ne louerait Dieu, en entendant parler de la constance, de l'austérité et de l'abstinence surprenante de Rabban Ishô'ameh? — Pendant environ cinquante ans, il ne fit point de soupe dans sa cellule, et il n'y entra même jamais d'huile; il ne goûta point à l'huile végétale, en dehors de la table des frères ou de la cellule de Rabban [Mousha]. Quant au beurre (3) et aux autres mets agréables, il n'en goûta jamais depuis le jour où il prit le saint habit. Depuis le commencement de son noviciat jusqu'à sa mort, il n'usa point non plus de vin; il ne rompit pas même pendant sa vieillesse son abstinence de fruits comme les figues ou les raisins. Il fut très vigoureux dans les labeurs corporels et très brillant dans l'œuvre intellectuelle et les labeurs de l'âme. Le récit de ses œuvres est au-dessus de ma faible parole. Il supporta courageusement les vicissitudes et les perturbations qui troublèrent le couvent, et il persévéra jusqu'à sa mort dans son silence habituel. — Il ne possédait rien et ne recevait rien de personne. Comment vivait-il? On ne le sait pas. En vérité, mes frères, c'était un prodige que la vie de cet homme pauvre qui n'avait rien, à qui on n'apportait rien de la communauté pendant la perturbation du couvent, qui ne recevait rien de personne, et qui continua de vivre, comme auparavant, dans une entière application à la vertu.

J'ai trop peu de temps pour parler de l'homme simple en Dieu,

(1) *Tharônaya*, « tyrannicus ». — Je ne crois pas que ce mot soit un ethnique.
(2) Ce nom signifie : *Jésus* [*est*] *avec lui*.
(3) Au lieu de : « huile végétale » le ms. porte littéralement : « l'huile qui sort du bois », et au lieu de : « beurre », il y a, à la lettre : « les graisses de troupeau ».

Rabban Mar-Atqen le barbu, l'imitateur de Paula le simple (1), l'homme patient dont la constance est au-dessus de tout, qui supporta pendant environ cinquante ans une cruelle maladie, en louant Dieu continuellement, isolé et privé de quelqu'un pour le servir; — de *Rabban Paulos*, modeste et d'un commerce agréable; — de *Rabban Ḥenanishôʿ* (2), de Dasen, religieux parfait, qui fut vigoureux dans les labeurs grossiers et pénibles; — de [*Rabban*] *Israël Saibath*, qui vécut dans une profonde solitude et garda le silence tous les jours de sa vie; — de *Rabban Maranʿameh* (3), ce thaumaturge zélé pour les choses divines; — de *Rabban 'Ouria* (4), qui fut dénué de tout, et pratiqua les œuvres de la pauvreté plus que bien d'autres; — de *Rabban Ishôʿ*, ouvrier vigoureux et travailleur assidu; — de *Rabban Rahemishôʿ* (5), distingué par ses œuvres; — de *Rabban Hanania* (6), de *Rabban David*, de *Rabban Nataniel*, de *Rabban Mashelia*, et de plusieurs vieillards parfaits, de frères laborieux, appliqués à la vie céleste, dont les œuvres surpassent la parole et la narration.

C'est pourquoi, cherchant le secours dans leurs prières, je demande miséricorde, et je fais reposer ici la barque de mon discours agité sur la mer de l'histoire de ces saints.

Que leurs prières soient un mur puissant pour toute la terre, principalement pour toutes les églises des chrétiens et pour le couvent dans lequel ils ont brillé; et d'une façon encore plus spéciale, pour le misérable écrivain, pour ses frères et pour toute sa famille! Amen.

(1) Cf. *Paradisus Patrum*, éd. Bedjan, p. 81.
(2) Ce nom signifie : *Misertus est Jesus.*
(3) Ce nom signifie : *Notre-Seigneur* [*est*] *avec lui.*
(4) Urias.
(5) Ce nom signifie : *amavit Jesus.*
(6) Ananias; ce nom vient de l'hébreu par l'intermédiaire du grec; il signifie : *misertus est Iaveh.*

FIN DU CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE VIII

De la manière dont Rabban Youssef instruisait ceux qui lui confiaient leurs ames ; — comment, par la science, il prenait soin d'eux, selon la débilité de notre époque dernière qui s'avance et approche de la destruction. — Seigneur, aide-nous dans tes miséricordes ! Amen.

Celui qui ne dépend de rien, qui est au-dessus de tout, et qui est en tout, est absolument un. Seul il possède la science essentielle, indépendante du temps, qu'il a par sa propre nature sans aucune étude. Quant au reste des créatures, il en est qui ont leur science fixée en elles-mêmes, selon qu'il a plu à cette science infinie, et il en est qui la reçoivent des autres par l'enseignement; afin que par là, cette sagesse souveraine qui est la science supérieure à toute chose, soit connue de tous.

Donc, Dieu notre Créateur est unique dans la Trinité de ses personnes : sa science est éternelle et infinie comme lui, sans accroissement ni diminution possible, s'étendant absolument à tout; car Dieu est la science même; sa science est son essence et son essence est sa science. C'est un sujet très élevé et le discours peut difficilement atteindre l'intelligence suprême : de sorte que nous ne comprenons pas comment sa science est en lui et lui dans sa science; car Dieu est tout en tout; il échappe à la conception de tous les êtres créés.

Les êtres doués de sens, que Dieu a faits muets et sans parole, ont leur science fixée dans leur propre nature par le Créateur sage. Leur nature même suscite leur science dans leur être. Le chien n'a certes pas besoin d'apprendre hors de lui-même l'aboiement et la vigilance, choses pour lesquelles il est utile; sa nature elle-même lui enseigne ce qui est en lui. De même, le coq n'apprend point par quelque enseignement à chanter à certaines heures définies de la nuit et du jour : ce qu'il serait d'ailleurs très diffi-

cile aux hommes de lui enseigner. Et, pour ne pas allonger le discours, l'animal de chaque espèce, sans parole ni raison, porte sa science en lui-même : sa propre nature est son maître en tout ce qu'il est.

Mais la sagesse suprême de notre Créateur adorable a établi en deux ordres différents la créature raisonnable : d'une part, l'ordre invisible, indépendant du corps; d'autre part, l'ordre visible, sous le joug d'un corps passible. — Aux créatures invisibles, il a donné, avec l'être, la science parfaite, mais cependant pas complète : car elle reçoit un accroissement, et chaque jour elles apprennent et connaissent quelque chose qu'elles ne savaient pas : leur science se complète et se double ainsi, jusqu'à ce qu'elles reçoivent la perfection totale dans l'éternité. — Comme notre espèce humaine est la perfection de toute la création : des êtres invisibles aussi bien que des êtres visibles, l'image et la ressemblance de Dieu, et qu'elle dispose de son libre arbitre comme son Créateur, notre science s'accroît par l'éducation dans tout notre être; car, bien que la science de l'âme soit en réalité placée dans sa nature même, cependant elle se développe, ainsi que je l'ai dit, avec l'accroissement du corps, et nous avons besoin de l'enseignement et de l'éducation des autres, et aussi de la science qui se trouve dans les natures des êtres créés.

Dieu n'a pas fait cela en vain ni fortuitement, mais dans sa sagesse ineffable. Comment cela? Parce que, dans sa science, Dieu a prévu avant que rien n'existât, tout ce qui doit arriver; [il a prévu] comment se comporteraient les hommes dans toutes leurs démarches, dans leurs différents desseins, dans toutes les pensées droites ou sinistres (1) qui s'élèveraient en eux; que par la force de ses inclinations, l'homme est mauvais dès sa jeunesse, comme il est écrit (2), et a incessamment besoin de tuteurs à cause de sa faiblesse. Pour ces motifs et des motifs semblables, Dieu a fait tous les hommes dépendants : celui-ci a besoin de celui-là pour une chose, et celui-là a besoin de celui-ci pour une autre chose. Il les a surtout faits de telle sorte qu'ils ont besoin de l'enseignement les uns des autres pour acquérir à grand'peine une science quelconque, car il n'est rien en nous qui puisse nous l'apprendre

(1) Litt. : « de droite ou de gauche », c'est-à-dire bonnes ou mauvaises.
(2) Cfr. Gen., VIII, 21.

ou nous la faire connaître sans l'enseignement des autres. Et cela pour que nous ne soyons pas enflés par l'orgueil dont le levain demeure en nous, que nous ne nous élevions pas au-dessus de ceux qui sont moindres que nous, peut-être même au-dessus de Dieu, comme il est arrivé à beaucoup qui se sont enorgueillis dans leur esprit et se sont enflés dans leur orgueil au point de se nommer dieux eux-mêmes, bien qu'ils eussent appris et reçu des autres ce qu'ils savaient. — « Qu'as-tu, ô homme, que tu n'aies reçu de la grâce? Et si tu l'as reçu de la grâce, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu? » — Ainsi blâme notre arrogance, la parole vivante et sainte (1).

Donc, Dieu qui veut le salut de tous les hommes a fait en sorte qu'ils doivent recevoir les uns des autres la science et la doctrine, et qu'ils se communiquent ses dons les uns aux autres, quoiqu'il soit le seul donateur des bienfaits et des sciences; afin que par là nous possédions en nous la soumission devant Dieu et à l'égard les uns des autres. — Dieu n'a pas voulu que nous connaissions ni que nous apprenions sans intermédiaire ce qui est nécessaire : bien qu'il soit lui-même le docteur de ces intermédiaires et de toute chose, et qu'en ses mains repose le soin de la vie de tous; et cela, comme je l'ai dit, pour que nous ne nous élevions pas les uns au-dessus des autres et que l'orgueil ne règne pas en nous.

Ainsi donc, Dieu a réglé notre création, à nous hommes, de telle sorte qu'en grandissant nous acquérions la science et progressions dans la doctrine par l'enseignement des autres. Et cela selon le double accroissement par lequel nous grandissons et nous nous développons : je veux dire, celui du corps et celui de l'âme. — Ainsi, nous grandissons dans notre corps, nous parvenons de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'adolescence, de celle-ci nous arrivons à la virilité, à l'âge mûr et même à la vieillesse : et à chacune de ces époques nous recevons la science et la doctrine qui lui conviennent. Or, il y a un accroissement et un développement semblable dans les choses divines de l'âme, et nous avons besoin d'économes et de majordomes prudents qui nous instruisent, c'est-à-dire de directeurs et de guides qui nous montrent le chemin que nous devons

(1) I Cor., IV, 7.

suivre dans cette voie du monachisme, admirable même pour les anges.

Si donc dans l'enseignement mondain et des choses du monde, je veux parler des arts et des connaissances qui s'y rapportent et de l'étude des sciences instables, nous avons besoin de maîtres sages, d'artistes expérimentés dans leur art, pour apprendre d'eux les choses qui nous sont nécessaires et nous y perfectionner : à combien plus forte raison, dans cette science divine, dans cet art spirituel du monachisme, avons-nous absolument besoin de maîtres expérimentés pour apprendre et faire des progrès dans cette sublime et admirable science? — Si ceux qui s'engagent pour la première fois dans un chemin très difficile, soit sur terre, soit à travers les mers, ont besoin de guides ou de pilotes expérimentés qui leur montrent les sentiers et les routes : à combien plus forte raison ceux qui veulent marcher dans cette voie du monachisme, dans cette mer du silence, ont-ils besoin de conducteurs et de guides, qui en connaissent parfaitement tous les sentiers, et qui leur en montrent les routes et les détours, les entrées et les issues, afin qu'ils puissent y marcher et y avancer directement, et ne pas s'égarer hors la route, par ignorance, et devenir ainsi la proie des loups du soir et des bêtes fauves de la nuit? — Si enfin ceux qui veulent apprendre l'art de la guerre et prendre rang dans la milice destinée à combattre les ennemis ont besoin de lutteurs habiles à la guerre, pour en apprendre la manière de combattre, comment il faut s'avancer ou se retirer, afin de ne pas succomber et périr par ignorance : combien plus ceux qui se préparent à la lutte spirituelle avec les passions et les démons, ont-ils besoin d'hommes expérimentés dans cette guerre spirituelle, qui les guident et les dirigent dans la manière d'engager et de cesser le combat, pour ne pas être, à l'improviste, percés de traits au milieu des ténèbres insidieuses, et y périr?

Il n'a pas plu à Dieu d'être lui-même, sans intermédiaire, le guide de celui qui lui confie son âme : bien qu'il soit le directeur universel et que de lui et par lui vienne la victoire et le triomphe dans les combats; mais [il a voulu] que nous apprissions des autres ce qui est requis, afin que ce soit pour nous un motif d'humilité et de condescendance, une délivrance de l'orgueil et de la superbe, comme je l'ai dit plus haut.

C'est pourquoi, en ces derniers temps, Dieu a établi Rabban Youssef, dont nous racontons l'histoire, comme directeur et guide de tous ceux qui marchent dans cette voie du monachisme. Comme le Seigneur a coutume, dans son abondante providence, de donner à celui qu'il établit en vue d'une chose, la sagesse et la science nécessaires, et de lui communiquer la force et le secours dont il a besoin pour diriger, selon sa volonté, le don qui lui a été départi et l'intérêt qui lui a été confié, il a donné à ce héros des divines sagesses, une prudence spéciale, une science singulière, pour diriger ceux qui remettaient entre ses mains la barque de leur âme, pour les secourir, pour les instruire, selon les besoins de ce temps difficile, vide de la ferveur divine et rempli, au contraire, de froideur et de tiédeur.

R. Youssef qui avait accepté cette charge par contrainte, ainsi que je l'ai dit plus haut (1), dirigeait dans la science les frères qui s'attachaient à lui et qui venaient le trouver de toute part.

Telle était sa manière de les instruire :

Noviciat du couvent. — Quand quelqu'un se présentait pour entrer au couvent, il lui prescrivait ceci :

« D'abord tu devras travailler l'espace de cinquante jours, selon la règle imposée par les saints Pères. » Telle est, en effet, la règle de ceux qui entrent nouvellement au couvent : avant de recevoir la tonsure, le saint emblème du monachisme, ils doivent s'éprouver eux-mêmes et s'exercer pendant cinquante jours dans un labeur très pénible, difficile et dur. Ce premier temps d'épreuve est le fondement de l'édifice dans cet admirable héritage. — Il les avertissait et leur prescrivait de travailler en toute soumission à l'égard des frères du couvent, de s'humilier eux-mêmes, de s'arrêter à des pensées comme celle-ci : « Qui nous rendra dignes de cette sainte vie à laquelle nous aspirons? » et aussi de manger à part, sans se mêler aux frères du couvent, et de reposer la nuit dans un dortoir commun, afin d'acquérir par là le mépris d'eux-mêmes, en voyant qu'ils n'étaient pas dignes de se mêler aux frères. — Il leur disait : « C'est avec raison que vous devez vous humilier, ô mes enfants, car vous avez résolu d'entreprendre une grande œuvre; quand Dieu

(1) Cfr. ci-dessus, pag. 43 et suiv.

verra l'humiliation de vos âmes, il vous rendra dignes de ce que vous espérez. » — Il enseignait ainsi l'humilité aux frères novices qui n'avaient pas encore reçu la tonsure, afin que, par leur humilité, ils devinssent dignes de ce saint emblème. La science de celui qui commence nouvellement ne peut, en effet, recevoir un enseignement plus étendu.

De la tonsure. — Quand le frère avait accompli le labeur du temps de noviciat, il lui prescrivait alors de recevoir la sainte tonsure. Il lui disait ceci :

« Tu dois, mon fils, offrir à Dieu, cette nuit, une veille et une oblation (1). Depuis le soir jusqu'au matin, tu te tiendras au milieu des rangs des frères, dans l'église, à ta place, en silence, dans la glorification et la prière. Tu feras des pénitences et des génuflexions. Pendant l'office des saints mystères, tu te tiendras surtout dans la crainte et la vigilance, devant l'entrée du sanctuaire (2) : car c'est le moment où tu dois recevoir le don de l'Esprit-Saint et la grâce de l'adoption filiale (3) par laquelle ton nom sera inscrit parmi les saints, enfants de la lumière; car de même que dans le saint baptême nous recevons la grâce de l'adoption des enfants de Dieu, de même aussi par la sainte tonsure nous recevons la mise en œuvre de cette force que nous avons reçue gratuitement dans le saint baptême, et les noms de ceux qui revêtent ce saint habit sont inscrits dans le catalogue (4) des saints. » — Cela est très remarquable; et c'est même d'après une vision qu'avait eue ce saint vieillard, qui était un voyant, qu'il dit : « J'ai vu la vertu qui descend dans le saint baptême descendre aussi sur ceux qui reçoivent ce saint habit du monachisme. »

De la vie commune après la tonsure. — Quand le frère avait reçu l'emblème de la sainte tonsure, et entrait dans le couvent pour y travailler, [R. Youssef] changeait la direction de ses entretiens avec lui. Il lui disait ceci :

(1) *Qourbana* signifie une oblation en général, et spécialement le sacrifice eucharistique, la messe.

(2) Κατάστρωμα : la partie de l'église nestorienne qui répond, pour la place, à l'iconostase des Grecs. Cf. Budge, *The Book of Governors*, t. I, p. liij; t. II, p. 342, 431.

(3) Cfr. Rom., viii, 15.

(4) Littéralement : « le livre des noms des saints ». — L'auteur fait ici un jeu de mot entre *souphara*, « tonsure », et *sephra*, « livre ».

« Vois, mon fils, voici que Dieu t'a rendu digne d'avoir une part avec les saints. Comment, ô mon fils, la poussière pourrait-elle remercier le Christ, pour ce bienfait, sinon en s'offrant soi-même à Dieu en oblation et en hostie, à cause de la grâce qu'il lui a conférée. Il faut donc, mon fils, que ton labeur s'accomplisse devant lui, dans une pleine ferveur, exempte de tout relâchement. Considère en toi-même que tu n'es pas digne du grand bienfait que tu as reçu; humilie-toi toi-même, comme il convient, devant Dieu, en secret, pour qu'il te rende digne de ce don sublime dont tu es indigne. Humilie-toi aussi devant tes frères, en public, afin que la bénédiction du Seigneur repose sur toi; songe en toi-même qu'ils valent mieux que toi aux yeux de Dieu; fais-toi le plus petit, le plus vil, le dernier de tous, secrètement et publiquement. Prends garde à toi, et sois vigilant afin de ne pas être capturé par le Mauvais; ne te glorifie pas de ce que tu as reçu le même habit qu'eux; car ce n'est pas l'habit extérieur qui assure la récompense, mais bien celui qui se fabrique en secret, dans les demeures de l'âme, et qui procure l'humilité et le mépris de soi-même à ceux qui le possèdent humblement; et par là tu apprendras aussi l'obéissance simple. Il n'y a point, en effet, d'obéissance sans l'humilité, ni de vie vertueuse sans l'obéissance. Sois humble, mon fils, afin d'acquérir l'obéissance, qui te fera régner au-dessus de tout ce qui est sur la terre. Vois, mon fils; ne méprise rien de ce que je te dis. L'humilité est la mère de l'obéissance, elle est la première des vertus que l'homme doit pratiquer. Nous avons là-dessus le témoignage véridique du bien heureux Apôtre qui, voulant montrer la grandeur de la vertu qu'a fait paraître en ce monde le Christ Notre-Seigneur, laisse de côté toutes les vertus de celui qui est l'ensemble même des vertus, et s'empresse de parler de cette mère de l'obéissance, de cette nourrice de toutes les vertus, en disant (1) : « Il s'est humi« lié lui-même et a été obéissant jusqu'à la mort. » Il était, en effet, impossible qu'il fît paraître cette obéissance jusqu'à la mort, en se donnant lui-même volontairement pour tous, sans une parfaite humilité. Celui donc qui devait volontairement subir la mort pour tous, s'est humilié lui-même, temple de la divinité,

(1) Philip., II, 8.

avec une humilité admirable, il a obéi à son Père qui l'envoya dans le monde, afin que le monde vive par lui, et il s'est livré lui-même à une mort terrible. A quelle mort s'est-il livré lui-même, dans son obéissance à son Père, ô bienheureux Apôtre? A la mort de la croix! Notre-Seigneur s'est livré lui-même pour tous à la mort ignominieuse, au supplice honteux de la croix. Il s'est fait malédiction pour nous (1). Et qu'a-t-il reçu de son Père en échange de cette entière obéissance, ô prédicateur véridique? — « A cause de cela Dieu a accru son exaltation; il lui a donné un « nom qui est au-dessus de tous les noms; il l'a fait asseoir à sa « droite dans la gloire; il l'a doté de la puissance de sa majesté; « il l'a établi héritier des mondes; de sorte qu'au nom de Jésus « tout genou fléchit et adore, au ciel parmi les invisibles et aussi « ici-bas parmi les êtres raisonnables de l'ordre inférieur; et toute « langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur dans la gloire « de Dieu son Père (2). » — Vois, mon fils, jusqu'à quel honneur élève et grandit l'obéissance qui vient de l'humilité. Humilie-toi, mon fils, afin d'être élevé, selon la parole du Sauveur (3). Ne t'enorgueillis pas dans ton esprit, de peur que tu ne tombes dans les lacets de Satan (4). Avec l'humilité et l'obéissance, possède aussi la condescendance et la déférence pour tous. Que ton langage soit soumis et modéré, jusqu'à être obéissant envers celui avec lequel tu parleras. Habitue-toi à dire à chaque instant, dans un esprit d'humilité : « Pardonne-moi. » Les démons, en effet, redoutent beaucoup que cette parole ne soit dite par quelqu'un à ses frères, selon le témoignage des saints Pères. Ne conteste jamais, sur quelque chose que ce soit, alors même que tu connaîtrais mieux la vérité : mais abandonne complètement ce qui est tien pour faire ce que te dit ton frère, de peur que, par une certaine coutume, tu ne prennes l'habitude de contredire ton frère et d'affirmer ton opinion sans conviction. Comprends ce que je te dis, mon fils; ne persiste jamais dans ton opinion, alors même qu'elle serait vraie, mais fais simplement ce que te disent ton frère ou les dignitaires (5), sans contester :

(1) Gal., III, 13.
(2) Philip., II, 9-11.
(3) Matth., XXIII, 12; Luc., XV, 11.
(4) Cf. I Tim., III, 6, 7.
(5) *Qaioumé*, « constituti » [in aliquo officio].

par là tu acquerras la parfaite obéissance et la délivrance de la contradiction, mère de toutes les disputes. — Dès que tu as reçu un ordre, applique-toi entièrement à l'exécuter. Efforce-toi, si c'est possible, de faire tout le travail de la communauté. Et quand tu auras fait cela dans la mesure du possible, dis cette parole de Notre-Seigneur (1) « : Je suis esclave et serviteur; j'ai fait « ce que je devais faire. » — Honore le supérieur du couvent, les dignitaires, les économes, comme tenant la place du Christ, et obéis-leur. Quand ils te prescrivent quelque chose, accomplis-le aussitôt avec soin et en toute application. Sache que Dieu te donnera le repos dans ta cellule en rapport avec l'obéissance que tu auras fait paraître dans le couvent. »

« Habitue-toi à ne manger qu'une fois le jour, et non pas des mets variés, mais seulement du pain, ou un potage simple (2), et celui-ci non pas tous les jours, mais une fois ou deux dans la semaine. »

« Que la psalmodie ne cesse pas dans ta bouche : de sorte que ton labeur soit double; car, tandis que ton corps s'adonnera aux œuvres extérieures, ton âme s'appliquera intérieurement à l'œuvre de l'office et de la psalmodie. »

« Garde-toi bien de dormir les pieds étendus mollement et négligemment; mais assieds-toi à terre, les reins appuyés contre le mur, et prends le sommeil habituel; et quand viendra le moment de l'office commun, lève-toi avec empressement pour aller à l'office avec tes frères. »

Il ne permettait pas aux cénobites de manger des fruits pendant l'été. Il leur interdisait les raisins, les figues et tous les fruits d'été (3).

Tels étaient le sentier et la route par lesquels il dirigeait les frères du couvent, jusqu'à ce que vînt le moment où ils en sortaient pour aller en cellule. — Il prescrivait à chacun de travailler de la manière qu'il savait avantageuse pour lui et selon son dessein.

La règle du labeur en communauté était de trois ans. Il faisait travailler plus longtemps l'un ou l'autre. A l'un il prescrivait de travailler trois ans, à l'autre quatre, à un autre plus ou moins. Il

(1) Cf. Luc., XVIII, 10.

(2) C'est-à-dire composé uniquement de légumes, sans beurre ni huile.

(3) Le sens est vraisemblablement qu'ils ne devaient pas manger ces fruits frais, mais secs.

ne faisait pas cela fortuitement. Mais quand il voyait des signes manifestes de la ferveur divine en quelqu'un qui désirait habiter en cellule, et qui travaillait avec application dans le couvent, après les trois années accomplies, il lui permettait de s'en aller à sa cellule. Quand il en voyait un autre qui s'adonnait volontiers aux autres travaux qui se pratiquent hors de la cellule, il lui conseillait de rester davantage; afin que par là, la ferveur du silence fût excitée en lui, et sinon, il lui disait de rester et de travailler tant que sa ferveur n'était pas grande, de peur qu'après sa sortie de la communauté il ne se laissât aller à l'oisiveté.

Quand un frère voulait sortir de la communauté, il lui ordonnait de faire une veille et d'offrir le sacrifice (1), et d'implorer la prière de tous les bienheureux frères au moment de l'office des saints mystères.

Au moment où le frère sortait du couvent, il lui tenait, dans la charité divine, ce langage : « Sache, mon fils, qu'à la vérité les bienheureux Pères ont fait connaître et ont montré qu'il y a trois voies par lesquelles les moines s'avancent vers le royaume des cieux. Ce sont celles-ci . Ou bien le moine se tient dans sa cellule dans un admirable silence; c'est-à-dire qu'il doit habiter en silence à cause du don qu'il s'attend à recevoir de Dieu; je veux dire la pureté de son corps et la splendeur de son âme, et non pas en vue de la vaine gloire ou des avantages temporels; c'est la plus belle de toutes. — Ou bien il travaille pour Dieu, c'est-à-dire qu'il ne doit point remplir son office pour un motif mondain, mais pour Dieu seul. — Ou bien il souffre en louant; c'est-à-dire que, ne pouvant travailler à cause des infirmités dont il est accablé, l'action de grâces qu'il offrira pour son affliction lui sera comptée devant Dieu comme une œuvre sublime. — Toutefois, comme nous vivons en ces derniers temps où la ferveur pour le service de Dieu s'est refroidie, les voies des moines à notre époque sont différentes. Je vais te les exposer. Quant à toi, mon fils, tu choisiras celle qui te conviendra, et je prierai pour toi. Ces voies sont aussi au nombre de trois :

(1) Le sens du mot n'indique pas nécessairement que le frère fût prêtre et qu'il offrit le sacrifice de la messe; mais il devait du moins y assister. Il est probable que l'on célébrait spécialement ce jour-là la messe qui n'était pas célébrée tous les jours.

ou la résidence dans la cellule, en silence; ou le soin de l'instruction et l'assistance à l'église; ou le travail dans les vignes et les champs. Vois, mon fils; choisis celle que tu voudras. »

Si le frère choisissait l'une de ces deux dernières : l'étude ou les vignes, il prenait soin de lui comme d'un membre faible. A celui qui désirait étudier, il prescrivait de s'appliquer diligemment à l'office dans le temple. A celui qui s'appliquait au travail des vignes, des champs et des moissons, il conseillait de nourrir les pèlerins et les pauvres des fruits de son travail. Quant à celui qui, dans une pensée de religion, choisissait la voie sublime et ardue du silence, il le considérait comme son familier et l'aimait beaucoup. Il le pressait vivement d'être surtout très appliqué, pendant la première année, à l'office dans l'église la nuit et le jour, afin d'acquérir par là la force et le secours pour demeurer dans le silence.

A l'un il prescrivait d'observer cela pendant une année environ, à un autre pendant deux ans, ou même trois, selon ce qu'il savait être utile pour le frère.

Vie des reclus. — Quand un frère avait accompli, d'après ses prescriptions, le labeur de cet exercice dans l'église, alors il lui permettait d'habiter en silence. Il lui ordonnait une veille et une oblation pour la consécration de la cellule : il réunissait les prêtres et les frères à la cellule, pour qu'ils la consacrassent, et qu'ils priassent pour le frère. Quand le frère avait fermé la porte de sa cellule, il plaçait lui-même une pierre sur le seuil, en dehors. Les frères reclus ne font point cela sans motif; mais c'est une figure de la pierre qui fut placée à la porte du tombeau de Notre-Seigneur; afin que par là chacun songe qu'il est déjà mort au monde et vit en Dieu, qu'il est enseveli dans le tombeau de sa cellule, à la porte de laquelle une pierre a déjà été placée, et qu'il doit nécessairement s'accuser lui-même s'il s'occupe d'autre chose que de Dieu et de la vie en Dieu, s'il tourne ses regards vers le monde ou ses pensées vers les choses du monde.

Alors Rabban Youssef réglait ainsi la vie du frère dans sa cellule pendant la première année, et il l'avertissait en lui disant :

« Vois, mon fils, à marcher directement dans tout ce que je te prescrirai; ne complique pas un labeur par un autre, mais dispose ainsi ta conduite :

Lecture du Nouveau Testament. — « Depuis le matin jusqu'à l'heure de Tierce, applique-toi à la lecture du Nouveau Testament. Tu en apprendras les actions de Notre-Seigneur incarné (1), l'amour de Dieu pour nous, les bienfaits inénarrables qu'il a répandus sur nous à la fin des temps (2). — Commence par faire d'abord en face de l'Évangile adorable dix pénitences de suite, et empresse-toi de faire devant lui les génuflexions et les prières convenables, pendant quelque temps, jusqu'à ce que tes pensées soient recueillies de toute dissipation extérieure. Demande instamment à Dieu d'illuminer les yeux de ton intelligence et les facultés de ton âme, afin que tu saisisses la vertu cachée dans les paroles de Notre-Seigneur et des saints Apôtres, que tu voies et que tu comprennes les mystères secrets qui y sont enfermés et que les yeux de l'âme, polie et purifiée de la souillure du péché, découvrent au milieu du corps matériel de l'écriture. Tiens-toi ensuite debout; prends le saint Évangile dans tes mains, baise-le, pose-le affectueusement sur tes yeux et sur ton cœur, et, suppliant et plein de crainte, dis ceci : « O Christ Notre-Seigneur, tout indigne que j'en sois, voici « que je te tiens, par ton saint Évangile, entre mes mains impures. « De grâce, dis-moi des paroles de vie et de consolation, par la « bouche et la langue du calame de ton saint Évangile; donne-« moi, Seigneur, de les écouter avec des oreilles nouvelles, inté-« rieures, et de chanter ta gloire avec la langue de l'esprit. « Amen! » — Lis dans l'Évangile, en te tenant debout, trois chapitres, dans les Actes, deux chapitres, et dans l'Apôtre, trois chapitres. Tu feras au milieu de chaque lecture dix pénitences. Quand tu auras fini la lecture du Nouveau Testament, fais dix pénitences rapides et ardentes, et fléchis le genou dans les prières convenables qui doivent être une action de grâces de ce que le Christ t'a jugé digne de lire et de méditer les mystères cachés au monde. »

Heure de Tierce. — « Ensuite mets-toi à l'office de l'heure de Tierce, qui est une action de grâces pour l'amour de Dieu à notre égard, en ce qu'il nous a amenés du néant à l'existence. Comme c'est à la troisième heure que Dieu a créé Adam, et à la troisième

(1) Littér. : « dans un corps ».
(2) Cf. I Petr., I, 5.

heure aussi que Notre-Seigneur a paru en présence du juge, pour renouveler toutes les créatures, à cause de ces bienfaits de notre production à l'existence et de notre rénovation après que nous fûmes pervertis, les Pères ont disposé l'office de Tierce dont l'objet principal est une action de grâces pour les bienfaits de Dieu à notre égard dans ces deux actes providentiels : d'abord en nous amenant du néant à l'existence, et ensuite en renouvelant toute la nature usée et vieillie par le péché. Donc, nous devons surtout pratiquer l'action de grâces pendant cet office de Tierce. »

« Commence par faire des oraisons et des pénitences (1). A la fin de chaque *marmita* (2), prononce trois glorifications (3) et fais trois pénitences. A la fin du *houllala* fais dix pénitences et dix glorifications. Chante et prie; et commence le *houllala* suivant. Quand tu auras fini les *houllalê* assignés pour cette heure, fais trente pénitences en glorifiant (4) et termine cet office. Quand tu as conclu l'oraison, offre dix pénitences en action de grâces de ce que Dieu t'a jugé digne d'officier devant lui et de parler avec lui par la prière. Tu disposeras ainsi tes pénitences, tes glorifications et ton action de grâces dans tous les offices (5). »

« Après l'heure de Tierce tu n'auras point d'autre occupation qu'une pieuse lecture des livres des bienheureux Pères. Choisis une lecture qui convienne à ton état et à ton rang. »

Heure de Sexte, c.-à-d. de midi. — « Quand arrive l'heure de midi, mets-toi à l'office. Dans celui-ci plus que dans tous les

(1) L'auteur explique lui-même plus bas (p. 189) comment on doit pratiquer ces pénitences ou *métouniyê* (μετάνοια).

(2) Le psautier chez les Nestoriens est partagé en 20 *houllalê* (les cantiques de Moïse en forment un vingt et unième); les *houllalê* se divisent en *marmitê*, qui sont au nombre de 57 (60 avec les cantiques).

(3) *Shoubbahê*, courtes doxologies.

(4) Litt. : « dans des *shoubbahê* ».

(5) Les renseignements que nous fournit l'auteur sur la manière dont l'office divin était célébré à cette époque par les moines nestoriens, sont fort intéressants. Il faudrait les comparer avec la manière dont il est récité aujourd'hui, mais cela nous entraînerait hors du cadre d'une simple note. Qu'il nous suffise de faire remarquer qu'on célébrait encore toutes les heures canoniques, tandis qu'aujourd'hui les nestoriens, de même que les chaldéens-unis, n'ont plus que quatre parties dans leur office : l'*office du soir* (qui répond à nos Vêpres), l'*office du soubba'a* (Complies; voir ci-dessous, p. 187, note 3), l'*office de la nuit* (Matines) et l'*office du matin* (Laudes). — Cf. Bickell, *Conspectus rei Syrorum litterariæ*, p. 87 et suiv. — Ces offices étaient d'ailleurs autrefois les seuls obligatoires pour les séculiers, tandis que les moines devaient réciter les sept heures canoniques. Cf. Ebedjesus, apud Maï, *Script. vet. Nova Collect.*, X, p. 81-83.

autres tu dois faire paraître l'affliction, les gémissements et l'épanchement des larmes de douleur et de tristesse. Car c'est à la sixième heure que le premier homme pécha, lorsqu'il étendit la main vers le fruit défendu, se rendit coupable et rendit coupable toute sa race; et c'est aussi à cette heure que Notre-Seigneur étendit ses mains sur la croix d'ignominie, pour tous les péchés, et qu'il justifia absolument toute sa race. Voilà pourquoi les Pères ont disposé l'office de midi, c'est-à-dire de Sexte. C'est pourquoi il convient qu'en cet office nous nous affligions et nous nous lamentions. Toute ton application dans les prières de cet office doit tendre à confesser ta faiblesse, tes péchés, tes manquements, afin que Dieu ait pitié de toi et qu'il te pardonne tes péchés et tes fautes. Quand tu l'as terminé, retourne à la lecture jusqu'à l'heure de None. — Sache, mon fils, que quand tu te tiens à l'office, tu parles et converses avec Dieu, et quand tu lis l'Écriture, c'est Dieu qui parle avec toi, qui t'instruit, et t'apprend par le moyen de l'encre et du papier, les choses utiles pour la vie en Lui. Dans les deux cas, soit que Dieu parle avec nous, soit que nous parlions avec lui, nous avons besoin d'une grande vigilance. — Comprends ce que je te dis, mon fils, et sois vigilant. »

Heure de None. — « Quand arrivera la neuvième heure, mets-toi à l'office et tiens-toi aussi dans une grande vigilance pendant cet office. En effet, à la neuvième heure, Dieu chassa Adam du Paradis, lieu de son héritage, et à cette même heure Notre-Seigneur poussa un cri sur la croix et rendit l'esprit à cause de celui qui avait été chassé de son héritage, pour l'y faire retourner et l'y rétablir seigneur et roi. — Quelles larmes ne convient-il donc pas à l'homme de laisser couler de ses yeux à cette heure, en considérant, avec les yeux de son esprit, dans quelle confusion devait se trouver le chef de notre race lorsqu'il fut chassé de son héritage, et d'autre part, dans quelle humiliation était Notre-Seigneur sur le sommet de la croix d'ignominie et de mépris, pour les enfants de sa race : ce que d'ailleurs l'esprit ne peut concevoir s'il n'est aidé de la vertu divine, car, en face de la violence de la première (1) et de la sublimité de la seconde (2), il serait consumé et épuisé devant la gloire des mystères cachés dans

(1) De la confusion d'Adam.
(2) De l'humiliation du Christ.

ces deux contemplations. — Gloire à ta bonté, ô Dieu! Et bienheureux ton saint nom! Combien sublimes tu as faites les marques de ta Providence à notre égard! En vérité, mes frères, je vous le dis, si la vertu divine ne venait pas en aide à l'intelligence au moment où, purifiée, elle regarde, voit et comprend ces choses, elle serait promptement consumée et épuisée, et elle périrait au milieu des manifestations de ces mystères admirables et divins. C'est pourquoi la vertu divine soutient l'esprit devant le déluge des mystères de la contemplation de la divine Providence. »

« Quand tu as terminé cet office de None, si tu as quelque travail manuel à exécuter, ou si tu veux faire quelque potage pour ton soulagement, fais-le en attendant le temps de l'office du soir. »

Office du soir (1). — « Quand le temps sera venu, en toute vigilance et application, mets-toi à l'office de la psalmodie du soir. Rappelle-toi, dans les prières de cet office, tous les bienfaits de Dieu envers toi et envers toute la race d'Adam, faible et misérable. Il a été établi et disposé par les saints Pères comme pour remplacer l'oblation et le sacrifice, en vue d'apaiser Dieu. De même que dans l'Ancien Testament, on offrait le soir des hosties de propitiation et des sacrifices de louange, ainsi que dit le bienheureux psalmiste, David, quand il chante au Seigneur (2) : « Accueille, Seigneur, comme le sacrifice du soir, le « sacrifice de mes mains »; de même, dans le temps de la psalmodie du soir, nous devons nous aussi, mon fils, offrir les hosties et les sacrifices raisonnables de la louange de nos lèvres et de nos âmes, à Dieu, notre bienfaiteur, qui nous procure toutes les choses utiles. »

Office de Complies (3). — « Après l'office du soir, mets-toi à l'office de Complies, c'est-à-dire de l'action de grâces pour tous les bienfaits de Dieu à notre égard pendant toute la journée. Il

(1) C'est-à-dire des Vêpres.
(2) Ps. CXL, 2.
(3) *Office du soubba'a.* — Aujourd'hui, chez les Nestoriens, l'office appelé ainsi ne se célèbre plus que dans les vigiles, le Carême et les trois jours du jeûne dit des Ninivites. Il répond à peu près à l'office latin des Complies, et se célèbre *après* le repas. Il a sans doute été conservé aux jours indiqués, parce qu'en ces jours de jeûne les Vêpres se récitent avant le repas, et qu'ainsi il n'y aurait pas eu d'office du soir. Mais on voit par notre auteur que c'était un office quotidien et qui se célébrait *avant* le repas. L'office d'après le repas, auquel répond en réalité le *soubba'a* actuel, est appelé ici *soubba'ta;* il en est question au paragraphe suivant.

nous a jugés dignes alors que nous ne l'étions pas de méditer les saints mystères éternels; ces mystères qu'il n'avait point auparavant révélés au monde, il nous les a maintenant manifestés en esprit par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par eux il nous a donné de devenir les héritiers de son amour, les cohéritiers de Jésus-Christ, et d'être affermis dans ses promesses et dans l'espérance réservée à toute notre race mortelle. — Après Complies, prépare-toi quelque chose à manger. Prends cette nourriture pour conserver ta vie, et non par gloutonnerie ou pour la variété des mets agréables. Prépare-toi un potage deux ou trois fois par semaine, afin de ne pas être tourmenté par une sécheresse abominable; mais fais-le simplement et sans un trop grand soin. Si Dieu t'a préparé quelque chose de particulier, prends-le avec reconnaissance et rends grâces à celui qui te l'a accordé. »

Office de l'action de grâces (1). — Après que tu auras mangé ce que la bonté divine t'a préparé, accomplis l'office de l'action de grâces, autant qu'il est en toi (2). Ton but en cela doit être d'adresser à Dieu des prières spéciales et des supplications, à ce moment du soir et de la nuit, pour qu'il te fasse échapper à la malice des démons empressés à causer notre perte. Efforce-toi à ce moment-là de faire couler des larmes de tes yeux, je ne dis pas celles qui viennent de la contemplation des mystères divins, ni celles qui procèdent de l'affliction ou de la douleur, mais des larmes causées par crainte de la faiblesse et de l'abandon qui en résulte; car, dès que le Seigneur verra tes larmes devant lui, il commandera à ses saints anges de te garder des craintes de la nuit terrible et pleine de frayeur, et il te délivrera des fantômes qui circulent dans les ténèbres et des esprits mauvais qui errent au milieu du jour (3). »

(1) Littéralement « office de *soubba'ta* ». — On voit par le contexte que c'est littéralement l'*Apodipnon* qu'on désigne habituellement par le mot *soubba'a* (voir la note précédente). — Le mot *soubba'ta* n'est pas dans les lexiques. Comme il résulte de tous les autres auteurs que la division de l'office était en *sept* heures, basée sur les paroles du Ps. CXIX, 164 : « *Septies in die laudem dixi tibi* », j'incline à croire que ce huitième office, dont il n'est pas question ailleurs, était une institution spéciale du couvent, ou de R. Youssef lui-même. Son origine vient peut-être de ce que l'on avait avancé la récitation du véritable *apodipnon* avant le repas, et qu'on le remplaçait ainsi par cette prière tardive.

(2) Littéralement : « autant qu'il vient après toi ».

(3) Cfr. Ps. XCI, 6-7.

« Quand tu auras encore offert ce sacrifice pour ta conservation, appuie ton dos contre le mur, dans le coin, en face de la croix, joins les pieds (1), ne néglige point cela, et ne les étends point au hasard; signe ton visage, marque-toi du signe de la croix, protecteur des familiers de Notre-Seigneur. En attendant que le sommeil s'empare de toi, médite les bienfaits de Dieu à ton égard pendant toute cette journée. Habitue ton âme à ne s'abandonner au sommeil que légèrement et pour le repos de ton corps, et, dès que la grâce de Dieu t'éveillera, lève-toi avec empressement et avec une ardente ferveur pour l'office de la nuit. »

Office de la nuit. — « Avant de commencer la psalmodie, répète quelques sentences choisies qui éloigneront de toi la lourdeur et la torpeur. Éveille ton âme vigoureusement et fais d'ardentes pénitences, jusqu'à ce que tes facultés soient éveillées et tes pensées recueillies. Ensuite commence l'office de la nuit. Accomplis l'ordre des pénitences que je t'ai enseigné plus haut; toutefois, après la *soubba'ta*, et quand tu as mangé, ne fais point de pénitences, mais remplace-les par des inclinations, de peur que, par suite de la plénitude de ton ventre, tu ne tombes dans quelque indisposition ou maladie; car les pénitences ont coutume, après le repas, de causer à l'homme des éruptions ou des maladies qui l'obligent à cesser l'exercice de la prière. »

« L'ordre des *pénitences* (2) est celui-ci : on doit se prosterner devant la Croix jusqu'à ce que les genoux et la tête touchent la terre. Dans les *inclinations* (3) au contraire, les genoux n'arrivent pas jusqu'à terre, mais seulement les mains et la tête, tandis que le corps reste suspendu en l'air. »

« L'office de la nuit est organisé à l'instar de tout notre labeur qui se fait au milieu de ce monde dont l'obscurité est l'image, et dans lequel nous travaillons beaucoup avec l'espoir d'en sortir

(1) Littéralement : « réunis tes pieds vers toi ». — En réalité, il lui recommande de s'accroupir, et de dormir dans cette posture incommode.

(2) *Métouniya* (μετάνοια), signifie habituellement tous les actes extérieurs de pénitence en général, mais nous voyons par ce passage que l'auteur entend ce mot, que nous avons rencontré fréquemment, dans un sens défini, pour marquer un acte particulier de pénitence.

(3) *Gourgaha*, prosternation en général; l'auteur explique en quoi consiste l'acte de pénitence qu'il désigne par ce terme.

pour entrer dans ce monde de lumière dont le type est le jour. »

Psaumes du matin. — « Dans les psaumes du matin, éveille ton âme et tiens-toi devant Dieu dans une excellente application. Car voici que déjà la puissance de l'obscurité a pris fin, c'est-à-dire le cours de ce monde, et tout à coup le jour de la lumière du monde nouveau s'est levé. — Sache-le, mon fils, chaque jour que le moine passe dans sa cellule, dans l'accomplissement de ses règles, il représente en lui l'image des deux mondes. »

« Dès que se lève l'aurore du jour suivant, mets-toi joyeusement aux labeurs qui doivent le remplir et pense que, de toute l'éternité, ce seul jour dans lequel tu te trouves, t'appartient; une fois achevé, il disparaît et ne revient point de nouveau. Le lendemain ne nous appartient point; car nous ne savons pas si nous vivrons ou non le lendemain. Donc, un seul jour de toute l'éternité t'appartient : celui dans lequel tu te trouves présentement. Prends donc garde, comme il convient, de n'en pas sortir vide et sans profit, et de ne pas te trouver pauvre et indigent; songe qu'avec la fin de ce jour la mort peut arriver, et que tu devrais t'en aller, dans cette longue route, pauvre et sans viatique, pour avoir passé ta journée dans l'oisiveté et les futilités. Garde-toi de penser follement en te promettant une longue vie. Je te conseille de penser sagement : « Demain je devrai m'appliquer davantage, si aujour- « d'hui j'ai été un peu négligent. » — Nous ne savons pas ce que sera le lendemain. Qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon une vapeur qui s'évanouit et disparaît? Ne compte point sur de longs jours; mais considère que, si éloigné que tu sois du jour [de la mort] il vient et il te saisit; il se hâte de passer comme les autres. Ne compte donc point sur l'abondance [des jours] et ne dis point : « Demain, mon âme, je m'occuperai de toi. » — Le lendemain ne nous appartient pas. — Vois donc, mon fils, à employer le jour présent, comme il convient, en toute diligence; car si le lendemain t'est donné, tu contracteras une nouvelle dette dont tu auras à rendre compte ; car il n'est point de jour dans lequel tu ne contractes une grande dette envers Dieu pour ses bienfaits antérieurs, et pour les biens qu'il t'accorde continuellement : pour le souffle de vie, pour la respiration de l'air qu'il te donne, pour la préservation contre les démons, les hommes méchants et tous les dangers. Et véritablement, tu dois travailler pour Dieu au-

jourd'hui plus qu'hier, puisqu'il t'a fait arriver jusqu'à ce jour auquel tu ne devais pas espérer parvenir, et t'a délivré les jours passés de la crainte que tu avais qu'il ne t'arrivât en ces jours quelque accident, crainte qui doit encore posséder ton âme pour le jour présent. Que la vie accomplie précédemment selon les règles soit encore la tienne au jour présent. Consacres-en toutes les heures et tous les instants à une action de grâces ininterrompue envers Dieu qui t'a jugé digne de sa familiarité. »

« Sache, et sois bien persuadé, mon fils, que si tout ton corps, si tous les poils de ta chevelure étaient bouches et langues, ils ne pourraient pas rendre grâces à Dieu convenablement pour tous ses bienfaits à ton égard : pour t'avoir amené à l'existence; pour t'avoir donné la raison, afin que tu ne sois pas comme les animaux; pour les biens qu'il t'a préparés en ce monde, et aussi dans le monde futur, par la venue du Christ Notre-Seigneur, et par les dispositions de sa providence envers toi : lui qui étant véritablement Dieu s'est fait homme pour toi, a souffert la passion, la croix, la mort afin de te vivifier; pour t'avoir distingué des païens par la connaissance spéciale qu'il t'a donnée, afin que tu croies au christianisme; pour t'avoir fait sortir du monde et de ses labeurs grossiers; pour t'avoir amené à sa familiarité; pour t'avoir délivré des distractions extérieures; pour t'avoir placé dans ta cellule, afin de converser avec lui à chaque instant; pour t'avoir jugé digne d'invoquer son saint nom et de le louer de ta bouche impure; et surtout parce qu'il t'accorde de lui rendre grâces pour ses bienfaits envers toi. Bref, tu dois rendre grâces à Dieu pour ses bienfaits à ton égard, à chaque souffle que tu émets, à chaque aspiration que tu respires. — Médite ces choses, mon fils, et à cause d'elles considère-toi à juste titre comme obligé devant Dieu, car tu l'es réellement, de travailler avec ferveur à l'œuvre que tu dois pratiquer dans ta cellule. »

Première année. — « La première année, mon fils, reçois chaque jour les mystères vivifiants; à moins que quelque motif ne t'empêche de le faire. Dans les assemblées du dimanche, sors pour aller à l'office avec les frères, dans l'église. — Telle sera ta conduite dans ta cellule, pendant la première année; tu ne feras rien de plus sans ordre ou conseil. »

Seconde et troisième année. — La seconde et la troisième année, il prescrivait en plus à chacun des frères quelque pra-

tiqué ou quelque travail, selon sa ferveur et autant qu'il le jugeait utile pour lui. — Il prenait soin des frères faibles selon leur faiblesse. Il y en avait qu'il empêchait au bout d'une année, ou même moins, de sortir pour aller aux réunions, ou de recevoir les mystères chaque jour; et il y en avait d'autres à qui il ordonnait de se rendre aux réunions ou de recevoir les mystères plus souvent. Selon qu'il savait la chose plus avantageuse pour le frère, il ajoutait ou retranchait. Toutefois, il n'empêchait pas tout d'un coup le frère de recevoir les saints mystères; mais il l'y amenait peu à peu. En lui défendant de les recevoir chaque jour, il lui prescrivait de les recevoir à certains jours : le mercredi, le vendredi et le dimanche. Puis il diminuait encore, et le frère ne les recevait plus que le dimanche. — [Il en était de même pour sortir aux réunions; tel devait sortir, en plus du dimanche,] (1) encore une fois dans la semaine, c'est-à-dire au milieu; puis après quelque temps, lorsqu'il le jugeait opportun pour le frère qui venait le trouver, il lui défendait de sortir de toute la semaine. Il instruisait chacun des frères selon sa faiblesse, sa mesure, son état.

Pourquoi recevaient-ils auparavant chaque jour les saints mystères, et pourquoi cela leur était-il défendu maintenant? Il le leur enseignait ainsi :

« Sache, mon fils, que le Christ connait notre faiblesse et la débilité de notre nature. Il sait que nous sommes portés, par des causes multiples, à des péchés nombreux et variés, volontairement, par inadvertance et involontairement; c'est pourquoi, il nous a donné, dans sa miséricorde, les saints mystères de son saint corps et de son saint sang, afin qu'ils soient pour nous le pardon des fautes et des péchés que nous commettons dans notre corps mortel, et que nous soyons fortifiés par eux contre les adversaires à qui notre vie déplaît et qui ne ne nous laissent pas servir en paix sa Majesté adorable. Tu dois donc, mon fils, sortir chaque jour pour recevoir les mystères purificateurs, car le levain du péché se trouve encore dans ton corps, et aussi pour en retirer force et aide, afin de pouvoir résider dans ta cellule et accomplir tes offices et tes règles. »

(1) Le texte paraît un peu altéré en ce passage; nous rétablissons le sens très probable indiqué par le contexte.

Quand la science du frère s'était un peu développée, il lui disait au contraire :

« Nous ne devons pas, mon fils, oser recevoir chaque jour les saints mystères, bien qu'ils nous soient donnés par Notre-Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde gratuite; mais nous devons rougir en face de sa bénignité, à cause de nos péchés et de notre indignité. Il nous suffit de les recevoir une fois de temps en temps. »

Il dirigeait ainsi la science du frère, jusqu'à ce qu'elle fût assez affermie pour recevoir ce qui est au-dessus de cette pensée. — Alors il lui parlait ainsi :

« Mon fils, il est facile d'obtenir de la miséricorde de Dieu le pardon des péchés qui sont commis dans le corps; parce que l'homme pèche contre lui-même ou contre son frère, et parce qu'ils proviennent de la faiblesse et de l'inclination de notre nature. Mais les péchés qui viennent de l'âme et sont commis par elle sont difficiles à pardonner, parce qu'ils sont contre Dieu, et luttent contre lui par l'orgueil d'une âme misérable. L'Apôtre a déclaré que ceux qui irritent Dieu par les péchés de l'âme ne sont pas dignes de recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur; et s'ils osent le recevoir, c'est pour leur condamnation et non pour leur pardon (1). Ainsi donc, mon fils, considère en toi-même que tu n'es pas digne de ce don qui est donné gratuitement aux hommes, parce que ton âme est plongée dans de honteux péchés et en est souillée. Reconnais ceci avec justice : Heureux ceux qui sont dignes des saints mystères, et malheur à toi qui n'es pas digne de ce don sublime! Pense avec raison, en toi-même, que tu es un chien, un impudique, un de ceux à propos desquels Notre-Seigneur a donné ces avertissements et a dit : « Ne leur donnez point le saint; ne jetez point « les pierres précieuses aux pieds des porcs, pour qu'elles ne « soient pas avilies (2). » Ce qui est saint convient et appartient aux saints. Que le seul souvenir du corps de Notre-Seigneur que tu as reçu te suffise dans ta cellule; rassasie ta faim des miettes [de la table] des enfants. Par cette pensée, par cette opinion humiliante, le Christ te rendra digne de l'humilité parfaite, qui

(1) I Cor., XI, 27 et suiv.
(2) Matth., VII, 6.

est le vêtement salutaire dont est revêtue l'intelligence qui s'humilie elle-même, et grâce auquel elle apaise Dieu par le sacrifice de soi-même offert à sa Majesté. »

« Quand, avec l'aide de la grâce, par ces labeurs, le frère pénètre dans le lieu de la véritable humilité, alors il comprend de lui-même et il est bien persuadé que, réellement et en vérité, nulle créature n'est digne de ce don sublime du mystère du corps de Notre-Seigneur et de son sang précieux; car il reçoit mystérieusement la révélation de la grandeur, de la gloire, de la sublimité de ce mystère, admirable pour les anges, et aussi de la bassesse de notre nature plongée dans les transgressions. — Par cette science qui est donnée à l'intelligence dans le lieu de la véritable humilité, cette intelligence s'élève au lieu de la spiritualité et elle participe spirituellement, sublimement, divinement, mystiquement, avec les esprits [célestes], au mystère du corps et du sang de Notre-Seigneur; elle reçoit véritablement la personne de Notre-Seigneur, en dehors de toute figure, mystère ou parabole, de la manière que les saints le recevront dans le monde nouveau. Car tous les mystères et les figures conviennent au monde présent; dans le monde nouveau, les saints recevront la véritable réalité des mystères et des figures, sans intermédiaire ni figure. »

« Le moine qui se tient dans sa cellule doit s'efforcer, autant qu'il peut, d'y assimiler sa demeure et sa vie à l'habitation du monde nouveau, par la retraite du monde et de son tumulte, par l'éloignement de tout ce qui est du monde, par la mort absolue à tout ce qui est en lui, par son jeûne et son naziréat, par ses veilles et sa vigilance, par sa conversation amicale avec Dieu, bref, par toutes ses actions qu'il s'efforcera de conformer à celles du monde nouveau; de là vient qu'il les omet corporellement pour les reprendre spirituellement, comme dans le monde nouveau. Donc, quand le moine pénètre, avec l'aide de Notre-Seigneur, dans le lieu de la science, qui est le chemin conduisant à l'humilité, et quand Notre-Seigneur l'a rendu digne, par ses miséricordes, de la mesure de la spiritualité, sa demeure est pour ainsi dire déjà fixée, par un mystère admirable, dans le monde nouveau ; avec les esprits [célestes] et comme eux, il jouit spirituellement des saints mystères et reçoit le Christ dans son âme, sans l'intermédiaire des figures et des mystères. En même temps, son in-

telligence est remplie d'une sainte joie; car il est la nourriture et le breuvage dans la bouche, qui n'en est pas une, de l'intelligence; de même que dans le monde nouveau le Christ est la nourriture et le breuvage de ceux qui y habitent, en dehors de tous les mystères et de toutes les figures du monde présent. Donc, il ne faut pas blâmer les moines qui cessent de recevoir les saints mystères dans l'un ou l'autre des deux degrés que nous avons fait connaître : dans le premier, parce qu'ils ne s'en estiment pas dignes; dans le second, parce qu'ils en jouissent déjà spirituellement. »

« Ce que je dis est connu et parfaitement compris de celui qui a éprouvé ces deux choses en lui-même, à savoir : que dans le premier cas le moine est persuadé de tout son cœur et sans aucune hésitation intérieure ou extérieure qu'il n'est vraiment pas digne de recevoir les saints mystères, et qu'au jour où il les recevra, il devra s'humilier davantage devant Dieu dont les miséricordes l'ont rendu digne de cette faveur dont il était indigne; et que dans l'autre cas, sans aucun doute et réellement, l'intelligence participe spirituellement avec les esprits [célestes] aux saints mystères. »

« Pour toi, mon fils, comprends avec intelligence ces mystères profonds et admirables, et dirige par la science ta vie dans ta cellule; que ta conduite soit régulière, en dehors de toute perturbation. »

« Règle ton jeûne avec mesure pendant la première année. Mange chaque soir, jusqu'à ce que ton corps soit exercé aux labeurs. Ajoute alors le jeûne de deux jours; de celui-là tu passeras à celui qui consiste à ne manger qu'une fois ou deux [la semaine]. Pourtant, ne fais point cela sans conseil. »

« Que ta veille soit de la moitié [de la nuit], ainsi que dit Abba Isaias (1) : « Donne la moitié de la nuit au repos, et la « moitié aux labeurs de la veille. » — Quand tu seras habitué à cela, plus tard, tu passeras tes nuits comme Abba Arsénios qui tournait le dos au soleil [couchant] et restait sur ses pieds jusqu'à ce qu'il le reçût en face, c'est-à-dire qu'il se tenait debout et veillait depuis le coucher du soleil jusqu'au lever de l'aurore (2). »

(1) Isaïe de Scété, dont il a été déjà question plusieurs fois.
(2) Cfr. *Paradisus Patrum*, ed. Bedjan, p. 487.

« Ainsi, dans toutes tes actions, en commençant les petites, en achevant les grandes, en toutes et chacune, travaille et dirige-toi d'après les conseils des vieillards : ajoute ou diminue, allonge ou abrège. Sache que sans conseil, tout le labeur du moine est vain; car notre vie dans le silence n'est pas de ce monde, mais du monde nouveau dont tu ne connais point les voies, ni les sentiers; et de même, « notre « lutte n'est pas avec la chair ou le sang, mais avec les prin- « ces, avec les grands, avec les puissants de ce monde ténébreux « des esprits mauvais qui sont sous les cieux » (1), c'est-à-dire avec les démons rebelles, dont les attaques sont spirituelles et les embûches secrètes. Et pour cela, et à cause de cela, le frère qui marche dans cette voie a besoin de quelqu'un qui connaisse bien les ruses des adversaires, pour lui enseigner leurs diverses manières de combattre et les secrets de leurs embûches pernicieuses, afin qu'il ne soit pas blessé et ne meure point faute d'avertissement et par ignorance. »

Il instruisait chacun des frères séparément, selon qu'il le jugeait utile pour son bien; et de temps en temps il faisait un discours général contenant une instruction qui s'adressait à tous; il distinguait, avec une grande sagesse et une science fort éclairée, l'état dans lequel quelqu'un se trouvait.

Quand il traitait d'une vertu en elle-même, il disait comment, de quelle manière elle devait être pratiquée; quel était son objet, les obstacles qu'elle présentait, en combien d'espèces elle était partagée et divisée; quelle était sa pratique dans chaque degré; et comment il fallait la pratiquer, parfois corporellement, parfois avec l'âme, parfois spirituellement avec l'esprit.

Il m'a paru bon de réunir ensemble et de placer ici ces instructions, l'une après l'autre, confusément, comme elles se présenteront, selon la faiblesse de ma science inculte, qui ne me permet pas de les disposer comme il conviendrait.

Du silence. — « Le silence est le calme dans lequel l'homme se tient en dehors de tous les bruits et de toutes les préoccupations de ce monde, et dans lequel se pratiquent toutes les vertus de la

(1) Cfr. Eph., vi, 12.

vie monacale; dans le silence, l'âme verra ses péchés et se connaîtra elle-même, l'homme comprendra combien grande est la miséricorde de Dieu et sa longanimité à notre égard, car, bien que tous nos péchés soient manifestes devant lui, dans sa bénignité, il les supporte et les efface; combien grande est la vertu divine qui nous aide et nous garde; combien puissante est l'attaque des démons contre nous et leur haine pour nous. Ces choses et beaucoup d'autres semblables, l'homme les apprend dans le silence. En dehors du silence, l'homme ne sait pas même quel est son propre état; il pèche et ne le sait point; il ne se purifie point et il se croit juste, parce qu'il ne voit point ses péchés; il ne sait pas, et il ignore qu'il ne sait pas, et il pense savoir, par sa science mondaine qui ne se connaît pas elle-même et dans laquelle on ne peut trouver le pardon des péchés. Personne ne voit réellement ses péchés en dehors du silence. »

« Le silence accompagne les divers modes de la vie monastique, et pour cela, il y a différentes manières de le pratiquer. »

« Dans le premier mode, le novice y est comme dans une certaine réclusion qui l'empêche de sortir inutilement de sa cellule, qui l'oblige à travailler aux vertus, comme l'exige sa règle, et qui est pour lui une cause de préservation de tous les péchés qui viennent de l'extérieur. Celui qui est dans ce degré est appelé « reclus », parce qu'il a été rendu digne, par Dieu, de demeurer dans sa cellule. »

« Quand le frère s'est élevé, avec l'aide de Dieu, au second mode, il doit pratiquer le silence d'une autre manière, plus parfaite que la première. Au lieu d'un cloître, il doit être pour lui une arène, dans laquelle il lutte avec les démons et les vains guerriers. Il vainc et est vaincu, il tombe et se relève, jusqu'à ce qu'il l'emporte, par la miséricorde, qu'il triomphe, et que son nom soit inscrit parmi ceux des guerriers valeureux et des triomphateurs illustres; alors, sa cellule sera le lieu de séjour des saints anges. Ce frère ne doit plus être appelé un reclus, mais bien un véritable « lutteur », un ouvrier robuste, un triomphateur victorieux, un athlète vigoureux. »

« De même, quand le moine parvient par la grâce et les miséricordes [de Dieu] au troisième mode, dans lequel ne se trouve point Satan et où le mal ne se rencontre point, alors encore sa

manière d'être dans le silence deviendra tout autre. Sa cellule, au lieu d'être un cloître ou une arène, deviendra un port tranquille qui lui procurera tous les secours et toutes les joies : la Jérusalem des visions, le Sinaï des révélations, la Sion des sciences, la source de la lumière, l'assemblage de tous les biens, la citadelle inexpugnable pour les ennemis, le lieu de réunion des enfants de lumière, le séjour et la demeure de la Trinité maîtresse des mondes. Alors le moine ne sera plus considéré ni comme reclus, ni comme combattant, ni non plus comme homme du monde, ni même comme étant encore du monde, mais bien comme étant « spirituel » et parfait, citoyen de la ville du Dieu vivant; bien plus, quoiqu'il soit homme par sa nature, il sera même appelé dieu, frère du Christ, cohéritier de sa gloire et de son royaume, demeure de l'Esprit-Saint vivificateur de tous les mondes. »

« A cause de toutes ces choses glorieuses, sublimes et divines, dès le commencement les démons, ennemis du bien, s'empressent d'engager la lutte par tous les moyens de combat, avec ceux qui habitent dans le silence. Ils s'ingénient de toutes manières à faire sortir le frère de sa cellule. Ils lui préparent des occasions, avec toutes leurs différentes ruses, et avec toutes les ressources de leur astuce. Quand ils ne peuvent remporter sur lui la victoire par ces moyens adverses, ils l'excitent tout au contraire à sortir de son silence sous prétexte de vertu, par exemple pour visiter les infirmes, pour servir les frères, pour recueillir les affligés, pour soulager les malades, pour consoler les attristés, pour aider les opprimés, pour donner à manger aux affamés ou à boire aux altérés, pour aider les pauvres et les pèlerins, et pour beaucoup d'autres choses semblables. Ils murmurent et disent au frère : « Il vaut beaucoup mieux pour toi « secourir les pauvres que demeurer dans ta cellule comme « dans une prison, ce qui ne peut être utile qu'à toi seul. » Ils lui suscitent des craintes, et placent de grandes difficultés devant lui : « Personne, disent-ils, ne peut arriver au terme dans « cette voie; il vaut mieux ne pas s'y engager que de l'abandonner après y être entré. »

« C'est par ces moyens et d'autres semblables, que les démons engagent la lutte avec les frères qui vivent en cellule, dans le premier labeur. »

« Dans le second, ils s'attaquent à lui par des difficultés encore plus grandes : par la tristesse, par l'affliction qui n'est pas pour Dieu, par les angoisses de l'âme, par le désespoir, par le blasphème, par la vanité, par l'amour de la vaine gloire, par l'orgueil qui s'élève contre Dieu, par un zèle insensé, par la colère furieuse, par l'irritation bestiale et pernicieuse, par l'orgueil satanique, et par beaucoup d'autres choses semblables. Ils l'assurent qu'il est déjà parfait, et ils lui suggèrent de se faire le directeur des séculiers, hommes et femmes. Ils lui en préparent avec grand soin les occasions opportunes. De temps en temps, il lui font voir des choses secrètes. Pour une légère guérison qu'ont obtenue, à cause de leur foi, ceux qui venaient près de lui, ils font accourir à sa porte des villages entiers, hommes et femmes, et par la conversation avec les filles d'Ève, vaines et dissolues, il pèche et succombe souvent, et son séjour dans sa cellule est vain, tout le labeur auquel il s'y est adonné est sans profit. — Ils lui conseillent encore également de sortir de sa cellule soit pour restaurer un couvent détruit, soit pour bâtir un monastère. Sous une pensée correcte, ils lui représentent qu'il lui serait plus avantageux de s'adonner pour Dieu au service de ses frères séculiers : ce qui n'est point son affaire, mais celle des hommes parfaits et des vieillards vertueux. »

« Et ainsi de suite, de toutes manières, par toutes sortes d'attaques, les démons engagent la lutte et combattent avec les frères qui vivent dans le silence, afin de les détourner de marcher dans cette voie qui conduit aux demeures célestes. »

Du jeûne. — « Le jeûne est l'arme avec laquelle le frère peut combattre les passions et les démons. Par lui, le corps est purifié de l'humeur qui provient de l'abondance de la nourriture, il est soulagé et guéri de ses diverses maladies; par lui, est refroidie l'ardeur des passions naturelles; par lui, le frère est conforté dans la ferveur de l'amour des vertus, le corps est libéré de la pesanteur et de la torpeur, pour pouvoir se tenir courageusement éveillé dans les veilles. — Par le jeûne en vue de Dieu, la passion de la gloutonnerie est vaincue et la lutte contre la gourmandise prend fin. Le jeûne est le purificateur du corps, du moins en partie. — Telles sont les vertus du jeûne dans le premier degré; et le frère qui s'y adonne est appelé « jeûneur de nourriture ».

« Dans le second degré, le jeûne du moine est double : il doit purifier et polir complètement le corps, faire briller et sanctifier l'âme totalement; le feu des passions dont l'ardeur avait été refroidie dans le premier degré, s'éteint ici entièrement, et même disparaît bientôt complètement; le corps, que le premier jeûne avait établi dans l'état (1) de pureté, s'élève à l'état de splendeur; je ne parle pas de la splendeur de l'âme, mais de la splendeur du corps : car autre est celle-ci et autre celle-là. Mais l'âme monte aussi, par la perfection de ce double jeûne, à l'état de pureté, et s'élève également à l'état de splendeur parfaite. Alors, le frère n'est pas seulement appelé « jeûneur de pain », mais aussi des passions. C'est là le jeûne dont le prophète a parlé (2), celui dans lequel l'âme jeûnera de tous les maux et de toutes les passions. Vain est le jeûne du pain, si celui-ci ne l'accompagne pas. C'est pourquoi, dans ce jeûne de l'âme, le frère est appelé « jeûneur des passions », et aussi jeûneur pour Dieu. »

« Par ce double jeûne, son esprit devient digne de jeûner comme les esprits célestes, d'un jeûne spirituel qui n'est pas celui de l'âme. Alors le corps et l'âme s'élèvent simultanément à l'état de la splendeur, et l'esprit parvient à un état qui surpasse toute splendeur. Le moine est alors appelé « jeûneur du monde entier »; le sceau du jeûne du monde nouveau est appliqué sur la bouche de son esprit, car, de toute façon, le Christ est son unique nourriture et son unique breuvage. »

« Comme Satan sait fort bien jusqu'où s'élève le jeûneur, il s'efforce, dès le commencement, de lui faire cesser son saint jeûne. Il s'attaque au frère de toute façon : par la gourmandise, par le désir de mets variés, par l'avidité, par la gloutonnerie, et par beaucoup d'autres choses semblables. Et quand, avec l'aide de Dieu, le frère a triomphé de ces attaques par l'arme solide du jeûne, il engage la lutte avec lui par d'autres moyens : par une grande faiblesse, par des afflictions qui contraignent le frère à cesser son jeûne, par des occasions qu'il lui prépare à l'intérieur et à l'extérieur, par exemple : la réception de frères à cause des-

(1) Le mot que je traduis ici, et ailleurs dans ce paragraphe, par « état », signifie proprement « lieu ».

(2) J'ignore à quel passage de l'Écriture l'auteur veut faire allusion; peut-être Is., LVIII, 3 et suiv.

quels il devrait rompre son jeûne, et d'autres causes semblables qui, sous prétexte de vertu, fournissent au frère l'occasion de cesser son jeûne. Quand, par les miséricordes du Christ, le frère a encore reconnu ces ruses et a triomphé de leur astuce, alors il l'attaque de nouveau par d'autres moyens : par la vanité, par la vaine gloire, par l'orgueil, et le reste. »

« C'est pourquoi une grande vigilance est nécessaire aux frères jeûneurs qui sont dans leur cellule, pour ne rien faire sans conseil, dans toute leur conduite. »

Du naziréat. — « Le naziréat est le bouclier solide qui détourne les flèches des ennemis qui, dans l'obscurité, lancent les traits de leur malice contre ceux qui ont des intentions droites (1). Par lui le frère est fortifié pour servir Dieu par un jeûne pur. Il n'y a donc point de jeûne bien réglé sans un naziréat discret. Sans le naziréat le jeûne est boiteux. C'est avec le concours du naziréat que dans le jeûne le corps se purifie, l'âme resplendit, l'esprit s'élève à l'état qui surpasse toute splendeur. — La difficulté et la lutte du naziréen est la même que celle du jeûneur. Il lui faut donc aussi beaucoup de prudence. Mais dans le naziréat, le frère doit s'appliquer davantage. Il ne doit pas avoir confiance, et se dire que le jeûne seul lui suffira. Vain est le jeûne qui n'a point pour compagne l'abstinence (2). Veille à cela, mon fils, et soumets ton cou à son joug, avec prudence et conseil. »

« Fais attention, mon fils, à tout ce que je t'ai dit, et accomplis discrètement, en prenant toujours conseil, l'œuvre que tu fais pour Dieu. »

De l'office. — « L'office est l'enceinte qui entoure le moine qui travaille et le protège contre les ruses des fils de la nuit qui circulent dans les ténèbres (3). C'est lui qui conserve toutes les œuvres du moine; par lui, le corps et l'âme sont broyés en même temps. L'homme de corporel devient intellectuel, et d'intellectuel il devient spirituel (4), de ministre il devient psalmiste, de psalmiste il devient chantre (5), d'esclave il devient affranchi,

(1) Cf. Ps. LXIII, 4-5.
(2) Littéralement : « qui n'a point pour femme le naziréat », ce mot étant féminin en syriaque.
(3) Cf. Ps. XC, 6.
(4) Il passe de l'opération du corps à celle de l'âme, et de celle-ci à celle de l'esprit.
(5) *Mehalêlana*, « louangeur », qui chante des cantiques de louange. — Le mot n'est pas dans les lexiques.

et même fils, héritier, bien-aimé. Le moine qui s'y applique fortement arrive promptement au degré de l'opération de l'âme. — Mais l'ennemi combat aussi en beaucoup de manières le frère qui s'y adonne : par de vaines attractions, par l'agitation des pensées inconvenantes, par la négligence, par les distractions qui détruisent tous les mérites. Le moine doit donc veiller sur lui quand il se tient en présence de Dieu à l'office. Qu'il recueille ses pensées des distractions et des préoccupations mondaines; qu'il attache tout son esprit à l'intelligence des paroles que prononce sa langue; qu'il le prolonge ou le diminue selon le degré dans lequel il se trouve; mais cela doit se faire d'après le conseil et les prescriptions des vieillards ».

De la veille. — « La veille prolongée de la nuit est la purgation et la purificatrice du corps, le polissoir de l'âme. C'est par elle que le moine peut recueillir ses pensées des divagations pendant l'office en présence de Dieu; c'est par elle qu'il est digne de l'opération de la grâce qui met fin aux attaques de l'ennemi ; c'est en elle qu'il reçoit le don et la force divine, par l'excellence de l'office prolongé qui s'y pratique. Celui qui se tient éveillé et s'applique à l'office dans une veille, est en vérité le concitoyen des veilleurs célestes. De même que le naziréat brille dans le jeûne et que le jeûne est complété par le naziréat, de même l'office s'accomplit grâce à la veille et la veille est louable à cause de l'office. — Il y a aussi des combats pour les « veilleurs ». Ce sont l'appesantissement, la paresse, le grand sommeil, la torture des épaules, la lassitude des membres, la crainte et la frayeur, et d'autres choses semblables.

« Mon fils, applique-toi à la veille; grâce à elle tu seras digne de choses sublimes et des dons de l'Esprit-Saint qui ne sont communiqués que dans l'intelligence. Prends garde de ne rien cacher de ce qui se passe en toi, à droite ou à gauche (1), dans la veille de l'office, à celui à qui est confiée la conduite de ton âme. »

De la lecture. — « Par la lecture des Livres saints, les pensées sont recueillies des divagations inutiles et l'intelligence est aiguisée de tous points. Par cette lecture, ainsi que je l'ai dit plus haut (2), Dieu parle avec toi; il te montre la route de

(1) Tout ce que tu ressens de bon ou de mauvais.
(2) Cfr. ci-dessus, p. 186.

ton salut; sans elle, l'office n'est pas sanctifié par le recueillement des pensées, la veille ne brille pas par la vigilance de l'intelligence. »

« Applique-toi, mon fils, attentivement et assidûment à la lecture, afin que Dieu y parle avec toi face à face, sans aucun organe. Garde-toi de la lecture qui enseigne quelque science mondaine et philosophique ou quelque étude, ou les choses qui procurent la vaine gloire. Vain est le labeur d'une telle lecture; bien plus, il est même pernicieux pour le travail du solitaire. Lis les livres qui conviennent à ton degré de perfection, pour en apprendre à te conduire et savoir comment tu pourras marcher dans la voie aplanie et tracée, vers la demeure qui est le but de ton travail. »

De la prière. — « La prière est le souvenir continuel de Dieu et la méditation de sa gloire et de sa providence admirable et sublime. Parler de la prière est une grande chose, inaccessible à la science de ceux qui la comprennent matériellement, car elle doit être pratiquée avec le corps, avec l'âme et avec l'esprit. »

« Elle est pratiquée corporellement quand on prie dans l'état (1) inférieur de la prière : dans cet état, le frère la pratique matériellement, soit dans le souvenir de Dieu, soit dans la méditation de sa Providence, soit dans les génuflexions prolongées, soit en toute autre chose que le frère accomplit pour Dieu; car tout ce que l'homme fait pour Dieu avec une intention droite est considéré comme une prière et l'est réellement, ainsi que l'enseigne l'Interprète (2) quand il dit : « Toute chose « qui porte en elle le souvenir de Dieu est considérée devant « Dieu comme une prière. »

« La prière de l'âme est celle qu'accomplit dans l'état réel d'oraison celui que la grâce en a rendu digne. L'homme corporel ne peut comprendre le discours sur ce sujet. »

« On prie dans l'âme et dans l'intelligence alors que tous les sens et les facultés du corps sont calmés. On ne prie point avec la bouche, on ne psalmodie point avec la langue. Qui connaît cela? Qui comprend cela? Celui-là comprend bien ce que je dis, qui est arrivé à ce saint état et y a offert des sacrifices de prière au Dieu vivant. »

(1) Littéralement : « dans un lieu ».
(2) Théodore de Mopsueste.

« La prière spirituelle est celle qui se fait dans l'état supérieur à l'état de la prière et qui ne s'accomplit ni dans les sens de l'âme, ni dans les facultés de l'intelligence, mais dans le langage de l'esprit, image de Dieu. Mais de nouveau, qui comprend cela? Qui y ajoutera foi? »

« Que le Christ nous rende dignes par ses miséricordes de prier dans le lieu glorieux de sa divinité. Amen! »

Des pénitences et des génuflexions. — « Les inclinations et les extensions [des bras] pendant l'office, les génuflexions prolongées durant la prière, acquièrent au moine l'humilité de l'esprit et l'abaissement, la chaleur du cœur, la purgation du corps, l'ardeur de l'âme, la ferveur des pensées, pendant la station continue de l'office en présence de Dieu. — En effet, sans les pénitences : inclinations, extensions des bras, génuflexions, l'office du frère est vulgaire, froid, languissant, de même que les prières qui s'y rencontrent. »

« Adonne-toi donc à ces choses, mon fils, de toute ta force, en toute vigueur, ardemment et courageusement, afin que ton oblation soit acceptable devant Dieu. »

De l'humilité, de la mansuétude, de la bénignité, du mépris de soi-même. — « L'humilité est le vêtement (1) du Christ Notre-Seigneur. Sans elle tout le labeur du moine est vain, alors même qu'il serait rempli d'œuvres excellentes. Toutes les œuvres vertueuses ne sont point vertueuses sans l'humilité; car c'est elle qui fait vertueuses les œuvres vertueuses; bien plus, les œuvres vertueuses : le silence louable, dis-je, le jeûne qui sanctifie, les oraisons, les offices et le reste des bonnes œuvres qui ne sont pas accomplies par humilité ou avec humilité, se trouvent vains, nuisibles, pernicieux, et contraires à la pratique des vertus. Dans l'humilité, même sans bonnes œuvres, se trouve toute la vertu. C'est le sel de toute l'œuvre de vie; sans sel, le goût de toute chose est fade et insipide. Il serait trop long de parler d'elle et de ses différents modes, et je me réserve de le faire lorsque, avec l'aide de Dieu, le discours traitera des différents degrés. »

« La mansuétude est la fille de l'humilité. »

« La bénignité est la principale forme du sage Créateur, notre

(1) Στολή.

Dieu adorable; car celui dont le commerce est agréable est l'imitateur de Dieu, comme celui qui est plein de mansuétude dans sa conduite est l'imitateur du Christ Notre-Seigneur. »

« Le mépris de soi-même est fils de la science parfaite qui fait connaître à l'homme qu'il est faible, et qu'il n'est bon à rien sans le secours divin. Celui qui possède le mépris de soi-même dans toute sa conduite ne peut être troublé dans sa constance par l'orgueil. »

« Vois, mon fils; embrasse l'humilité; humilie-toi toi-même et Dieu t'élèvera au-dessus de tes ennemis; sois doux et tu hériteras de la terre de promission; acquiers l'aménité et tu trouveras le Christ au-devant de toi; méprise-toi pour ne pas t'élever et tomber aux mains de ceux qui haïssent en vain (1). »

De la pauvreté. — « La pauvreté est l'instrument de triomphe de cette œuvre du monachisme. Le silence régulier et les œuvres qui s'y font ne sont rien sans la pauvreté. Je ne parle pas seulement du dépouillement des objets matériels sans distinction, mais aussi des pensées avides. Il y en a qui sont pauvres, qui ne possèdent absolument rien, et qui ne sont pas dépouillés de leurs pensées; bien plus, s'il était possible d'acquérir tout l'univers, ils y songeraient et y penseraient. Et il en est au contraire qui n'étant pas privés des choses de ce monde, ont renoncé en esprit à l'amour de l'argent et à toutes les convoitises. »

« Mon fils, dépouille-toi de toutes les choses superflues, et même des pensées de cupidité, afin d'être robuste et de triompher dans ta vie de silence. »

De la miséricorde. — « La miséricorde est l'image de Dieu, et l'homme miséricordieux est, en vérité, un Dieu habitant sur la terre. De même que Dieu est miséricordieux pour tous, sans distinction aucune, de même, l'homme miséricordieux répand ses bienfaits sur tous également.

« Mon fils, sois miséricordieux et répands des bienfaits sur tous, afin de t'élever au degré de la divinité : car, comme je l'ai dit, l'homme miséricordieux est un autre Dieu sur la terre. Prends garde de te laisser séduire par cette pensée qui pourrait te sourire : « Il vaut mieux que je sois miséricordieux pour « celui qui est attaché à la foi que pour celui qui nous est étran-

(1) Cfr. Ps. xxv, 19.

« ger. » Ce n'est point là la miséricorde parfaite imitant Dieu qui répand ses bienfaits sur tous, sans jalousie, « qui fait également luire son soleil et descendre sa pluie sur les bons et sur « les méchants (1). »

« La miséricorde ne mérite pas d'être louée seulement à cause de l'abondance des bienfaits, mais bien quand elle procède d'une pensée droite et miséricordieuse. Il y en a qui donnent et distribuent beaucoup, et qui ne sont point réputés miséricordieux devant Dieu; et il y en a qui n'ont rien, qui ne possèdent rien et qui ont pitié de tous dans leur cœur : ceux-ci sont considérés devant Dieu comme de parfaits miséricordieux, et ils le sont en effet. Ne dis donc point : « Je n'ai rien pour donner aux pau- « vres »; et ne t'afflige pas intérieurement de ne pouvoir à cause de cela être miséricordieux. Si tu as quelque chose, donne de ce que tu as; si tu n'as rien, donne, ne fût-ce seulement qu'un morceau de pain sec, avec une intention vraiment miséricordieuse, et cela sera considéré devant Dieu comme la miséricorde parfaite. Notre-Seigneur n'a pas tant loué ceux qui jetaient beaucoup dans le tronc des offrandes, qu'il a loué la veuve pour y avoir mis deux oboles qu'elle avait prises de son indigence, avec une pensée droite, pour les jeter dans le trésor de Dieu (2). L'homme qui dans son cœur a pitié de ses semblables est réputé miséricordieux devant Dieu. Une intention droite sans effet vaut mieux que beaucoup d'œuvres apparentes sans intention droite. Donc l'homme peut être miséricordieux et acquérir la miséricorde alors même qu'il ne possède rien : c'est-à-dire qu'il est miséricordieux en pensées. »

De la charité. — « La charité c'est Dieu (3) ; car son essence est amour, et son amour est son essence même. Par son amour, notre Créateur a été poussé à produire notre création. L'homme qui possède la charité : c'est vraiment Dieu au milieu des hommes. »

« Vois, mon fils; applique-toi de toute ton âme à acquérir l'amour des hommes, dans lequel et par lequel tu t'élèveras à l'amour de Dieu qui est la fin de toutes les fins. Vains sont tous les labeurs qui ne sont pas accomplis dans la charité.

(1) Matth., v, 45.
(2) Luc., xxi, 2-4.
(3) I Johan., iv, 8.

Toutes les bonnes œuvres et tous les labeurs conduisent l'homme jusqu'à la porte du palais royal : c'est l'amour qui nous y fait demeurer et nous fait reposer sur le sein du Christ. — Mon fils, que ton amour ne soit pas partagé, divisé, intéressé; mais diffus en vue de Dieu, désintéressé. Le Christ te donnera la science pour comprendre le mystère de cette parole. Aime tous les hommes comme toi-même; bien mieux, aime ton frère plus que toi-même; ne recherche pas seulement ce qui te convient, mais ce qui est utile à ton frère. Méprise-toi toi-même pour l'amour de ton prochain, afin que le Christ soit miséricordieux envers toi et te fasse lè cohéritier de son amour. Prends bien garde, mon fils, de ne pas mépriser cela. Car Dieu, le premier, nous a aimés et il a livré pour nous son Fils à la mort. « Dieu a tellement « aimé le monde qu'il a livré son Fils unique à la mort pour lui, » a dit [l'Apôtre] véridique (1). — Celui qui marche dans ce sentier de l'amour, grâce à son labeur, arrivera promptement à la demeure qui est le but de ses efforts. — Ne pense pas, mon fils, que l'homme puisse acquérir l'amour de Dieu, qui nous est donné par sa grâce, avant d'aimer ses frères selon la chair. »

Des vertus. — « Sache, mon fils, que toutes les vertus de cette œuvre du monachisme sont reliées l'une à l'autre, comme une chaîne, et toutes à la science. La petite est liée à la grande et celle-ci à la petite, toutes à chacune et chacune à toutes. Veille donc, mon fils, à ce que la chaîne de tes vertus ne soit pas brisée. Fais attention à celle qui te paraîtrait de moindre importance et ne la néglige point, de peur que par celle-là toutes les autres ne soient confondues. — Tout le monachisme réside dans la science, et celui qui s'y applique avec la science sera son propre maître dans toutes ses actions, mais toute l'œuvre de celui qui travaille sans la science est vaine, alors même qu'il aurait tous les sages pour directeurs. La science est le flambeau, la lumière de l'âme, grâce à laquelle celle-ci marche droit sans rencontrer d'obtacle. L'ignorance : c'est l'obscurité ténébreuse et le *sheôl* qui torture. Il y en a qui mangent dans la science et qui sont réputés jeûneurs; tandis que d'autres jeûnent dans l'ignorance et sont considérés comme des intempérants, et le sont réellement. Il y en a qui gardent le silence et qui sont disputeurs, et il y en a qui parlent

(1) Johan., III, 16.

et sont silencieux; tel prie, récite l'office, psalmodie, et se trouve néanmoins en opposition avec Dieu, et tel qui garde le silence, apaise Dieu par les sacrifices intérieurs (1) qu'il lui offre en secret. Il en est ainsi dans toute cette conduite spirituelle. »

« Mais, vois, mon fils; marche dans la science, dans toute ta conduite; dispose d'après elle toutes tes actions, afin de marcher droit dans cette voie spirituelle, grâce à sa lumière directrice. Elle te conduira au sommet des cieux, ce lieu où est entré d'abord le principe de notre vie, et là tu seras seigneur, roi, prince, fils, héritier et cohéritier de Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu. »

Discours général sur les différents états dans lesquels le moine pratique cette œuvre, admirable pour les anges, et sur quelques autres choses qu'on connaîtra en les lisant.

Sache, ô notre frère, que les états (2) dans lesquels on pratique l'œuvre du monachisme sont au nombre de trois, et dans chacun de ces trois états, il y a des lieux, des degrés et des échelons différents. Puisque tu m'as demandé de te les faire connaître, j'en parlerai maintenant dans ce discours abrégé et résumé, autant que le permettra ma faible science, et selon ce que j'ai appris et entendu de Rabban Youssef lui-même.

Ces trois états sont : celui *du corps*, celui *de l'âme* et celui *de l'esprit* (3).

Opération du corps. — Tous les labeurs de cet état sont corporels et se pratiquent avec contrainte dans le corps. Car si l'homme ne se fait pas violence à lui-même dès le commencement, il ne pourra pas demeurer dans sa cellule, comme dans une prison, ni y rester dans l'isolement, privé de toute conversation humaine. De même aussi, toutes ses pratiques exigent une grande contrainte, soit pour l'office et la station qu'on

(1) Littéralement : « des sacrifices du cœur »

(2) *Moushhata*, littéralement : « mesure, degré, mode »; le mot « état », dans l'acception où l'emploient les auteurs ascétiques, me paraît être celui qui rend le mieux le sens complexe du syriaque.

(3) Nous avons parlé dans la Préface de l'origine de cette division, et de la manière dont il faut comprendre la distinction entre l'*âme* et l'*esprit*.

y accomplit, soit pour les pénitences et les génuflexions, soit pour la veille et le reste. Donc, sans contrainte, aucun labeur n'est possible dans le premier état, selon l'enseignement du directeur des moines, Abba Isaias.

Rabban Youssef pressait vivement les frères qui travaillent dans cet état de se faire violence à eux-mêmes, autant qu'il est possible, dans le labeur de leur cellule. Il leur inculquait une grande crainte de Dieu et de ses jugements redoutables, la terreur de l'enfer et de ses tourments effroyables. Il les avertissait en leur disant ceci :

« Crains Dieu, mon fils, et redoute ses jugements; car, dans l'enfer dont le feu ne s'éteint point et dont le ver rongeur ne meurt point, selon la parole de Notre-Seigneur (1), il torturera ceux qui auront péché et n'auront pas pratiqué la justice. — Fais-toi violence, mon fils, et afflige-toi toi-même ici-bas, dans la pratique de la justice, de toute ta force, afin de ne pas être torturé là dans le supplice éternel. Le labeur d'ici, en effet, est court, fort petit, et de quelques jours; mais le supplice de l'enfer est éternel et sans fin, selon la sentence du Seigneur qui a dit (2) : « Au tourment éternel iront ceux qui n'ont pas pratiqué la justice. »

Par de telles paroles il remplissait les frères de crainte et excitait leur ferveur, afin qu'ils se fissent violence dans la pratique du service de Dieu.

Ce premier genre de vie est appelé par les sages « service de la crainte », c'est-à-dire de la crainte de Dieu. C'est comme une gaîne, de laquelle sort le service de l'amour. Ainsi, comme exemple, le frère qui accomplit ce service de crainte, est semblable à l'esclave qui sert son maître par crainte et non point par amour ni pour une récompense, mais parce qu'il a peur de lui.

Quand le frère avait progressé un peu dans sa science, il changeait le ton de son discours et des avertissements qu'il lui donnait, et il lui parlait de la sorte :

« Mon fils, nous ne devons pas servir Dieu dans la crainte, ni par crainte, mais dans l'espoir de la récompense de notre

(1) Marc, IX, 43, 45, 47.
(2) Matth., XXV, 46.

labeur en sa présence. Nous devons croire qu'en échange de ce labeur léger, il nous donnera dans le royaume des cieux de grandes et ineffables choses, nous y fera jouir des biens du monde nouveau, et nous rendra dignes de la gloire et de l'honneur avec les saints (1). »

Le travail du moine dans ce service, qui est appelé « de la récompense », est comme celui du mercenaire qui travaille pour celui qui le loue en vue du salaire qu'il en attend. Dans cette opération, le frère n'a pas besoin de se faire une grande violence, parce qu'il est déjà accoutumé à ces labeurs, et qu'ils lui sont devenus faciles par l'opération précédente. Il les désire, et ils lui sont légers, à cause de l'espoir de la récompense des biens futurs. Ce labeur est supérieur au premier, et tous les deux se pratiquent dans le degré de l'opération du corps.

Les combats que les démons engagent avec le frère dans ce degré, ils les engagent avec le corps, et corporellement ; ce sont ceux-ci : le découragement, l'ennui, l'appesantissement, la prolongation du sommeil, la distraction, la terreur, la gourmandise, la cupidité, la gloutonnerie, le désir de nourriture, les tentations de fornication et d'impureté, la calomnie, la résistance de la volonté, et beaucoup d'autres du même genre.

Dans ce degré, est donnée au frère la contemplation (2) du corps, c'est-à-dire qu'il voit intellectuellement la vertu du mystère caché dans les natures des êtres créés et qu'il glorifie Dieu, le Créateur, à cause de sa sagesse incompréhensible. Dans cette contemplation, sa science, éclairée et prudente, juge tout distinctement et avec discernement : pourquoi, comment, de quelle façon telle chose est ainsi, telle autre autrement, et telle autre encore autrement.

Opération de l'âme. — Dans l'opération de l'âme, les pensées du moine s'élèvent au-dessus de celles de l'opération du corps, car son âme est purifiée par la continuité de ses labeurs dans cette première opération. Il connaît et comprend dans la clarté de sa science que Dieu n'est pas un juge qu'il faut redou-

(1) Cf. II Cor., IV, 17.
(2) Θεωρία.

ter, que nous ne sommes pas rendus dignes des biens futurs par les labeurs que nous accomplissons, mais bien par sa grâce et sa miséricorde; et que nous ne devons pas le considérer comme un rétributeur, mais comme un père et un guide. Qui, en effet, peut dire ou penser qu'il est capable de se libérer, alors même qu'il n'aurait contracté qu'une seule dette à son égard? Il doit donc être loin de s'attendre à mériter par son labeur de recevoir les biens du monde nouveau.

Crois-moi, mon frère, si toute la création depuis son origine et pendant toute la durée de ce monde, servait Dieu par la pratique de toutes les vertus, elle ne pourrait payer même un seul des bienfaits de Dieu à notre égard en ce monde. N'espérons donc point, à cause de notre labeur, les biens futurs dont nous ne pouvons devenir dignes par nos œuvres, mais seulement par la bonté de la miséricorde du Christ Notre-Seigneur.

Et dès lors, le moine change toute sa conduite et il devient tout à fait autre : de corporel il devient intellectuel (1); d'esclave et de mercenaire, il devient fils, héritier, maître. Au lieu de servir par crainte ou par espoir de la récompense, il sert Dieu par amour. De même qu'un fils ne travaille pas pour son père par crainte, ni dans l'attente d'un salaire, mais bien par affection, et parce qu'il est le fils, l'héritier et le maître de tout ce que possède son père : de même aussi, le frère, dans ce service d'amour, travaille dans le domaine de sa vie en Dieu avec une application exempte de tout ennui ou relâchement qui sont le propre des esclaves et des mercenaires. Grâce à cet amour, par lequel le moine supporte avec joie toutes les difficultés, l'âme est placée en dehors de la crainte et de la contrainte. Car cet amour qui sort de la crainte, ainsi que d'une gaîne, est comme un sabre à deux tranchants qui coupe toutes les difficultés et les rend faciles. Le frère peut alors exécuter sans contrainte les choses qu'il faisait auparavant avec contrainte. Il accomplit avec ferveur et sans difficulté tout son office et les labeurs qui s'y rencontrent, tels que la lecture, la veille, et le reste, ajoutant une multitude d'œuvres et doublant

(1) Littéralement : « de l'âme », dans le sens où ce mot est pris par l'auteur en opposition avec le corps et l'esprit.

de beaucoup les premières. — Ceci forme la fin du premier degré et le commencement du second.

Quand le frère a progressé dans ce second degré, il cesse alors tous les labeurs extérieurs, c'est-à-dire ceux qui se pratiquent dans le corps. — Au lieu de l'office qu'il récitait avec la langue et les lèvres, il fait son office et psalmodie avec la cithare de la langue intellectuelle, c'est-à-dire mentalement. Il accomplit sa lecture en silence. Le silence règne sur lui, dans toute sa vie, comme à l'extérieur.

Par ce silence, il exerce dans la vie intellectuelle cette opération inconnue et étrangère pour beaucoup qui ne l'ont pas expérimentée; car le moine ne peut lire ni officier en silence, si ce n'est de temps en temps, brièvement, et en se faisant violence. Et ceci n'est point une supercherie : mais c'est ce que j'ai indiqué plus haut (1), en disant que la prière parfaite est le souvenir de Dieu. — C'est pourquoi les saints Pères ont établi et réglé les offices que nous devons accomplir, ainsi que la lecture et la méditation qui l'accompagne, afin que ce soit là pour nous l'occasion de faire en sorte d'obtenir que le souvenir de Dieu soit excité dans notre pensée par l'organe de ces choses. Car l'esprit ne peut être maintenu dans le souvenir de Dieu sans l'office des psaumes, ou un autre, qui rappelle le souvenir de notre Dieu adorable, et qui enchaînent pour un moment l'intelligence, afin qu'elle ne divague pas çà et là

Quand le moine est devenu parfait par l'œuvre de l'intelligence, alors celle-ci est exempte de distractions, parfaitement recueillie, fixée en Dieu en qui elle se meut continuellement. Lorsque cette grâce de se mouvoir en Dieu perpétuellement a été communiquée à l'intelligence, elle n'a plus besoin alors du moyen (2) des paroles pour exciter son souvenir; car elle habite déjà en Dieu, et non seulement les paroles de l'office n'aident plus l'intelligence, mais ils la troublent bien plutôt; car on trouve dans les sentences de l'office des paroles qui rappellent le souvenir d'actions étrangères à la vie et au mouvement divin dans lequel elle habite. Cette parole que Notre-Seigneur a prononcée est donc bien vraie : « Voici que le royaume des cieux est au milieu

(1) Cf. ci-dessus, p. 203.
(2) Littéralement : « de la matière ».

de vous (1) », c'est-à-dire, je suis dans mon Père et mon Père est en moi, et j'habite au milieu de vous indéfiniment ; car le Christ habite indéfiniment et vraiment dans l'âme et au milieu d'elle. Aussi longtemps que nous ne pouvons pas connaître ni voir celui qui habite au milieu de nous, nous travaillons dans les choses extérieures qui nous aveuglent, jusqu'à ce que nous trouvions, par ses miséricordes, la perle précieuse à laquelle rien ne peut être comparé! Dès que nous avons trouvé, dans la citadelle de l'âme, c'est-à-dire au milieu d'elle, cette perle en comparaison de laquelle tout doit nous paraître du fumier, notre pensée ne divague plus çà et là ; mais le Christ fixe notre attention, à tout moment et à tout instant, sur le trésor qui est au dedans de nous ; même quand nous dormons et sommes plongés dans le sommeil, car le sommeil du moine dans cet état est considéré comme une prière parfaite, parce que son esprit n'interrompt point sa conversation avec Dieu, ni dans la fatigue, ni dans le profond sommeil.

Celui qui a vu toutes ces choses en lui-même et qui en a goûté la douceur avec le palais de son entendement, comprend ce que je dis ; mais elles demeurent étranges et extraordinaires pour celui qui ne les a point expérimentées, et qui n'a point promené, dans cette région, les pieds de son intelligence ; car « celui qui est charnel ne comprend pas les choses spirituelles » selon la parole du bienheureux Apôtre (2). Bien plus, elles lui semblent insensées et ineptes.

Telle est donc cette œuvre de l'intelligence dont parlent les bienheureux Pères. Dans cet état, le moine doit veiller encore plus attentivement sur lui-même, et frapper à la porte des vieillards qui l'ont précédé dans cette voie, afin d'apprendre d'eux comment il doit marcher dans cette région où il ne s'est encore jamais avancé auparavant.

Les combats que les démons engagent avec les moines dans cet état sont aussi beaucoup plus violents que ceux du premier ; ce sont : la tristesse, l'angoisse, la colère, l'emportement, le désespoir, le blasphème, la vaine gloire, la vanité, l'amour de la louange, l'orgueil contre Dieu, et le reste ; ces choses ne dé-

(1) Luc, XVII, 21.
(2) I Cor., III, 1.

truisent pas seulement les labeurs, mais la personne même du moine.

Le frère reçoit dans ce degré la contemplation incorporelle, c'est-à-dire la vue des anges, que l'âme voit, avec l'œil de l'esprit dans la nature de leur création. — C'est l'état dans lequel était Adam avant sa transgression, celui auquel sont parvenus les saints prophètes; toutefois, les prophètes y sont parvenus dans une certaine mesure et non dans la plénitude; mais les bienheureux moines sont arrivés à son terme et à sa perfection.

Troisième opération qui est celle de l'esprit. — En parler surpasse notre faible science. C'est l'état auquel furent élevés les saints Apôtres et les Pères les plus grands. Dans l'état qui précède, nous trouvons le Christ Notre-Seigneur dans notre âme et nous le considérons comme notre maître, notre Dieu, notre guide; dans ce dernier degré nous trouvons que l'esprit lui-même devient le Christ, qu'il n'est plus serviteur ni le Christ maître, mais qu'il devient maître et que le Christ cesse d'être un maître; qu'il n'est plus un homme, ni Dieu un Dieu, mais qu'il devient Dieu et que Dieu n'est plus Dieu. — Que le Christ, ô notre frère, te donne la science par laquelle tu puisses comprendre le mystère de ces paroles!

C'est pourquoi, dans cet état, toute la conduite du moine appartient au monde nouveau; car il y est déjà entré mystiquement, il y habite pour ainsi dire par avance, il participe à son mystère, il chante et glorifie spirituellement avec les anges.

Et alors, les choses qui se pratiquaient dans le corps cessent totalement; celles qui se pratiquaient avec l'âme, le corps les accomplit; celles qui se pratiquaient dans l'intelligence, l'âme les exerce, et l'intelligence accomplit celles de l'esprit, parce que l'esprit n'est plus, je veux dire en ce monde. Il en est ainsi: le corps devient mystiquement subtil et remplace l'âme; l'âme remplace l'intelligence, l'intelligence remplace l'esprit et l'esprit devient Dieu, bien plus, il est Dieu véritablement, et le corps, l'âme, l'intelligence le servent.

Laisse-moi, mon frère, et ne me force pas à parler plus longuement de cet état; car le Christ, témoin véridique, me rend témoignage que mon esprit fut enfermé dans ce lieu et s'y tint dans la stupeur sans que rien pût l'ébranler. Ma main droite

même a été paralysée et n'a pu faire un mouvement en avant comme d'habitude, et à cause de cela aussi bien qu'à cause de la difficulté du sujet, je n'ai pu écrire plus que je n'ai écrit; car, chaque fois que j'ai voulu abaisser mon discours, la glorieuse élévation de la contemplation ne le permettait pas, et quand mon discours s'élevait un peu, mon entendement était aussitôt confus et réduit au silence. — D'ailleurs, celui qui est devenu digne de cet état, par la miséricorde de Dieu, n'a pas besoin d'en être instruit du dehors : il est son propre maître.

Sache, ô notre frère, que l'on ne parvient pas à cet état par les labeurs ni à cause d'eux, mais seulement par les faveurs et la grâce de la miséricorde du Christ; de même que personne n'est digne de la gloire du monde nouveau, sinon par les miséricordes de Dieu.

Dans cet état, le moine reçoit la contemplation de la Trinité sainte : non pas celle d'ici-bas, mais, mystérieusement, celle qui sera donnée dans le monde nouveau, en partie toutefois, et dans la mesure du possible. La Trinité adorable se présente elle-même en contemplation à l'intelligence, sans intermédiaire. Car dans toutes les contemplations, l'intelligence est conduite par l'ange gardien (1); mais dans cette contemplation de la Trinité sainte, qui est communiquée par la grâce dans cet état, l'intelligence même est faite contemplatrice de la Trinité sans l'intermédiaire d'un ange, par le Christ, son guide; l'intelligence y nage simplement (2); elle s'oublie elle-même et oublie absolument tout, jusqu'à ce qu'elle soit retenue de temps en temps par l'ange qui lui dit : « Souviens-toi de ta nature, ô homme, reprends ton intelligence, retiens-la un peu, ne t'égare pas et ne te noie pas (3) dans cette mer immense et sans limite. — O Christ! rends-moi digne, par tes miséricordes, d'avoir une part avec les saints dans la lumière de ta science. Amen.

Cet état est un lieu dans lequel ne se trouve point Satan, où le mal ne se rencontre point. Toutefois l'intelligence ne peut demeurer continuellement dans ce lieu. Car, crois-moi, mon frère, dès que l'intelligence s'y trouve, elle ne connaît plus rien du monde : et si elle y reste un ou plusieurs jours, elle les

(1) Littéralement : « l'ange du soin ».
(2) Littéralement : « toute nue ».
(3) Littéralement : « ne péris pas ».

passe sans nourriture ni sommeil; si le moine est debout ou assis quand son intelligence est ravie pour monter à ce lieu de la spiritualité, qui est le ciel supérieur au lieu des anges, aussi longtemps qu'il y reste, soit un jour, soit plusieurs jours, il demeure comme il était, sans aucune sensibilité, immobile, immuable de l'endroit où il se trouvait, jusqu'à ce que son intelligence revienne à lui; et quand elle revient, alors il comprend qu'il est en ce monde, et il donne à son corps le repos et la nourriture pour le soutenir; car, tant que l'homme est en ce monde, le corps ne peut se passer des choses qui lui sont nécessaires. C'est pourquoi le moine ne peut demeurer continuellement dans ce lieu de la spiritualité, mais seulement de temps en temps, quand la grâce qui le dirige le lui accorde. Aussi longtemps qu'il y est, il n'a point de lutte à supporter, ni rien qui soit en opposition avec cet état. Mais, dès qu'il revient à sa région, il rencontre le seul combat dans lequel il puisse avoir à lutter : c'est-à-dire le démon de l'orgueil, qui est le principe et l'instrument de tout mal. C'est pourquoi le moine doit user d'une grande et continuelle vigilance; car cette attaque de l'orgueil est d'autant plus violente que le degré auquel il s'est élevé est plus haut : c'est le prince même de toute la troupe des démons qui s'attaque à lui. Aussi, dans cet état, le moine acquiert-il l'humilité parfaite et sublime, qui seule peut vaincre ce démon de l'orgueil.

L'humilité se trouve dans chaque état, et proportionnée à cet état. Quand il s'élève de l'un à l'autre, le moine voit qu'il ne possédait pas l'humilité, dans l'état précédent, comme il le croyait, mais seulement son ombre et sa figure. Le frère s'efforce d'abord de devenir humble dans toutes ses démarches : par le calme de sa conduite, par la modestie de son regard, par sa paisible tranquillité, par sa rencontre aimable, par sa conversation pacifique, par son extérieur, par son vêtement, et le reste. Cependant, au dedans de lui-même quelque pensée subtile et insidieuse dans sa manière lui suggère qu'il a déjà accompli son mandat et qu'il est devenu véritablement humble. Le moine s'aperçoit ensuite de cette pensée, et reconnaît que c'était de la vanité et non de l'humilité.

Quand le moine a progressé, grâce à ce premier fondement qu'il a établi, alors il acquiert cette humilité qui est en dehors

des actions extérieures, dans l'âme, et sans labeur. Mais alors aussi le démon lui insinue qu'il a réellement fait de tels efforts qu'il est enfin arrivé par ses labeurs à la parfaite humilité intérieure. De cette façon le démon de la vaine gloire cherche à attaquer le moine, de sorte que plusieurs tombent de cette humilité par ignorance.

Quand la science du moine est devenue parfaite, qu'il se connaît lui-même et connaît la faiblesse de sa misérable nature, [quand il voit] qu'il n'est absolument rien sans le secours de Dieu, qu'il ne peut de lui-même, une seule fois, louer Dieu ni dire : « Gloire à toi ! » ; que c'est par le secours de Dieu qu'il est digne de prononcer de ses lèvres impures son nom adorable ; que quand il a reçu la faveur de glorifier son saint nom, il ne peut de lui-même lui rendre grâce pour ce bienfait ; que c'est encore par le secours de Dieu qu'il obtient de pouvoir le remercier comme il convient, et qu'il reçoit la grâce de lui rendre grâces, ainsi que dit notre grand Docteur Mar Éphrem (1) : « Rendons grâces à celui qui nous a rendus dignes de lui rendre grâces » ; quand l'homme misérable voit que, plus il est jugé digne du don des miséricordes de Dieu, plus sa dette s'accroît, car quand il obtient la grâce de rendre grâces pour les bienfaits reçus, il doit de nouveau le louer de ce qu'il l'a loué, parce que, comme je l'ai dit, il ne peut de lui-même sans le secours de Dieu, ni le glorifier ni le louer, et plus il le loue plus sa dette se multiplie ; [quand il voit cela, dis-je], il s'humilie alors sincèrement et parfaitement, il n'ose pas même penser qu'il est quelque chose, mais il proclame et dit que ce qu'il est, il l'est par la grâce ; comme l'Apôtre disait qu'il était ce qu'il était par la grâce du Christ (2).

Avec cette science et cette humilité qui en découle cessent toutes les luttes et les tentations; car les démons ne peuvent lutter avec celui qui se considère comme n'étant rien.

Crois-moi, mon frère; ce que je te dis, je l'ai appris d'un frère chéri, qui l'avait expérimenté en lui-même et me l'a

(1) Saint Éphrem, le plus célèbre des docteurs syriens, mourut le 9 juin 373. Écrivain d'une extraordinaire fécondité, il a laissé de nombreux ouvrages, principalement des commentaires bibliques et des homélies en vers. Tous les ouvrages de cet illustre Père de l'Église qui nous sont parvenus sont aujourd'hui publiés. Voir Duval, *La Littérature syriaque*, p. 331 et suiv.

(2) I Cor., xv, 10.

raconté par affection; j'ai cru à sa parole, parce que de plusieurs manières j'ai eu la preuve qu'il était sincère (1).

Quand l'âme du moine est instruite par cette science, son intelligence est éclairée; elle s'humilie sincèrement, et elle est complètement affermie dans cette conviction : que lui seul de tous les êtres raisonnables subira la violence du tourment de l'enfer qui a été disposé pour l'instruction, et que, par son exemple, tous les êtres raisonnables connaîtront cette économie divine, cruelle dans son tourment et admirable dans sa manière. Comme il croit, avec raison, que Dieu, dans sa miséricorde et son amour universel, a rendu tous les êtres raisonnables également dignes du royaume de son Fils bien-aimé; qu'il n'est pas possible d'éviter l'accomplissement de son adorable providence dans l'enfer; qu'aussi longtemps qu'il ne se connaît pas lui-même il est le plus vil et le plus misérable de tous les êtres raisonnables, parce qu'il est sans utilité, et qu'il n'est absolument rien tant qu'il n'a pas reçu quelque chose par la grâce; pour ces motifs et par la réalité de ce qui se passe dans son âme, il est fortement confirmé dans cette pensée, qu'il est le seul sur qui s'exercera l'économie divine dans l'enfer.

Que le Christ, espérance véritable, lumière et science, te préserve de l'ignorance, qui est le schéôl cruel! Amen.

« Vois, mon fils; comprends tout ce que je t'ai dit depuis là-haut jusqu'ici; ne méprise point les paroles de ma vieillesse; prends bien soin de ton âme; commence par les petites choses, et par elles, grâce aux miséricordes de Dieu, tu parviendras aux plus grandes. Prends garde de ne pas commencer d'abord par les grandes : « Celui qui vient par le toit est un voleur et un assassin (2). » Qu'il ne t'arrive pas de passer sans profit les jours de ta vie parce que tu n'es pas versé dans les grandes choses, et que le temps des petites choses s'est écoulé sans que tu les aies pratiquées, t'appliquant inutilement à un vain labeur qui est la ruine des âmes. Quand tu entendras parler des actions sublimes des saints, ne pense donc pas qu'ils sont parvenus à cette grande élévation sans avoir travaillé dans les petites choses.

(1) Il est difficile de dire si l'auteur parle en son propre nom ou s'il prétend rapporter les paroles de Rabban Youssef. Dans ce dernier cas, il appelle d'ordinaire celui à qui il s'adresse « mon fils », et non « mon frère ».

(2) Cf. Johan., x, 1.

Au contraire, si tu commences par les petites choses et t'y adonnes, les grandes choses viendront à toi d'elles-mêmes. Ne cherche pas à marcher d'un pied dans le degré inférieur et de l'autre dans le degré supérieur, pour arriver de la sorte à une chute irrémédiable ; mais monte régulièrement par les échelons qui te sont proposés, de manière à éviter tous les dangers et les chutes, et à arriver, par la grâce, dans le temps convenable, au terme de tes espérances. Dieu en effet ne veut pas que l'homme arrive à ce qu'il désire dès le début, ni sans étapes, mais progressivement et peu à peu. »

« Donc, par une science profonde, renouvelle ton âme dans cet enfantement qui lui a donné naissance à la vie du monachisme. De même que la nourrice veille sur son nourrisson et le nourrit de différentes façons, lorsqu'il devient de nourrisson petit enfant, puis adolescent et jeune homme, et atteint enfin l'âge parfait de la virilité; de même qu'elle le soigne et l'élève à chacun de ces âges de la manière qui lui convient; de même, ô mon fils, tu dois apprendre par la science à croître dans cette vie et à te conduire dans chaque état, comme il convient à ton âge. Ne confonds point et ne mélange point tes actions, travaillant parfois d'une manière et parfois d'une autre. Ton édifice n'atteindra point au sommet sans dépenses(?). Ce genre de vie n'admet point de mélange. Si une terre est ensemencée différemment : avec du froment, de l'orge, des pois, des lentilles, son maître n'en récoltera rien, et tout son travail sera inutile. Il en est de même du moine dans cette vie. S'il ne s'y avance pas régulièrement, montant dans le temps voulu d'un degré à l'autre, marchant sagement au milieu du chemin, d'après les conseils, sans s'y appliquer à des œuvres dissemblables : il travaille en vain, et son ouvrage est réputé inutile. Bien plus, il sera souvent abandonné aux mains des démons qui le tenteront, et peut-être retournera-t-il en arrière, c'est-à-dire dans le monde. »

« Pour toi, mon fils, marche dans cette voie de la manière que je t'ai indiquée. Avant tout, libère ton âme de tous les liens qui forment obstacle; et ensuite commence à y marcher, sans regarder derrière toi ; car celui qui regarde derrière lui, selon la parole du Sauveur (1), ne trace pas sur la terre des sillons droits,

(1) Cf. Luc, IX, 62.

mais tortueux. Que ton silence soit constant, et tu y feras du progrès; garde-toi du silence par caprices (1), car il ne fera jamais avancer le moine, qui perd dans le seul jour où il sort de sa cellule tout ce qu'il a amassé pendant des semaines de silence. »

« Garde ton jeûne et ton abstinence continuellement, ô notre frère. Une goutte qui tombe continuellement vaut mieux qu'une pluie abondante qui vient tout d'un coup et cesse tout d'un coup; la goutte, en effet, par sa continuité forme une eau abondante, et là où elle tombe elle trace un grand sillon; mais l'eau qui n'est pas continue ne remplit pas l'usage qu'on en attendait, car pendant le temps d'interruption la première s'épuise. »

« Que ton office soit interminable; que ta bouche ne cesse pas de réciter les psaumes; mais, quand tu es assis, quand tu es debout, quand tu travailles, quand tu es en route, psalmodie en toi-même. Je ne dis pas ceci de l'office des heures régulières; mais bien qu'il faut habituer tes lèvres à murmurer en tout temps et à tout moment les cantiques de l'Esprit-Saint, pour ne pas prendre l'habitude de passer dans l'oisiveté le temps qui sépare un office de l'autre, de sorte que l'ennemi, qui attend que tu cesses, ne trouve pas l'occasion de forcer ton enceinte et piller tes mérites. »

« Rappelle-toi l'histoire de ce vieillard (2) que rencontra le démon envoyé par l'impie Julien (3) pour faire périr les chrétiens. Quand le démon arriva à l'endroit où demeurait ce vieillard, il ne put continuer d'avancer, et, après être demeuré là plusieurs jours, il retourna vers celui qui l'avait envoyé couvert de confusion. Celui-ci l'ayant blâmé de n'avoir pas achevé son voyage dans cet espace de temps, le démon lui répondit : « J'ai rencontré « sur la route un vieillard que j'ai trouvé psalmodiant et priant, « et, par la force qu'il tirait de son office, il m'a empêché de « marcher en avant; je me suis attardé plusieurs jours, espérant « qu'il interromprait son office et que je pourrais continuer « ma route; mais ce que je désirais n'a point eu lieu, et je suis « revenu vers toi pour te faire connaître la chose. » — Vois

(1) Littéralement : « par bonds ».

(2) Le manuscrit porte en marge : « Abba Mar *Loulianos* (c'est-à-dire Julien) dans la montagne de Zamar »; mais, il faut sans doute corriger : « Loulianos qui psalmodiait dans la montagne ».

(3) Julien l'Apostat.

donc, mon fils, quelle force est acquise à l'homme qui récite continuellement les psaumes et les prières. Applique-toi à ces choses, mon fils, afin d'éloigner les démons d'auprès de toi. »

« Unis à ta conduite, mon fils, les vertus que je t'ai exposées, et prends bien garde de n'en omettre aucune en son temps précis, de peur que ton œuvre ne soit arrêtée (1); mais efforce-toi, en les pratiquant toutes dans l'ordre convenable, d'élever admirablement le palais de l'édifice que tu bâtis. Creuse les fondements : c'est-à-dire le profond silence; place ensuite les bases : l'humilité, l'obéissance, la pauvreté; puis élève les parois de la construction, d'abord avec la foi, l'espérance, la patience, la contrainte, ensuite avec le jeûne, la prière, la lecture, la veille et les autres labeurs; cimente l'édifice par la miséricorde, l'amour des étrangers, la visite des malades et le reste; puis termine l'achèvement du toit et couronne la bâtisse par l'amour désintéressé, parfait, universel, afin d'être un palais apte à devenir la demeure du Christ Notre-Seigneur. Et dès lors, lui-même avec son Père et l'Esprit-Saint, feront en toi leur demeure (2), et le mystère qui était caché aux mondes te deviendra familier. »

« L'édifice du palais de cette vie ressemble en beaucoup de points au corps composé de plusieurs parties. De même que le corps de l'homme se compose de plusieurs membres, et que quand un membre fait défaut tout le corps est infirme, car l'œil ne peut remplir l'office de l'oreille, ni le nez l'office de la langue, ni celle-ci l'office de celui-là, ni les mains l'office des pieds, ni ceux-ci l'office des mains; de même, ce corps de la vie vertueuse comporte plusieurs parties, et si une vertu fait défaut, il est infirme et imparfait. De même que tout le corps repose sur les pieds qui en supportent le poids, qu'il est rattaché à la tête qui le maintient droit, qu'il voit et examine tout avec les yeux, comment et où il s'avancera; [de même aussi toutes les vertus sont reliées les unes aux autres et dirigées par la science (3). »]

« Que le Christ, Notre Seigneur et notre Dieu, te donne, ô

(1) Littéralement : « ne devienne boiteuse. »

(2) Cf. Johann., XIV, 23.

(3) Il semble qu'il y ait ici une lacune, dans laquelle était expliqué le second terme de la comparaison. Il n'est pas douteux que les mots ajoutés par nous entre crochets en donnent le sens exact. Comparez ci-dessus, p. 207.

mon fils, la science et la sagesse de l'esprit pour que tu saches comment marcher droit dans ce chemin de la vertu! Qu'il te fortifie dans la construction de ce palais admirable et dans l'établissement de ce corps merveilleux! Amen. »

Supplique de l'écrivain au lecteur. — Je te prie de nouveau, ô notre frère, par l'amour du Christ, de ne pas blâmer comme elle le mérite ma misérable personne, qui s'est laissée aller à un discours prolongé et étendu dans ces deux chapitres; car cela n'est pas arrivé par ma propre volonté, mais parce que j'ai été poussé par ceux qui m'ont excité à écrire. Je voulais écrire en abrégé, selon le dessein que je m'étais proposé au début. Les frères m'ont supplié, et par leurs prières j'ai été amené à cette composition, et à développer le sujet dans ces deux chapitres, selon leur désir qui était d'y avoir ce qu'ils avaient appris de moi au sujet de la doctrine de Rabban Youssef.

J'ai prêté l'oreille à leur demande; car je savais que cela serait utile pour ceux qui rencontreraient ce livre, bien que j'aie travaillé en cela pour ma propre confusion; car n'ayant jamais brillé dans cette œuvre du monachisme, comment puis-je avertir et exciter les autres? montrer une voie dans laquelle je n'ai jamais mis les pieds? faire connaître un pays dont je n'ai jamais vu les routes, même de loin? Je dois donc être rempli de confusion en présence de ceux qui m'ont supplié, et devant ma propre conscience qui me blâme et m'adresse cette parole du bienheureux Apôtre (1) : « O toi, misérable, qui enseignes les autres, que ne t'instruis-tu toi-même. » — Mais en cela, j'imite réellement la prophétie de Balaam (2), le sorcier, qui était habitué à des sortilèges mensongers et n'avait jamais usé de la vérité. Il fut contraint par la grâce de parler quand il ne voulait pas; il ne savait pas non plus ce qu'il disait en prophétisant sur l'étoile lumineuse qui devait se lever de Jacob pour le salut de toutes les créatures; et, alors qu'il voulait maudire le peuple du Seigneur, et avait été envoyé dans ce but, il prononça des bénédictions, sans s'en apercevoir, sur ce peuple béni du Seigneur. Il en est de même pour moi, misérable, le plus vil de tous,

(1) Cf. Rom., II, 21.
(2) Cf. Num., XXII-XXIV.

privé de bien, dénué de toute vertu, habitué à l'oisiveté pernicieuse et à la divagation nuisible : la grâce m'a excité et pressé comme elle a voulu, pour que je sois mon propre accusateur par les choses que j'ai écrites, dans lesquelles les autres trouveront un secours, selon la prescience de Dieu à ce sujet.

Donc, mes frères, par charité, pardonnez-moi et ne me blâmez pas plus que je ne me blâme moi-même; mais au lieu de me blâmer, priez pour moi qui suis malade afin que je sois guéri, je vous en supplie.

FIN DU CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE IX

De l'arrivée de la barque de Rabban Youssef au port qu'il avait en vue depuis le commencement, et de son départ vers son Maître, dans le lieu où habitent les saints, enfants de la lumière. — Seigneur, fais tomber sur moi une goutte de miséricorde par la prière de ton saint ami. Amen!

Il y eut un moment où il n'y avait absolument aucun être; mais il n'y eut jamais de moment où n'existait pas le Créateur de l'être, notre Dieu adorable. Dieu est essentiellement dans l'éternité de son essence et l'infinité de son admirable incompréhensibilité; car il n'y a pas eu un commencement, ou une activité à la suite de laquelle son essence exista, mais cette activité en elle-même est l'essence même de l'essence de son être adorable. Il resta dans la singularité de son unité ce qu'il était en lui-même et ce qu'il est maintenant, sans accroissement ni diminution, un aussi long temps qu'il plut à sa sagesse incompréhensible, si toutefois il convient de parler de temps là où il ne peut être question de temps, car il n'y a ni passé, ni présent, ni futur pour la perpétuité de son éternité. Au moment où il plut à son incompréhensible sagesse, il amena à l'existence l'essence des créatures raisonnables. Il n'y eut rien de nouveau en lui, il n'y eut de nouveau que dans l'être extérieur; car sa prescience de ce qui commença à exister, existait avec son essence; celui qui est au-dessus de tout accroissement ne reçut aucun accroissement, mais il demeura dans la perpétuité de ce qu'il était; il demeura après la chose unique qu'il était avant; c'est-à-dire que Dieu ne pensa rien de nouveau à cause de ce qui fut, mais la conception de ces choses est avec son éternité. Il ne peut y avoir en nous quelque chose de nouveau et notre essence rester ce qu'elle était; mais nous parlons selon notre science et non selon la réalité et la sublimité de la chose, qui

échappe à la connaissance de tous les êtres raisonnables, et que nous ne pouvons ni connaître ni exprimer, ni comprendre ni saisir; mais, comme je l'ai dit, nous exprimons, selon notre science et comme nous pouvons, une toute petite partie de la vérité et l'ombre de la réalité.

Or, quand il n'y avait point d'êtres, ni absolument rien, ainsi que j'ai dit, notre Créateur adorable se mit à l'œuvre, selon notre manière de concevoir, et amena la créature raisonnable à l'existence, dans son amour et son affection. Je dis qu'il se mit à l'œuvre, selon notre science. Il n'y a point, en effet, de mouvement semblable dans l'être de notre Créateur. De celui qui parfois se meut et parfois reste tranquille, on dit qu'il se met à l'œuvre lorsqu'il passe du repos au mouvement. Mais en Dieu il n'y a rien qui soit à un moment et qui n'y soit pas à l'autre : il est ce qu'il est sans changement et éternellement dans la perpétuité de son éternité.

Mais je veux faire connaître ce que le discours peut exposer relativement à la cause de l'être. — En me disposant à en parler avec modération, mes pensées font naufrage et se troublent, et je ne sais que dire ni écrire; comme un naufragé (1) dans la mer, je jette les mains de côté et d'autre pour saisir quelque chose; mais je ne trouve rien, pas même un sentier pour marcher dans cet océan de l'incompréhensible et admirable providence de Dieu. Et quand j'abaisse la parole au niveau de ce que ma main peut tracer sur le papier, aussitôt le jugement intérieur de ma conscience qui me réprimande s'élève contre moi, me retient, me frappe, me blâme et me dit : « Tais-toi, poussière! Comment oses-tu prononcer de vulgaires paroles au sujet du Créateur qui est au-dessus de la parole et de la conception de toute intelligence? » — Ainsi donc, moi, homme, je vais parler humainement et humblement, comme ma main pourra écrire; mais toi, sage lecteur! comprends le sens de ces choses sublimes divinement, avec élévation, spirituellement, et non pas humainement, matériellement, humblement, vulgairement, comme elles sont dites et écrites.

Donc, comme je l'ai dit, le Créateur a été porté par son amour à amener à l'être notre nature. Mais pourquoi? peut-être par

(1) Littéralement : « comme un nageur ».

nécessité ou par quelque besoin ? Loin de là. Cela n'est pas. Pas plus que ce que pensent stupidement quelques hommes disant, par ignorance, que Dieu a créé les êtres intellectuels parce qu'il voulait qu'ils glorifiassent son saint nom, et qu'ils lui offrissent leurs adorations. Cela ne peut être, car cela dénoterait aussi quelque besoin chez le Créateur.

Allons, homme ! Est-ce que Dieu, connaissant nos glorifications et nos adorations, en reçoit de la gloire? Point du tout! Mais Dieu est glorifié par sa propre gloire adorable, de toute éternité, avant comme après notre existence, sans aucun accroissement. Et quand bien même tous les êtres raisonnables et toutes les créatures ne formeraient qu'une seule bouche pour glorifier son nom glorieux, ils ne pourraient rien ajouter d'eux-mêmes à sa gloire adorable. De même que si, au contraire, tous le blasphémaient et le méprisaient, son admirable gloire n'en serait pas diminuée, car sa gloire est sa nature et sa nature est sa gloire.

C'est bien plutôt l'amour de notre Créateur qui fut la cause de notre existence, parce qu'il a voulu que nous fussions glorifiés en lui, que nous fussions les héritiers de sa gloire et que nous nous réjouissions dans son royaume qu'il a disposé et constitué pour nous. Mais il n'a pas plu à la sagesse de son amour que nous fussions sans mérites (1) dans ces délices qu'il nous a préparées dans son royaume, et il a été porté, par son amour, à faire notre essence telle qu'elle est (2). — Or, l'amour ne veut pas le mal; il ne médite rien de mauvais. Mais l'amour parfait repousse hors de toute sa conduite passée ou présente, tout ce qui ne lui ressemble pas; c'est là le propre de l'amour et son mobile dans tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, et cela peut être dit absolument de tout sans distinction aucune. Néanmoins il revêt diverses formes dans ses adorables économies extérieures, selon le dessein de sa sagesse, qui veut nous apprendre à tous la science de cette sagesse.

Quel est, en effet, le bonheur de ce royaume, sinon de recevoir la science par laquelle le bonheur est accompli; car sans science il n'y a point de bonheur.

Quelle est la volupté de l'abeille dans l'accomplissement de

(1) Littéralement : « vides et sans appui ».
(2) Littéralement : « dans cette existence ».

son admirable travail, alors qu'elle est privée de science? Absolument nulle, parce qu'elle n'a point la science pour connaître ce qu'elle fait et pour en avoir du plaisir et du bonheur. — Plus la science croît en quelqu'un, plus les délices se multiplient en lui. Dieu n'a pas voulu placer notre science dans notre nature, sans enseignement, comme chez les êtres dépourvus de raison, pour que notre bonheur n'en fût pas amoindri; mais il a voulu, dans la bonté de sa sagesse, que notre science se développât par l'expérience, afin que notre bonheur fût grand et sublime. Pour cela, il ne nous a pas placés dès le commencement dans notre monde véritable, c'est-à-dire dans celui de la joie, qu'il a disposé pour nous; mais il nous a fait habiter dans ce monde d'expérience où notre science s'exerce d'abord, se développe, s'instruit, s'illumine, pour nous faire passer ensuite dans l'autre où notre science arrivera à la perfection.

Dans sa sagesse incompréhensible notre Créateur nous a donc faits mortels, afin que par la mort nous nous débarrassions du poids de ce corps et devenions des oiseaux (1) légers, qui, débarrassés, voleraient et s'élèveraient au lieu plus élevé que le ciel des cieux, où les chérubins à six ailes n'ont pu entrer avant que, par la mort, toute nature ait reçu la même faculté de voler, grâce au Christ qui y est entré, après avoir goûté la mort, et en est le Seigneur et le roi.

La mort n'a donc pas été faite pour un motif autre, selon la proposition de l'Écriture sainte : cela, en effet, a été écrit pour notre faiblesse. Dieu ne nous a pas créés immortels, et nous ne sommes pas devenus mortels à cause du péché. Mais il a plu ainsi à sa suprême sagesse éternelle que nous fussions tout d'abord mortels, que nous mourions, et que par la mort nous passions de ce monde dans notre héritage glorieux. Quand l'Écriture dit que nous sommes devenus mortels par le péché, elle le dit économiquement en vue de notre instruction (2). Mais

(1) Littéralement : « des volatiles ».

(2) L'auteur explique les paroles de la Genèse (II, 17) : « In quacumque die comederis ex eo morte morieris », et celles de S. Paul (Rom., V, 12) : « Peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors ». — Sa pensée s'écarte de la doctrine des théologiens catholiques, qui enseigne que le premier homme créé mortel de sa nature, devait être préservé de la mort par un don surnaturel qui lui fut communiqué dans sa création même. « Deus enim hominem fecit, qui quamdiu non peccaret, immortalitate vigeret, ut ipse sibi auctor esset aut ad vitam aut ad mortem. Non

quoi? A cause du petit péché d'un seul homme, Dieu aurait changé et renversé tout l'ordre de sa création? Loin de là!

Mais où donc est l'amour et ses propriétés, la charité et ses qualités? — Je dis plus : c'est l'amour même de Dieu qui fut la cause de notre constitution, et dans son amour il nous a faits mortels pour mourir ; car sans la mort il n'y avait pas lieu à ce que j'ai dit plus haut, c'est-à-dire à l'introduction de notre nature dans le lieu sublime qui n'en est pas un et qui ne ressemble à rien de ce qui est en ce monde.

Or, comme les saints, enfants de lumière, savent très bien cela, dès le commencement de leurs labeurs dans le travail de cette sainte vie ils ont en vue et attendent la sortie de ce monde, parce qu'ils voient de loin le lieu qu'ils désirent, savent et sont bien convaincus que par la mort ils y parviendront et hériteront de ses biens; et, comme nous sommes privés de Notre-Seigneur tant que nous sommes en ce monde, ils désirent, comme Paul (1), entrer en dissolution pour être avec leur Maître. Mais comme Dieu veut le salut de tous les hommes, il ne fait pas sortir les saints de ce monde dès qu'ils le désirent, mais il veut qu'ils y restent pour l'utilité de plusieurs, afin que ceux-ci aient la vie.

Or, comme l'homme admirable dont nous parlons était convaincu de toutes ces choses, il désirait être avec son Maître, et il voulait rester en cette vie pour le bien des autres : et ces deux désirs le pressaient, comme autrefois Paul. Il parvint à une profonde vieillesse, et le Seigneur ajouta des jours à ses jours, jusqu'à la longue durée de cent dix ans. Il accomplit son labeur en présence du Seigneur tous les jours de sa vie, dans l'absolue perfection de toutes les vertus ; son âme était étroite-

enim corpus ejus erat indissolubile per aliquem immortalitatis vigorem in eo existentem, sed inerat animæ vis quædam supernaturaliter divinitus data, per quam poterat corpus ab omni corruptione præservare, quam diu ipsa Deo subjecta remaneret. » (S. Thom., *Summa theol.* I p., q. XCVII, art. 1.) — L'auteur paraît avoir été frappé de cette objection que si le premier homme avait été immortel, la nature étant spécifiquement immuable, la nature humaine serait encore immortelle, objection à laquelle S. Thomas répond : « Quod vis illa præservandi corpus a corruptione non erat animæ humanæ naturalis, sed per donum gratiæ » (*Ibid.*, ad 3m).

(1) « Coarctor autem e duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius ; permanere autem in carne, necessarium propter vos. » (Philip., I, 23-24.)

ment unie à Dieu, et il amena beaucoup de personnes à la connaissance et à la familiarité du Christ; il les fit hériter du royaume des cieux par son enseignement divin. Il obtint une confiante liberté exempte de toute contrainte; bien plus, il disait à Dieu avec assurance et joie : « Me voici avec les enfants que tu m'as donnés, purs et saints, immaculés et sans souillure aucune. »

A la suite de cette grave maladie dont j'ai parlé plus haut (1), Rabban Youssef vécut encore environ six ans. Je sais, et je suis bien convaincu, que ce fut par les miséricordes du Christ, pour l'utilité d'un grand nombre, et principalement de ma misérable personne, bien que je n'en aie pas beaucoup profité.

Quand j'étais dans le couvent, Rabban Youssef, dans la ferveur de son amour pour moi, me disait : « Mon fils, j'ai demandé à Dieu de prolonger ma vie jusqu'à ce que tu sortes du couvent, jusqu'à ce que je t'aie établi et enfermé dans ta cellule, afin que mon âme soit soulagée par la vie que tu y mèneras. » — Quand je fus sorti du couvent (2), après qu'il eut été guéri de la maladie dont j'ai parlé, il me disait, s'adressant à moi joyeusement : « Voici, mon fils, que Dieu m'a guéri et a ajouté des jours aux jours de ma vieillesse, afin que je puisse accomplir la promesse de mon affection envers toi. »

Quelque temps après sa guérison, environ un an, Satan causa la perte d'un grand nombre d'âmes, par le moyen d'insensés qui osèrent faire une action horrible et lamentable, même à entendre. Il est pénible d'en parler, et qui pourrait l'écouter? — Mais comme notre pensée est basée sur l'espérance dans la foi véritable, j'oserai parler quelque peu de cette action.

Dans la création que Dieu avait formée dès l'origine il n'y avait absolument rien de mauvais ni de détestable. Le Livre sacré en est le témoin véridique quand il dit (3) : « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était beau et bon. » — Un fruit maudit germa et poussa dans le cœur de l'autre ordre des créatures raisonnables (4) : c'étaient les prémices de tout mal et de toute

(1) Cf. ci-dessus, p. 76.
(2) Littéralement : « de la communauté »; c'est-à-dire quand il cessa de mener la vie commune pour habiter en solitaire dans une cellule.
(3) Gen., I, 31.
(4) C'est-à-dire des anges.

horreur : je veux dire la jalousie, qui est, en effet, le principe, la source et la consommation de toute malice. Il n'y aurait point de mal, si celui qui est jaloux du bien n'existait pas. C'est la jalousie qui a aveuglé la sagesse du prince des Archanges et des Dominations. Il a été jaloux et envieux du chef de notre race et l'a fait sortir du paradis terrestre. Et peu à peu le mal régna et prévalut. Je dirai donc sommairement que tout le mal qui se rencontre en ce monde, sous la multiplicité de ses formes, a pour cause, quel qu'il soit, la jalousie. En effet, l'homme qui est jaloux de son frère, perd toute connaissance, s'éloigne de Dieu et ne reconnaît plus ce qui est juste, pas même que celui auquel il porte envie est un des disciples de la foi (1) les plus illustres, quelquefois même le plus grand de tous. Je citerai un ou deux exemples de ce qu'ont fait des fidèles, afin qu'on ajoute foi à ce que j'aurai à faire connaître.

Qui donc en effet précipita le catholicos Mar Henanishôʿ dans la fosse où il fut jeté (2), pour la destruction de sa vie, sinon la jalousie des fidèles et des notables de l'Église? Ils lui portèrent envie et le livrèrent à cette mort cruelle et lamentable dont le Christ le délivra par ses miséricordes adorables, comme le saint le raconta lui-même au berger qui le trouva dans la fosse : « Je suis Henanishôʿ, le catholicos, que l'envie a jeté dans cette fosse pour y périr. » — Et qui donc également jeta un poison mortel au catholicos Ishôʿyahb d'Arzanène (3) dans le calice salutaire du sang de Notre-Seigneur, sinon la jalousie de fidèles insensés qui osèrent accomplir ce crime difficile à admettre? Comme le catholicos était sur le point de recevoir la vie du calice de salut, il dit : « Je prends pour la vie éternelle le breuvage de vie auquel la jalousie a mêlé le breuvage de mort. » — Et à son égard s'accomplit la promesse de Notre-

(1) « Domesticus fidei ». Cf. Gal., VI, 10; Ephes., II, 19.

(2) Le catholicos Henanishôʿ, premier du nom, gouverna l'église nestorienne de l'an 686 à l'an 701. L'histoire à laquelle fait allusion notre auteur, et les circonstances dans lesquelles Jean le Lépreux, métropolitain de Nisibe, compétiteur du patriarche, fit jeter ce dernier dans une caverne de la montagne, sont rapportées par Maris. Cf. *De Patriarchis Nestorianis commentaria*, Édit. Gismondi, p. 56 de la traduction.

(3) Ishôʿyahb d'Arzoun, premier patriarche de ce nom, gouverna l'église nestorienne de 580 à 595. J'ignore à quelle source notre auteur a puisé le récit de son empoisonnement.

Seigneur (1); il n'éprouva aucun mal du poison mortel.

Or, tous les prodiges que, d'après Notre-Seigneur, devaient accomplir ceux qui croiraient en lui (2), ont réellement apparu en notre thaumaturge Rabban Youssef. — Au nom de Notre-Seigneur il chassa les démons; dans une langue nouvelle, il interpréta les choses spirituelles par son admirable enseignement; il posa ses saintes mains sur les malades, et ils furent guéris; il foula de ses chastes pieds toute la vertu déployée par l'impie et maudit Satan. — Le bienheureux Rabban Youssef ayant accompli toutes ces choses par le Christ Notre-Seigneur en qui il avait cru, il lui manquait encore d'avoir fait l'un des cinq prodiges que Notre-Seigneur attribue à ceux qui croiront en lui (3). Car celui-là ne dépend pas de la volonté de chacun et ne se rencontre pas chez tous, mais seulement chez ceux contre lesquels la jalousie a été excitée par les hommes méchants.

Il y avait dans le couvent quelques insensés qui portaient envie aux vertus de Rabban Youssef : non pas pour le bien, mais pour le mal. Ils étaient animés contre lui d'un zèle coupable. Ils firent tous leurs efforts pour s'élever contre l'Esprit-Saint qui habitait en lui, mais ils n'y parvinrent point. A la fin, celui qui avait appris à l'Iscariote à livrer son Maître, celui qui avait enseigné aux autres à mettre au saint catholicos un poison dans le calice de vie, suggéra à ces hommes l'audace de faire la même chose à l'égard de notre saint. — L'homme dont Satan avait rempli le cœur pervers usa de ruse et prépara un poison mortel à Rabban Youssef dans les morceaux de pain qu'il lui présenta dans le potage, un jour qu'il mangeait avec les frères à la table commune. La chose ne diffère en rien de ce qui arriva au catholicos [Ishô'yahb]. Pour celui-ci, la jalousie jeta le poison homicide dans la coupe du mystère du sang de Notre-Seigneur; pour celui-là, l'envie également jeta le poison mortel dans le mystère de la table de Notre-Seigneur. — A peine Rabban

(1) Marc, xvi, 18. Voyez la note suivante.

(2) « Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur : In nomine meo dæmonia ejicient : linguis loquentur novis : serpentes tollent : et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent et bene habebunt. » (Marc, xvi, 17-18.)

(3) C'est-à-dire d'avoir bu du poison.

Youssef avait-il mis dans sa bouche le pain qui renfermait le poison qu'il s'en aperçut par la bonté de celui qui avait autrefois averti le catholicos. Il en éprouva de la répugnance et voulut le rejeter de sa bouche; mais il se souvint de la parole de Notre-Seigneur qui a dit : « S'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront point de mal, il ne leur nuira point. » Il se dit en lui-même la même chose que le catholicos qui avait été l'objet de la jalousie : « Je prendrai, dans la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la vie sans fin dans son royaume éternel, l'aliment de vie dans lequel les mains des envieux ont mis l'aliment de mort. » Il demeura ferme dans son espoir véritable, et ne fut point ébranlé. Il absorba le pain dans lequel était le poison, sans hésiter, confiant et plein de foi en ce qui devait en effet réellement lui arriver. C'était là ce qui lui manquait pour la confusion de ceux qui avaient pensé que la vertu du Seigneur était trop faible pour l'aider comme autrefois les saints Apôtres.

Quand il revint de la table commune à sa cellule, il ferma sa porte, selon la coutume, car c'était le commencement de l'Avent, et il ne dévoila à aucun de nous ce qui lui était arrivé. Quand j'allais le voir pendant la nuit, comme d'habitude, je remarquais en lui quelque changement insolite, et je lui demandais de me dire ce qu'il avait; il ne me disait rien de ce qui s'était passé. Toutefois, il soupirait violemment et me disait : « Tais-toi, mon fils, et ne m'interroge pas; mon cas est le résultat d'un grand crime et je ne puis le faire connaître, de peur de causer du tort à plusieurs. » — Il fut un peu souffrant pendant ces jours-là, jusqu'après la fête de l'Épiphanie de Notre-Seigneur. Quand il ouvrit sa porte, j'entrai près de lui, et lui demandai alors de nouveau de me faire connaître son affaire, mais il n'y consentit point.

Un jour que de nombreux frères étaient réunis autour de lui, il poussa tout à coup un violent soupir selon sa coutume, et dit à haute voix : « Louez et confessez Dieu, mes enfants, parce qu'il a fait paraître son salut (1), et n'a pas permis que le dessein mauvais et le projet criminel de l'ennemi reçoive son accomplissement. » — Depuis ce moment-là, un changement

(1) Cf. Ps. xcvii, 2

se manifesta en lui, et il fut soulagé de cette courte maladie.

Quelque temps après, je le pressai vivement, jusqu'à ce qu'il me fît connaître ce qui s'était passé. Il m'apprit toute l'affaire, telle qu'elle avait eu lieu, et qu'au moment même où il avait dit : « Le Seigneur a fait paraître son salut », il fut visité par la grâce et reçut la guérison de ce qu'il éprouvait. — Je fus saisi d'admiration, je louai Dieu, et je confessai ses miséricordes de ce que le Christ Notre-Seigneur avait si prodigieusement perfectionné ce vase de prodiges, le miracle et le sceau (1) des saints, qui fit paraître de nouveau en lui tous les miracles des saints Apôtres et des bienheureux Pères, en ce temps dernier et troublé, privé et dépourvu d'hommes comme ceux-là.

Après cela, il vécut encore environ cinq ans.

Mais jusqu'à quand me fatiguerai-je à raconter les prodiges de cet admirable bienheureux, de ce vieillard béni, que ma misérable science ne peut faire connaître comme ils le mériteraient. J'ai couru avec les piétons dans le peu que j'ai réuni, et je suis fatigué! Comment oserai-je courir avec les cavaliers dans les choses plus grandes que celles-ci? Je dois maintenant me taire, et me hâter d'arriver dans mon misérable discours à la fin de sa course, au couronnement de sa lutte et de son combat avec les passions et les démons.

Donc, cinq ans après avoir été en butte à l'envie, Rabban Youssef tomba subitement dans une grave maladie, le vendredi de la Passion de Notre-Seigneur. Je vis en lui les symptômes d'une maladie mortelle.

Il m'avait dit auparavant en me parlant de la dernière maladie de Rabban Mousha : « Sache, mon fils, que les saints reçoivent à la fin de leur vie, lorsqu'ils sont près de quitter ce monde, une vision de nature spéciale, dans la contemplation du monde nouveau. Ils en sont frappés de crainte et de trouble, au point que cette vision semble aux autres un désordre; car l'esprit est ravi dans la vue admirable de la gloire du monde de gloire, et il s'oublie lui-même ainsi que tout ce qui est dans le monde présent; il ne reste en lui qu'une seule chose, c'est-à-dire un abondant amour. C'est pourquoi celui qui a été favorisé de cette vision est embrasé de l'amour et de la charité pour tous les

(1) C'est-à-dire, selon la pensée de l'auteur, « qui a mis le comble au nombre des saints ».

hommes et il est pressé par l'amour de Celui dont il est proche (1) à ce moment; il ne peut se contenir, parce qu'il n'y a devant les yeux de son esprit rien de ce monde pour le retenir et le modérer. » — En vérité, mes frères, cet amour est semblable à l'amour qui est communiqué aux saints dans le monde de la perfection; et c'est un gage de celui-ci qui leur est donné ici-bas au moment de leur départ. Certes, il est accordé au moine de temps en temps, quoique moins pleinement, dans la profondeur de son silence; mais personne ne s'en aperçoit, parce qu'il n'y a personne près de lui à ce moment. Mais au moment où son départ est proche, quand plusieurs personnes sont près de lui, on voit en lui, comme je l'ai dit, quelque changement, de sorte que plusieurs, par ignorance, sont scandalisés par cette admirable vision, comme il arriva à des hommes simples, à la vue de Rabban Mousha, ainsi que nous le racontait Rabban Youssef.

Or, cette vision et ce changement qu'on avait remarqués en Rabban Mousha, nous les vîmes aussi en R. Youssef pendant la maladie dont il souffrait; au point que cette transformation était frappante pour tout le monde. En effet, il jetait les mains, en étendant les bras çà et là sur ceux qui l'entouraient et les attirait à lui; il les embrassait et les saluait désordonnément; il congédiait les premiers et faisait approcher les autres. Il en fut ainsi depuis le soir jusqu'au milieu de la nuit. Pour moi, d'après ce que je lui avais entendu dire de R. Mousha, je pensais en moi-même qu'il allait s'en aller cette nuit même vers son Maître.

Mais comme son heure n'était pas encore venue, ce qui se passait en lui cessa, la vue de son intelligence revint à elle, et il retrouva la connaissance des choses de notre monde. Il s'aperçut de ce qui s'était passé, et aussi qu'il y avait des gens qui ne le comprenaient pas. Il se mit à tenir un discours instructif à tous ceux qui étaient réunis là, et les entretint de cette vision contemplative dont j'ai parlé, et de ce qui était arrivé à R. Mousha. Il dissipa les doutes de ceux qui hésitaient, et affermit la foi de ceux qui ne doutaient point.

Après cela, il lui arriva une chose fort surprenante : il fut

(1) Ou bien : « de celui qui est proche ».

pendant à peu près cinq mois étendu à terre, le visage couvert, sans rien percevoir du monde. Nous le laissions pendant tout un jour et une nuit sans nous occuper de lui, et il nous parlait à peine. Quand nous le forcions, il goûtait par contrainte quelque peu de nourriture; il mangeait sans le savoir et restait sans manger sans s'en apercevoir. Après être resté des jours sans nourriture, il ne demandait rien. Souvent, il nous avertissait de ne pas le déranger : et pour cela, il passait des jours sans aucune nourriture, et sans en éprouver aucune douleur ou incommodité. Il gisait à terre, silencieux, comme s'il eût été insensible. Son corps seul était près de nous, son âme était dans un autre endroit. — Telle est, en vérité, la perfection à laquelle arrivent les saints à la fin de leurs jours : si leurs corps sont inertes, leurs intelligences servent leur Maître dans la région des êtres spirituels.

Il passa environ cinq mois dans cet état. Ensuite, une autre maladie s'empara de lui. Une nuit qu'il voulut s'asseoir pour sa nécessité, je posai ma main sur ses cuisses pour le faire asseoir; s'étant aperçu de cela, il cria après moi et me dit : « Fais attention, mon fils, et prends garde de ne regarder aucune partie de mon corps. » — Quand je l'eus reconduit à sa place, il me dit : « Sache, mon fils, que depuis le jour où j'ai pris le saint habit, je n'ai jamais vu rien de mon corps, si ce n'est mes mains et mes pieds jusqu'à mes genoux; fais bien attention, mon fils, de ne rien découvrir de mon corps, quand tu me laveras [après ma mort]; lave seulement soigneusement ma tête, mes mains et mes pieds. En ce qui te concerne, mon fils, veille sur toi et garde cette réserve tous les jours de ta vie. » — Je l'interrogeai et lui demandai de me faire connaître comment il faisait quand il changeait sa chemise. Il me dit : « Je fermais les yeux jusqu'à ce que ma tête fût sortie du col de la chemise. » — J'admirai la vigilance du saint, et je louai Dieu de ce qu'il avait possédé une telle réserve dont il ne s'était pas même départi dans sa grande vieillesse. Et s'il était tellement réservé avec son corps, que dirons-nous du reste ?

Huit jours avant celui où son âme pure s'en alla, un frère eut une vision au sujet de sa mort. Il vit et me raconta ceci : « Après avoir terminé les psaumes du matin, je me tenais devant la croix. Il me sembla tout à coup que je me trouvais

devant la cellule de Rabban Youssef. Il y avait là une foule nombreuse de gens qui regardaient le ciel, saisis d'admiration et louant Dieu à haute voix. Je demandai à celui qui était le plus près de moi pourquoi ils regardaient dans le ciel, saisis d'admiration et louant Dieu. Il me répondit : « Nous regardons « le soleil qui s'est obscurci et dont on ne voit plus la lumière. » Je regardai au ciel et je vis le soleil, qui était enveloppé de ténèbres et d'une profonde obscurité. Quelques étoiles apparaissaient et brillaient dans le ciel. C'était environ la troisième heure. Je m'éveillai de mon sommeil, troublé et très inquiet. Tandis que je songeais à ma vision, mon ange gardien me frappa et me dit : « Le soleil que tu as vu s'éteindre signifie que « Rabban Youssef va s'en aller vers son Maître. »

Après cette vision, j'eus la certitude que le saint allait partir incessamment.

Depuis le soir de la nuit jusqu'au matin du jour le bienheureux reposa; son esprit fut plongé dans la contemplation et la vision dont j'ai parlé plus haut, et il se trouva dans cet état extraordinaire que j'ai dit jusqu'à la troisième heure du jour.

A la troisième heure, heure à laquelle le frère avait vu le soleil s'obscurcir, il remit son âme pure entre les mains de l'ange qui le guidait, et cet ange, avec les troupes des esprits célestes, conduisit cette sainte âme en grande pompe jusqu'à ce qu'elle se fût élevée en haut du lieu où ils habitent; de là, avec les ailes que lui fit pousser l'Esprit-Saint, elle monta encore et s'éleva jusqu'au lieu qui n'en est pas un, où est entré le premier et où règne le premier-né d'entre nous (1).

Et maintenant, elle est là, avec les âmes des saints enfants de lumière, jusqu'au jour où le Christ Notre-Seigneur apparaîtra dans le ciel. Alors, elle revêtira son corps, son véritable conjoint, et ils jouiront ensemble, dans le royaume du Christ, des délices éternelles.

Cette même nuit, à l'aurore, un frère qui était assis fut pris d'un léger sommeil et eut une vision. Il lui semblait être dans le *martyrion*. Tout à coup un grand aigle, superbe, entra en volant dans le martyrion, et après avoir circulé par tout le martyrion, il se posa sur le tombeau où avait été précédemment

(1) Cf. Coloss., I, 18.

déposé Mar Abraham. Les sacristains sortirent de la sacristie, tenant à la main des encensoirs. Ils s'approchèrent et se placèrent près de cet aigle, l'un à sa tête et l'autre à ses pieds. — C'est là que nous avons déposé Rabban Youssef.

Tous les frères s'assemblèrent en pleurant et en s'arrachant les cheveux, à cause de leur séparation d'avec leur père spirituel, d'avec le guide de la barque de leurs âmes. Beaucoup de frères vinrent aussi à ce couvent, des couvents de Rabban Hormizd (1), de Rabban Ishô'yahb (2), de Rabban Youssef de Ineshak (3), de celui de Shamrak (4) et de celui de Rabban Qayouma (5). Les gens des campagnes des environs du couvent apprirent la nouvelle; ils en furent affligés, et ils vinrent par troupes, hommes et femmes, vénérer (6) son saint corps.

Ce chaste corps fut enseveli pompeusement par la foule qui était venue pour ses funérailles, au milieu des cantiques spirituels et des hymnes, depuis le matin jusqu'au soir; et il fut déposé dans le *martyrion*, dans le tombeau dont j'ai parlé plus haut, où se trouvait déjà Mar Abraham.

Après qu'il eut été déposé là, Rabban Gabriel, le sacristain (7), me raconta, plein d'admiration pour la vision prophétique (8) des saints, qu'un jour, Rabban Mousha et Rabban Youssef étaient venus ensemble au *martyrion*. Après s'être salués, ils se tinrent au milieu, et R. Mousha dit à R. Youssef : « Sache que le temps où je dois quitter cette vie est déjà arrivé. Je vais m'en aller vers le Christ. Vois à prendre soin des âmes que le Christ mettra entre tes mains. » — Rabban Youssef lui répondit : « Je ne resterai point ici après toi. » — Rabban Mousha reprit : « Il n'en sera pas ainsi; j'ai demandé au Christ de te donner la patience, afin que tu travailles assidûment à faire fructifier le don qu'il t'a confié. Tu achèveras dans ce couvent le cours de tes labeurs et ton corps sera déposé en ce lieu en

(1) Cf. ci-dessus, p. 17, n. 2.
(2) Cf. ci-dessus, p. 34, n. 1.
(3) Cf. ci-dessus, p. 157, n. 2.
(4) Cf. ci-dessus, p. 29.
(5) Cf. ci-dessus, p. 137.
(6) Littéralement : « être bénis ».
(7) Cf. ci-dessus, p. 150.
(8) Littér. : « la vision éloignée ».

face du mien. » — Et voici que maintenant la prophétie du saint a été réalisée et a reçu son accomplissement.

Il y avait dans le couvent un frère nommé Paulos. Il était boiteux et paralysé, et frappé dans tout son corps d'ulcères, de tumeurs et de plaies (1). Mais si son corps était dans une telle infirmité, son âme était parfaitement pure. Elle était brillante et resplendissait dans ce corps blessé et infirme, pour ainsi dire comme le grand éclat de la lumière du soleil. Son visage n'était point affligé ni attristé de cette grande infirmité; mais en tout temps son aspect était joyeux et faisait paraître l'éclat de la pureté et de la splendeur de son âme. Il ne cessait de louer Dieu et de lui rendre grâces continuellement; à tout instant et à tout moment il glorifiait Dieu en secret et en public. A la vérité, chaque jour quelque douleur nouvelle s'abattait sur son corps, plus frappé que celui de Lazare ; mais, plus ses plaies et ses différentes infirmités s'accroissaient, plus il louait Dieu et plus il lui rendait grâces pour cela même. En outre, il était très pauvre et indigent. Quand je lui obtenais quelque aumône des fidèles qui étaient admis dans le couvent, il l'acceptait de moi et la donnait aux cénobites ou aux malheureux, et ne s'en servait pas pour se nourrir même comme l'un de ceux-ci. — Quand je l'en blâmais, il me répondait : « N'est-ce pas pour en retirer quelque utilité que les fidèles donnent l'aumône aux moines? Or, il n'y a rien de bon en moi, comment pourraient-ils tirer secours de moi? J'ai donc donné leur aumône à quelqu'un qui priera le Maître de l'aumône de les secourir. »

Il pratiquait la pauvreté avec sa mère qui était religieuse et prenait soin de lui; n'ayant que la portion de pain que lui donnait la communauté, il s'éprouvait, et sa mère également, par la faim, au point qu'il restait quelque chose de cette portion de pain, et il échangeait ce qui lui restait pour du froment qu'il donnait au sacristain afin d'en faire la farine de l'hostie qui devait être offerte à Dieu. J'avais souvent entendu affirmer par R. Youssef que ce bienheureux obtiendrait dans le royaume céleste la même part que Mar Guiwarguis le martyr (2). La

(1) Ou : « de cicatrices »; *kewayé* signifie proprement « cautères ».

(2) Le *Livre de la Chasteté* (n° 57) résume ainsi la vie de ce saint nestorien : « Sa famille était du Beit Aramayé, du pays de Babylone. Il était mage, puis il

mère de cet infortuné le portait et l'approchait du tombeau de Rabban Youssef. Il y passait la nuit, avec sa mère, en pleurant; car la mort de R. Youssef lui avait causé de la peine et de l'affliction plus qu'à beaucoup d'autres. Or, ce martyr vivant de chaque jour me raconta qu'une nuit où il était en pleurs près du tombeau, le cierge qui brillait au-dessus s'étant éteint, il fut encore plus affligé, parce qu'il n'avait aucun moyen de le rallumer. Il en pleura davantage et baissa la tête. Au bout d'un instant, il leva les yeux et vit le cierge s'allumer et briller avec plus d'éclat qu'auparavant. Il fut consolé de son affliction, et loua Dieu qui s'occupe de ses familiers, au point qu'après leur mort il charge les anges du service de leurs reliques.

Rabban Youssef vécut, en ce monde, d'une vie agréable à Dieu en tous ses instants, environ cent dix ans (1), dont à peu près quatre-vingts dans le monachisme.

Il se reposa de son labeur assidu en présence de Dieu, de ses combats glorieux avec les démons, de ses luttes continuelles et victorieuses avec les passions, un jeudi, et il fut déposé dans le *martyrion* de Mar Abraham de Beit Çayarê, le matin (2) du vendredi, sixième jour de la semaine, [dans lequel on chante :] *halelaini* (3). — C'est en ce jour qu'on fait sa comméroraison dont l'antienne commence par ces mots : *Celui qui connaît la pensée de tous les hommes* (4). — Le même jour, on fait aussi

embrassa la foi orthodoxe et reçut le baptême. Il s'en alla au Grand Monastère [d'Izala], près de Mar Dadjésus, et prit l'habit monastique. Il demeura là quelque temps et écrivit des livres sur les devoirs des moines et contre les hérétiques [jacobites] partisans de Gabriel de Singar. Ensuite, par la malice des habitants de Singar, il fut jeté en prison et, sur l'ordre du roi Kosrau, il fut crucifié pour avoir abandonné le magisme et s'être fait chrétien. » — D'après ses Actes, résumés par HOFFMANN (*Auszüge*, etc., p. 91 et suiv.) et publiés par BEDJAN (*Histoire de Mar Jabalaha et de trois autres patriarches*, etc., Paris, 1895, p. 416 et suiv.), il fut mis à mort le 14 janvier de l'an 926 des Grecs (615 de l'ère chrétienne).

(1) Dans l'*Hymne* de Sabrishô' de Çoba (cf. ci-dessous, p. 246), il est dit qu'il vécut 120 ans. Le chiffre de 110 ans paraît mieux s'accorder avec les synchronismes.

(2) Littéralement « à l'aurore du jour »; l'expression signifie ou bien *le matin*, ou bien le commencement du jour ecclésiastique, c'est-à-dire les premières Vêpres, et par conséquent *le soir* de la veille. Le contexte indique qu'il s'agit ici du matin.

(3) Voyez *Breviarium Chaldaïcum*, éd. BEDJAN, t. III, p. 266. C'est le vendredi de la première semaine de Mar Élias (cf. ci-dessus, p. 168, n. 5).

(4) Cf. *Breviarium Chaldaïcum*, éd. cit., t. III, p. 234.

la commémoraison du catholicos saint Mar Siméon Bar-Çaba'ê (1).

Ce fut le 4 du mois de 'iloul (2) de l'an 1496 des Grecs, qui est l'année 581 des Arabes, fils d'Agar, la servante égyptienne de Sara (3).

De la châsse de son saint corps émanent des secours pour tous ceux qui ont recours à ses prières.

Que sa mémoire soit en bénédiction! que ses prières soient sur ce monde tout entier, sur l'Église et ses enfants, sur le couvent où est son tombeau, sur l'écrivain faible, méprisable, tout à fait misérable et vil, et sur ses pères; sur le lecteur et les auditeurs; sur nous tous et toujours! Amen.

A Dieu qui l'a fait triompher et grandir, et qui a fortifié notre faiblesse pour l'accomplissement de sa volonté : gloire, honneur, louange et adoration! Que ses miséricordes et sa grâce soient sur nous, dans les deux créations! Amen.

(1) Cf. *Breviarium Chaldaïcum*, éd. cit., p. 232 et 266. — Siméon Bar-Çaba'ê, catholicos de Séleucie, fut une des premières victimes de la cruelle persécution excitée par Sapor contre les chrétiens de son empire, en la trente-deuxième année de son règne (341). Les Actes de son martyre ont été publiés par Év. Assemani, *Acta ss. martyrum*, t. I, p. 10-42, et réimprimés par Bedjan, *Acta mart. et sanct.*, t. II, p. 128 et suiv. Cf. Bar-Hébréus, *Chr. eccles.*, II. 35; 'Amr, éd. Gismondi, p. 19.

(2) Septembre.

(3) Il y a évidemment une erreur dans ces données chronologiques, de même que dans celles qui sont consignées plus bas dans les clausules du manuscrit (cf. ci-dessous, p. 244, note 5). L'année 1496 des Grecs commence le 1er octobre 1184 de l'ère chrétienne, et finit le 30 septembre 1185. L'année 581 de l'Hégire commence le jeudi 4 avril 1185. Le 4 septembre était un mercredi. La concordance entre les années est ici exacte. Il n'en est pas de même plus bas. Néanmoins cette date est inadmissible comme étant celle de la mort de Rabban Youssef.

Plus haut (p. 54, n. 3), avant d'avoir lu le présent passage, j'avais conjecturé d'après le contexte que Rabban Youssef était mort « au début de l'an 369 de l'Hégire, qui commençait le 29 juillet de l'an 979 de notre ère ». Il faut, je crois, s'en tenir à cette date qui concorde bien avec les autres données chronologiques fournies incidemment par le texte, comme l'ordination du catholicos 'Abdisho' Ier (en 963: p. 28), ou même expressément, comme l'invasion de la Mésopotamie (en 977: p. 51) et la mort de R. Mousha (en 947: p. 138, n. 1). Il est dit un peu plus haut, dans le corps même du récit, que R. Youssef mourut un jeudi: or, le *4 septembre de l'an 979* était précisément un jeudi. Nous pouvons donc tenir cette date comme certaine. Elle est confirmée par le texte de l'hymne composée en l'honneur de R. Youssef, d'après le récit même de son histoire (v. ci-dessous, p. 246). Quant aux chiffres que nous lisons ici dans notre manuscrit, ils sont sans doute le fait d'un copiste maladroit qui a altéré l'écriture, ou qui a présenté comme date de la mort du saint celle de la copie d'un manuscrit.

NOUVELLE APOLOGIE DE L'AUTEUR A LA FIN DE CETTE HISTOIRE ET SUPPLIQUE GÉNÉRALE A TOUS CEUX QUI LA RENCONTRERONT. — QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS AIDE! AMEN.

Un homme célèbre et très intelligent d'entre ceux qui ont revêtu le Christ (1), qui avait beaucoup reçu et qui distribua à ses semblables (2) beaucoup de choses admirables au delà de toute expression, qui avait pénétré dans les mystères divins et sublimes et qui était très éclairé dans les connaissances spirituelles supérieures au monde, Mar Isaac (3), dans le traité qu'il a composé *Sur les signes distinctifs du mouvement des pensées bonnes ou mauvaises* (4), après en avoir longuement fait connaître la raison et l'auteur, après l'avoir exposé supérieurement et distinctement, après avoir posé les signes distinctifs des mouvements, bons ou mauvais, de toutes les pensées, et établi la différence entre ceux-ci et ceux-là, termine son traité par une chose très vraie, parfaite et sublime, qui n'est pas pour tout le monde; mais celui qui la pratique (5) ne trébuchera point. Il parle ainsi : « Quand le mouvement d'une pensée quelconque s'élève en l'homme pour un objet quel qu'il soit, et que cet objet parvient réellement à l'existence et s'accomplit, sache que ce mouvement a été excité par le Seigneur. Le mouvement qui s'élève, mais n'a point d'effet, ne vient point de Dieu, quand bien même il serait excité souvent. » Telle est la doctrine de cet homme d'un esprit élevé, d'une intelligence admirable, d'une prudence raisonnable, très expérimenté dans les mystères surnaturels, doué d'une vision pénétrante dans les sublimes contemplations des actions admirables de la Providence, relativement à cette question des signes distinctifs du mouvement des pensées. — C'est pourquoi je supplie dans la charité quiconque rencontrera cette histoire de ne pas me couvrir de blâme, moi misérable, à cause du désordre, de la grossièreté et de la rusticité de mon pauvre langage.

(1) Allusion aux paroles de S. Paul : « Induimini Dominum Jesum Christum; Christum induistis » (Rom., XIII, 14; Galat., III, 27).
(2) Littéralement : « à ses collègues ».
(3) Isaac de Ninive. Cf. ci-dessus, p. 81, n. 1, et p. 165.
(4) Littéralement : « droites ou gauches ».
(5) Littéralement : « celui qui marche dedans ».

J'ai fait connaître et j'ai exposé plus haut (1) que je suis un rustique, un insensé dépourvu de toute science; j'ai fait connaître également les aiguillons intérieurs qui me frappaient et les instances que les frères ont faites près de moi; mais alors encore je doutais si la chose venait du Seigneur; maintenant qu'elle est terminée et accomplie, ma faiblesse est réconfortée et le doute est parti de ma pensée, ma timidité est tranquillisée et j'ai acquis une solide espérance dans le Seigneur. Mon esprit est affermi dans cette vérité que c'était bien là la volonté de Dieu, comme l'enseigne la doctrine de Mar Isaac, admirable parmi les sages. Car si le Seigneur n'avait pas voulu cette chose, elle ne se serait pas accomplie réellement. « Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, comme dit le Psalmiste (2), en vain peine et travaille celui qui bâtit, car sa construction n'arrivera pas au faîte. » — Maintenant donc que la bâtisse de ce palais est achevée, que ce discours a pris fin et est réellement terminé, il ne peut y avoir de doute, d'après ce que j'ai dit, que c'était un mouvement divin qui s'éleva et qui se réalisa; car si c'eût été un mouvement humain de notre propre pensée, après s'être manifesté deux ou trois fois il eût cessé et n'aurait pas atteint son effet. Maintenant qu'il s'est réalisé et accompli, on ne peut co tester qu'il a été voulu et excité par le Seigneur, et qu'il s' réalisé conformément à sa volonté.

Pourquoi fut-ce par les mains d'un indigne personnage pourvu de science? Ce n'est pas à nous de le savoir; mais cela est l'objet de sa science. A ce qu'il me semble, ce fut pour faire paraître la grandeur de sa vertu et la profondeur de sa sagesse; et pour humilier ceux qui s'élèvent et s'enorgueillissent de leur science et de leur doctrine, selon le dire de Paul (3) : « Dieu a choisi les insensés pour confondre les sages, » et : « Il n'est personne pour dire à Dieu : A quoi bon cela, pourquoi ceci? » car Dieu peut de lui-même et par lui-même rendre qui il veut tel qu'il veut. L'économie des choses n'est pas entre les mains de celui qui désire, ni de celui qui s'empresse, mais entre les mains de Dieu, sage gouverneur. En effet, l'homme n'est rien sans Dieu. Dieu se sert de lui comme d'un instrument dans

(1) Pages 3-5.
(2) Ps. cxxvi, 1.
(3) I Cor., i, 27.

l'accomplissement de ses œuvres, comme il le veut, et comme l'artisan qui fabrique ce qu'il veut avec l'instrument qui est entre ses mains.

Quelqu'un dira peut-être : « Pourquoi les choses sublimes sont-elles entre les mains des insensés et non entre les mains des sages? » Ne discute pas. Le vase ne peut juger son fabricant ni lui dire : « Pourquoi ainsi? pourquoi pas ainsi? » — Nous sommes entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier, comme un instrument entre les mains d'un artisan : celui-là forme ce qu'il veut de l'argile qui est entre ses mains, celui-ci fabrique ce qu'il veut avec l'instrument qui est entre ses mains. Celui donc qui oserait se moquer de l'homme qui est comme un instrument par le moyen duquel Dieu établit et façonne quelque objet, soit beau, soit vil, soit méprisable, soit honorable, doit savoir que son sarcasme, son hochement de tête ou son blâme ne tombe pas sur l'homme par lequel la chose a été faite, mais qu'il méprise et blâme Dieu qui a accompli par cet homme ce qu'il a voulu et comme il a voulu. Quand quelqu'un se moque de quelque ouvrage détestable, ce n'est pas l'œuvre qu'il tourne en dérision, mais celui qui a fait et établi cette œuvre. Prends garde, mon frère, de blâmer le potier dans son argile ou l'ouvrier dans l'instrument qui est entre ses mains. Donc, par charité, mes frères, ne blâmez point la stupidité de ma misérable personne, que je confesse et que j'expose devant tout le monde; mais attribuez l'œuvre à la volonté de Dieu qui l'a accomplie comme il a voulu et comme il a plu à sa sagesse. Au lieu de blâmer, hors de propos, priez pour votre confrère malade, afin qu'il guérisse; admirez la disposition des œuvres de la providence de Dieu; louez sa sagesse sublime, et demandez-lui de nous faire grâce et miséricorde à tous, dans les deux mondes : ici-bas et là-haut, par la grâce de son Fils unique.

A Lui, à son Père et à son Esprit-Saint, gloire incessante de la part de tous ceux que sa volonté a amenés à l'existence! Amen.

Fin du récit des actions admirables du thaumaturge Rabban Youssef Bousnaya, prêtre et moine, directeur et guide au milieu de son temps difficile, et de quelques autres histoires de saints, composé par Rabban Yohannan de Kaldoun, l'un de ses disciples.

[*Clausules du manuscrit.*]

Faisons monter sans interruption, offrons continuellement, chantons sans cesse et à chaque respiration la glorification de la psalmodie et la psalmodie de la glorification, la confession de la louange et la louange de la confession, la sanctification de la jubilation et la jubilation de la sanctification, l'adoration de la majesté, l'honneur de la gloire : au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint, qui nous ont rendu digne de réciter et de méditer des mystères cachés au monde, et nous les ont révélés dans leur miséricorde.

Cette histoire fut écrite (1) dans le couvent de l'ange humain, du séraphin charnel, du chérubin corporel, Mar Élias (2), le saint des saints, illustre en haut parmi les rangs des compagnons de Michel (3) et très grand ici-bas parmi les phalanges des saints. — Que ses prières soient un mur [protecteur] pour toute la terre habitée! Amen.

Elle fut achevée un lundi du mois de nisan (4) de l'année solaire, et du mois de moharram de l'année lunaire; en l'an 6679 de la création d'Adam, l'an 1055 de la naissance de Notre-Seigneur de la bienheureuse Vierge, qui est l'an 582 des Arabes mahométans (5).

L'année avant celle-ci, Youssouf, surnommé Çalah ed-Dîn, fils de

(1) Il ne s'agit pas de la composition de l'ouvrage, mais bien de la copie du manuscrit.

(2) Le couvent de Mar Élias dont il est ici question est sans nul doute celui qui porte maintenant le nom de *Deïr es-Sa'îd*, et qui est situé sur la rive du Tigre côté de Mossoul. Cf. Budge, *The Book of Governors*, t. II, p. 461, n. 2. Pour ce qui concerne son fondateur, voir en outre : Chabot, *Le Livre de la Chasteté*, n° 19.

(3) Littéralement : « *Michaëliques* ».

(4) Avril.

(5) L'an 582 de l'Hégire commence le lundi 24 mars 1186; le mois de moharram, qui est le premier de l'année musulmane et compte 30 jours, finissait donc le 22 avril 1186. Par conséquent la date correspondante de l'ère chrétienne, 1055, doit être corrigée en 1186. — L'année 1055 correspondrait aux années 446-447 de l'Hégire.

Quant à la date de la Création du monde, si le chiffre 6679 était admis, la naissance de Jésus-Christ devrait être placée en l'an 5493, date qui n'est fournie par aucun des chroniqueurs syriens, du moins à notre connaissance (cf. *La Chronique de Michel le Syrien*, éd. Chabot, t. I, p. 142 de la traduction), mais qui est celle que l'*Art de vérifier les dates* donne pour l'ère mondaine d'Antioche.

Il s'agit de la date à laquelle a été achevé le manuscrit, c'est-à-dire probablement l'exemplaire duquel dérive le manuscrit du Vatican. (Cf. Préface, p. II). Mais il ne peut être question de l'époque de la composition de l'ouvrage par Bar-Kaldoun, d'après ce qui a été dit de la date de la mort de Rabban Youssef. V. ci-dessus, p. 240, n. 3.

Ayoub, qui était roi d'Égypte et de Damas, assiégea Mossoul pour la seconde fois; il resta autour d'elle des jours nombreux, et s'en alla couvert de honte, sans l'avoir prise (1).

Le livre de cette histoire a été écrit (2) par celui qui se rend coupable à chaque souffle, et pèche à chaque respiration, qui est blâmable par sa nature et misérable par ses œuvres, et, pour dire la vérité ouvertement, qui n'est que poussière. Il espère que peut-être, ayant été jugé digne d'écrire de sa main le souvenir des vertus de Rabban Mar Youssef, le plus récent et le dernier des saints, il obtiendra miséricorde du Seigneur des miséricordes, non à cause de ses œuvres pures, (elles sont au contraire coupables), mais par les prières et l'intercession du dernier (3) des saints. — Il demande aussi la prière des lecteurs de cette histoire, afin d'obtenir miséricorde avec ceux qui ont obtenu gratuitement le pardon. Amen!

ÉPILOGUE

A la suite de l'Histoire de Rabban Youssef Bousnaya, notre nuscrit contient encore le texte d'une hymne composée en nneur de notre saint par « le vénérable Sabrishoʿ de Çoba », st-à-dire de Nisibe; personnage sur lequel nous n'avons illeurs aucun renseignement. Cette hymne résume en vers sept syllabes le récit de Jean Bar-Kaldoun, et le suit pas à pas. Elle n'a donc aucun intérêt au point de vue de l'histoire. Elle n'en a pas davantage sous le rapport de la littérature, car le style en est fort médiocre.

Elle commence par les mots : *Faisons monter la louange et la confession à la Divinité éternelle, etc.* Elle est divisée en strophes de quatre vers. L'auteur, sacrifiant au goût de son époque, a voulu faire rimer ses vers. Chacun des vers des dix premières strophes se termine par la syllabe *ta;* chaque vers

(1) Il s'agit du fameux Saladin. C'est en effet au mois de rebiâ Ier de l'an 581 (juin 1185) qu'il mit le siège devant Mossoul pour la seconde fois. Voir Beha ed-Din, dans les *Historiens des Croisades* (Hist. Orient., t. III, p. 83).

(2) C'est-à-dire « copié ».

(3) Littéralement : « le survivant et le dernier », c'est-à-dire le plus récent des saints.

des six strophes suivantes par la syllabe *sha,* ceux des dix strophes suivantes par *ra,* et ainsi de suite, de sorte que tous les vers de la pièce se terminent par la lettre *a,* précédée successivement et selon l'ordre de l'alphabet d'une des vingt-deux lettres syriaques. Le nombre des strophes terminées par la même syllabe varie selon les ressources de la lexicographie.

Il nous a paru inutile de traduire ici cette composition artificielle. Néanmoins nous devons signaler une de ses dernières strophes parce qu'elle nous semble confirmer ce que nous avons dit plus haut (p. 240, n. 3) au sujet de la date de la mort de Rabban Youssef.

L'auteur s'exprime ainsi : « En mil et [deux] cent quatre-vingt-dix, selon le comput des Grecs célèbres, il mourut et fut déposé parmi les vaillants. » — A la vérité, le chiffre des centaines est écrit d'une façon confuse (1), mais incontestablement on ne peut lire que : 1290, ou 1390, ou, à la rigueur, 1590. Cette dernière lecture étant inadmissible, nous avons le choix entre les deux premières. Or l'an 1290 des Grecs concorde précisément avec l'an 979 de l'ère chrétienne (1er oct. 978 — 30 sept. 979) que nous avons indiqué, d'après d'autres conjectures, comme date exacte de la mort de Rabban Youssef.

(1) Le manuscrit porte : ܐܠܦ ÷ ܘܒܓ ÷ ܨ ÷, ce qui pourrait se transcrire graphiquement ainsi : mil et 2, 3 [cent] 90.

INDEX DES NOMS PROPRES


e du moine Rabban
.)
12350

